

Félines

Servant, Stéphane

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

épik

STÉPHANE SERVANT

Felines



épik

Stéphane Servant
FÉLINES

rouergue



Avertissement de l'auteur

Le texte que vous vous apprêtez à lire n'est pas une fiction.

Il s'agit de la retranscription du témoignage de Louise R., âgée de dix-sept ans quand je l'ai rencontrée.

Cet entretien s'est tenu dans un lieu que je garderai secret pour des raisons évidentes de sécurité et il a duré plusieurs heures sans que je n'intervienne à aucun moment.

Aucun prénom ou nom n'a été modifié, les lieux décrits dans l'histoire sont ceux où se sont déroulés les faits et ces faits, dans leur majorité, peuvent être aisément vérifiés.

Pour faciliter la lecture ou faute de souvenirs précis, j'ai été amené à mettre en forme certaines conversations et certaines parties de la chronologie mais toujours avec le souci de décrire le plus fidèlement possible le vécu de Louise R.

Je tiens également à ajouter qu'il n'est pas question pour moi d'exprimer au travers de ce texte un point de vue sur les événements qui ont secoué notre pays et le monde entier au cours des mois passés.

Je me suis contenté de recueillir une parole.

Si je vous la livre aujourd'hui, c'est parce que cette parole est un témoignage exceptionnel qui, je l'espère, pourra éclairer notre époque troublée.

Je veux remercier mon éditeur pour son courage.

Le seul fait de publier cet ouvrage constitue une infraction à de nombreux articles de loi et nous expose, lui comme moi, à la censure et à de nombreuses sanctions pénales.

Mon éditeur et moi-même assumons les conséquences de cette publication, en toute conscience.

Enfin, je tiens à saluer les libraires qui prendront le risque de proposer ce livre à leurs lectrices et lecteurs. Plus que jamais nous avons besoin de vous.

Réfléchir, c'est commencer à désobéir.

Lire, c'est se préparer à livrer bataille.

Ce livre est dédié à Camille, ma fille.

C'est bon, vous êtes prêt ?

Je vais vous raconter mon histoire, même si je sais que ce que je vais vous dire ne changera pas la face du monde, je ne me fais pas d'illusions.

Depuis que le monde est monde, il a toujours la même tête et elle n'est pas très jolie. D'autres que moi diraient même qu'il a franchement une sale gueule.

On ne peut pas leur donner entièrement tort.

Il faut croire que l'homme n'est pas très doué pour la beauté.

Pas plus que pour la vérité, d'ailleurs.

Un jour, j'ai lu que la vérité est toujours confisquée par les plus forts.

C'est faux. Elle appartient à ceux capables d'imposer le silence.

Justement, je crois au pouvoir de la parole et des histoires et c'est pour ça que je vais vous raconter ce qui s'est passé. Ce n'est que ma vérité, bien sûr, mais elle vaut bien celle des autres, du moins c'est ce que je pense. Je sais que beaucoup ne seront pas d'accord. Qu'on me refuse même le droit ou la capacité de penser. Mais le fait est que je pense, que j'ai des émotions, que je ris, que je pleure. Et que je suis aussi capable d'aimer.

Si je suis capable de mourir, vous devez accepter que je puisse aimer, n'est-ce pas ?

Prendre la parole est dangereux. Si on me trouve, je serai certainement pendue, vous le savez.

Vous vous attendez à ce que je vous dise que je m'en fiche ? Que je n'ai plus rien à perdre ? Que je suis prête à tout ?

Vous vous trompez.

Cela ne m'est pas égal. Pas du tout. Je veux vivre. Mais aujourd'hui, je dois parler et je suis prête à prendre ce risque.

Je ne demande rien en retour.

Si vous ne m'aimez pas, c'est votre problème. Je suis comme je suis.

Notez bien ça : je suis comme je suis.

Je ne demande aucune grâce. Je n'implore aucune pitié. Surtout pas. Je vais vous raconter mon histoire parce que nous nous sommes tués depuis trop longtemps. Bien trop longtemps.

Je ne parlerai pas pour vous.

Je parle pour nous toutes.

Et quand vous serez prêt, je commencerai.

Vous êtes prêt ?

*

Quand j'étais enfant, ma mère m'a offert un livre sur la mythologie grecque. J'adorais ces histoires même si je ne comprenais pas tout. C'était une version pour les enfants, mais les récits restaient tout de même imprégnés du merveilleux, d'étrangeté et de violence. Les pères dévoraient leur fils, les amoureux étaient changés en fleurs et je me souviens que les jeunes filles étaient souvent victimes du désir fou des dieux. Pour arriver à leurs fins, ils n'hésitaient pas à se changer en taureau, en fourmi ou même en pluie d'or. Toute une mythologie contemporaine qui nous empêchait de dormir sans avoir vérifié dix fois qu'aucune créature ne se tapissait sous le lit.

Ça me fascinait. J'imaginai que des dieux se tapissaient sous la moindre pierre, derrière le plus petit nuage. Je guettais des preuves de leur présence mais ils ne se sont jamais montrés.

Plus tard, au lycée, je me suis mise à regarder des films d'horreur. Avec Sara, on se blottissait dans le canapé et on se gavait de pop-corn en frissonnant devant la télé. Ensuite, sous les draps de son lit, on se racontait des histoires affreuses de dames blanches, de poupées maléfiques, de baby-sitters diaboliques.

L'histoire qui avait le plus de succès, c'était celle de la « cabine de la morte ».

Toutes les filles du lycée connaissaient cette légende à propos du vestiaire de la piscine.

C'était la dernière cabine, tout au fond de la salle mal éclairée.

On évitait toutes cet endroit. Les murs étaient couverts de champignons grisâtres. Il y flottait une odeur écœurante d'égout ou de décomposition, comme si un cadavre avait été enfermé sous la faïence. On racontait qu'il existait dans le mur un trou permettant aux garçons de voir tout ce qui se passait à l'intérieur de la cabine. Que le vieux Bourdain, l'homme à tout faire du lycée, venait régulièrement se

incer l'œil. Que si on écoutait bien, on pouvait entendre sa respiration haletante. Que l'odeur n'était rien d'autre que celle de son haleine.

On racontait surtout que dix ans plus tôt, une fille s'était suicidée là, d'où le nom de la cabine.

Elle s'était pendue parce qu'elle aimait les filles et que tout le lycée avait découvert son secret. Un garçon, en particulier, n'avait cessé de la harceler. Injures, lettres anonymes, graffitis, c'est ce qui l'avait poussée à bout.

Tout le monde connaissait quelqu'un dont la cousine ou l'amie de la cousine était au lycée à cette époque-là. Tout le monde pouvait donner un détail sordide sur cette pauvre fille. Comment elle s'appelait. De quelle couleur étaient ses cheveux. La marque de son shampoing. Seule l'identité de celui qui l'avait harcelée restait inconnue. Toutes les filles avaient leur théorie. Le vieux Bourdain arrivait en premier, bien entendu. Le prof de sport, le proviseur, certains des élèves les plus âgés, ceux des sections techniques, et tous les basanés du collège étaient des suspects potentiels. On racontait que le fantôme de la morte attendait dans la cabine une fille bien vivante avec qui elle pourrait partager sa peine, sa honte, sa douleur et surtout son amour. Elle attendait une fille qui, comme elle, aimerait les filles. Il suffirait alors d'un baiser sur la bouche et la vivante deviendrait la fiancée de la morte. Condamnée à vivre à tout jamais derrière la faïence moisie avec le fantôme. Un amour maudit.

Bien sûr, ce n'était qu'une histoire un peu stupide et morbide. Un truc d'ados. À part un problème de canalisations, rien de sordide n'était arrivé là, mais toutes les filles évitaient cet endroit.

Toutes, sauf une.

Elle s'appelait Alexia et c'est dans les vestiaires de la piscine que tout a commencé.

Enfin, les choses avaient évidemment commencé bien avant. Mais à cette époque-là, personne n'en savait rien, pas même nous. La Mutation était encore invisible, sous la surface. Et ce qui s'est passé ce jour-là n'a pas été une révélation, ce serait faux de dire ça. Pas une seule d'entre nous n'a pris la mesure de ce qui se jouait entre les cabines couvertes de graffitis obscènes et les odeurs de chlore. C'était

simplement un soubresaut dans nos vies millimétrées d'adolescentes. Le genre d'événement qui vient rompre la monotonie des journées de cours. L'occasion d'éclabousser tout ce gris d'un fou rire. Je ne sais pas quel âge vous avez mais vous voyez de quoi je parle, pas vrai ?

Bien sûr, c'était cruel.

Je le savais même si j'ai ri avec les autres.

Un rire un peu forcé mais un rire tout de même. Pour déchirer le quotidien autant que pour me rassurer. Parce que j'avais peur. Parce que j'étais terrifiée.

Je regardais Alexia, la serviette rouge à ses pieds, et tous les autres qui riaient autour d'elle, et tous les garçons qui fronçaient les sourcils et la montraient du doigt, et la drôle de grimace qui s'étalait sous la moustache du prof de sport, presque un sourire, et je regardais Alexia, et ses mains inutiles pour camoufler son corps, son visage, ses larmes, et je me disais : « Louise, ça pourrait être toi, ça pourrait être toi. » Et j'ai ri avec les autres, avec Sara, Morgane, Fatia. J'ai ri parce que j'étais soulagée d'être du bon côté de la barrière. Sans même me demander qui avait placé ces barrières autour de nous.

Bon, avant d'aller plus loin, il faut que je vous parle des filles de la classe.

Nous étions douze. Douze adolescentes, douze corps trop maigres, trop épais, trop tordus, douze corps imparfaits que nous tentions de dompter comme on l'aurait fait avec des chevaux sauvages. Nos chevaux étaient rebelles, mauvais et têtus. Nous mordions la poussière en essayant de les domestiquer. Tout partait dans tous les sens, rien ne nous obéissait. Nos corps nous malmenaient, ils nous épuisaient. C'est peut-être à cause de ça que nous avons été si méchantes avec Alexia ce jour-là. Pour nous venger de nos propres corps indociles.

Le mien était carrément mon ennemi. Il n'y avait que dans l'eau qu'il me laissait tranquille. C'est pour ça que j'aimais les cours de piscine, malgré l'épreuve des vestiaires. Une fois dans le bassin, la sensation de flotter, d'être débarrassée de mon corps. Ou plutôt d'être enfin en accord avec lui. L'apesanteur, être libérée de la gravité. Une sorte de liberté. Celle des poissons. Ou celle des sirènes.

Avant ça, il fallait passer par les vestiaires. Subir les regards, les clins d'œil et les moqueries des autres filles. Tandis que je me

changeais, j'entendais les garçons plaisanter de l'autre côté de la cloison. Contrairement à nous, eux avaient appris depuis longtemps à ravalier leurs angoisses. On les dressait pour ça. Ils seraient morts plutôt que d'avouer qu'ils n'étaient encore que des enfants effrayés par leur corps et par la nuit.

Dans le vestiaire des filles, les cabines n'avaient plus de portes. Il fallait se changer en vitesse, quitter les vêtements qui camouflent, enlever les chaussures d'un coup de talon, rouler en boule culotte et chaussettes, les fourrer dans le sac de sport, ne plus respirer, rentrer le ventre, enfiler le maillot une pièce, se redresser, faire comme si tout était normal, naturel, sous contrôle. Tout ça en évitant de croiser le regard des onze autres. C'était épuisant. Mais au bout, il y avait le bassin. Toute cette eau à laquelle je pourrais abandonner mon corps.

Ce jour-là, comme à chaque fois, le prof a tapé dans ses mains pour nous faire sortir des vestiaires. C'était toujours trop long pour lui.

– Allez les filles, on range le maquillage, vous allez dans l'eau, pas en soirée, on sort maintenant !

Je détestais ce type avec sa moustache et ses blagues ringardes des années quatre-vingt.

Nous sommes sorties, une à une des vestiaires. Un peu plus loin, les garçons, bras croisés sur la poitrine, coulaient vers nous des regards qui se voulaient détachés mais on voyait toutes qu'ils essayaient de percer le secret de nos maillots. J'étais la seule sur laquelle les regards glissaient.

Le prof nous a comptées. Nous étions onze.

– Qui n'est pas là ? il a demandé.

Nous nous sommes regardées, en haussant les épaules.

– Vous êtes onze, là. Qui est la douzième ?

Personne n'a répondu. Alors j'ai dit :

– C'est Alexia.

Je me souvenais l'avoir vue se diriger vers la dernière cabine, au fond des vestiaires. Vers la cabine de la morte.

– Alexia ? a demandé le prof en fronçant la moustache. Alexia comment ?

J'ai dit son nom. Sa moustache s'est agitée avec perplexité.

Alexia était une fille discrète, très discrète. Je la connaissais depuis

l'école primaire. Nous avions été amies. Puis, arrivée au collège, Alexia s'était fanée comme une fleur coupée abandonnée à la morsure du soleil et nous nous étions éloignées. Il n'y avait pas eu de dispute. Nous étions dans deux classes différentes et nos vies avaient divergé, tout simplement. Ses parents, que j'avais rencontrés une seule fois, étaient des gens rigides, profondément religieux et stricts. Ils habitaient une maison ancienne sur le haut de la ville. Son père avait été contremaître à la papeterie, toujours vêtu d'un costume sombre et d'un air sinistre. Sa mère entretenait la maison où, je me rappelle, tout devait briller comme le capot d'une voiture de collection. Je crois qu'ils faisaient tout pour étouffer le cheval de l'adolescence qui malmenait leur fille. Alexia portait des vêtements informes, d'un autre âge. Sa coupe de cheveux, ses lunettes, son appareil dentaire, son mutisme, tout l'avait isolée dans les tréfonds de la cour du collège puis de celle du lycée, là où se réfugiaient toutes celles et ceux qui voulaient se faire oublier. Et elle avait réussi. Elle était devenue transparente, invisible. Elle ne répondait plus à mes signes de la main dans les couloirs du lycée. Elle ne parlait à personne. Même le prof de sport n'arrivait pas à se souvenir de cette fille malingre à la peau si blanche qu'elle en était presque translucide. Alexia me faisait pitié. Comme on a pitié d'un animal à qui il manque un membre. J'aurais pu être à sa place. Ça aurait été très simple et presque évident.

J'ai dit :

– Je vais la chercher.

En passant, Sara m'a soufflé :

– Attention à la morte, Lou. Elle aime pas qu'on la dérange quand elle fait des trucs avec sa fiancée.

Puis elle a agité la langue de façon obscène. J'ai haussé les épaules.

Dans les vestiaires, tout était sombre.

J'ai appelé.

– Alexia ?

Personne n'a répondu.

Je me suis dirigée vers la cabine du fond, la cabine de la morte.

Plus j'approchais, et plus je pouvais sentir l'odeur de la moisissure par-dessus celle du chlore. J'ai serré mes bras autour de ma poitrine.

– Alexia ?

Il m'a semblé alors entendre quelque chose. Une respiration.

J'ai pensé au trou dans le mur, au vieux Bourdain, à la fille morte, et je n'ai pas pu m'empêcher de frissonner.

Il y a eu des éclats de voix à l'extérieur, du côté du bassin les garçons qui scandaient : « Alexia ! Alexia ! » comme si ça avait été une star ou la fille la plus populaire du lycée.

– Alexia ? j'ai demandé, et ma voix n'était qu'un murmure.

Je me suis approchée encore, lentement, pendant que les garçons hurlaient de plus en plus fort.

Alexia était là, dans la cabine de la morte. Recroquevillée dans une immense serviette écarlate, sa tête appuyée contre les champignons noirs qui fleurissaient sur le mur. Ses cheveux cachaient son visage et elle ne cessait de répéter quelque chose.

– Alexia ? Est-ce que ça va ?

Elle s'est ébrouée quand elle a entendu son prénom. Elle a levé les yeux vers moi. Son visage était tout froissé. Elle était pitoyable et, je dois l'avouer, je n'avais aucune envie de m'approcher d'elle.

J'ai tenté de sourire et je lui ai fait signe.

– Viens Alexia, le prof t'attend.

Elle a secoué la tête.

– C'est pas ma faute, elle a murmuré. Je voulais pas venir, ils m'ont obligée.

J'ai pensé à ses parents. Ils ne lui passaient jamais rien. J'ai cru qu'elle était malade, qu'elle avait ses règles ou quelque chose comme ça.

J'ai tendu la main vers elle.

– Alexia, ça va aller, ça va aller. Tu vas voir, une fois dans l'eau, ça ira.

Elle a secoué la tête à nouveau.

– Non, je veux pas. Je veux pas.

– Mais Alexia...

Ses yeux sont devenus liquides.

– Je ne peux pas !

– D'accord.

J'ai respiré un grand coup et je me suis approchée. L'odeur était écœurante.

– D'accord. On va aller expliquer au prof que tu ne peux pas.

Elle a reniflé.

– D'accord ?

Elle a fini par hocher la tête.

– Allez, viens.

J'ai fait quelques pas en arrière, doucement, comme on fait pour ne pas effrayer un animal craintif et Alexia m'a suivie. Je n'ai pas fait attention sur le moment, mais sur le sol, il y avait un rasoir. Un petit rasoir jetable. Mais j'étais tellement pressée de sortir de là que ça ne m'a pas paru important.

À l'extérieur, les cris des garçons avaient cessé et j'entendais le prof les sermonner.

Sans quitter Alexia des yeux, je me suis avancée vers la porte. Enroulée dans sa serviette, elle paraissait se détendre mais elle ne cessait de murmurer « C'est pas ma faute, c'est pas ma faute. »

Nous avons passé la porte. Tous les regards, ceux des filles, ceux des garçons, celui du prof, se sont tournés vers nous. Je n'ai pas pu m'empêcher de rougir. Comme si... comme si j'avais fait quelque chose d'un peu honteux en m'approchant aussi près d'Alexia.

Je me suis avancée vers le prof pour lui expliquer qu'elle ne pouvait pas aller dans l'eau, même si je ne savais pas pourquoi.

C'est à ce moment-là que j'ai entendu un grand cri derrière moi.

Puis le silence.

Total.

Je me suis retournée.

Quelqu'un avait tiré sur la serviette rouge qui enveloppait le corps d'Alexia. Le tissu s'étalait à ses pieds comme une flaque écarlate. Elle était seule, au milieu du cercle des autres filles. Et personne ne disait rien. Tout le monde regardait son corps. Son corps recouvert de poils. Des poils noirs et ras qui couvraient son torse, ses épaules, ses cuisses. Presque un pelage. Un pelage de bête. Et là où le rasoir était passé, il y avait d'affreuses bandes de peau à vif. Comme la peau d'un animal écorché. C'était... c'était tout simplement grotesque, impensable.

Les garçons fronçaient les sourcils. Les filles portaient la main à leur bouche.

Tout le monde avait le souffle coupé.

Le silence était insupportable. Il y avait juste... il y avait juste les sanglots de cette pauvre fille. Comme les pleurs d'un tout petit enfant. Ou les gémissements d'un animal blessé.

Et puis Fatia a subitement explosé de rire en montrant du doigt les poils qui recouvraient Alexia. Ça a été le signal. Le rire nous a électrisés. Une immense décharge qui a secoué nos corps. Les filles, les garçons, nos rires ont éclaté au bord de la piscine. Les rires ont rempli tout le bâtiment, assourdissants, monstrueux. Et Alexia ne disait rien. Elle gardait les yeux rivés au sol. Et elle pleurait. Alexia pleurait. Et je riais avec les autres. Parce que j'étais heureuse. Heureuse de ne pas être à sa place.

*

Voilà, vous savez comment ça a commencé.

Je ne sais pas de quelle manière ça s'est déroulé ailleurs.

Mais ici, c'était comme ça.

Je vous l'ai dit, l'homme n'est pas très doué pour la beauté.

Et les adolescentes pas plus que les adultes.

*

Je n'ai pas repensé à tout ça avant l'après-midi.

J'avais autre chose en tête.

Nous n'avions pas cours, il faisait beau et j'avais rendez-vous avec Tom dans le centre-ville.

Il n'y avait rien d'officiel entre nous. Tout le monde pensait le contraire mais ça me plaisait bien de laisser croire que nous sortions ensemble. Si les filles du lycée avaient su la vérité, elles auraient certainement été déçues. Alors je prenais garde à ce qu'elles n'en sachent rien, ce qui n'était pas évident vu la taille de notre ville.

Notre ville était comme bien d'autres. Trop petite ou pas assez grande. Une ville moyenne. Périphérique. Insignifiante. Quelques milliers d'habitants, des rues à angle droit, une rivière au milieu. Trois écoles primaires, un collège, un lycée, un hôpital vétuste, une église sinistre. Quelques boutiques, un parc, une piscine, un stade, une zone

commerciale avec deux supermarchés, des panneaux publicitaires par dizaines, une boîte de nuit minable, un lotissement aux maisons toutes identiques.

Le clou du spectacle : une fabrique de papier sur le point de fermer, un nuage jaune et nauséabond qui planait en permanence sur la ville à cause de la papeterie, et tout cela entouré par des montagnes bleues et des forêts noires, à des dizaines de kilomètres de routes en lacets de la plus grande agglomération.

La ville ressemblait à un chaudron où bouillonnaient l'ennui et les ragots.

On aurait pu croire que tous les jeunes de mon âge voulaient fuir ailleurs, mais non.

La plupart des filles n'aspiraient qu'à fonder une famille, avoir un chien, un pavillon, et un mari pour qui cuisiner. Et les garçons devaient rêver de parties de chasse entre copains et de matchs de foot avec leurs gamins sur la pelouse miteuse du stade.

Ils étaient attachés à cette ville. Vraiment attachés.

Moi aussi, je l'aimais bien. Comme on aime une poupée hideuse avec laquelle on a grandi.

Bien sûr, tout le monde s'y ennuyait à mourir. Jupes trop courtes, bières trop fortes, joints, virées du samedi soir, comas du dimanche, les jeunes tuaient le temps en soufflant sur les braises qui rougeoyaient sous le chaudron. Grossesses non désirées, déprimés et accidents de chasse alimentaient le bouillon. Cette soupe-là ne me disait rien du tout.

Heureusement, il y avait Tom.

Tom était en apprentissage. Il étudiait la mécanique, avait un piercing à l'arcade, des cheveux blonds, des yeux bleus, s'habillait tout le temps en noir, écoutait du rock des années quatre-vingt-dix et avait une passion honteuse et inavouable pour le dessin, la poésie et les histoires d'amour. S'il avait été beau, il aurait été le héros d'un film américain pour ados. Mais Tom était comme nous.

Enfin, je veux dire qu'il était normal : les cheveux trop longs, les ongles crasseux, fan de vieilles mobylettes et de films d'horreur, un visage de poupon, un sourire à craquer et vingt kilos en trop. Voilà le héros.

Tom habitait avec sa mère dans un vieux chalet à l'écart de la ville. Sa mère était ouvrière à la papeterie. Son père avait quitté la maison. Un soir, il était parti acheter un pack de bières au supermarché et il n'était jamais revenu. Depuis, Tom traînait son mal-être entre le cambouis des mobylettes, les vieux films d'épouvante et les pages des livres. Il n'avait pas vraiment d'amis. C'était un solitaire. On se ressemblait sans le savoir.

Nous nous étions rencontrés pour la première fois à la librairie-droguerie-bazar du centre-ville. Il était au comptoir et demandait un exemplaire de *L'Attrape-cœurs* à monsieur Blanchet. Le vieil homme lui avait fait répéter le titre quatre fois, il était à moitié sourd, puis il lui avait demandé :

– Mais c'est quoi ton problème, petit ? Des souris ? Des rats ? Tu veux attraper quoi, exactement ?

Charbon, le vieux chat noir installé sur le comptoir, avait relevé la tête.

Tom, sans se démonter, avait répondu :

– L'amour.

J'avais explosé de rire.

Tom s'était retourné. Il avait regardé la longue cape en laine noire qui couvrait mon corps et que je portais en permanence. Une cape sortie tout droit des années quatre-vingt qui m'arrivait sous les genoux, avec une grande capuche. Il m'avait souri. J'avais rougi avant de baisser la tête. Trop tard. Et ça avait été le début.

Le début de quoi, je ne sais pas vraiment mais nous nous étions recroisés à plusieurs reprises à la librairie-droguerie-bazar. Là-bas, j'étais certaine de ne rencontrer personne du lycée. Il fallait bien affronter le regard soupçonneux de monsieur Blanchet qui trouvait vraiment douteux que des jeunes comme nous puissent s'intéresser à ses livres défraîchis. Il pensait que tous les adolescents qui traînaient chez lui ne cherchaient qu'à dérober des bouteilles de solvant pour aller se défoncer derrière le stade. Je crois qu'il perdait un peu la tête. J'aurais préféré une vraie librairie mais ça n'existait pas à des kilomètres à la ronde et j'aimais bien sa boutique qu'on aurait dite rescapée d'un autre siècle. J'adorais sa vitrine poussiéreuse, ses rayonnages en bois, ses articles hors d'âge, et puis il y avait Charbon,

un chat noir aussi vieux que son propriétaire qui s'installait souvent sur le comptoir et toisait les clients de ses yeux verts.

À force de se croiser là, Tom et moi, nous avons fini par discuter.

Ça s'est fait peu à peu et on peut dire que ce sont les livres qui nous ont rapprochés. Sans eux, jamais je n'aurais osé lui parler. À personne, d'ailleurs. À cette époque-là, j'étais dans un état terrible et les livres étaient mon seul refuge.

Maladroitement, Tom m'avait un jour demandé si je voulais bien aller boire un verre avec lui. Et, à ma grande surprise, j'avais dit oui. Je suis certaine que j'avais rougi. Encore. Mais comme il était écarlate, je ne m'étais pas sentie ridicule.

Nous nous étions attablés à la terrasse du bar, avec une vue magnifique sur la papeterie et ses fumées jaunes, et nous avions parlé de tous les livres que nous aimions.

Plus tard, il m'avait raconté comment son père était parti un soir, sans dire au revoir. Il n'était pas très bavard sur le sujet. Je ne lui en voulais pas. J'étais pareille, j'évitais de me pencher au-dessus de l'abîme du passé. Je lui avais dit que je vivais seule avec mon père et mon petit frère.

– Et ta mère ?

– Morte, j'avais soufflé. Un accident.

Il avait hoché la tête sans faire d'allusion à mes cicatrices. Je ne m'étais pas sentie aussi bien depuis longtemps. En fait, j'étais heureuse et c'était une découverte pour moi.

Avant de nous séparer, Tom m'avait lancé :

– Elle est drôlement chouette ta cape. Très gothique.

Venant de sa part, c'était un compliment. J'avais rabattu la capuche sur ma tête.

– Un vrai chaperon noir !

Le lendemain, tout le lycée savait que Tom buvait de la bière, moi de la limonade et que j'étais capable de rire à chacune de ses phrases. Cette ville était un chaudron insupportable.

Tom et moi, nous nous retrouvions habituellement le mercredi après-midi et quelques fois le samedi. Comme je n'avais pas de téléphone, nous avons imaginé un petit jeu pour communiquer. Nous glissions des mots entre les pages de *L'Attrape-cœurs* qui se trouvait sur

le présentoir de monsieur Blanchet. Le vieil homme avait dû croire que c'était une nouveauté et il en avait commandé un exemplaire de plus. Personne ne l'achetait jamais et pourtant les pages étaient toutes cornées. C'était devenu notre livre. Un jeu terriblement excitant. Tenir le roman entre ses mains, faire comme si de rien n'était, l'ouvrir, faire défiler les pages. À chaque fois que je l'ouvrais, mon cœur faisait un petit bond en espérant y trouver un mot de Tom.

– *Libre jeudi après-midi 15 h. Si toi aussi, RDV au parc. Signé T*

– *N'oublie pas. Tu me dois une limonade et un bouquin. Signé L*

– *En stage pendant 10 jours dans un trou paumé. Pas envie. Pffff. Signé T*

– *Lu Les Chants de Maldoror, étrange. Je te le ramène la prochaine fois quand tu reviens de stage. Parc 15 h ? Signé L*

Le jour de l'incident dans les vestiaires, nous nous sommes retrouvés au parc et Tom m'a montré sa nouvelle mobylette.

– Modèle 82, m'a-t-il annoncé avec fierté. Mon père devait la retaper pour moi mais il n'a jamais été doué pour la mécanique. Pour pas grand-chose d'ailleurs. Alors j'ai fait le boulot tout seul. Elle est chouette, hein ?

J'ai ri. Il savait très bien que ces choses-là ne m'intéressaient pas. Je suis montée derrière lui et nous sommes partis pour le lac.

Nous avons dépassé la zone industrielle. Des affiches avec des femmes sveltes et dénudées vantaient les mérites de yaourts, de pneus, de crédits à la consommation. Je me suis demandé si une seule fille dans le monde pouvait avoir envie de se frotter ainsi à un pneu. Qui pouvait avoir envie de ça ? Qui avait conçu une image pareille ?

Puis la ville a disparu loin derrière nous. Le vent sur mon visage, les odeurs neuves de l'automne, le ciel bleu, le corps de Tom contre le mien, je fermais les yeux de plaisir. Et j'avoue, je ne pensais plus à Alexia. Tout ça m'était sorti de la tête. Comme on oublie un mauvais rêve au réveil. Le prof de sport avait eu un mal fou à calmer la classe. Il avait hurlé comme on le fait devant une meute de chiens enragés, en espérant les effrayer avant que les animaux ne vous dévorent. Avec une grosse voix mais sans espoir. Il avait renvoyé tout le monde dans les vestiaires tout en enveloppant Alexia dans son immense serviette rouge. Il l'avait fait en tenant le tissu du bout des doigts, une

expression dégoutée sur le visage, la moustache défaite. J'avais jeté un dernier regard à Alexia. Elle sanglotait, les yeux toujours plantés entre ses pieds, elle ressemblait à une petite fille blessée. Ça m'avait retourné le cœur. De l'autre côté de la cloison, les garçons scandaient « Alexia, à poil ! Alexia, à poil ! » Je me sentais nauséuse. Je n'avais rien fait pour la défendre, et c'est moi qui l'avais forcée à sortir devant tout le monde. Mais sur la mobylette, tout ça s'en est allé avec le vent, le soleil et le corps de Tom contre le mien.

Il suffit parfois de peu pour oublier la laideur du monde : une phrase, un sourire, le parfum de l'automne, un bout de ciel. Du maquillage qui fait qu'on peut y croire, encore.

La mobylette a quitté la route et nous nous sommes engagés sur un chemin de terre qui filait sous les arbres. Après quelques minutes, nous sommes arrivés au lac. Notre lac.

Tom m'avait fait découvrir cet endroit quelques semaines auparavant. Un grand cercle d'eau noire bordée par des bosquets de noisetiers et de grands hêtres. Des tapis de fougères grillées par l'été. Une vieille cabane vermoulue envahie de chèvrefeuille. Ça avait été la cabane de chasse de son père. À l'intérieur, il restait un vieux poêle à bois, un banc, une table, une pailasse défoncée. Aux murs, des bois de cerfs côtoyaient des posters fanés de femmes à poil. Avant de quitter la maison, son père y passait tous ses dimanches avec ses amis. « Plus à boire qu'à chasser », m'avait dit Tom.

Plus personne ne venait ici. L'endroit était paisible, parfait pour ce que nous voulions faire ensemble.

Nous avons déplié une couverture devant la cabane et nous nous sommes allongés. Dans l'air flottait le parfum sucré du chèvrefeuille mêlé à des effluves terreux de sous-bois et de champignons.

Je me suis débarrassée de ma cape noire et j'en ai fait un oreiller.

– Tu es bien installée ? m'a demandé Tom.

– C'est parfait, j'ai répondu.

– On y va ?

– On y va.

– Tu es prête ?

– Prête !

Tom a tiré un roman de son sac, j'ai fait pareil et nous n'avons

presque plus rien dit de l'après-midi.

Vous vous attendiez à autre chose, n'est-ce pas ?

On se retrouvait là tous les mercredis pour lire. Juste lire. Ça ressemblait furieusement aux romans qu'adorait Tom. Un lac, une couverture, un pique-nique, de la littérature. Quelque chose de doux, tendre et chaste. Même si, je dois l'avouer, j'aurais bien aimé que l'un de nous laisse tomber son bouquin et se jette sur l'autre pour l'embrasser.

Bon, au final, j'aurais peut-être détesté ça, je ne sais pas.

Pourquoi Tom aurait-il eu envie de me toucher ? Et moi, est-ce que j'aurais vraiment eu envie qu'il touche ce corps que je détestais ? Il y avait bien des regards, des frôlements, des sourires, l'odeur lourde des sous-bois. Quelque chose qui électrisait légèrement l'air. Mais pas au point de l'enflammer.

Je sais que Sara et les filles du lycée pensaient que nous couchions ensemble. Pour elles, l'idée qu'on passe du temps à lire, juste lire, leur aurait semblé étrange. Inconcevable. Et peut-être que c'était bizarre, en effet. Peut-être que Tom et moi étions bizarres.

– Eh, écoute ça, me lançait Tom régulièrement, m'interrompant dans ma lecture.

Je l'écoutais me lire une phrase qui l'avait ému ou qu'il avait trouvée drôle. Je lui souriais dans les chants d'oiseaux et les ombres des frondaisons qui tombaient sur nous. Quand il murmurait des mots d'amours que d'autres avaient écrits, ça me remuait le ventre même si je n'en laissais rien paraître.

Je n'osais pas lui faire la lecture. Je me contentais de corner les pages où j'avais repéré un passage que j'aimais. Et je me disais que je les lui lirai un jour. Aujourd'hui, je m'en veux de ne pas avoir osé. Toutes ces choses qu'on n'a pas le courage de partager. On se dit qu'on a le temps. Toute la vie devant soi. C'est comme voir une étoile filante dans le ciel et se dire qu'on fera un vœu demain ou la semaine prochaine. Mais la vérité, c'est que ces moments ne reviennent jamais. Les étoiles passent et s'éteignent. Ça ne sert à rien de faire un vœu sous un ciel vide.

L'après-midi a filé comme ça. Avec une pause pour partager une bière, une limonade, un paquet de gâteaux. Et puis le portable de Tom

nous a tirés de notre lecture. J'ai fait la moue, parce que c'était une règle entre nous. Pas de téléphone ici. Ça ne me coûtait pas trop, depuis l'accident, je n'en avais plus. Mais ce jour-là, Tom avait oublié de mettre le sien sur silencieux. Son visage de poupon s'est fendu d'un sourire d'excuse. J'ai levé les yeux au ciel et je me suis replongée dans ma lecture.

J'ai entendu Tom siffler entre ses dents.

– Qu'est-ce que c'est que ça ! s'est-il exclamé.

En soufflant, j'ai posé mon livre sur la couverture.

– Quoi ?

Il a froncé les sourcils.

– Je sais pas. Un truc dingue.

Il m'a tendu le téléphone.

Sous les smileys, il y avait une photo.

– Un montage, je crois, m'a dit Tom.

On voyait une fille, à moitié nue et couverte de poils.

On aurait dit un animal.

Une bête.

Un monstre.

C'était Alexia dans un coin des vestiaires.

*

Je n'ai pas raconté à Tom ce qui s'était passé à la piscine.

Je n'en avais pas envie.

La photo d'Alexia avait déjà été partagée des centaines de fois sur les réseaux. Faire défiler les commentaires m'avait donné la nausée. Je n'ai pas besoin de répéter ce que les gens avaient écrit sous la photo, n'est-ce pas ? Vous savez bien ce qu'ils se permettent avec leurs claviers et leurs écrans. La plupart étaient écrits par des élèves du collège. Des filles autant que des garçons, et c'était peut-être ça le plus navrant.

On a beaucoup débattu par la suite pour savoir qui avait pris cette photo. Pour moi, ça ne faisait pas de doute, c'était le prof. Il nous avait fait évacuer les vestiaires en nous demandant d'attendre à l'extérieur de la piscine. Alexia était restée seule avec lui. Peu après,

nous avons vu arriver le père d'Alexia, le visage fermé. Le prof l'avait certainement appelé pour récupérer sa fille. Quand il était sorti de sa voiture, un des garçons de la classe avait poussé des cris de singe. Et un autre des miaulements ridicules. Les élèves avaient pouffé mais l'homme n'avait même pas tourné la tête vers nous. Il était entré dans le bâtiment de la piscine, le prof en était sorti cinq minutes plus tard. Il avait juste dit : « Pas de commentaires » et à voir ses yeux froids et sa moustache droite, personne n'avait osé dire quoi que ce soit. Lui seul avait pu prendre ce cliché, j'en étais persuadée.

Tom m'a déposée près du parc, il m'a demandé si ça allait mais non, ça n'allait pas. J'étais retournée par la photo. Au bord du lac, Tom avait plaisanté à propos de cette image.

– C'est vachement bien fait, non ? Ouah, ça me rappelle ce film, là, où une fille se transformait en monstre, comment ça s'appelait déjà ?

Je m'étais levée d'un bond et je m'étais enveloppée dans ma cape.

– C'est bon, Tom. J'en ai assez d'être ici, ramène-moi.

Il avait écarquillé les yeux.

– Mais...

– Je veux que tu me ramènes en ville. Tout de suite !

Le pauvre n'avait rien compris, nous étions montés sur sa mobylette et, une fois au parc, je suis partie sans me retourner.

Je n'avais aucune idée de ce qui était arrivé à Alexia. Personne ne pouvait savoir. Ce que j'avais vu au bord du bassin, cette photo, c'était atroce. Impensable. Tom avait plaisanté, en pensant que c'était un trucage. Mais je savais que ça ne l'était pas. C'était réel. Je l'avais vu. J'avais vu Alexia et les poils qui poussaient sur son corps. Ses poils de bête. Et je pensais que ça devait être une sorte de maladie. Je me disais que ça ne pouvait être qu'une maladie. Ça me dégoûtait profondément. Comme tous les autres. Mais je n'avais plus le cœur à rire. Maintenant que la photo était en ligne, tout le monde pouvait voir ce qui arrivait à Alexia. Tout le monde pouvait commenter, l'insulter, se moquer d'elle. Je regrettais tellement d'avoir ri le matin même.

Je suis rentrée chez moi dans cet état. Nous habitons une petite maison dans le centre.

J'avais à peine posé mon sac dans l'entrée que Satie m'a sauté

dessus.

– Louije ! Bijou Louije !

J'ai embrassé mon petit frère et j'ai ébouriffé ses cheveux bruns. Il avait quatre ans, les dents du bonheur et les joues barbouillées de chocolat. Je l'aimais plus que tout.

Mon père était dans la cuisine, penché au-dessus d'une casserole fumante. Il avait passé le tablier rose et blanc de maman et tenait une cuillère en bois à la main. Il m'a adressé un sourire en se retournant.

– Ça va Louise ?

J'ai essayé de donner le change, sans trop de conviction.

– Ça va.

Il a fait deux pas vers moi. Il a ouvert les bras, un peu, comme s'il voulait m'étreindre, mais je n'ai pas bougé. Une goutte de sauce tomate a glissé de la cuillère qu'il tenait à la main, coulant sur son poignet avant de s'écraser sur le tablier. Comme une goutte de sang. Ses bras sont retombés, inutiles.

– Tu as mal quelque part ? il a demandé.

J'ai secoué la tête :

– Non, ça va.

Nous sommes restés face à face, muets, immobiles. Il n'y avait que le babillage de Satie qui faisait des va-et-vient entre nous deux. Comme s'il essayait de tracer un trait d'union entre mon père et moi. J'ai fini par me pencher pour prendre mon petit frère dans mes bras. J'ai fait claquer un baiser sonore sur ses lèvres avant de le reposer.

– Va prendre un bain, si tu veux, a dit mon père, le repas est bientôt prêt, je t'appellerai.

Je suis montée dans ma chambre en m'aidant de la rampe et j'ai jeté mes affaires sur mon lit. Dans la salle de bains, je n'ai pas allumé le plafonnier. J'ai tourné le robinet et j'ai laissé l'eau remplir la baignoire. Je me suis déshabillée dans l'obscurité, sans jeter un regard au miroir brisé, pour éviter les mille morceaux de mon reflet, et je me suis laissée couler dans l'eau chaude.

C'était bon. Je me suis détendue, peu à peu. J'ai essayé de faire le vide. D'oublier la photo et les commentaires. De penser à des choses agréables.

Mes doigts ont glissé sur mon corps.

Ce corps que je ne reconnaissais plus.

La course de mes doigts s'arrêtait sur les cicatrices.

Sur ces étranges bourrelets de chair qui barraient ma peau.

Je n'avais presque plus mal mais ces cicatrices étaient comme un journal de bord de la douleur. Malgré tout ce que m'avait dit le chirurgien, je savais qu'elles seraient toujours là. Gravées à tout jamais. Des lignes qu'on ne pouvait effacer. Indélébiles.

J'ai forcé mes doigts à continuer leur chemin.

J'ai pensé à la bouche de Tom. À ses lèvres un peu épaisses. À son sourire. Il ne m'avait jamais rien demandé. Bien sûr, il savait ce qui m'était arrivé. Tout le monde en ville le savait. Au lycée ou dans les rues, il arrivait encore qu'on me regarde avec pitié mais la plupart du temps, on ne me regardait pas du tout, ou alors à la dérobée. Pas comme une fille, en tout cas. Pas comme une fille entière. Et pourtant ma main sur mon corps, ma main entre mes cuisses, prouvait bien le contraire. Malgré mon corps tordu, j'étais une fille. Je me rappelais très précisément de ce que ça faisait, avant. Avant l'accident. Quand Sara et moi on arpentait la Grand-rue dans nos robes légères. Les yeux des garçons. Leurs clins d'œil. Leurs blagues lourdes. Les regards furtifs d'hommes qui avaient l'âge d'être nos pères, les regards assassins des autres filles, les bouches pincées des mères de famille, encombrées par leurs gamins braillards, leurs sacs de courses et leurs cernes.

Avec Sara, on pouvait passer tous nos après-midi à aller et venir entre le parc et la terrasse du café qui donne sur la papeterie. Morgane nous suivait, prenait des photos de nos poses étudiées. Tête haute, sourire narquois, main dans la main, c'était notre panoplie de déesses. Elle postait tout ça sur les réseaux sociaux et les commentaires nous arrachaient des rires victorieux. Sara la brune pulpeuse. Louise la blonde fragile. Qui allait gagner le match du jour ? Qui remporterait le plus de suffrages ? Morgane nous livrait les appréciations avec le ton d'un commentateur sportif. À la terrasse du café, on se faisait offrir des limonades, des cigarettes, des compliments. Parfois en échange d'un baiser, le plus souvent d'un simple regard. Ça leur suffisait, aux garçons, de sentir qu'ils existaient pour nous l'espace d'un instant. Sur les murettes du parc, pendant que Sara, Morgane et

moi on faisait de la balançoire, les jupes volant haut sur nos cuisses, ils se poussaient du coude.

– Eh, t’as vu, Louise elle m’a regardé !

– Moi je me taperais bien Sara.

– Arrête, Louise, elle est vachement mieux.

– Je te jure qu’elle me regarde.

– N’importe quoi. Que des conneries, elle en a rien à foutre de toi.

– Je t’emmerde, connard !

Ça finissait en lutte rageuse et brouillonne dans la poussière du parc. Et nous on se marrait. Sur nos balançoires on touchait le ciel de nos pieds nus.

Mais tout ça, c’était loin. Il y avait eu l’accident. La mort de maman. Les opérations. Les mois de rééducation. Les séances de psy. Les vêtements amples. La solitude. La découverte de la littérature. Je n’étais plus une des déesses de la Grand-rue. J’étais devenue la fille bizarre qui porte une cape noire, celle qui traîne devant les livres poussiéreux de monsieur Blanchet, celle qui sort avec le gros mec étrange qui lit des romans d’amour. La copine amochée de Sara, Sara la belle, Sara la princesse, Sara la femme. En cours, on plaisantait encore un peu mais on se croisait à peine à présent. Fatia avait pris ma place de meilleure amie. Morgane m’ignorait. Je n’avais plus de téléphone, je ne m’affichais plus sur les réseaux sociaux. Je ne faisais plus partie de la bande. J’évitais la Grand-rue et Sara me manquait terriblement.

Si l’accident avait alimenté pendant un temps le bouillon des ragots, les choses avaient fini par se tasser. D’autres drames avaient pris le relais. L’esprit humain est ainsi fait. Une sorte de fringale pour le chagrin. Le chagrin des autres, bien sûr.

Quand j’avais rencontré Tom à la librairie-droguerie-bazar, il m’avait regardée, bien en face. Sans détourner le regard, sans curiosité malsaine, sans une lueur de pitié non plus. Pour lui, je n’étais pas une poupée brisée. J’étais Louise. Une fille avec des cicatrices, des difficultés à marcher, des broches dans tout le corps, mais un être humain avant tout. Un être humain qui partageait sa passion des livres. Et il m’avait acceptée comme j’étais.

Tom n’était pas stupide. Il savait bien que quelques mois

auparavant, je ne lui aurais même pas adressé un regard. C'était le genre de garçon à qui Sara et moi on faisait parfois des blagues quand on les croisait.

Bon, maintenant que j'y repense, ce n'était pas vraiment des blagues, ça tenait plutôt de la torture.

On en repérait un et l'une d'entre nous venait l'accoster en soufflant :

– Tu sais que tu plais à ma copine là-bas ?

L'autre jouait les timides au loin, tirant maladroitement sur le bas de sa robe. Le garçon rougissait jusqu'aux oreilles, il se mettait à transpirer.

– Elle te plaît pas, c'est ça ?

Il hochait la tête, la secouait, bafouillait. Celle qui jouait la timide faisait glisser une bretelle de sa robe. Ou balançait la tête pour faire onduler ses cheveux. Après ça, le garçon ne savait plus quoi dire ni qui il était.

La rabatteuse plantait ses mains sur ses hanches.

– Bon alors, tu te décides ? Elle te plaît, oui ou non ?

Quand le garçon finissait par murmurer un « oui », on l'exécutait.

– Tu sais quoi, tu lui plais... mais dans tes rêves !

Et puis c'était le dépeçage. Jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

– Dans tes rêves, Gollum !

– T'es vraiment trop moche !

– T'as vu, Louise, comme il est habillé ?

– C'est retour vers le passé. Elles sont à ton grand-père, ces fringues ?

– Avec toute cette graisse, reste pas au soleil, ça va fondre.

– Eh Louise, c'est quoi ces poils qu'il a au menton ?

– Oh ! Oh non... Sara, ne me dis pas que c'est...

– Quoi Louise ? C'est quoi ?

– Je crois... je crois que c'est pas un menton ! C'est une brosse à chiottes !

– Pffffff !

– Et, si ça se trouve, c'est pas un mec ? !

– T'es un mec ?

– Ben non, tu vois, il dit rien. C'est pas un mec !

- Allez, dégage !
- T'approche pas, on te dit !
- Dégage ou on raconte partout que t'as essayé de nous violer !
- Pervers !
- Au viol ! Au viol !

Et on partait en riant comme des folles. Le pauvre type restait là, comme une plante verte qu'on aurait oublié d'arroser, les bras ballants, le visage défait, le cœur dévasté.

C'était cruel. Mais les garçons ne nous considéraient pas autrement que comme de beaux objets. Aussi nous nous servions de notre beauté comme d'une arme. Une épingle à cheveux brillante et effilée. Forcée pour faire saigner les cœurs. Pour attaquer autant que pour se défendre. Au fond, on souffrait et ça nous donnait le droit de faire souffrir les autres. Surtout ceux qui ne faisaient aucun effort, les mal fringués, mal coiffés, pas populaires, ceux qui ne faisaient rien d'autre qu'être eux-mêmes.

Voilà le genre de fille que j'étais. Une enfant qui jouait à la femme fatale. Une Alice grimée en Reine de cœur sans pitié. Une Narcisse troublée par son reflet. Une adolescente, ni pire ni meilleure que les autres, je crois.

Tom le savait mais ça ne semblait pas lui poser de problèmes. Avant, jamais je ne me serais intéressée à un garçon comme lui. Je serais restée à la surface. Je n'aurais vu que ses cheveux un peu gras et son embonpoint, sa timidité et sa bizarrerie. Avec lui, j'avais compris que les gens ne sont pas que ce qu'ils montrent. Chacun possède un monde intérieur. Celui de Tom était étrange, décalé, mais aussi extrêmement créatif et sensible. Presque féminin, auraient pu dire certains. Trop féminin en tout cas pour qu'il trouve sa place dans notre petite ville. Mais lui ne jugeait personne. Quand il me regardait, j'avais l'impression d'être moi. Avec mon histoire, mes douleurs et mes cicatrices. Il n'avait peut-être pas envie de me toucher, je n'étais pas certaine de le vouloir. Je ne savais pas s'il était une bouée de sauvetage, un ami ou quelque chose de plus.

Mon père a coupé court à mes rêveries et mes caresses.

- Louise, c'est prêt !

Et comme en écho, la petite voix de Satie :

– Louije, ché pré !

J'ai passé un peignoir de mon père et je suis descendue.

La table était mise et mon père souriait.

– Tu vas mieux ?

Un des pans du peignoir s'est défait. Mon père a tourné la tête, gêné, et il a frotté sa calvitie naissante.

Il ne savait pas comment réagir face à mon corps d'adolescente. Encore moins face aux cicatrices qui zébraient ce corps. Tout ça, c'était trop pour lui.

Je suis allée poser un baiser sur sa joue.

– Ça va, papa. Ne t'en fais pas.

Nous avons dîné en écoutant de la musique classique et les gazouillis de Satie, ravi de se barbouiller de purée.

On finissait le repas quand le téléphone a sonné.

Satie a hurlé :

– Tiéléfone !

J'ai pensé que ce devait être Patricia, une collègue de mon père avec qui il tentait maladroitement de construire une histoire d'amour.

Mon père s'est levé pour décrocher le téléphone mural.

Papa adorait ces vieilleries. Les tourne-disques, les téléphones à fil, les presse-purée en métal à moitié rouillés, c'était sa passion. Les micro-ondes, les portables, les liseuses, les MP3, l'agaçaient profondément. Il pouvait parler pendant des heures des ondes nocives pour le cerveau, des enfants qui rampaient dans les mines de coltan, des montagnes d'ordures recouvrant la planète, des horreurs du capitalisme. Il avait bien un téléphone portable mais il ne s'en servait que pour les appels professionnels. Il était chef de la sécurité à la papeterie. Les ouvriers finissaient de démonter les dernières machines avant de les expédier dans je ne sais quel pays de l'Est et il devait être joignable à tout moment.

– Louise, c'est pour toi.

J'ai pris le combiné, un peu surprise car personne ne m'appelait jamais. Tom n'avait pas mon numéro et, de toute façon, jamais il n'aurait osé appeler à la maison.

J'ai tiré sur le fil pour m'éloigner un peu.

J'ai entendu la voix de Sara.

Elle a balbutié.

– Louise, je sais, je ne t’ai pas appelée depuis longtemps. Mais là... là, c’est affreux... Alexia. Alexia, elle...

J’ai tout de suite compris.

Alexia s’était suicidée.

*

Vous vous demandez peut-être pourquoi je parle de tout ça. Mes relations avec Tom, Sara, l’histoire de la Grand-rue, le goût de mon père pour les objets d’avant, toutes ces choses qui paraissent insignifiantes aujourd’hui. Oui, c’est peut-être insignifiant, mais moi je crois qu’un être humain est fait de tout cela. De ces bonheurs et de ces peines minuscules. Bien plus que d’éclats et de déchirures.

Et quoi qu’on en dise, je suis un être humain.

Je sais que c’est un peu brouillon. Que vous attendez peut-être que je vous parle de ce moment où on a vu mon visage sur tous les écrans. Mais pour comprendre pourquoi j’ai fait ça, il vous faut savoir qui j’étais avant ça. Je vous l’ai raconté, j’avais été la fille populaire du lycée, j’étais devenue le vilain petit canard, j’étais profondément triste, prisonnière de mon corps et de mes souvenirs, incapable de communiquer avec mon père, incapable d’aimer Tom. J’étais tout simplement incapable de vivre.

*

Le lycée était sous le choc.

Enfin, certains étaient sincèrement peiné par le suicide d’Alexia, mais les autres ne faisaient que ressasser l’histoire de la photo qui avait tourné en boucle sur tous les téléphones. Comme Alexia était mineure, les journaux locaux n’avaient pas relayé l’information. Mais au lycée, tout le monde était au courant pour les poils et une sorte d’hystérie se diffusait dans les couloirs de l’établissement. La vérité, personne ne la connaissait. On parlait de malédiction, de magie noire, de lycanthropie, des fumées toxiques de l’usine. On disait que le père d’Alexia avait fait un pacte avec le diable, qu’il avait sacrifié sa fille,

que c'était un châtiment divin. On disait que le vieux Bourdain avait brûlé des choses étranges derrière la piscine, la veille de l'histoire des vestiaires, des choses qui sentaient l'encens et les produits chimiques. Et, bien entendu, on disait que la fille morte des vestiaires avait enfin trouvé sa fiancée, qu'Alexia était lesbienne depuis toujours sans que personne ne le sache. On disait n'importe quoi. Ça m'a fait penser à toutes ces histoires de la mythologie que je lisais quand j'étais enfant. L'imagination était lancée comme un train fou. Des filles fondaient en larmes au milieu de la cour, les garçons faisaient les fiers, riaient trop fort, mais certains se sont mis à porter des crucifix autour du cou. Les profs, eux, secouaient la tête, impuissants et désarmés, encore plus que d'habitude.

Une cellule psychologique a été mise en place. J'avais eu ma dose de psy après l'accident, mais comme je faisais partie de la classe d'Alexia, j'ai été obligée d'y aller. Une femme au visage en carton-pâte m'a demandé comment je me sentais.

– Comme après un accident, j'ai dit.

Elle a regardé la cape qui camouflait mon corps, la cicatrice qui barrait ma joue gauche, elle a regardé mon dossier, elle a essayé de sourire.

– C'est-à-dire ?

– Triste, j'ai répondu. Triste mais en vie.

L'entretien n'est pas allé plus loin. Elle avait mon dossier entre les mains. Elle savait certainement déjà tout de moi et des filles aux lèvres tremblantes attendaient leur tour derrière la porte.

Deux jours plus tard, un surveillant a frappé à la porte du cours de mathématiques. Il a tendu un mot au professeur.

– Louise, tu es demandée à l'accueil.

J'ai suivi le surveillant. On m'a fait entrer dans un petit bureau à côté de celui du proviseur.

Une table, trois chaises, deux hommes. L'un était assez jeune, l'autre devait avoir l'âge de mon père. Le plus vieux m'a invitée à m'asseoir. Je pensais que c'était encore des psychologues.

– Louise, a dit le plus vieux, merci d'être venue et désolé d'interrompre ton cours. Je suis monsieur Revere. Et voici monsieur Le Moyne. Nous aimerions te poser quelques questions. Est-ce que tu

acceptes d'y répondre ?

J'ai haussé les épaules. Je n'avais pas vraiment le choix et les deux psys le savaient très bien.

Revere a commencé par me dire qu'il comprenait que c'était difficile pour les élèves, pour les enseignants, pour moi. Puis il m'a demandé ce que je savais d'Alexia, de sa vie et de sa famille. J'ai dit que nous avions été dans les mêmes classes en primaire puis que nous nous étions éloignées.

– Elle n'avait pas une famille facile, n'est-ce pas ? a demandé Le Moyne, le plus jeune, avec un sourire qui se voulait bienveillant.

– Non, c'est vrai. Surtout son père...

J'ai vu qu'un téléphone était posé près de lui sur la table. Il enregistrait la conversation. Je me suis demandé pourquoi.

Le Moyne avait vu mon regard.

– Tu peux parler sans crainte, Louise, tout ce que tu dis ici est confidentiel. Nous enregistrons pour ne rien oublier.

Je n'avais aucune raison de ne pas les croire. J'ai raconté la fois où j'avais été invitée chez Alexia pour un goûter. Comment tout était propre, impeccable et silencieux. Et comment son père avait giflé Alexia quand elle avait fait tomber des miettes de gâteau sur le carrelage. Et comment elle pleurait en serrant les dents et comment elle...

Je me suis interrompue.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? a demandé Revere.

– Ce jour-là, le jour du goûter, elle pleurait et elle n'arrêtait pas de répéter : « C'est pas de ma faute. » Comme... comme dans la cabine de...

Je me suis retenue de dire « la cabine de la morte ». Les psys n'avaient pas besoin de savoir ça.

Revere s'est penché vers moi.

– On nous a dit que tu étais allée chercher Alexia dans les vestiaires, c'est bien ça, Louise ?

J'ai hoché la tête.

– Oui, j'ai proposé au prof d'y aller.

– Et comment était-elle, dans les vestiaires ?

– Elle pleurait. Elle ne voulait pas sortir.

– Est-ce qu'elle t'a dit pourquoi ?

J'ai relevé les yeux.

– Vous savez bien pourquoi.

Le Moyne a acquiescé.

– Oui, bien sûr. Mais ce qui nous intéresse, Louise, c'est ta version.

– Non, elle ne m'a rien dit. J'ai pensé qu'elle était malade. Je lui ai promis de parler au prof. Qu'elle pourrait être dispensée de piscine.

– Est-ce que tu as vu quelque chose à ce moment-là ?

J'ai secoué la tête.

– Non, elle était enveloppée dans sa serviette. Mais j'ai vu un rasoir. Par terre. Je n'ai pas fait attention, sur le moment.

– Tu n'as pas remarqué qu'Alexia était... différente ? a avancé Le Moyne.

– Non, je vous l'ai dit.

– Qu'est-ce que tu en as pensé quand tu l'as vue, plus tard ?

– Je ne sais pas. C'était étrange.

– Tu n'avais jamais vu ce genre de chose ?

J'ai haussé les épaules.

– Bien sûr que non.

– Personne ne t'a jamais raconté quelque chose de ce genre ?

– Non.

– Avant ça tu n'avais jamais rien remarqué de bizarre, chez les autres filles ?

– De bizarre ? j'ai demandé, en fronçant les sourcils.

– Oui, de bizarre, a repris Le Moyne. Dans les vestiaires, il n'y a pas de portes. Alors quand vous vous changez, avec les autres filles, j' imagine que... que vous vous regardez ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de rougir. Le Moyne a eu l'air embarrassé lui aussi. Comme s'il avait ouvert en grand la porte du vestiaire des filles alors qu'elles étaient toutes nues. Ce gars-là n'était certainement pas psy.

Revere est intervenu.

– Donc, tu as accompagné Alexia jusqu'au bassin ?

– Oui.

– Et elle pleurait ?

Je me demandais où ils voulaient en venir. Tout ça commençait à

m'agacer sérieusement.

– Oui, elle pleurait, je vous l'ai dit. Elle n'était pas bien. Pas bien du tout.

– Bien sûr, nous nous en doutons, m'a gentiment dit Le Moyne. Et tu l'as aidée ? Tu lui as donné le bras ?

Je ne voulais pas leur dire que je ne voulais pas la toucher. Qu'elle me dégoûtait un peu.

– Je... je ne sais pas. Je ne crois pas.

Revere s'est approché de moi.

– Est-ce que tu lui as donné le bras, Louise ?

Je me sentais mal. Je ne comprenais pas pourquoi ils me posaient toutes ces questions, ce que je faisais là. J'ai compris qu'ils ne m'avaient pas dit qu'ils étaient psychologues. Que c'est moi qui avais imaginé ça. Qui étaient ces deux hommes ? Que voulaient-ils ?

– Non, non, elle m'a suivie, c'est tout.

– Elle ne t'a pas touchée ?

– Non ! Écoutez, je ne sais pas ce que vous...

Revere a levé la main. Comme pour chasser une mouche invisible. Ou me faire taire.

– Et toi, Louise, est-ce que tu as touché Alexia ?

Alors je me suis vue. Juste avant la porte des vestiaires.

Je lui avais dit :

– Attends, tu ne vas pas sortir comme ça.

J'avais pris un coin de sa serviette et j'avais essuyé ses larmes.

Puis j'avais caressé sa joue. Tout doucement. Comme on console un petit enfant triste.

– Est-ce que tu as touché Alexia ? a demandé Revere une nouvelle fois.

J'ai secoué la tête.

– Non, nous ne nous sommes pas touchées.

*

Le soir même, après le repas, je suis allée coucher Satie et je lui ai lu une histoire. Il a un peu pleurniché pour en avoir une autre mais j'étais pressée de filer.

Je me suis enfermée dans ma chambre et j'ai fait des recherches sur tout ça.

J'ai tapé « femme » et « pilosité » sur un moteur de recherche.

Aujourd'hui, ça doit être pire qu'à l'époque, bien sûr.

Mais vous n'imaginez pas la violence de ce qui se disait sur les forums où je suis tombée. Des pages et des pages de blagues immondes et d'insultes. Jusqu'à l'écœurement. Mais la plus grande violence, c'était celle des filles envers elles-mêmes. Combien de messages où elles décrivaient leurs complexes, se sentaient sales, impures, anormales. Elles lançaient des appels au secours dans les méandres d'Internet comme on lance des bouteilles à la mer.

– J'en ai presk partout, mm sur le visage. Évidemment c'est pas très visible, mais si on s'approche bcp de moi, ÇA SE VOIT !!!

– Aidez-moi, je l'aime, mais j'ai peur qu'il se moque de moi.

– J'ai 11 ans et j'ai des poils pubiens mais en fait je n'ose pas en parler à ma mère et je ne sais pas comment ou avec quoi m'épiler.

– Je sais qu'on pourrait penser que ça n'est pas la fin du monde, que d'autres filles sont dans mon cas et que je me fais des nœuds au cerveau mais quand je vois ces filles dans les magazines à la peau lisse et imberbe, j'ai envie de pleurer.

– Quand je vois mes amies, je me sens mal. Elles sont belles, n'ont aucun poil et n'y pensent pas, elles peuvent se permettre de mettre ce qu'elles veulent. Moi, je me sens moche, je répugne sûrement les garçons et je ne pourrais jamais être avec quelqu'un...

– Le soir je pleure dans mon lit, je n'en peux plus. Je me sens mal dans mon corps, j'ai l'impression d'être emprisonnée et de ne rien pouvoir faire. En plus, je suis grosse, ce qui n'arrange rien à ma laideur. J'ai même pensé au suicide, un soir j'ai carrément planifié la façon dont je le ferai...

Ces bouteilles à la mer trouvaient parfois des réponses compatissantes, le plus souvent elles se fracassaient contre des moqueries cruelles. Ces filles étaient seules face à leurs écrans et leurs complexes.

Bien sûr, je pouvais comprendre ces angoisses. J'avais été comme ça, fascinée par les corps lisses des pubs, prête à tout pour leur ressembler. Depuis toute petite, les poupées avec lesquelles j'avais joué n'avaient pas de poils. Pas plus que les mannequins dans les

vitrines des magasins. Tout ça, c'était nos modèles.

Mais à ce moment-là, j'aurais tout donné pour retrouver un corps sans douleur, sans cicatrices, et quelques poils ne m'auraient pas dérangée.

Après des heures passées sur les forums, j'ai continué à chercher sur des sites médicaux. L'obsession des deux types qui m'avaient interrogée pour savoir si Alexia et moi nous étions touchées me paraissait louche. Est-ce qu'Alexia était contagieuse ?

J'ai découvert l'hypertrichose et l'hirsutisme, et même si je n'ai pas tout saisi, j'ai compris que les deux maladies étaient dues à un dérèglement hormonal. Les filles atteintes de ça avaient des poils un peu partout. Les cas étaient rares et rien n'indiquait que cela puisse se transmettre. En prenant ma douche, je n'avais pas pu m'empêcher d'inspecter mon corps. J'avais été soulagée de ne rien trouver d'anormal.

Il était tard mais j'ai continué mes recherches, navigant de site en site, et d'histoire en histoire : femmes à barbe exhibées dans les cirques, enfants poilus offerts comme des peluches à la cour du roi, loups-garous semant la terreur dans les campagnes... Légendes, superstitions et supercheries s'entremêlaient. On se serait cru dans la cour du lycée.

J'ai également cherché dans le livre de mythologie grecque offert par ma mère. Je n'avais jamais pu me résoudre à m'en séparer. Il était si vieux que mon père l'avait un jour rafistolé avec des bouts de Scotch de chantier. J'y ai lu l'histoire de la nymphe Callisto, violée par Zeus et transformée en ourse par Artémis. Ou encore celle d'Arachné, tisserande talentueuse, changée en araignée par Athéna. Les similitudes avec Alexia étaient troublantes.

Mais ce qui lui était arrivé n'avait rien à voir avec ça. Je n'étais pas stupide. Je savais bien qu'Alexia n'était pas une créature magique. Ça aurait pu fonctionner dans un roman ado américain. Mais ça c'était passé chez nous, dans notre ville, au bord de cette piscine, et Alexia ne l'avait pas supporté et elle était morte. Il n'y avait rien de surnaturel là-dedans. C'était terrible, oui, mais terriblement humain.

J'allais éteindre et m'effondrer sur le lit quand je suis tombée sur une vidéo tournée dans un pays asiatique. Il s'agissait d'un reportage

d'actualités diffusé il y a quelques jours à peine. Les paroles du commentateur n'étaient pas traduites. J'ai d'abord vu une foule qui fuyait en hurlant. Les cris dans les haut-parleurs ont réveillé Satie qui dormait de l'autre côté de la cloison. Je l'ai entendu pousser une petite plainte angoissée.

J'ai coupé le son et j'ai continué à regarder.

Vous vous souvenez de cette vidéo, bien sûr, tout le monde l'a vue.

J'étais là, dans l'obscurité de ma chambre et je ne pouvais pas détourner les yeux.

La foule s'écarte et on voit cette fille, là, toute seule au milieu de la rue, et tous les gens qui la regardent, effrayés, plaqués contre les murs. Elle essaie de parler, elle essaie de leur dire que... qu'elle est humaine, malgré tous les poils qui couvrent son corps. Et la foule, la foule ne comprend pas. Elle ressemble à une ourse ou à une panthère dressée sur ses pattes arrière. Les gens ont peur. Et quand les gens ont peur, ils deviennent fous. Quelqu'un ramasse une pierre et la lance sur la fille, la pierre la touche en pleine tête. Elle fait de grands gestes. Elle veut leur dire qu'elle est comme eux, qu'ils ne doivent pas être effrayés. Mais ils prennent ça pour une menace. Et quand elle s'approche encore, une autre pierre la frappe et une autre encore, et une autre, et une autre... et la peur laisse la place à la barbarie...

Bon, vous avez vu la vidéo, ce n'est pas la peine que je continue, n'est-ce pas ?

Vous avez vu. Même les animaux, on ne les tue pas comme ça.

Ce qu'ils ont fait à cette fille était affreux.

Jamais je n'aurais imaginé ça.

Jamais je n'aurais pensé que ça puisse arriver ici.

*

L'enterrement d'Alexia a eu lieu une semaine plus tard.

Ce matin-là, un matin gris, Tom a arrêté la mobylette devant les grilles du cimetière. J'ai enlevé mon casque et j'ai secoué mes cheveux.

– Ça va aller ? il a demandé en se retournant vers moi.

J'ai hoché la tête en souriant.

C'était l'enterrement d'Alexia, j'aurais dû être triste. Et pourtant, j'étais heureuse et je n'avais même pas honte de ça. Tom et moi, nous ne nous étions pas revus depuis l'après-midi du lac. Je lui avais fait une scène pour qu'il me ramène au parc immédiatement et j'étais partie sans même lui dire au revoir. Après ça, j'avais pensé qu'il serait fâché contre moi, qu'il ne voudrait plus me revoir. J'imaginais le pire, c'est toujours plus facile à imaginer que le meilleur.

La veille de l'enterrement, j'étais allée en ville acheter un bouquet pour Alexia. Chez la fleuriste de la Grand-rue, j'avais pris trois roses blanches et une rose rouge puis j'avais poussé la porte de la librairie-droguerie-bazar. Monsieur Blanchet avait marmonné un « bonjour » derrière son comptoir. Charbon, le vieux chat noir, m'avait suivie jusqu'au rayon des livres. J'avais été obligée de le caresser longuement avant de pouvoir ouvrir *L'Attrape-cœurs*. Il n'y avait pas de mot de Tom entre les pages du roman. J'étais déçue. Soudain, quelqu'un avait demandé par-dessus mon épaule :

– Il paraît que les femmes qui lisent sont dangereuses, est-ce que je dois me méfier de vous ?

C'était Tom. Son visage tout rond me souriait.

Tous les deux, nous avons rougi en silence. Comme d'habitude.

Il avait fini par murmurer :

– Je suis désolé, Louise. Pour Alexia et la photo. Je ne voulais pas...

J'avais haussé les épaules. Après un silence, il avait demandé :

– Tu vas à l'enterrement demain ?

– Oui, j'avais répondu en montrant les fleurs.

– Tu... tu veux qu'on y aille ensemble ?

C'était une drôle d'invitation. D'habitude, les jeunes s'invitent pour sortir en boîte ou au café. Là, c'était une invitation pour le cimetière. C'était bizarre, aussi bizarre que nous deux, j'imagine. Mais ça avait scellé nos retrouvailles et, ce matin-là, Tom m'avait rejointe près du parc avec sa mobylette démodée.

J'ai frémi en passant la grille du cimetière, ça me rappelait trop de souvenirs. Ma robe noire sous la cape, le gravier sous mes pieds, les roses blanches couchées au creux de mon coude.

Tom a dû le sentir et sa main est venue prendre la mienne.

J'ai rougi mais je l'ai laissé faire.

Le lycée avait été fermé pour que celles et ceux qui le souhaitent puissent assister aux funérailles. Pourtant, il y avait à peine une trentaine d'élèves autour de la fosse béante. Et à peine cinq de notre classe, dont Sara, Morgane et Fatia. C'était évident, Alexia n'était pas plus aimée morte que vivante. Et je suis certaine que la plupart des élèves étaient là par curiosité.

Sara a souri quand elle nous a vus. Elle m'a fait signe de les rejoindre. Nous nous sommes avancés vers leur petit groupe. Tom les a saluées et les filles l'ont détaillé de la tête aux pieds. Ses cheveux blonds un peu gras, son embonpoint qui tendait son t-shirt noir, nos sourires gênés et... sa main qui tenait la mienne. Sans réfléchir, je l'ai lâchée et je me suis éloignée de lui.

– Salut les filles, j'ai dit d'un air qui se voulait détaché.

– Salut Louise, m'ont lancé les filles avec un sourire en coin.

Tom a fourré ses mains dans ses poches.

Seule Fatia ne m'a pas dit bonjour. Elle semblait toute chiffonnée, les yeux cernés et humides. J'ai trouvé ça étrange. Dans mon souvenir, elle n'avait jamais adressé la parole à Alexia et elle faisait tout pour l'ignorer. Elle était là parce qu'elle faisait partie de la bande de Sara, qu'elles ne se quittaient jamais depuis deux ans. Mais ce matin, elle paraissait sincèrement bouleversée. Ce n'était pourtant pas son genre. Fatia était fière, hautaine, et elle ne manquait jamais une occasion de rabaisser les autres. Je la détestais franchement. Après l'accident, elle avait pris ma place aux côtés de Sara. Je la trouvais creuse et superficielle. En fait, elle l'était certainement autant que moi avant que mon corps n'explose en mille morceaux. Mais je n'arrivais pas à accepter que Sara se soit entichée d'elle. J'étais tout simplement jalouse. Là, au contraire, Fatia avait l'air toute frêle, dévastée par ce qui était arrivé à Alexia. Et je me suis dit que je m'étais trompée sur son compte.

Je me suis approchée d'elle et je lui ai souri.

– Ça va, Fatia ?

Elle a reniflé et elle a tourné la tête, sans me répondre.

Sara a levé les yeux au ciel en guise d'excuse.

Tom, qui ne savait pas où se mettre, est allé fumer une cigarette devant les grilles du cimetière en attendant le début de la cérémonie.

En le regardant s'éloigner, Sara m'a demandé :

– C'est ton copain ?

– C'est un copain.

– Ah, c'est bien ce que je pensais.

– Pourquoi tu dis ça ?

Elle m'a fait un clin d'œil.

– Non, pour rien. On m'a dit qu'il était un peu spécial.

– Spécial comment ?

– Rien, Lou, laisse tomber.

Je n'étais pas d'humeur à échanger des potins aussi je n'ai pas cherché à savoir ce qu'elle voulait dire.

De l'autre côté de l'allée où nous nous tenions, les filles et moi, il y avait quelques profs qui discutaient entre eux. Visiblement, le prof de sport avait préféré rester chez lui. Il était en arrêt maladie depuis le suicide d'Alexia. On disait qu'il ne s'en remettait pas. À mon avis, il devait culpabiliser d'avoir pris cette photo et il se sentait responsable de la mort de la jeune fille.

Les parents d'Alexia, eux, se tenaient sous un pin solitaire, non loin de la fosse dans laquelle reposerait bientôt le cercueil. La mère semblait toute rabougrie dans sa robe noire. Et le père, aussi sinistre que d'habitude, gardait le visage fermé. Dur et impassible.

– Tu m'étonnes qu'Alexia se soit suicidée, m'a soufflé Sara. Avec un père pareil, ça devait pas être facile tous les jours.

J'ai acquiescé.

– Il était dur avec elle. Très dur.

Je leur ai raconté le jour de l'anniversaire où le père avait giflé sa fille pour quelques miettes sur le sol.

Morgane a renchéri :

– Il a dû avoir une attaque quand il a vu Alexia avec tous ces... trucs dégoûtants sur le corps.

– Ouais, c'est sûr, a ajouté Sara. Pas évident d'avoir une fille poilue comme un sanglier.

Sara et Morgane se sont mises à pouffer.

– C'est bon, fermez-la, a tout à coup craché Fatia d'une voix sèche. Vous ne l'aimiez pas, moi non plus, mais là elle est morte. Un peu de respect !

Ça a jeté un froid. Mais j'étais d'accord avec elle. Il n'y avait rien de drôle.

Au bout d'un moment, Sara s'est penchée vers moi.

– Tiens, regarde qui voilà.

Elle a donné un coup de menton du côté des profs.

J'ai vu Revere et Le Moyne qui se tenaient en retrait.

– Qu'est-ce que qu'ils font là à ton avis ?

– Je ne sais pas, j'ai avoué. Mais ce qui est certain, c'est que ce ne sont pas des psys.

Plusieurs élèves de notre classe, le vieux Bourdain, le prof de sport avaient été convoqués comme moi dans le petit bureau à côté de celui du proviseur. Revere et Le Moyne leur avaient posé des questions. Des questions aussi étranges que celles qu'ils m'avaient posées. On les avait vus fureter du côté de la piscine. Pour moi, c'était clair à présent : ces deux hommes étaient des policiers. Ils menaient une enquête et ils savaient des choses que nous ignorions.

– Il est pas mal, le jeune, hein ? m'a demandé Sara.

Je n'ai pas répondu. Revere et Le Moyne nous regardaient en faisant semblant de ne pas le faire et ça me mettait mal à l'aise. Ils ressemblaient à des chats guettant une souris. Sur le qui-vive, prêts à bondir.

Le corbillard a fini par arriver, remontant lentement l'allée en faisant crisser le gravier. Tom est revenu vers nous. Il sentait le tabac froid mais j'étais contente qu'il soit là avec moi. Nous regardions le corbillard avancer et j'ai glissé ma main dans la sienne. Ses doigts se sont refermés autour de mes doigts et nous n'avons rien dit, ce n'était pas la peine. Je me raccrochais à la main de Tom pour ne pas flancher, à la douce chaleur qui irradiait de sa peau, à sa présence tout simplement. Je ne savais pas ce que ça signifiait mais il était là, et c'était tout ce qui comptait. Je n'étais pas seule. Je n'étais pas seule et ça faisait un bien fou.

Deux hommes en noir ont sorti le cercueil du véhicule. Il y a eu des pleurs du côté des élèves du lycée et les murmures des profs qui essayaient de les reconforter. La mère d'Alexia s'est caché le visage entre les mains tandis que les hommes approchaient le cercueil du trou. Le père, lui, se tenait droit, impassible. Son visage aurait pu être

celui d'une statue comme on en voit dans le parc. Une pierre froide taillée à coups de burin, polie par les outils et par le temps, à jamais figée dans cette expression lointaine et supérieure.

Le cercueil est descendu lentement. Les deux hommes qui retenaient les cordes ne semblaient pas peiner sous l'effort. Comme si le corps d'Alexia ne pesait rien.

– Le cercueil est vide, a soufflé Sara par-dessus mon épaule.

Je me suis retournée.

– Quoi ?

– Il paraît qu'ils ont gardé le corps.

– Qui ça ? Qui a gardé le corps d'Alexia ?

Sara a levé les yeux au ciel.

– Je sais pas. Mon père connaît quelqu'un qui bosse à l'hôpital. Il paraît qu'ils ont pris Alexia. Pour faire des tests et...

Il y a eu un cri.

La mère d'Alexia s'était effondrée sur le sol, au bord de la fosse. On aurait dit un petit tas de linge. Le père ne s'est pas avancé pour la relever, ni pour l'aider. Il se tenait en retrait, se contentait de regarder droit devant lui, une expression sévère sur le visage.

J'imagine qu'il vivait le suicide de sa fille comme un déshonneur. J'ai appris par la suite que c'est lui qui avait refusé toute cérémonie. Et effectivement, il n'y a eu ni hommages ni prières. Quand le cercueil a été déposé dans la fosse, le père d'Alexia s'est simplement penché sur sa femme. Il l'a forcée à se relever, sans douceur, et il l'a entraînée hors du cimetière. Sans un regard ni pour nous ni pour sa fille.

J'ai trouvé ça ignoble. Je n'avais pas cru à l'histoire de Sara. Pour moi, Alexia était là, dans ce cercueil et cet homme abandonnait sa fille à la terre comme on jette un déchet à la poubelle. Sans y penser. Sans émotion. C'était affreux. Je l'ai détesté pour ça.

Après le départ des parents, ceux qui avaient apporté des fleurs se sont approchés, un à un. J'ai inspiré profondément et je me suis avancée moi aussi. Tom m'a accompagnée jusqu'à la fosse. Derrière nous, Fatia sanglotait.

Les trois roses blanches sont tombées sur le cercueil en bois sombre.

Un peu de lumière pour éclairer les ténèbres.

C'était peu. C'était tout ce que je pouvais faire.

C'est pour ça que je vous parle aujourd'hui.

Pour ramener la lumière.

Sur Alexia. Sur Fatia. Sur Sara. Sur moi.

Sur toutes les autres dont je ne connais pas les noms.

*

Tout le monde a quitté le cimetière en silence.

Revere et Le Moyne sont restés près de la fosse. Je suis certaine qu'ils regardaient notre petit groupe s'éloigner. Je pouvais sentir leurs regards plantés dans mon dos.

Près de la grille, Sara m'a pris par le bras. Instinctivement, Tom s'est écarté.

– Louise, ça fait longtemps qu'on a pas discuté, non ?

J'ai acquiescé.

– Comment va ton père ?

– Il va bien.

– Et Satie ?

– À part qu'il m'appelle « Louije », il est adorable.

– Il faudra que tu viennes à la maison un de ces jours, d'accord ?

Je me suis souvenue de tous ces après-midi d'hiver, allongées sur le lit de sa chambre. On passait des heures à feuilleter des magazines féminins en écoutant de la musique, à comparer les tailles des mannequins, à rêver qu'un jour ce serait nous qui défilerions sur ces pages de papier glacé. On s'imaginait des vies de stars. Jets privés, cocktails multicolores, piscine surplombant la mer, et une foule d'acteurs à la mode qui viendraient nous draguer et qu'on mépriserait royalement. Le samedi soir, on se goinfrait de pop-corn en regardant des films d'horreur et on se moquait des filles qui allaient prendre un bain de minuit alors qu'un monstre rôdait dans le coin.

– Mes parents seraient contents de te voir... et Fred aussi. Tu l'aimais bien, je crois, non ?

J'ai serré la cape autour de mon corps. Le père de Sara était ouvrier à la papeterie, sa mère femme au foyer. Son frère, Fred, avait la vingtaine. Un ancien du lycée recalé à l'entretien d'embauche de la papeterie. Jeans étroits, blouson de cuir, cigarettes aux lèvres et

cheveux gominés, Fred jouait son rôle de rebelle à la perfection. En vérité, il trompait l'ennui dans la forêt, fusil à l'épaule, ou à draguer dans l'unique boîte du coin. « Mon frère est un chasseur, plaisantait souvent Sara. Pour lui, une fille et une biche, c'est la même chose. Du gibier à poil ! » Sara et sa famille habitaient une maison dans un lotissement en périphérie de la ville. À l'époque, on appelait ce coin « le Bois Dormant » car mis à part le dimanche matin où les tondeuses vrombissaient sur les minuscules pelouses miteuses, tout était désert et silencieux. Comme si tous les habitants avaient sombré dans un profond coma. Évidemment, Sara était la Belle, elle attendait le Prince qui viendrait un jour la délivrer et l'emporter au loin. Pour patienter, elle enchaînait les conquêtes et elle brisait le cœur de tous les garçons de la région.

Je lui ai promis de venir bientôt même si je savais que je ne remettrais plus jamais les pieds dans sa maison. Mais ça me faisait plaisir qu'elle m'invite à nouveau. Sans doute l'attitude de Fatia y était pour quelque chose. Tout à l'heure, elle avait quitté le cimetière sans nous dire un mot et Sara n'avait pas dû apprécier qu'elle la snobe ainsi.

– Et cette rose rouge, c'est quoi ? a demandé Sara avant de nous séparer. Un cadeau de ton « copain » ?

J'ai secoué la tête.

– Non, c'est pour ma mère.

Sara a levé les yeux au ciel.

– Oh. Oui. Bien sûr.

Elle s'est éloignée avec un sourire :

– Alors à bientôt, Louise ?

– À bientôt.

J'ai demandé à Tom de m'attendre et je suis retournée dans les allées.

Mon père s'était inquiété quand je lui avais dit que j'allais à l'enterrement d'Alexia. Il avait proposé de m'accompagner mais j'avais refusé.

Je me suis arrêtée face à la stèle de marbre blanc.

La tombe de maman.

Des fleurs fraîches et colorées reposaient dans un vase. Mon père

était passé. En voyant ça, mon cœur s'est serré comme un poing. Malgré son brouillon d'histoire d'amour avec Patricia, il ne l'avait pas oubliée. Il pensait encore à ma mère.

Je n'étais venue qu'une fois sur la tombe. C'était un an auparavant. Un an après l'enterrement auquel je n'avais pas pu assister. Papa m'y avait amenée, je me rappelle qu'il me tenait par le bras car j'avais peur de tomber à cause des graviers. Le crissement sous mes pieds. Ce bruit atroce. Les graviers, la bande-son du chagrin. Nous étions arrivés devant la stèle et j'avais vu la plaque sur laquelle étaient gravés ces mots : « À Charlotte, mère et épouse bien aimée. » et pour la première fois j'avais compris, pleinement réalisé que ma mère était morte. Que son corps était enfermé sous cette dalle. Que je ne la verrais plus jamais. Que j'étais responsable de ce vide, de cette absence.

Plutôt que de m'effondrer, j'avais explosé. J'avais hurlé à pleins poumons, mon père avait tenté de me calmer, je l'avais frappé, je l'avais insulté. J'en voulais au monde entier. J'avais crié ma haine des routes de campagne, des téléphones portables qui sonnent dans la nuit, des animaux sauvages qui se tapissent dans l'obscurité avant de bondir dans la lumière des phares. Ma haine des rires, de la bière trop forte, de la musique assourdissante, des corps enlacés. Ma haine de la tôle froissée, des corps abîmés, des odeurs d'essence et d'huile mélangées. Ma haine des gyrophares, des disquouses, de la voix rassurante de ce joli pompier qui m'avait déposée sur la civière.

J'avais crié toute la haine de moi-même pour avoir un jour détesté maman. Parce que oui, je croyais détester cette femme et ce jour-là, j'ai découvert que je l'aimais, elle, ma mère, qui était enfermée sous le marbre à tout jamais.

J'ai déposé la rose rouge sur la pierre blanche et je suis partie en courant vers la sortie.

Tom a jeté sa cigarette quand il a vu mon visage défait.

– Louise ?

Je me suis jetée dans ses bras en sanglotant.

Il m'a accueillie sans rien dire. Je suis restée longtemps, blottie contre son corps. Sa main caressait mes cheveux, très délicatement.

J'ai pleuré longtemps, très longtemps.

Et quand j'ai relevé la tête, je me suis retrouvée tout près du visage

de Tom.

Il y avait ses yeux et mes yeux. Un tourbillon. Et nos lèvres se sont touchées. Je l'ai embrassé. À pleine bouche. Et c'était comme retrouver le soleil après un long hiver de pluie.

*

Tom m'a déposée devant chez moi.

À cause de nos casques, ou à cause de notre timidité, nous ne nous sommes pas embrassés, même si j'avais très envie de recommencer. Je savais qu'il partait en stage dans un village perdu à l'autre bout du département et que je ne le reverrais pas avant une dizaine de jours.

Nous nous sommes contentés d'un signe de la main pour nous dire au revoir. Un geste maladroit. Aussi maladroit que nous deux.

En me retournant, j'ai vu que mon père nous observait depuis la fenêtre de la cuisine. Quand je suis rentrée, il a eu un sourire.

– Tout va bien ma Loulou ?

Haussant les sourcils, j'ai joué les mystérieuses avant de filer à l'étage.

– Tu pourras aller chercher Satie à l'école ?

– Oui oui ! j'ai crié en montant les escaliers.

J'avais le cœur affolé d'un oiseau qu'on vient de libérer de sa cage.

Dans ma chambre, j'ai fermé les yeux de plaisir.

J'ai touché mes lèvres, du bout de mes doigts.

Ma main tremblait.

Je ne savais pas quoi faire de mon corps.

J'avais froid, chaud. Comme si j'avais de la fièvre. Je me suis demandé ce qui m'arrivait. Et puis j'ai réalisé. J'étais... j'étais heureuse. Stupidement heureuse.

Alors je me suis jetée sur mon lit et je me suis mise à rire, la tête dans l'oreiller. À rire sans m'arrêter. Le cimetière, les deux flics, les parents d'Alexia, tout ça n'existait plus. Des nuages balayés par le vent. Ne restait que la bouche de Tom, le goût un peu âcre du tabac sur sa langue, ses bras autour de mon corps. Toute cette douceur et mon rire au creux de l'oreiller.

J'avais déjà embrassé des garçons, bien sûr. Mais jamais depuis

l'accident. Et jamais des lèvres ne m'avaient semblé aussi douces.

– Louise, a crié mon père depuis le rez-de-chaussée, tu n'oublies pas ton petit frère ?

– Non, non !

Je me suis changée. J'ai jeté par terre la cape et la longue robe noire de deuil. J'ai choisi dans la penderie un petit haut et une jupe rose légère, bien trop légère pour la saison mais j'avais si chaud qu'un bout de dentelle aurait suffi à m'habiller. Ça faisait des mois que je n'avais pas osé mettre un vêtement qui ne couvrait pas tout mon corps. Cette jupe, je l'avais achetée il y a deux ans avec Sara et Morgane. Je ne l'avais mise qu'une seule fois. C'était l'occasion de lui faire prendre le jour.

J'ai filé jusqu'à l'école maternelle qui se trouvait deux rues plus loin.

Je marchais sur le trottoir et je me sentais une fille nouvelle. Légère.

Je me suis souri dans le reflet d'une vitrine. Je me suis trouvée belle. Les cicatrices ne m'enlaidissaient plus. Elles faisaient partie de moi. J'étais Louise. Point.

Satie s'est jeté dans mes bras quand j'ai poussé la porte de l'école.

– Louije ! Louije t'es jolie !

Je l'ai dévoré de baisers.

Nous avons acheté son goûter à la boulangerie et nous nous sommes assis sur un banc dans le parc. J'ai regardé mon petit frère avaler ses chouquettes en écoutant le récit sans queue ni tête de sa journée. Un garçon qui passait m'a souri. Je lui ai souri en retour. La ville me semblait presque agréable, malgré les façades aveugles et le ciel gris. Le printemps en automne.

Le soir, papa m'a annoncé qu'il comptait inviter Patricia pour dîner avec nous le lendemain. Il l'a fait d'une toute petite voix, comme un enfant demanderait l'autorisation de prendre un carré de chocolat avant le repas. Patricia était une ancienne comptable de la papeterie. Comme tout le personnel non nécessaire au démantèlement, elle avait été licenciée quand l'usine avait fermé. Mon père ne voulait pas forcer les choses. Il avait peur que je le prenne mal. Comme si Patricia pouvait remplacer ma mère. Je ne sais pas trop comment je le prenais, en fait. Patricia m'était indifférente, les repas avec elle étaient d'un

ennui désastreux, elle me parlait comme si j'avais dix ans, et sa façon de câliner Satie me mettait au supplice. Je ne voyais pas ce que mon père lui trouvait mais après tout peut-être aurait-il dit la même chose de Tom.

– Pas de souci, papa, j'ai répondu.

Il a caressé sa calvitie naissante et il a eu l'air soulagé.

– Bon. Très bien. Ce sera une chouette soirée.

Je suis montée dans ma chambre et je me suis écroulée sur le lit.

À ce moment-là, j'aurais bien aimé avoir un téléphone portable. Parler à Sara. Raconter tout et n'importe quoi. Lui dire pour le baiser. J'aurais même peut-être osé appeler Tom. J'aurais laissé sonner deux ou trois fois puis j'aurais raccroché. Juste pour qu'il me rappelle. Juste pour entendre le son de sa voix. Bien sûr, c'était impossible avec le téléphone de mon père qui trônait dans la cuisine, aucune intimité. Je me suis dit que je demanderai la permission d'acheter un portable.

C'est là que j'ai senti les démangeaisons dans mon dos.

J'ai passé une main sur mon omoplate. Je me disais que les cicatrices devaient se réveiller à cause du froid.

Mais ça n'avait rien à voir avec ça.

Sous mes doigts, j'ai senti un fin duvet.

*

Voilà, pour moi, tout a commencé le jour du baiser.

Je sais bien que mes histoires de cœur n'intéresseront personne mais je tenais à vous raconter ça aussi.

Oscar Savini et les fanatiques de la Ligue de la Lumière prétendent que nous sommes pires que des bêtes, nous refusent tous les droits. Même celui d'aimer. Mais si je suis capable de mourir, ils doivent accepter que je puisse aimer. Et je vous l'assure, je peux aimer. Aussi bien ou aussi mal que vous. Même les bêtes sont dotées de sentiments et de sensibilité. Alors pourquoi pas moi ?

Pourquoi pas moi ?

*

Les poils étaient apparus dans mon dos. Ce n'était presque rien. Juste une petite zone entre mes omoplates. Quelques centimètres carrés. J'avais eu un mal fou à les faire disparaître. J'avais essayé au rasoir et je m'étais coupée. Un filet de sang avait tracé un sillon écarlate jusqu'à mes reins. Si rouge sur ma peau si blanche. Les bandes de cire avaient été plus efficaces. Au matin, bien sûr, les poils avaient repoussé.

On connaît mieux la Mutation maintenant mais à l'époque, personne n'en savait rien. Même si je ne ressemblais pas à Alexia, j'ai tout de suite compris que c'était la même chose. Ne me demandez pas comment je le savais, je le savais, c'est tout.

J'aurais pu m'effondrer complètement après ma découverte. Mais le baiser de Tom m'avait donné des ailes et j'avais déjà connu le pire avec l'accident. Le corps en miettes. Les broches. Les cicatrices. Je pense que c'est pour ça que je ne suis pas devenue folle. Que je n'ai pas fait quelque chose de terrible, comme Alexia. Mon corps était déjà un désastre. Quelques poils, ça ne pouvait pas être pire. Tout ce que j'espérais, c'est que ça reste limité à mes omoplates. Je n'avais pas encore fait le lien avec la vidéo tournée dans ce pays asiatique, celle où une fille se faisait lyncher. Je n'imaginai pas que mon corps entier puisse être recouvert d'un pelage, et que les gens puissent s'en effrayer.

Le matin, j'ai mis un t-shirt à manches longues, ras de cou, j'ai jeté ma cape noire sur mes épaules et je suis allée au lycée.

Quand je suis arrivée, j'ai remarqué un attroupement au milieu de la cour.

J'entendais des cris, comme une vague qui enflait.

J'ai pensé que c'était une bagarre, ce n'était pas rare.

Je me suis approchée.

Sara et Morgane se tenaient là, dans le cercle des spectateurs.

– Qu'est-ce qu'il se passe ?

– C'est Fatia, a soufflé Sara. Ce connard veut pas la laisser tranquille.

Par-dessus les épaules, j'ai vu Fatia qui faisait face à un surveillant aux cheveux longs. Elle portait un voile sur sa tête.

– Tu sais très bien que c'est interdit, disait le surveillant. Tu enlèves

ça. Tout de suite.

Fatia, le visage ravagé par la colère, a craché aux pieds de l'homme. Des applaudissements ont éclaté dans la foule des élèves. D'autres se sont mis à la huer.

– Ouais, il a raison, ici on est chez nous.

– T'es pas au bled ici. Enlève ton truc !

Malgré la tension qui montait, Fatia, les bras croisés sur la poitrine, ne semblait pas vouloir obéir au surveillant.

– Qu'est-ce qui lui prend ? s'est interrogée Morgane.

– Je sais pas, a répondu Sara. C'est son frère qui a dû l'obliger. Ou alors elle devient folle. Elle va se faire virer.

Sur le moment, je me rappelle que j'ai pensé : « Elle va se faire virer et ce sera bien fait pour elle. » Je vous l'ai déjà dit, je n'aimais pas trop Fatia. Toujours prête à rabaisser les autres. Elle vivait avec sa famille dans un immeuble gris du centre-ville. Son père et son frère travaillaient à la papeterie. Ils avaient été licenciés comme tous les ouvriers. Je la croisais parfois le matin sur le chemin du lycée. Quand elle sortait de chez elle, Fatia portait une robe longue et un foulard. Elle marchait rapidement, baissant la tête, on aurait dit une ombre. Quand on se croisait, elle me saluait à peine mais j'avais bien repéré son petit manège. Elle s'arrêtait au parc et disparaissait derrière une haie. Elle en ressortait avec un décolleté plongeant, maquillée comme pour un défilé, une cigarette entre des lèvres peintes en rouge sang. Une véritable transformation. Comme les super-héros des bandes dessinées. Elle devenait Fatia l'arrogante, la provocatrice, toujours prête à parler trop fort et à rire trop haut.

– Soit tu enlèves ça, soit tu viens avec moi chez le proviseur, a menacé le surveillant.

Mais Fatia n'a pas bougé.

Pour l'administration, le foulard comme le short étaient sacrilèges.

Le règlement interdisait et l'un et l'autre. Même par quarante degrés, impossible de mettre un vêtement jugé trop court. Un short, une jupe, une robe devaient avoir une longueur minimale. Comme si la peau nue de nos cuisses était quelque chose de dangereux, de sale, de malsain. Le proviseur avait sérieusement déclaré que « les vêtements trop courts perturbaient la concentration des garçons ». Les

jours de canicule, eux pouvaient se balader en débardeur avec des shorts qui flottaient sur leurs hanches, ça ne posait pas de problème. Mais nous, les filles, devions cacher tout ce qui se trouvait plus haut que nos genoux. Et tant pis pour la chaleur étouffante.

C'était la même chose pour le voile. Se couvrir la tête était interdit et une robe arrivant aux chevilles c'était suspect. Quelques filles avaient fini dans le bureau du proviseur adjoint pour moins que ça. Moi-même, avec ma cape noire, j'aurais pu être convoquée. Mais tout le monde au lycée savait pourquoi je m'habillais comme ça. La censure ne s'appliquait qu'à celles dont le corps était intact. Le mien n'intéressait plus personne.

Voilà comment ça se passait au lycée. En gros, il fallait couvrir son corps mais pas trop. À l'appréciation du proviseur, à l'aune du désir des garçons.

Fatia avait déjà eu des soucis avec l'administration. Mais jusqu'à présent, c'était à cause de vêtements trop courts. À plusieurs reprises, son frère avait été obligé de venir la chercher car on lui avait refusé l'accès aux salles de classe. C'est vrai, selon moi, Fatia exagérait. En cours, les garçons se dévissaient la tête pour regarder son décolleté, ses jambes nues. Ils faisaient des bruits de bouche quand ils la croisaient dans les couloirs. Elle savourait tout ça. Faisait onduler son corps mince. Les regardait d'un air méprisant. Prenait la pose.

C'était une autre histoire quand elle rentrait chez elle.

Plusieurs fois, son maquillage avait servi à camoufler des bleus. Son frère était intraitable. Mais là, personne ne trouvait rien à redire. Silence des autorités. Comme si Fatia avait mérité une bonne correction. Moi, j'étais si jalouse de sa beauté et de son assurance que sur le moment, c'est horrible à dire, ça m'avait semblé juste. Mais les coups ne pouvaient pas l'arrêter. Ça se tassait pendant quelques jours puis Fatia retrouvait le chemin du parc et ses décolletés. La voir avec un voile au lycée, c'était une première.

– Tu enlèves ça, a répété le surveillant.

Une larme de rage a coulé sur la joue de Fatia.

Tout autour, la foule des élèves s'agitait. Certains prenaient la défense de Fatia. D'autres l'insultaient. Les mêmes peut-être qui la sifflaient autrefois quand elle roulait des hanches dans les couloirs. Ils

ne lui trouvaient plus aucun charme. Comme si le voile avait éclipsé l'objet de leur désir. Les cris montaient en puissance, le risque d'explosion était évident.

– Bon, ça suffit, a craché Sara. Viens Louise, on y va.

Elle a fendu la foule et je l'ai suivie.

Le surveillant a secoué la tête quand il nous a vues arriver.

– C'est bon, les filles, ne vous mêlez pas de ça !

– C'est notre amie, vous n'avez pas à lui parler comme ça, a répliqué Sara.

Elle a voulu prendre Fatia par le bras mais elle ne s'est pas laissée faire.

– C'est bon, ne me touche pas ! J'ai pas besoin de toi.

– T'en fais pas, Fatia, on va...

Mais elle ne l'a pas laissé finir sa phrase.

– Laisse-moi ! Laisse-moi tranquille !

Fatia était hors d'elle, méconnaissable. Elle a repoussé Sara, la bouche tordue sur une grimace, et elle s'est mise à hurler, là, au milieu du cercle de tous les élèves.

– Je vous déteste ! Je vous déteste tous ! Vous êtes pitoyables ! Regardez-vous ! Non mais regardez vos têtes ! Quoi, qu'est-ce qui vous va pas ? ! Je vous plais pas ? Pourtant, vous aimez bien quand je mets une jupe qui m'arrive sous les fesses, pas vrai ? Ça vous empêche pas de me traiter de salope. Tout ça parce que je veux pas faire les trucs dégueulasses que vous vous êtes imaginés. Et quand je mets un voile, ça vous va pas non plus. Vous dites que je suis soumise, une pauvre fille qui se fait tabasser par son frère, une sale Arabe, une extrémiste. Alors quoi ? C'est quoi que vous voulez à la fin ? !

Il y a eu un grand silence.

Fatia se tenait droite au milieu de tout le monde, à la fois fière, arrogante et dévastée.

– Vous voulez me voir comme je suis ? Vous voulez me voir à poil ? Alors regardez.

Fatia a défait son voile. Et alors nous avons vu. Le pelage qui recouvrait ses joues, ses oreilles et sa nuque. On aurait dit une crinière brune. Elle ressemblait à un animal sauvage et primitif.

La bouche du surveillant s'est ouverte et ne s'est pas refermée.

La foule s'est écartée en frémissant.

– Fatia, tu arrêtes ton cirque maintenant, a soudain ordonné quelqu'un d'une voix forte.

Le proviseur a fait son apparition, écartant tout le monde avec son ventre imposant. Il a marché droit sur Fatia, sans paraître impressionné par son pelage. Puis il a posé la main sur son épaule. Enfin non, il l'a attrapée, fermement, comme on le fait avec un chien trop turbulent.

Il n'aurait jamais dû.

Les dents de Fatia ont déchiqueté ses doigts.

Et un grand cri a secoué la cour du lycée.

*

Je ne me suis pas demandé pourquoi Fatia avait fait ça, non.

Mais plutôt combien de filles étaient comme elle, comme moi, comme nous ?

Combien dans la foule camouflaient le pelage qui poussait sur leur corps ? Combien à crier, à hurler, non pas à cause de la crinière ni de la main sanglante du proviseur mais plutôt parce qu'elles étaient terrifiées, secrètement terrifiées de voir ce qui allait leur arriver. Car à ce moment-là tout a été très clair : nous transformer en bête, c'était notre destinée.

Mais pour l'instant, c'était une panique incroyable. Le surveillant tentait de ceinturer Fatia, le menton barbouillé de sang. Le proviseur se roulait par terre, la main en charpie pressée contre sa chemise blanche. Tout le monde courait dans tous les sens en hurlant. Et ceux qui ne couraient pas filmaient l'apocalypse, avec un air médusé et ravi à la fois. D'autres surveillants sont arrivés en renfort. Ils ont tenté de canaliser les élèves. On aurait dit des chiens de berger aboyant après un troupeau de brebis.

Peu après, j'ai vu Revere et Le Moyne franchir la porte d'entrée. Fatia a été évacuée vers le bureau du proviseur. Elle se débattait comme une bête sauvage.

Ça a pris une bonne heure et puis finalement tous les élèves ont été renvoyés chez eux.

Sara, Morgane et moi on a fini par atterrir au parc.

Nous nous sommes posées sur un banc. Aucune de nous ne parlait. Nous étions sous le choc. L'odeur de la papeterie flottait encore sur la ville, comme si les fumées avaient à tout jamais imprégné le ciel. Il n'y avait pas de vent. Au-dessus de nous, un gros nuage jaunâtre retenait son souffle.

Comme à son habitude, Morgane avait les yeux rivés sur son téléphone portable.

– Les filles, regardez ça.

La vidéo de Fatia tournait en boucle sur les réseaux. On la voyait, le menton barbouillé de sang, sa crinière tombant sur ses épaules, un air égaré sur le visage.

Les commentaires en dessous donnaient la nausée. Fatia avait la peau basanée, ça faisait d'elle la proie idéale de tous ceux qui se déchaînaient à l'abri de leurs écrans. Il n'avait fallu que quelques heures pour enflammer les réseaux. La vidéo avait déjà été partagée des milliers de fois et les médias la reprenaient, parfois sans même flouter le visage de Fatia. Le tout accompagné de gros titres alarmistes : « Maladie ? » « Épidémie ? » « Mutation ? » J'ai frémi en voyant que la vidéo d'Alexia dans les vestiaires servait d'illustration à ces articles.

– Les salauds, a murmuré Sara.

Et puis une autre vidéo a attiré l'attention de Morgane.

– Eh. Mais c'est la même chose... la même chose mais c'est pas Fatia.

Nous nous sommes penchées au-dessus de l'écran.

Attroupement d'élèves, pleurs, cris. Une autre ville. Un autre lycée. Une autre fille. Le même phénomène. Le corps recouvert d'un pelage. La rage et la peur. J'ai frissonné en pensant aux poils qui poussaient entre mes omoplates.

– C'est dingue, a soufflé Sara.

– D'abord Alexia. Puis Fatia. Qu'est-ce que... qu'est-ce qu'il se passe ?

Morgane avait bien résumé toutes nos interrogations.

Nous nous sommes regardées toutes les trois.

Ça n'a peut-être duré que quelques secondes, le temps d'un souffle,

d'un battement de cœur ou de cil.

Mais nous nous sommes vraiment regardées.

Sans artifices, sans faux-semblants, sans rien de tout ce qui nous encombrait le regard au quotidien, dans les couloirs du lycée. Plus de morgue, plus d'assurance ou d'indifférence. Nous sommes apparues, l'espace d'un instant, sous le ciel jaune, sous les arbres roux du parc, telles que nous étions. Des enfants, encore des enfants, toujours des enfants. Avec dans les yeux, quelque chose de profondément inquiet. L'impression qu'une faille invisible courait sous les trottoirs de cette ville, de nos vies mêmes, et que nous pouvions y tomber à tout moment.

Ça n'a duré qu'un instant. Une brise s'est levée, faisant danser une brassée de feuilles roussies, et nous avons cligné des yeux pour nous débarrasser de cette étrange sensation.

Morgane a fini par murmurer.

– Vous croyez que...

Sara a éclaté de rire. Un rire haut perché. Un rire un peu faux. Mais un rire tout de même, comme pour dissiper la peur et nous ramener là, toutes les trois, sur ce banc. Comme pour affirmer que nous étions encore trois adolescentes banales, semblables à des millions d'autres. Ce qu'elles ne savaient pas, c'est que mon corps aussi commençait à se couvrir de poils.

– Allez, Mo, c'est pas la peine d'en faire une histoire. C'est sûrement une maladie. La puberté, les hormones, tout ça. Ils vont soigner Fatia et tout ira bien.

Elle s'est levée d'un bond.

– Je file sinon je vais rater mon rendez-vous avec le prince charmant.

Visiblement, Sara enchaînait toujours les histoires de cœur.

– Comment il s'appelle celui-là ? a demandé Morgane, soulagée de passer à autre chose.

Sara a haussé les sourcils.

– Ah ah ! Je me fiche bien de son prénom. C'est pas ça qui m'intéresse. Ce que je veux savoir, c'est si ses baisers ont le pouvoir de me réveiller !

Elle a filé en nous adressant un clin d'œil par-dessus son épaule, le

visage à moitié masqué par ses cheveux bruns et épais.

Sara était toujours aussi belle. Elle ressemblait à un fruit délicieux. Ferme, parfumé et sucré. Une pomme parfaite. On ne pouvait qu'avoir envie de croquer dedans et, l'espace d'un instant, la jalousie est venue me mordre les lèvres.

Morgane et moi nous sommes restées là, perchées sur le banc comme des corbeaux ébouriffés. Elle était absorbée par son téléphone portable. Nous n'avions pas grand-chose à nous dire, en fait.

À l'époque de la Grand-rue, Sara et moi nous l'avions acceptée parce que Morgane nous regardait avec des yeux aussi émerveillés que ceux des garçons. Elle nous suivait, prenait des photos de nos poses, les postait sur les réseaux sociaux, nous complimentait. C'était agréable. Elle était comme un fidèle compagnon, un serviteur, un page, et on ne la traitait pas autrement. On s'adressait à elle avec un peu de dédain, sans douceur. Elle ne protestait jamais, nous souriait tout le temps, ravie de faire partie de notre petite bande. Morgane n'était pas assez belle, pas assez grande, pas assez fine, pas assez pulpeuse, ses cheveux ni bruns ni blonds, elle avait de grosses lunettes, des dents irrégulières et un portable constamment à la main. C'était une fille banale, aucun risque qu'elle vienne faire de l'ombre à notre beauté, et c'est pour ça que nous l'autorisions à nous suivre. Le seul point commun que nous avions avec Morgane, c'était la fascination pour nos propres corps. Aujourd'hui, je ne faisais plus vraiment partie de la bande, et elle n'a même pas relevé la tête quand je lui ai dit au revoir.

Chez moi, j'ai retrouvé mon père dans la cuisine et il n'a pas eu l'air surpris de me voir rentrer si tôt.

– Le lycée a appelé. Ils ont fermé jusqu'à nouvel ordre. Ils n'ont pas précisé de quoi il s'agissait. Il s'est passé quelque chose ?

– Une bagarre, j'ai répondu.

– Ils ont fermé le lycée pour une bagarre ?

J'ai haussé les épaules. Je n'avais pas envie de lui raconter.

Je suis allée chercher Satie à l'école.

Au retour, Patricia était dans la cuisine. Mon père s'est écarté d'elle avec un air coupable. Ça sentait les tomates fraîches et les baisers passionnés. Patricia avait des cheveux teints en roux, une coupe au carré et une jupe bien trop courte pour la saison mais parfaite pour

mon père.

Elle a cligné des yeux et s'est fendue d'un sourire.

– Bonjour Lou.

Je détestais sa façon de m'appeler ainsi.

– Bonjour, Pat, j'ai répondu avec une grimace.

Elle a bien compris que je n'étais pas d'humeur à faire amie-amie et elle s'est penchée vers Satie.

– Oh mon tout petit bout de chou, comment il va mon petit bonhomme ?

Elle a ébouriffé ses cheveux bruns et mon petit frère s'est dérobé à ses caresses.

– Non, pas Paticha !

Je jubilais intérieurement.

Le repas a été aussi assommant que les précédents. Mon père ne cessait de lisser son crâne dégarni. Il avait les joues rouges, peut-être à cause du vin, peut-être à cause de la main de Patricia qui venait frôler la sienne sans arrêt. Ils avaient l'air de deux adolescents. C'était pénible à voir. Elle était pétillante, radieuse, et ne cessait jamais de parler. Elle ressemblait à ces jouets électroniques déballés le matin de Noël, ces trucs qui clignotent, font du bruit sans arrêt, répètent en boucle la même phrase avec un air enjoué. Des jouets dont les parents enlèvent vite les piles pour avoir la paix.

– Alors Lou, m'a demandé Patricia au moment du dessert, il paraît qu'ici aussi le lycée a été fermé ?

J'ai joué les insolentes en haussant les épaules.

– Oui, une bagarre, a dit mon père.

– C'est incroyable, quand même, ce qui se passe un peu partout.

– Comment ça ?

– Vous n'avez pas vu les images ? Ça tourne en boucle à la télé depuis la fin de l'après-midi.

– Nous n'avons pas la télévision, j'ai dit en souriant exagérément. Papa pense que ça rend complètement idiot. Et je suis d'accord avec lui.

Patricia n'a même pas remarqué ma pique.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? a demandé mon père.

– Je ne voulais pas en parler mais...

Patricia a laissé sa phrase en suspens. Elle me regardait. J'ai eu du mal à avaler ma compote.

Elle a sorti sa tablette et s'est connectée sur une chaîne d'infos.

Mon père s'est penché vers elle.

Je n'ai pas bougé. Je suis restée à ma place, la cuillère suspendue au-dessus de mon bol. J'avais déjà vu les images, j'avais déjà entendu les cris.

Satie s'est bouché les oreilles.

Les yeux de mon père se sont arrondis devant l'écran.

– C'est un trucage, non ?

Patricia a secoué la tête.

– Non, regarde. Même la ministre de la Santé en a parlé.

À l'image, des journalistes tendaient leurs micros vers une femme en tailleur, l'air hagard. Elle marchait d'un pas pressé entre les colonnades d'un palais.

– Madame la ministre, un commentaire sur les événements qui secouent les établissements scolaires ?

La femme a tendu la main face à la caméra.

– Pas de commentaire.

– Est-ce que c'est grave, madame la ministre ? Est-ce que ça va s'étendre ? Est-ce que c'est un virus ? Une sorte de mutation ?

– Pas de commentaire, a assené à nouveau la ministre avant de disparaître derrière une haie de gardes du corps.

– Ils parlent d'une pandémie, a murmuré Patricia en secouant la tête.

– Une pandémie ?

– Oui, apparemment, ça se passe un peu partout. Personne ne sait d'où ça vient, ni ce que c'est. Peut-être un virus.

– C'est... c'est affreux.

J'ai serré les poings.

Patricia a acquiescé puis elle a ajouté :

– Le plus étrange, c'est que ça ne touche que les adolescentes. Pas les garçons, ils ont fait des tests, ils en sont certains. Uniquement les jeunes filles à l'âge de la puberté.

Il y a eu un grand silence.

Mon père a relevé la tête vers moi.

Et je voyais bien la question muette qu'il se posait.

Patricia a posé sa main sur celle de mon père.

Ça m'a mise hors de moi. J'avais l'impression que Patricia, une étrangère, venait de dévoiler à mon père mon intimité.

J'ai balayé la table d'un revers de la main.

Les bols de compote ont explosé sur le sol. Satie s'est mis à hurler et je hurlais plus fort que lui.

*

Le lycée est resté fermé pendant plusieurs jours.

Je suis restée cloîtrée chez moi, rivée à l'écran de mon ordinateur. Le pelage s'était étendu dans mon dos mais sous un pull, rien n'était visible. J'avais beau m'épiler, les poils repoussaient en quelques heures. C'était un véritable cauchemar, un cauchemar qui maintenant concernait le monde entier.

Devant le déferlement d'images de filles couvertes de poils, le gouvernement a fini par convenir qu'il s'agissait d'une pandémie d'un genre totalement inconnu. Mais pourquoi était-elle apparue et pourquoi maintenant, personne n'en savait rien.

Dans les médias, le président et les ministres alignaient des phrases creuses. Je crois qu'ils ne savaient pas vraiment quoi faire face à ce qui se passait.

– Nous sommes dans une phase de diagnostic, a fini par déclarer la ministre de la Santé. Cela ne concerne que quelques adolescentes, il n'y a rien de grave. Nous appelons les familles à garder leur calme. Nous sommes par ailleurs en contact avec nos homologues étrangers et des spécialistes de l'Organisation mondiale de la santé pour une meilleure expertise du problème.

– Mais vous confirmez que cette maladie ne touche que les jeunes filles ? a demandé un journaliste.

La ministre a hoché la tête.

– Les garçons ne sont pas concernés, effectivement.

Un peu partout dans le monde, la peau des filles se couvrait d'un pelage.

Des politiciens, des représentants religieux, des médecins, des

experts se succédaient sur les plateaux télé. Les images d'Alexia, de Fatia, de cette fille en Asie et celles de dizaines d'autres tournaient en boucle.

Nos corps faisaient débat.

Encore une fois.

Le problème, c'était qui nous étions exactement. Nous ne le savions pas nous-mêmes mais tout le monde prétendait détenir la vérité. Personne n'était d'accord.

Certains prenaient notre défense en servant leur propre cause. Pour eux, la Mutation était le symptôme évident et visible de l'effet ravageur des parabènes, des perturbateurs endocriniens, des OGM, des pesticides, du glyphosate, des ondes, des fuites radioactives.

D'autres nous voyaient comme des monstres. Ils proclamaient en vociférant que nous étions la preuve de l'effondrement moral de toute une civilisation. Ils considéraient nos corps comme le résultat de croisements contre-nature entre les races et les sexes.

C'est la première fois que j'ai vu le visage d'Oscar Savini sur un écran. Habillé de blanc, les cheveux bruns, jeune, beau et charismatique, il aurait pu être le gendre idéal ou le P.-D.G. d'une start-up. Mais non, il était le porte-parole de la Ligue de la Lumière. Pour lui, nous incarnions la dégénérescence, nous étions la première tache sur le corps moribond de l'humanité, les signes de la catastrophe imminente, l'annonce de l'Apocalypse. Quand la journaliste lui a demandé si tout ceci n'était pas excessif, s'il avait des preuves de ce qu'il avançait, il a répondu : « La vérité se trouve toujours du côté de Dieu. »

Une seule chose réunissait tous ces camps : ils parlaient et décidaient pour nous.

À aucun moment la parole n'a été donnée à l'une d'entre nous. Mais de toute manière, aucune de ces filles n'aurait voulu parler, j'en suis certaine. Nous étions si... si dévastées par ce qui nous arrivait. Qui aurait voulu exhiber son corps et son pelage à la télé ?

Alors nous sommes restées muettes.

Nous nous sommes réfugiées dans l'obscurité et le silence, là où nous pensions qu'était notre place.

Notre silence. Il n'a pas fallu longtemps pour qu'ils s'en servent

contre nous.

Dans leur bouche, nous n'étions plus Camille, Manon, Yasmine, Alexia, Fatia, non. Ils nous ont volé nos prénoms et ils nous ont peu à peu enfermées sous des mots qu'ils contrôlaient. Au fil des discours, des articles de journaux, ou sur les tags qui ont éclaboussé les rues de nos villes, nous sommes devenues « les monstres », « les animales », « les bêtes ».

En fait, en nous privant de nos prénoms, ils nous ont refusé toute humanité.

Bien sûr, ça ne s'est pas fait en un jour, les choses ont lentement dérivé. Comme la banquise qui se fragmente et qui craque à l'arrivée de l'été. Impossible de dire quand ça avait commencé à céder. Mais c'était avant nous. Il faut croire que le monde était déjà malade pour s'effondrer ainsi. Chômage, changement climatique, pollution, réfugiés. Nous étions la goutte qui a fait déborder le vase. Et nous sommes devenus les boucs émissaires. Comme ces femmes qu'on accusait de sorcellerie et qu'on brûlait parce que la vache du voisin était morte ou que les sauterelles avaient dévoré les récoltes.

D'ailleurs, vous savez que la Ligue de la Lumière nous a souvent comparées à Lilith, la première femme avant Ève. Le brouillon. La créature ratée. Lilith, la femme impure, la princesse des enfers, qui vivait parmi les bêtes de la nuit.

C'est incroyablement stupide.

Nous étions juste des adolescentes perdues.

Mais ça, tout le monde s'en fichait. Nos corps étaient trop différents. Nous échappions à la morale, aux normes, aux canons de la publicité, à la logique. Pour tous, nous étions la preuve que l'humanité courait à sa perte. Il y avait un ennemi identifié, plus facile à combattre que les multinationales, la surconsommation, les dividendes records que dénonçaient mon père, et cet ennemi, c'était nous, nous, les jeunes filles et nos corps ingouvernables.

Bon, c'est ma façon de voir les choses aujourd'hui. À l'époque, je n'avais pas ce recul. Je n'étais pas une rebelle, bien au contraire. Maman me le reprochait souvent.

Quand je rapportais des magazines féminins à la maison et que je demandais de l'argent pour m'acheter la dernière jupe à la mode ou

un nouveau mascara, maman me faisait la morale.

– Lou, tu n’es pas obligée d’être comme toutes ces filles. Tu n’es pas obligée de te maquiller ou de t’habiller comme elles. Ce n’est pas ça la réalité.

Je haussais les épaules avec un air dédaigneux.

– C’est bon, je sais.

Il en fallait plus à maman pour lâcher le morceau.

– Tes amies font ce qu’elles veulent, Lou. Mais ça ne doit pas t’empêcher de penser par toi-même.

Voilà, ça revenait toujours à ça. La liberté de penser et les « amies ». Maman parlait bien évidemment de Sara. Je savais qu’elle ne l’aimait pas, qu’elle la trouvait superficielle. Elle pensait qu’elle avait une mauvaise influence sur moi. Et encore, elle n’était pas au courant de nos défilés dans la Grand-rue, des photos de nous que Morgane postait sur les réseaux, et de nos virées en boîte avec Fred alors qu’on était censées faire une soirée pyjama chez Sara. Il faut croire qu’elle avait un sixième sens.

– Lou, tu es jeune et belle, tu seras bientôt une femme, c’est normal que tu cherches ta voie, que tu testes des choses. Mais j’aimerais que tu fasses tes propres choix. Pas que tu suives sans réfléchir ceux des autres.

Ce genre de discours m’horripilait. J’avais l’impression d’avoir six ans quand elle me parlait comme ça. Pour mettre un terme à la conversation, je plantais des écouteurs dans mes oreilles et je mettais le son à fond.

Qu’est-ce qu’elle y connaissait, elle, à la beauté, à la mode et à la jeunesse ? Elle travaillait comme auxiliaire de vie à domicile pour des vieux. Elle se crevait cinquante heures par semaine à faire le ménage et les courses pour des gens qui ne se rappelaient même plus de son prénom d’une fois sur l’autre. Quand elle rentrait tard à la maison, ses vêtements étaient aussi froissés que son visage. J’avais l’impression de sentir sur elle l’odeur de toutes ces personnes âgées et ça me dégoûtait.

Et après l’accident, ce que je souhaitais plus que tout, c’était d’être comme tout le monde.

Je vous le dis, rien ne me destinait à vous parler aujourd’hui.

J'ai passé des jours entiers dans ma chambre. Je ne mangeais presque pas. Je ne lisais presque plus. Mon père et moi, on s'évitait autant que possible. Je regardais en boucle des vidéos et des reportages sur mon ordinateur. J'aurais bien aimé que Tom soit là, qu'il me prenne dans ses bras, qu'il m'embrasse encore et j'aurais pu oublier tout ça. Mais il était à l'autre bout du département, il ne rentrerait pas avant la semaine suivante et je ne savais pas comment il réagirait quand il me verrait.

Sara m'avait appelée une seule fois pour me dire qu'elle n'avait pas de nouvelles de Fatia. Quand elle m'avait demandé si tout allait bien pour moi, j'avais bien compris ce qu'elle voulait sous-entendre : est-ce que j'avais moi aussi cette maladie ?

– Oui, oui, je vais très bien, j'avais menti. Moi, tu sais, tant qu'on peut sécher les cours !

Elle savait parfaitement que c'était faux. Depuis l'accident, j'étais une des meilleures élèves de la classe. J'avais décidé qu'après le lycée, j'entrerais dans une école de journalisme et je passais mon temps à lire et à réviser.

Je ne sortais que pour aller chercher Satie à l'école.

En ville, je devais affronter des regards sombres. L'ambiance était pesante. Nos voisins, des petits vieux qui avaient toujours été gentils avec nous, me regardaient à présent avec suspicion. Ils répondaient à peine à mes bonjours. Dans la rue, toutes les jeunes filles étaient scrutées de la tête aux pieds. Ma cape noire attisait la curiosité, bien plus que d'habitude. Moi-même, quand je croisais des filles, je ne pouvais m'empêcher de me demander si elles aussi avaient des poils sous leurs vêtements. Leurs regards étaient fuyants, leur pas rapide, leur air affolé. Elles avaient toutes l'air coupables.

En allant jusqu'à l'école, j'étais passée devant l'immeuble de Fatia. Les volets de son appartement étaient fermés, comme si plus personne n'habitait là. Sur le mur lépreux, quelqu'un avait tagué : « Fatia : à poils ! » J'imagine que c'était une sorte de plaisanterie. Mais ça n'avait rien de drôle. Et personne n'avait effacé les éclaboussures rouges.

La maîtresse de Satie pinçait les lèvres en me voyant. Un brouillon de sourire. Elle détournait le regard. Je sentais bien qu'elle était gênée. Qu'elle se demandait si j'étais atteinte par la Mutation et si je

pouvais la contaminer, elle. Et pourtant, elle n'avait plus rien du tout d'une adolescente.

Satie avait la naïveté bienheureuse des enfants. Le monde aurait pu s'écrouler autour de lui qu'il aurait gardé la même expression ravie sur le visage. Un soir, alors que nous rentrions à la maison, il avait vu un rouge-gorge mort sur le trottoir. Il s'était penché au-dessus de la petite boule de plumes flétrie. Le poitrail de l'oiseau était aussi éclatant qu'une flamme. Un éclat de soleil tombé sur terre.

– Laisse ça, Satie, c'est sale !

– C'est pas sale. C'est doux.

Et il avait caressé le petit corps de l'oiseau, sans crainte ni dégoût.

– C'est pas maman, hein ?

Je l'avais rassuré comme j'avais pu.

– Non, bien sûr, ce n'est pas elle.

Je lui avais souvent répété que maman était au ciel parce que je ne savais pas quoi lui dire d'autre. Satie avait peu de souvenirs d'elle, il n'était qu'un bébé quand elle était morte. Aussi il s'imaginait certainement que maman était comme les oiseaux. Qu'elle était l'un d'eux. Comme si un matin, elle s'était métamorphosée en rouge-gorge et qu'elle avait quitté la terre des hommes. Les enfants ont cette capacité-là, la magie fait encore partie de leur monde. Les dieux et les monstres se tapissent sous les lits, dans les armoires, et les mères s'en vont au ciel, pareilles à des oiseaux.

J'avais alors compris que je ne croyais plus en la magie.

L'enfance, mon enfance, était maintenant bien loin.

Aussi loin que l'âge adulte peut-être.

Ce jour-là, Satie et moi, nous sommes allés jusqu'au parc et nous avons enterré le rouge-gorge sous un buisson d'aubépines.

Un soir, mon père a frappé à la porte de ma chambre, ce qu'il ne faisait plus depuis l'accident. J'ai refermé mon ordinateur et je lui ai dit d'entrer. Cela faisait des jours qu'on ne s'était pas parlé. On se devinait plus qu'on ne se voyait, comme si nous étions séparés par une couche de glace épaisse.

Il a passé son crâne dégarni dans l'entrebâillement et il a cligné des yeux sur le seuil. Il a fait quelques pas. Je me suis assise sur le lit.

– Est-ce que... est-ce que je peux te parler ?

– Bien sûr, papa.

Il s'est assis de l'autre côté du lit et il est resté silencieux un grand moment en évitant soigneusement mon regard.

– Lou, je... j'ai vu tout ce qui se passe, là, dehors.

Il a levé les yeux vers la fenêtre où le jour sombrait peu à peu dans la nuit.

– Je ne sais pas ce que c'est. Tout ça, ça me dépasse. Mais ce que je veux te dire, c'est que... c'est qu'il faut qu'on se parle... Je sais que c'est dur. Depuis l'accident et peut-être même avant.

J'ai serré les dents, je n'ai rien dit.

Papa avait raison. En grandissant, je m'étais éloignée de mes parents. Et de ma mère, surtout. La naissance de Satie avait fini de trancher ces liens et moi, je m'étais sentie partir à la dérive. Le bébé pleurait toutes les nuits, mes parents étaient épuisés, leurs téléphones sonnaient constamment, ils ne s'adressaient la parole que pour se disputer à propos de qui devait faire les courses ou changer Satie. Moi, j'étais au milieu et j'avais l'impression d'être juste bonne à mettre la table, faire la vaisselle, rapporter de bonnes notes de l'école. Je me demandais quand ils allaient s'apercevoir que j'étais devenue quelqu'un d'autre, que j'avais des rêves, de grands rêves, bien trop grands pour cette vie étriquée. Un soir, j'avais surpris une conversation dans la cuisine. Papa avait déclaré :

– C'est l'adolescence, ça lui passera.

Maman avait rétorqué que le problème n'était pas l'adolescence.

– Le problème, c'est nous, avait-elle dit d'une voix glaciale. On aurait dû se séparer plutôt que de faire un nouvel enfant. On n'aurait pas dû faire d'enfant du tout.

Cette phrase m'avait fait suffoquer. Dès lors, toute leur vie m'avait semblé ne plus être qu'un mauvais décor. Je voulais devenir adulte, le plus vite possible, et quitter cette maison et cette ville. Quitter cette famille. M'éloigner de cette femme que je détestais.

Ce n'est qu'après l'accident que j'avais compris que je me trompais.

Ce n'est que quand quelqu'un vous manque que vous réalisez combien vous l'aimiez.

Mon père a inspiré profondément.

– Je sais que ça n'a pas été facile, Lou. Ta mère et moi, n'avons pas

été des parents parfaits. Personne ne l'est, jamais. Tu as pu avoir l'impression qu'on ne s'occupait pas de toi, qu'on ne t'aimait pas, mais c'est faux. Ta mère, elle t'aimait, énormément.

– Je sais, papa, je sais.

– Elle voulait partager tellement de choses avec toi. Elle voulait que tu sois forte, indépendante. Tu sais, elle me reprochait souvent de la laisser tout gérer. La maison, les courses, l'école... Elle avait raison. Ta mère, elle était souvent fatiguée à cause du boulot et moi... et moi je n'étais pas vraiment là pour elle. Je n'ai rien vu. Ou je n'ai rien voulu voir. Si elle était en colère, c'était contre moi, Lou, pas contre Satie, pas contre toi. Non, je te le jure. Ce qu'elle voulait par-dessus tout, c'est que tu sois heureuse. Et surtout que tu sois toi-même.

J'ai hoché la tête.

– Bon, et après... après l'accident, je me suis laissé emporter par tout ça. Par le chagrin. Par le quotidien. La rééducation, Satie, les papiers, les assurances, la fermeture de l'usine. Je n'ai pas été assez présent. Les jours ont passé. On aurait dû parler. Plus tôt. On ne peut pas revenir en arrière, c'est sûr. Mais aujourd'hui, je veux te dire que je suis là. Même s'il y a Patricia, même si tu as l'impression que je veux remplacer ta mère, je veux te dire que ce n'est pas vrai. Patricia ne compte pas. Il n'y a que Satie et toi. Vous êtes toute ma vie. Alors, je veux dire, si tu as des problèmes. Si tu as cette... chose...

J'ai gémi malgré moi.

– Papa...

Il a relevé la tête, il m'a regardée, droit dans les yeux.

– Louise, si tu as cette chose. Cette maladie, cette Mutation ou je ne sais pas quoi. Tu peux me le dire. Je serai là.

Il a posé sa main sur la mienne.

– Louise, je serai avec toi.

Alors c'était comme si un grand soleil frappait subitement la glace, et que tout fondait, tout devenait liquide. Mes yeux ont débordé et je me suis jetée par-dessus le lit, entre ses bras.

Je sanglotais. Et ses bras se sont refermés maladroitement autour de moi comme un cocon. Un cocon fragile mais un cocon tout de même. Papa, mon tout petit papa.

– J'ai peur, papa.

– Je suis là, Louise, je suis là.

Il n'avait pas besoin que je le lui dise. Il savait que moi aussi je faisais partie de ces filles atteintes par la Mutation.

*

Pour la reprise, il y avait devant le lycée une foule compacte et nerveuse. Des élèves, des parents, des journalistes locaux et tout un tas de gens habillés en blanc qui vociféraient. Des policiers tentaient de canaliser tout cela tant bien que mal.

La réouverture de l'établissement nous avait été annoncée la veille par un courrier.

Il était accompagné d'une lettre du ministère adressée aux tuteurs légaux de toutes les jeunes filles mineures de dix à dix-huit ans. Il était précisé que je devais apporter une pièce d'identité, une photo, mon carnet de santé et me soumettre à un examen dans le cadre d'un « dépistage visant à circonscrire la propagation de toute maladie infectieuse ». Ce n'était pas une option, précisait le courrier, c'était obligatoire. Suivait le détail d'un texte de loi voté il y a quelques jours à peine. Les parents qui ne se conformeraient pas à la loi risquaient des peines de prison ferme. Ce courrier avait mis mon père dans une rage folle.

– Comment les gens peuvent-ils accepter ça ?! Putain, ce pays ressemble de plus en plus à une dictature !

C'est la première fois que je l'entendais parler comme ça. Mais la colère ne servait à rien. Mon nom et mon prénom apparaissaient très clairement en haut de la feuille. Je ne pouvais pas me défiler. Alors le matin j'ai mis un pull informe, ma cape noire, et je suis partie au lycée. Je n'ai même pas pris la peine d'épiler les poils dans mon dos. Je savais maintenant qu'ils repoussaient trop vite. Je ne pouvais pas les cacher. Il n'y avait rien à faire. Ils regarderaient mon corps et ils sauraient. J'avais peur, bien sûr, mais un tas de médecins avait déjà promené leurs doigts sur ma peau alors je pense que c'était moins dur à accepter que pour certaines filles.

En m'approchant du portail, je suis passée près d'une femme habillée de blanc qui parlait à un journaliste. Un caméraman filmait

l'échange. Elle disait :

– J'ai vérifié, ma fille est saine, pas question de la laisser se mélanger à d'autres filles malades.

– Alors aujourd'hui votre fille n'ira pas en cours ?

– Ma fille ira au lycée. Tout va bien pour elle. Elle a le droit d'aller au lycée, en toute sécurité. C'est un droit !

– Mais alors qu'est-ce que vous demandez ?

– Ce que nous voulons, a craché la femme, c'est que les filles malades ne soient pas autorisées à se mélanger avec nos enfants ! C'est trop dangereux. Je suis saine, ma fille est saine, je ne vois pas pourquoi on prendrait ce risque.

– Le gouvernement affirme que la maladie n'est pas contagieuse.

La femme s'est mise à ricaner.

– Le gouvernement, on leur fait pas confiance.

– Et pourquoi s'habiller en blanc ?

La caméra a balayé la foule. La moitié des gens présents étaient vêtus de blanc. Une blancheur immaculée sous le ciel jaune sale.

– C'est juste un signe, a répondu la femme. Un moyen de se reconnaître. De dire que tout va bien pour nous.

– C'est Oscar Savini, n'est-ce pas, qui a lancé ce mouvement ? La Ligue de la Lumière ?

– Savini a tout à fait raison. Le gouvernement ne fait rien. Personne ne fait rien, à part lui. C'est le seul qui dénonce ce scandale. Vous imaginez si on avait fait ça pour la peste ? Ou le choléra ? Ou je sais pas quelle maladie affreuse ? Qu'est-ce qu'on sait de cette maladie ? Rien ! Elle est peut-être mortelle et personne ne réagit ! C'est quand même un comble. On est obligés de s'habiller comme ça pour faire la différence. Parce qu'un tas de filles peuvent être malades sans que ça se voie vraiment. À mon avis, c'est elles qui devraient porter un vêtement pour qu'on puisse les différencier des autres !

Un père d'élève est intervenu :

– Et nos fils, hein ? Faudrait pas oublier les garçons ! Parce qu'on sait bien comment ça se passe à cet âge ! Qu'est-ce qui se passerait si une de ces filles s'en prenait à nos garçons ?!

– Il a raison, a approuvé la femme. On ne sait rien de ces choses, il faut agir, pour le bien de nos enfants.

Le journaliste s'est tourné vers la fille de cette femme. Elle devait avoir douze ou treize ans à peine. Elle paraissait terrifiée.

– Est-ce que tu as peur ?

Derrière la caméra, sa mère lui a fait un signe de tête.

La jeune fille a fondu en larmes. Le journaliste jubilait.

Il faut dire que depuis quelques jours, les faits divers liés aux filles « malades » s'étaient multipliés. Dans le Nord, une adolescente avait tué son oncle et lui avait à moitié dévoré le visage. Son visage couvert de poils, un visage de bête sauvage, avait fait la une de tous les journaux. Elle avait beau répéter que son oncle abusait d'elle depuis qu'elle était toute petite, qu'elle n'avait fait que se défendre, les gens n'avaient retenu que le visage défiguré de l'homme. D'autres filles, ailleurs dans le pays, terrorisaient la population, s'attaquaient à leurs parents ou à leurs professeurs. Le climat était franchement malsain.

J'ai rejoint Morgane et Sara près du portail encore fermé. Bourdain se tenait derrière, les bras croisés, pareil à un cerbère.

– Ça craint, hein ? a demandé Sara.

J'ai acquiescé.

Morgane a montré l'autre côté du portail.

– Eh, regardez qui voilà.

Le Moyne et Revere étaient au centre de la cour, entourés par une dizaine de femmes et d'hommes en blouse blanche. Revere était en grande discussion avec le directeur, le bras en écharpe. Le Moyne regardait dans notre direction.

– Si c'est lui qui nous examine, je veux bien y aller tout de suite, a plaisanté Morgane.

– Dans tes rêves, lui a jeté Sara. Je serai la première.

Ça m'a agacée qu'elles plaisantent ainsi, comme si c'était un jour semblable à tous les autres. Je les ai interrompues.

– Vous trouvez ça normal qu'on nous examine, comme ça, comme si on était des animaux ? Ça vous dérange pas ?

Morgane a haussé les épaules tout en pianotant sur son téléphone.

– Ben pourquoi ? S'il y a des filles malades, il faut bien faire quelque chose, non ?

– Oui, a approuvé Sara. C'est mieux pour elles.

– Mais... mais justement. Qu'est-ce qu'ils vont faire ?

– J'en sais rien, s'est agacée Morgane. Ils ont sûrement une solution. Mais c'est pas en les laissant là, avec nous, que ça va arranger les choses.

– Peut-être qu'ils vont les euthanasier, a dit Sara en pouffant. Comme ils ont fait avec les poulets et les vaches folles.

Morgane a vu que ça ne me faisait pas rire du tout.

Je pensais à Alexia, à Fatia, et à cette fille lapidée dans un pays d'Asie. Et ce que venait de dire Sara ne me semblait pas impossible.

– Ben quoi, t'es pas d'accord, Louise ? m'a demandé Morgane.

– Je ne sais pas. Ça me semble complètement fou.

– Tu aimerais te retrouver à côté d'une de ces filles ?

Je n'ai rien répondu. Morgane a froncé les sourcils.

– Louise, ne me dis pas que... Est-ce que... est-ce que tu as ce truc ?

Sara a éclaté de rire.

– Eh, c'est bon. Qu'est-ce que tu crois, on s'épile, nous.

Elle s'est tournée vers moi.

– Pas vrai Louise ?

Je suis restée muette. J'ai senti les larmes monter.

Ça a suffi pour que Morgane et Sara comprennent.

– Merde, a soufflé Sara. Ne me dis pas que...

J'ai hoché la tête. Ça ne servait à rien de mentir.

Morgane a pris un air horrifié.

– Putain, tu as ça depuis longtemps ?!

Sara l'a bousculée.

– Mo, ne lui parle pas comme ça !

– Mais Sara, tu te rends compte que...

Je les ai interrompues.

– Je ne sais pas depuis combien de temps, j'ai dit d'une voix tranquille. C'est apparu le jour de l'enterrement d'Alexia.

– Merde. Merde...

Soudain, une clameur s'est élevée autour de nous.

Une fille fendait la foule. Elle portait un jean, un sweater rose, un cartable sur le dos. Une fille comme une autre. Sauf que son visage était entièrement recouvert de poils clairs. Un visage de chat. J'ai immédiatement su que c'était Angèle, une élève d'une autre classe.

Je sais, vous vous demandez certainement comment j'ai fait pour la

reconnâitre.

Pour vous, nous nous ressemblons toutes. Mais nous, nous pouvons distinguer qui nous sommes sous notre pelage. Les études l'ont prouvé, avec la Mutation, nous disposons d'autres sens que les vôtres. Ce n'est pas une capacité magique à voir l'invisible ou des bêtises comme ça. C'est juste une manière plus fine de sentir. Et ce matin-là, j'ai senti des vagues de honte et de peur qui émanaient d'Angèle. Les gens s'écartaient sur son passage. Même ceux habillés de blanc, ceux de la Ligue de la Lumière, étaient sidérés et n'ont rien tenté contre elle.

Elle est arrivée au portail. Et Bourdain, de l'autre côté, l'a ouvert d'une main tremblante.

À côté de moi, j'ai entendu Morgane jurer.

– Putain, c'est affreux.

Angèle a franchi le portail, la tête basse et, à sa suite, nous avons vu arriver d'autres filles. Elles attendaient, cachées, à l'angle des rues entourant le lycée. Elles se sont avancées, une par une. Un cortège silencieux. Certaines n'avaient que des crinières, d'autres le visage et les mains entièrement recouverts d'un pelage.

C'est là qu'il y a eu de grands cris.

– Dehors !

– Dehors les monstres !

– Dehors les bêtes !

Les policiers ont eu du mal à retenir la foule de la Ligue. Certains ont craché sur les filles qui passaient derrière la haie des policiers. Il y a eu des coups échangés. Des jets de lacrymos. Finalement, les policiers ont dû sortir leurs matraques pour tenir la Ligue en respect et les élèves ont pu rentrer.

Sara, Morgane et moi nous nous sommes ruées dans le lycée et Bourdain a réussi à refermer le portail derrière nous.

Les surveillants nous ont rassemblés au milieu de la cour. Au-dehors, on entendait encore les cris des adultes. Les filles dont le pelage était visible étaient isolées du côté des toilettes. Elles avaient l'air terriblement malheureuses et tout le monde ne cessait de se retourner vers elles. J'ai cherché Fatia mais elle n'était pas là.

Le proviseur s'est approché, entouré par Revere et Le Moyne. Sa main était bandée et son bras en écharpe.

– Bien. Du calme, du calme. Comme vous le savez, la situation exige un dépistage pour évaluer l'étendue de cette... maladie. Les garçons ne sont pas concernés. Monsieur Revere et monsieur Le Moyne, que vous connaissez certainement, font partie du ministère. Ils vont superviser les opérations. Il n'y a pas à s'inquiéter. Tout est sous contrôle.

– Tu parles, a soufflé Morgane.

– Selon les premières analyses, a continué le proviseur, cette maladie n'est pas contagieuse. C'est pourquoi le lycée a ouvert ses portes à toutes et tous. Vous n'avez donc rien à craindre de vos camarades. Je le répète, vous n'avez rien à craindre.

À ses côtés, Revere et Le Moyne hochaient la tête.

– Je vais donc vous demander, dans le plus grand calme, de vous conformer aux instructions qui vous seront données. Les garçons, vous pouvez retrouver vos salles de classe. Les filles, je vous invite à vous diriger vers le gymnase. Les surveillants vont vous accompagner.

Les garçons nous ont regardées partir. Nous ressemblions à un troupeau de brebis apeurées. Certaines avaient du duvet sur le visage. Elles avaient dû tenter de s'épiler le matin même mais ça repoussait déjà. D'autres paraissaient tout à fait normales. Mais comment savoir ?

Sara m'a soufflé :

– Bon courage, Lou, je suis sûre que c'est pas grand-chose, pas vrai ? Je n'ai rien répondu, c'était gentil mais je savais qu'elle se trompait.

On nous a fait entrer dans le gymnase. De petits box avaient été montés avec des bâches en plastique. Nous avons été reçues une par une par des infirmières vêtues de blanc.

Je ne vais pas vous décrire en détail comment ça s'est passé mais la première chose qu'elles nous ont demandée a été de nous déshabiller. Entièrement. Comme ça, dans ce bâtiment glacial. Les infirmières avaient beau être gentilles, ça n'enlève rien à la violence que nous avons subie ce jour-là.

J'étais nue quand j'ai entendu les premiers pleurs. J'imaginai toutes ces filles qui dévoilaient ou qui découvraient, peut-être, le pelage qui commençait à gagner leurs corps. À intervalles réguliers, l'une d'entre nous s'effondrait en larmes. Des sanglots qui se répercutaient sous le grand plafond du bâtiment et qui nous serraient la gorge.

Nous avons été pesées, mesurées, photographiées. Les infirmières ont prélevé des poils sur nos corps et elles portaient toutes des gants blancs en latex. Comme si elles avaient peur de se salir en nous touchant. Nous avons dû tendre le bras pour une prise de sang, uriner dans un flacon, répondre à un questionnaire sur notre alimentation, nos allergies, nos opérations passées, notre famille. J'ai dû expliquer que ma mère était morte, l'accident, les opérations.

Quand l'examen a été fini, l'infirmière a refermé mon dossier. Elle a glissé ma photo dans une plastifieuse et elle m'a donné une carte que je n'ai même pas regardée. Je l'ai glissée dans ma poche et je suis sortie du box.

Toutes les filles étaient au fond du gymnase, sur le banc de touche.

Deux clans s'étaient déjà formés. Il n'y avait pas besoin de demander pour comprendre. Deux groupes de filles, séparés de quelques mètres. J'ai eu un choc quand j'ai réalisé que plus de la moitié était du côté de celles atteintes par la « maladie ». Une dizaine avait des poils visibles. Mais les autres paraissaient « normales ». Jamais je n'aurais imaginé que nous étions si nombreuses à cacher notre pelage. Elles se tenaient sur les bancs, muettes, les épaules voûtées, le visage défait d'avoir été percées à jour. Morgane était du côté des « saines ». Sara n'était pas encore là.

J'ai hésité un instant. Les deux camps me regardaient.

Un surveillant m'a fait signe d'avancer. Plus loin, Revere et Le Moyne m'observaient.

J'ai pris une grande inspiration et j'ai rejoint le camp auquel j'appartenais.

Le camp de la Mutation.

*

Voilà. À partir de ce moment-là, les choses n'ont plus été pareilles.

Tout le monde savait qui nous étions. Enfin, ils pensaient savoir.

Une frontière avait été tracée. Entre celles qui étaient normales et celles qui ne l'étaient pas. Le bon grain avait été séparé de l'ivraie. Nous étions les sauvages, les nuisibles, les Obscures.

Le terme Obscure est apparu à cette période. C'est un chercheur qui

nous a définies comme cela, un peu par hasard. Il a découvert que nos transformations étaient le résultat d'une mutation génétique sur la vingt-troisième paire de chromosomes, celle qui détermine le sexe.

– C'est totalement inédit, a expliqué ce chercheur dans une émission. Les hommes possèdent un chromosome X et un chromosome Y. Les femmes, deux chromosomes X. Chez les jeunes filles concernées, un gène est apparu sur le second chromosome X, ce qui fait que ce chromosome s'est transformé en autre chose. Un autre type de chromosome que nous ne connaissions pas.

– Vous voulez dire que ces filles ont un chromosome *mutant* ?

– Oui, on peut le dire comme ça.

– Extraordinaire ! Et pouvez-vous nous décrire plus précisément les conséquences de cette Mutation, puisqu'il faut bien l'appeler ainsi ?

– Tout d'abord, des modifications de la peau et du système pileux, une vision nocturne augmentée, une pousse des dents et des ongles, ainsi qu'une hypersensibilité émotionnelle. Voilà ce qu'on sait aujourd'hui.

– Autrement dit, on ne sait pas grand-chose.

Le scientifique a froncé les sourcils.

– Des études sont en cours, vous le savez. Au niveau mondial, cela représente des millions de données qu'il faut décortiquer et analyser. Il faudra certainement des années d'études avant de comprendre. C'est un peu comme la face cachée de la Lune, on sait qu'elle est là mais on a du mal à la voir dans la lumière.

– Vous pensez que ça va s'étendre ? Combien de filles peuvent être touchées professeur ?

– Je ne peux pas vous répondre précisément. Quelques centaines. Quelques milliers peut-être. Je vous l'ai dit, c'est un phénomène totalement inédit. Nous n'avons pas de point de comparaison.

– Certains de vos collègues affirment que la Mutation résulte d'une exposition à des radiations, des pesticides ou des ondes. D'autres ont déclaré que c'était la conséquence d'une adaptation de l'espèce humaine à des conditions de vie dégradées sur la planète. Qu'en pensez-vous ?

– Je crois qu'il faut être très prudent. L'hypothèse la plus probable est celle d'un virus d'un nouveau type qui aurait entraîné une

divergence génétique fulgurante. À la base, ce pourrait être un virus fréquent chez les adolescents, comme celui du papillomavirus ou de la mononucléose.

– La mononucléose, aussi appelée la maladie du baiser, n'est-ce pas ?

– Tout à fait.

– Est-ce ainsi que le virus s'est propagé chez les filles ? Par les baisers ? Est-ce que les garçons peuvent être contaminés ? Ou les parents s'ils embrassent leur fille ?

– Non, non, pas du tout. Je n'ai jamais dit ça. Il n'y a aucun risque de contagion. Seules les filles sont concernées, et elles ne le sont pas toutes. Pas de panique.

– Bon, comment on en arrive à la Mutation en partant de la maladie du baiser ?

– Eh bien... selon moi le virus responsable de la Mutation pourrait être le croisement d'un virus humain et d'un virus animal. D'abord un foyer animal dans le milieu sauvage, une propagation aux animaux domestiques avant une transmission à l'homme. Ici, les félins pourraient être le vecteur. Les jeunes filles impactées présentent d'énormes similitudes avec les chats.

– Les chats ?!

Le chercheur a hoché la tête.

– Encore plus extraordinaire ! s'est réjoui le journaliste.

– Mais pour l'instant, aucune Mutation n'a été observée chez ces animaux, a précisé le scientifique. C'est peut-être une fausse piste.

– Et maintenant, la question que tout le monde se pose : est-ce qu'il existe un antidote, un vaccin, ou quelque chose d'autre pour contrer les effets de la Mutation ?

Le chercheur a haussé les épaules.

– Nous cherchons encore. On ne sait pas à quoi on a affaire. Cela pourrait prendre beaucoup de temps. Pour la communauté scientifique, à l'heure actuelle, tout ceci est encore obscur. Très obscur...

– Merci professeur. Effectivement, « obscur », c'est bien l'adjectif qui décrit le mieux ce qui se passe aujourd'hui ! Et maintenant, après une page de pub, on retrouve la météo...

C'est ainsi que le chromosome mutant a été baptisé « O ».

« O » comme Obscur parce que personne n'y comprenait rien.

Suite à cette émission, le terme « Obscures » a été retenu pour nous désigner.

Les filles atteintes par la Mutation, elles, ont préféré se baptiser Félines. C'était moins péjoratif.

De toute manière, « Félines », « Obscures », ça revenait au même : c'était une façon de dire que nous étions tout sauf des filles. Personne ne comprenait ce qui se passait, personne n'essayait de nous comprendre.

Et vous le savez, les exemples sont nombreux dans l'histoire : ce que l'homme ne comprend pas, souvent il le détruit.

*

La vie a continué.

J'avais désormais ma carte d'Obscure sur moi. Obligée de la porter de manière visible quand je sortais, c'est ce qui était indiqué sur le petit rectangle de plastique. Les contrevenantes risquaient d'être interpellées par la police. S'y ajoutaient nom, prénom, âge, adresse et photo. Photo d'avant la Mutation, bien entendu. C'était une « mesure de protection » avait dit le gouvernement. Certains journalistes avaient fait le rapprochement avec les sombres heures de notre histoire. L'étoile jaune des Juifs ou les triangles que certains étaient obligés de coudre sur leurs vêtements : rose pour les homosexuels, rouge pour les communistes, noir pour les Tziganes, les anarchistes, les prostituées et les lesbiennes.

Le gouvernement avait balayé tout cela d'un revers de main. Le ministre de l'Intérieur avait déclaré d'un ton ferme : « Ces jeunes filles sont difficilement identifiables en raison de leur pilosité. Il faut bien qu'on puisse savoir qui elles sont en cas d'accident. Tout cela, nous le faisons pour leur bien. » Savini et la Ligue de la Lumière avaient applaudi la mesure, tout en regrettant que les Obscures aient encore la liberté de circuler dans l'espace public.

Comme les autres, j'accrochais la carte à mes vêtements quand je sortais. Ça rendait mon père complètement fou. De toute manière, je

ne pouvais plus rien cacher. Quelques jours après le gymnase, le pelage blond s'est étendu à mes joues. J'avais accueilli ça comme une fatalité. Et au final, je ne trouvais pas ça laid. Juste naturel. Comme si c'était vraiment moi, là, dans le miroir fracassé de la salle de bains. Je ne craignais qu'une chose : le moment où Tom rentrerait de son stage. Que penserait-il de moi ? Aurait-il encore l'envie de me prendre dans ses bras et de m'embrasser ? Mon père était assez déstabilisé par ma nouvelle apparence. Il sursautait parfois quand j'entrais dans une pièce. Comme s'il avait affaire à une inconnue. Il s'efforçait de sourire mais je voyais bien qu'il était terrifié par ce qui m'arrivait. Satie, lui, s'amusait à promener ses petits doigts dans mon pelage. Il ne cessait de répéter :

– Louije, c'est doux.

Il n'y avait aucune crainte, aucun dégoût dans son regard, bien au contraire et ses caresses me donnaient la force d'aller tous les jours au lycée.

Chaque jour, de nouveaux tags éclaboussaient les murs de la ville. « Les bêtes, dehors ! » « Les bêtes, en cage ! » La Ligue était de plus en plus influente.

La crise migratoire n'a pas arrangé les choses.

C'est à cette époque-là que les premiers camps ont été ouverts. Ils étaient destinés aux Félines étrangères qui tentaient de fuir leurs pays à cause des persécutions dont elles étaient victimes. Elles étaient nombreuses à partir sur les routes, en espérant rejoindre des États moins répressifs. Face à l'afflux des réfugiées, le gouvernement avait renforcé les contrôles aux frontières et des camps avaient été installés. La ministre de la Santé avait assuré que c'était des camps humanitaires, que les migrantes y étaient bien traitées, en sécurité, et qu'elles seraient soignées dès qu'un remède aurait été découvert.

Sur les images qu'on a pu voir, des Félines s'entassaient sous des tentes de plastique blanc. Elles avaient l'air tristes et résignées. Mais personne ne s'indignait, tout le monde avait l'air de trouver ça normal.

Dans les médias, le langage utilisé par le gouvernement a toujours été bienveillant. Et Savini, avec son beau sourire et son costume blanc, maniait lui aussi parfaitement les mots. Ils avaient une façon de présenter les choses qui faisait que l'inacceptable devenait tout à coup

parfaitement logique et naturel. Ils se servaient de la parole comme ces prestidigitateurs qui trompent le monde en changeant d'un coup de baguette magique la couleur des fleurs d'un bouquet.

Les « mesures de protection » n'étaient rien d'autre qu'un fichage systématique, les réfugiées devenaient des « migrantes » et les « camps humanitaires » étaient tout simplement des prisons à ciel ouvert.

Dans la rue, malgré tous ces beaux discours, les regards étaient hostiles. J'ai été insultée à plusieurs reprises. Des gens que je croisais et qui, l'air de rien, crachaient leurs petites glaires de haine : « Obscure ! », « Racaille ! », « Sauvage ! » « Sale bête ! », « Espèce de chatte ! » Des jeunes ou des vieux. Des hommes ou des femmes. Des gens ordinaires. Le racisme de tous les jours.

J'ai pris l'habitude de marcher vite, dissimulée sous la capuche de ma cape noire. J'évitais de lever les yeux et j'étais presque soulagée de retrouver la horde qui vociférait devant les grilles du lycée. Au moins, là, la haine était visible, palpable.

En cours, les Félines s'asseyaient ensemble, au fond de la classe.

Il n'y avait rien d'obligatoire, ça s'était fait comme ça.

Richesse, religion, couleur de peau, tout ce qui pouvait nous diviser autrefois avait été aboli par nos pelages. À présent, on se sentait plus en sécurité toutes ensemble.

Certaines ne venaient plus en classe. J'imagine qu'elles préféraient rester cloîtrées chez elles pour ne pas avoir à subir les regards dégoûtés et les moqueries des autres élèves.

C'est vrai que nous étions hypersensibles. C'est quelque chose qu'on n'a pas assez entendu dans les médias. La Mutation n'a pas touché que nos corps. Notre esprit était soumis à des émotions qui nous paraissaient aussi vives et tranchantes que des éclats de verre. Un rien nous faisait pleurer. La seconde d'après nous pouvions hurler de rire ou de rage. Je comprenais parfaitement le désespoir qui avait poussé Alexia au suicide et la colère de Fatia. J'avais l'impression de redécouvrir le monde autour de moi. Après l'accident, je n'avais plus le goût de rien. Plus d'envies, plus d'énergie. Avec la Mutation, tout a changé. Les odeurs, les couleurs, les sons, la texture de mes vêtements, c'était un vrai déferlement de sensations quand je marchais dans la rue. Rien ne m'était indifférent. Tout me touchait. La douceur me

faisait gémir de plaisir. La peur me perforait le cœur. Mes sens étaient aiguisés, mes émotions extrêmes. Nous redécouvriions ce que l'homme avait toujours essayé de domestiquer chez lui. L'empathie naturelle. Un lien direct et viscéral avec des forces invisibles mais pourtant bien présentes. Nos cœurs étaient des sismographes. Des mécanismes de précision. Un rien et nous pouvions fondre, jaillir ou nous écrouler. Nous étions dures, tranchantes, sensibles, émotives, sans concessions.

C'est pour ça que ça a été si difficile.

C'est pour ça que ça ne pouvait que mal tourner.

Les autres élèves nous regardaient comme des bêtes curieuses. Ils évitaient de nous frôler dans les couloirs. Certains se moquaient de nous en poussant des cris d'animaux. Mais la plupart avaient simplement peur.

Les Félines étaient l'objet de toutes les superstitions, de tous les fantasmes. Celles avec un pelage noir étaient censées attirer le malheur, comme les chats. Les rousses passaient pour des filles légères qui ne pensaient qu'au sexe. On disait qu'embrasser une Féline pouvait vous transformer vous aussi. On disait que les Félines sortaient la nuit, à la recherche de proies, de préférence des garçons solitaires qu'on ne retrouvait jamais. On disait tout et surtout n'importe quoi.

Des disputes éclataient régulièrement entre nous et les autres. On avait beau se cantonner à un coin de la cour pendant les pauses, il y avait toujours un élève plus stupide ou plus mauvais que les autres pour venir nous provoquer.

Ça pouvait partir d'un rien : un regard, un mot, une moquerie, une insulte et ça finissait en bagarre. Les Félines avaient souvent le dessus. Elles n'hésitaient pas à griffer et à mordre, c'était terrifiant à voir.

Fatia n'était pas revenue au lycée. Les volets de son appartement restaient clos. Ses parents avaient déménagé après l'incident avec le proviseur.

Morgane m'évitait soigneusement. Elle s'est mise à s'habiller en blanc, comme ceux de la Ligue et elle portait maintenant un petit crucifix autour du cou. Elle passait son temps à nous filmer avec son portable. Elle avait créé une chaîne vidéo où elle postait des films censés illustrer la dégénérescence des Félines. Elle y postait

principalement des bagarres dans la cour qu'elle commentait à haute voix : « Regardez ! Les Obscures sont dangereuses ! », « Elles sont pires que des bêtes ! » Savini avait utilisé une de ses vidéos pour illustrer une tribune sur son site Internet, du coup Morgane était devenue une sorte de célébrité dans le lycée. Elle qui, jusque-là, s'était contentée de végéter dans l'ombre de Sara attirait maintenant toute la lumière. Elle était suivie par toute une cour d'élèves habillés de blanc qui toisaient les autres avec mépris.

Les rares qui osaient encore nous parler ont été pris à partie par Morgane et ceux de la Ligue.

- Eh tu parles aux animaux ?
- Tu aimes les bêtes ?
- Fais gaffe, tu vas avoir les poils qui poussent.
- T'as pensé à changer la litière de ta copine ?
- Le rasoir, c'est tout ce que tu mérites, comme elles !

Au lycée, on les appelait les « Bi ». Ceux qui aimaient les Félines. Filles ou garçons, peu importe. Être « Bi », selon de nombreux élèves, c'était pire qu'être homosexuel, lesbienne – ou soupçonné de l'être. Une parole, un geste ou un regard trop appuyé pour une Féline, et ils vous collaient l'étiquette « Bi » sur le front. Croche-pattes, crachats, coups de cutter dans les sacs à dos, insultes : les Bi étaient harcelés. Être « Bi », c'était considéré comme une trahison, une trahison envers l'espèce humaine.

Au début, Sara s'est moquée de tout ça. Elle continuait à me saluer le matin quand on se rencontrait au portail. Et puis un jour, on s'est croisées dans les toilettes. Sara se lavait les mains. Morgane et trois autres filles étaient là. Elles ont pris des airs dégoûtés en me voyant entrer. Sur la porte d'un des box, quelqu'un avait écrit : « Réservé aux animaux ». Au-dessous, il y avait le dessin maladroit d'un chat. Près des lavabos, j'ai salué Sara mais elle ne m'a pas répondu. Quand je me suis approchée d'elle, elle m'a soufflé :

– Désolée, Lou. Je sais que tout ça c'est un peu débile mais... ne me dis plus bonjour quand il y a du monde autour.

– Quoi ? Mais pourquoi ?

– Tu sais bien, je voudrais pas qu'on croie que je suis Bi.

Ça m'a dévastée. J'avais envie de pleurer et de la mordre. Sara

m'avait toujours protégée. Après l'accident, elle avait fait taire les ragots et les rumeurs. Elle avait étouffé la cruauté naturelle des autres. Elle, Sara, Sara la belle, s'était portée garante de moi. J'avais été sa protégée. Sa pauvre petite chose, sans doute. Son faire-valoir, peut-être. Mais sans elle, j'aurais pu me retrouver à la place d'Alexia et subir les moqueries, les méchancetés, l'invisibilité. Mais voilà que Sara me repoussait. Elle ne pouvait plus rien faire pour moi, voilà ce qu'elle venait de m'avouer.

Au bout des toilettes, Morgane ne nous quittait pas des yeux, tout en jouant distraitemment avec son crucifix.

– C'est à cause d'elle ? j'ai demandé. C'est à cause de Morgane ?

Sara a levé les yeux au ciel, exaspérée.

– C'est bon, Lou, n'en fais pas tout un drame.

Elle s'est éloignée de moi en essayant de rire, comme si tout ça n'était qu'une blague.

L'évidence m'a frappée : Sara n'était plus la fille la plus populaire du lycée. Morgane l'avait détrônée avec ses vidéos. C'était elle qui lui avait demandé de ne plus m'adresser la parole. Et Sara avait abdiqué pour conserver sa place, pour rester du bon côté de la barrière.

Le rire de Sara m'a fait plus mal que le regard de Morgane. J'avais envie de hurler. J'avais envie de faire souffrir Sara. J'ai bien failli dire ce que s'était passé le soir avant l'accident. Là, au beau milieu des toilettes, devant toutes les autres filles, révéler ce que j'avais toujours caché. J'aurais aussi pu me jeter sur Morgane. Je crois que j'étais si en colère que je l'aurais tuée.

Mais non, je me suis contentée de me mordre les lèvres.

Je n'ai rien dit. Je me suis tue et je me suis enfermée dans la cabine « Réservé aux animaux. »

*

Un après-midi, je suis allée à la librairie-droguerie-bazar. Je savais que Tom était rentré de stage le jour même. J'ai vérifié à travers la vitrine qu'il n'était pas dans le magasin. Tom était parti avant que tout cela n'arrive. Peut-être n'était-il même pas au courant de ce qui se passait. C'était peu probable mais il était parfois si étrange, toujours le

nez dans les livres, les films, ses moteurs et ses dessins que ça n'aurait rien eu de surprenant. Mais je n'étais pas prête à me montrer comme ça devant lui. Monsieur Blanchet a marmonné un vague bonjour quand je suis entrée. Mon pelage n'avait pas l'air de le gêner plus que ça. Il était aussi désagréable qu'avant, égal à lui-même. Charbon est venu se frotter à mes jambes en ronronnant. Lui avait l'air de beaucoup m'apprécier.

J'ai cherché entre les pages de *L'Attrape-cœurs*. Mon cœur a bondi en voyant qu'il y avait un petit bout de papier entre les pages.

« RDV mercredi au parc – 15 h ? Terrible ce qui se passe. J'espère que tout va bien pour toi.

Signé T (PS : je peux aussi passer chez toi si tu préfères ?) »

J'ai glissé le mot dans ma poche. J'avais une journée pour me préparer.

J'allais ressortir quand j'ai senti une odeur particulière dans le magasin. Le parfum d'une Féline. Et pas n'importe laquelle. C'était quelqu'un que je connaissais.

J'ai regardé entre les rayons et je l'ai vue, face au matériel de camping, le visage dissimulé sous un foulard sombre. C'était Fatia. Elle avait un pelage très brun, presque noir. Malgré sa robe longue, son pull vert informe, on aurait vraiment dit une créature sauvage. Son corps souple ondulait comme celui d'une panthère entre les allées du magasin.

Je me suis cachée derrière le présentoir des engrais et désherbants.

Elle a réglé ses achats à la caisse. Une cartouche de gaz, des piles, une couverture de survie. Charbon est allé se frotter contre ses jambes avant qu'elle fasse disparaître ses affaires dans son sac à dos.

Je l'ai suivie quand elle a quitté le magasin. Il commençait à faire nuit et les lampadaires se sont allumés un à un. Je devais aller récupérer Satie à la sortie de l'école dans moins d'une heure mais j'étais intriguée. Je voulais savoir où Fatia avait disparu depuis tout ce temps. Bien sûr, j'aurais pu l'aborder, aller lui parler, mais il flottait autour d'elle une odeur de colère qui m'a retenue de le faire.

Fatia a traversé le centre-ville d'un pas rapide. Elle n'a même pas levé la tête quand elle est passée devant son immeuble. Elle a pris l'avenue qui menait en dehors de la ville. Je ne comprenais pas où elle

allait.

Je l'ai suivie le long des trottoirs déserts où volaient des sacs plastique. Un petit crachin brouillait les lumières des néons des grandes enseignes. Les voitures passaient sans nous voir. Pas une fois Fatia ne s'est retournée. Nous étions deux ombres dans la nuit de novembre.

Elle a bifurqué au niveau du stade. Sur le terrain, des garçons disputaient un match de foot. Leurs silhouettes immenses sous les pinceaux aveuglants des projecteurs. Ils étaient en pleine forme, bombaient le torse, crachaient, s'invectivaient d'un bout à l'autre du terrain. Dans les gradins, un groupe de filles frigorifiées prenait des photos. Les garçons leur adressaient parfois un signe victorieux de la main. Jambes et bras nus, ils semblaient se moquer du froid. Ils avaient les joues rouges, l'haleine blanche, la nuque luisante de sueur. D'où j'étais, je pouvais sentir le parfum de leur transpiration. Une senteur enivrante. Ils étaient à la fois insouciants et forts dans la lumière des projecteurs, la lumière si blanche, si pure, qu'elle en était presque irréelle.

Fatia avait disparu derrière le stade. Je me suis avancée lentement. Là, tout était sombre. Il flottait une odeur lourde, sucrée, un peu écœurante. Comme des fruits oubliés dans un sac plastique. Les graviers qui crissaient sous mes pieds m'ont fait frémir. Je me suis soudain demandé ce que je faisais là. J'étais prête à faire demi-tour quand une petite flamme s'est allumée à quelques mètres. Une petite flamme bleue qui a viré à l'orange. Et un visage de panthère s'est penché au-dessus de la flamme.

– Qu'est-ce que tu veux, Louise ? a demandé la voix rauque de Fatia.

J'ai sursauté. Elle savait que je la suivais, depuis le début. Elle m'avait sentie.

– Bien sûr que je t'ai sentie, a-t-elle dit comme si elle lisait dans mes pensées. Tu crois que tu es encore humaine ? Tu sens aussi fort que moi.

J'ai essuyé l'eau qui dégoulinait sur mon pelage et j'ai fait quelques pas vers elle.

J'ai vu la tente, le matelas sur le sol. Les bâches tendues, les gamelles, le petit réchaud sur lequel elle venait de poser une boîte de

conserve.

– Tu vis là ?

Fatia a allumé une cigarette. Un chat gris a surgi de l'obscurité pour venir se frotter à sa jambe.

– Ouais, c'est mon palace, elle a dit en caressant le chat. Qu'est-ce que tu veux ?

– Je voulais savoir où tu étais passée. Ce qui t'était arrivé.

– T'es mon amie maintenant ? Je croyais que tu ne m'aimais pas.

J'ai protesté.

– Non, c'est que... Bon, d'accord, j'étais peut-être jalouse, parce que tu plaisais aux garçons et que Sara t'aimait bien.

Il y a eu un silence.

J'ai demandé de nouveau.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Elle a tiré une bouffée puis elle a haussé les épaules.

– Il m'est arrivé la même chose qu'à toi, Louise. Le chromosome O. La Mutation. Faut pas être devin pour comprendre.

Elle a décroché la carte accrochée sur son pull et elle l'a balancée vers la tente. Je sentais la colère qui émanait d'elle. Le chat devait la sentir lui aussi car il s'est enfui précipitamment.

– Non, je veux dire, pourquoi tu ne vis plus chez toi ? j'ai demandé en choisissant mes mots. Pourquoi tu n'es pas retournée au lycée ?

– D'après toi ?

– Je... je ne sais pas.

Elle a grimacé un sourire.

– Ma pauvre Louise, t'es toujours aussi paumée, hein ?

Je ne voyais pas quoi répondre à ça. Oui, j'étais paumée.

– Tu sais ce qu'ils m'ont fait quand j'ai été exclue du lycée ? Les deux types, là. Revere et Le Moyne et tout un tas de médecins, ils m'ont enfermée dans une cellule, à l'hôpital et ils m'ont fait subir des tests. J'avais pas mon mot à dire. Mes parents et mon frère non plus. Ils n'avaient même pas le droit de venir me voir. Secret défense. Pour ces types, j'étais un cobaye, Louise. Rien qu'un cobaye. Pas une fille. Pas un humain. Même pas un rat, même pas une bête. Juste un sujet d'expérience.

Elle a jeté son mégot dans la nuit.

– Si t'es assez futée, tu devineras ce qu'ils m'ont fait mais je suis sûre que t'as pas assez d'imagination. Personne ne peut imaginer. Personne.

– Je suis désolée, Fatia.

– Ils ont fini par me libérer parce qu'ils ne trouvaient rien. Et puis plein de filles étaient arrivées à l'hôpital. Elles voulaient toutes être soignées. Je les ai vues, ils les avaient parquées dans une salle. Comme des animaux. Ils ne manquaient pas de sujets pour leurs expériences.

Elle a sifflé entre ses dents et des chats sont apparus, un à un. Des gris, des roux, des estropiés, et ils se sont glissés près d'elle.

– Après ça, tu crois que j'avais envie de revenir chez moi ou au lycée ? Non. Je suis mieux ici. Avec mes poils, plus besoin de voile ni de maquillage. Ici, plus de frère, plus de père, plus de profs. Loin des hommes. Avec les miens.

Elle a versé le contenu de la conserve dans des gamelles et les chats se sont mis à manger à grands coups de langue.

– Je veux plus de laisse, voilà pourquoi je vis là.

Elle a déplié son corps souple et s'est approchée. Ses yeux brillaient comme deux éclats de lune. Des yeux de chat.

– Louise, je te le dis, ils n'auront pas de pitié pour nous. Même ton père pourra plus te supporter, ni ton petit frère. J'ai vu comment ça s'est passé chez moi. Tu les dégoûtes, Louise. Tu leur fais peur.

J'ai secoué la tête.

– Non, ce n'est pas vrai. Mon père...

Elle ne m'a pas laissé finir ma phrase. Elle a posé ses deux mains sur mes épaules et son regard dans le mien.

– Le mieux que tu puisses faire, c'est fuir. Fuir tant que tu peux. Parce que bientôt, ils nous chasseront. Comme des proies.

Les cris des garçons ont explosé sur le stade. Des cris de victoire qui ressemblaient à des cris de rage. Comme un chœur qui serait venu souligner les paroles de Fatia.

C'était trop pour moi.

J'ai bafouillé :

– Je dois... je dois aller chercher Satie à la garderie. Je suis très en retard.

Fatia a ricané.

– C'est ça, Louise. Cours. Cours et ne te retourne pas.

Et j'ai fait comme elle a dit, je suis partie en courant. Sans me retourner.

*

Le lendemain, je me suis préparée pour le rendez-vous avec Tom.

Je ne savais pas comment m'habiller. Qu'est-ce qui irait le mieux avec mon pelage ?

J'ai essayé tout un tas de robes, de jupes, de chandails.

Rien ne m'allait. Je me trouvais ridicule. Et puis je dois bien avouer que tous ces vêtements me gênaient. Le pelage s'était maintenant étendu à tout mon corps. Ventre, jambes, seins, visage. Tout. Les poils avaient recouvert ma peau. Ça s'était fait presque sans que je m'en rende compte. Il n'y avait rien eu de douloureux, comme je l'avais craint. Rien à voir avec les règles qui me cisaillaient le ventre tous les mois.

J'ai fini par laisser tomber et je me suis habillée comme tous les jours. En noir, avec ma cape. Tom adorait le noir, ça ne pourrait que lui plaire.

Je me suis regardée dans le miroir de la salle de bains. Mon père l'avait changé. Il avait enlevé tous les morceaux, un à un. Ce miroir, je l'avais brisé quand j'étais rentrée du centre de rééducation. J'avais

interdit à mon père de le remplacer. Une idée stupide qu'il avait acceptée. Mais tout ça, c'était avant. Avant la Mutation. Il avait été ravi quand je lui avais dit : « Tu sais, papa, ce serait bien de changer ce miroir, il ne sert à rien comme ça, on ne peut pas se voir. » Et ce jour-là, avant de partir retrouver Tom, mon reflet me plaisait. Mes yeux verts étaient comme deux émeraudes au milieu du pelage blond de mon visage. Je me trouvais... belle.

Mon pelage recouvrait mes cicatrices. La Mutation m'avait permis de retrouver une énergie et des sensations que j'avais perdues. Ce qui m'était arrivé le soir de l'accident me semblait moins lourd à porter. Alors oui, ce jour-là, même si j'avais peur de la réaction de Tom, je me sentais radieuse.

Je suis sortie de chez moi en chantonnant, malgré le ciel gris et jaune, malgré la carte accrochée sur ma cape. Dans la rue, les gens me jetaient des regards assassins. J'ai réalisé que je n'avais pas rabattu la capuche sur ma tête. Ça m'a fait rire de voir leurs airs offusqués. J'ai pensé : « Si je ne vous plais pas, vous n'avez qu'à regarder ailleurs ! »

Je suis arrivée au parc un peu avant l'heure du rendez-vous. J'étais nerveuse et excitée. Je me suis installée sur une balançoire, là où j'avais l'habitude de venir avec Sara et Morgane. J'ai pensé à tous ces moments où on riait ensemble, où on jouait de notre beauté et de notre jeunesse comme d'une arme.

Des mères de famille avec des enfants déambulaient dans les allées. Un petit garçon à peine plus âgé que Satie s'est avancé vers l'aire de jeu. Il a levé un doigt curieux vers moi. Il était émerveillé.

– Regarde, maman. Regarde le grand doudou !

Sa mère a froncé les sourcils en me disant :

– C'est un espace de jeux pour les enfants, ici.

– Je sais, j'ai répondu.

– Vous n'avez rien à faire là.

– Et pourquoi ?

– Pourquoi ?! Parce qu'on est pas au zoo !

Je lui ai montré les crocs. Une odeur de peur s'est répandue dans l'air. Elle a reculé en tirant le gamin si fort qu'il s'est mis à pleurer.

– Le doudou, je veux le doudou !

– C'est une honte ! Une honte ! elle a lancé en s'éloignant. Vous

pourriez au moins cacher votre visage !

Je voyais très bien de quoi elle parlait. Ce n'était pas encore très répandu mais j'avais déjà vu certaines filles porter une aube intégrale, cette tenue blanche, mélange de la tunique catholique et de la burqa. La seule chose qu'on voyait d'elles était leurs yeux, au travers d'une étroite meurtrière. L'idée venait d'Oscar Savini et de la Ligue de la Lumière. Pousser les Félines à porter une tenue qui dissimulait leur corps tout en permettant de les identifier. Une idée brillante avec laquelle Savini avait réussi à fédérer les extrémistes religieux et politiques. L'aube était blanche, comme les vêtements de la Ligue. C'était un symbole. Comme si porter du blanc pouvait ramener les filles « dans le droit chemin ». Je trouvais ça ridicule et dégradant mais des Félines s'étaient mises à la porter, plus ou moins volontairement. J'avais entendu une émission où une fille en parlait. « Au moins, disait-elle, avec ça, on a la paix. Avec l'aube intégrale, plus de regards en coin, plus d'insultes. Je me sens plus libre. »

Je pensais à tout ça quand j'ai senti l'odeur de Tom. Un mélange de tabac, de cambouis et de son parfum unique. Il venait de passer le portail du parc. Mon ventre est devenu liquide.

Tom m'a cherchée du regard. J'ai réalisé qu'il n'allait peut-être pas me reconnaître. J'hésitais à lui faire un signe de la main. Mais je voulais qu'il me trouve. Parce que même si mon apparence avait changé, je n'avais pas changé, moi. Au fond, j'étais toujours Louise.

Il a remonté l'allée qui menait au terrain de jeux.

J'ai serré entre mes doigts les chaînes de la balançoire.

Est-ce qu'il allait...

Il s'est arrêté près de la cabane en bois.

... me reconnaître ?

Il a levé les yeux vers moi.

Il m'a regardée comme on regarde un inconnu croisé dans la rue. Comme si ce n'était qu'un détail du paysage.

J'ai senti les larmes monter dans ma gorge.

Et puis soudain j'ai vu quelque chose s'allumer dans ses yeux. Et sa bouche s'arrondir.

– Lou... Louise ?

J'ai fait refluer les larmes, j'ai souri. Pas trop, pour qu'il ne voie pas

que mes dents avaient poussé.

– Salut, Tom.

Il s'est approché, en hochant la tête, puis il s'est assis lentement sur la balançoire à côté de la mienne. Il ne m'avait pas quittée des yeux, moi, mon pelage et la carte épinglée sur ma cape noire.

– Louise, ça alors. Jamais je n'aurais cru que...

– Moi non plus.

Il a renversé la tête en arrière, il a fermé les yeux.

Il ne disait rien. Il ne me regardait plus.

Peut-être était-il horrifié par mon corps ? Peut-être ne m'aimait-il pas ? Peut-être m'avait-il embrassée par pitié le jour de l'enterrement ? Uniquement par pitié.

Je me suis mise à me balancer, pour ne pas pleurer.

Je renversais la tête en arrière, je regardais les nuages jaunes. Les chaînes crissaient à chaque aller-retour.

Tom a fait pareil. À contretemps. Aussi vite que moi même s'il était bien plus lourd. Un coup j'étais très haut en arrière, et lui tout devant, et l'instant d'après, lui en arrière et moi mes pieds très haut dans le ciel et j'avais l'impression que mon corps ne pesait plus rien, que j'aurais pu m'envoler, là, pareille à un oiseau. La cape derrière moi comme des ailes noires. Ça ne durait qu'un instant. Un instant délicieux. Et la seconde d'après la pesanteur me ramenait en arrière. Tom et moi, on se croisait à l'exact milieu. C'est là qu'il m'a demandé :

– Est-ce que tu vas bien ?

– Ça va. Et toi ?

– Ça va.

– Ton stage ?

– Bof.

– Bon.

– Et toi, le lycée ?

– Dur.

– À cause de...

– Oui, à cause de mes poils.

– Les profs ?

– Tout le monde.

– Ils ont...

Je n'ai pas entendu la fin de sa question. J'ai crié :

– Quoi ?!

– Ils ont peur de toi ?

– Oui. Ils croient que c'est une maladie.

– Ce n'est pas une maladie ?

– Non. Une histoire de chromosome. Je suis comme ça, c'est tout.

– Ça ne fait pas mal ?

– Non. Au contraire.

– Au contraire ?

– Oui. Je me sens bien.

– Chouette.

– Mes cicatrices, les broches, tout ça, je ne sens plus rien.

– Quoi ?

Il n'avait pas entendu ce que je disais alors j'ai dit :

– Je me sens très bien !

– Alors ce n'est pas une maladie.

– Non. Pas du tout.

– Pourtant, ils disent ça à la télé.

– Ils se trompent. Ils disent ça parce que...

Tom a fini ma phrase.

– ... parce qu'ils ne connaissent pas.

– Oui, c'est tout à fait ça. Ils ont peur.

– Je vois.

– Tu vois ?

– Oui, je vois.

– Tu... tu n'as pas peur, toi ?

– Non.

– Mais pourquoi ?

– Parce que je suis comme je suis, moi aussi.

– Mais tu n'es pas comme moi.

– Non. Personne n'est pareil. Mais je sais ce que tu ressens.

– Quoi ?

– Je sais ce que tu ressens !

– Comment tu peux savoir ?

– Parce que je suis spécial, moi aussi.

J'ai ri.

– Tu as des superpouvoirs ?

– Non, pas comme toi.

J'ai protesté :

– J'ai pas de superpouvoirs !

– Non ?

– Non.

– Tu peux pas sauter très haut ?

– Non.

– Retomber sur tes pattes ?

– Non plus.

– Peut-être que tu as neuf vies ?

– Non.

– Qu'est-ce que t'en sais ?

– J'ai pas envie de savoir.

– Non ?

– J'ai pas envie de mourir.

– Tant mieux.

– J'ai déjà failli mourir une fois.

– Je sais.

– Et je veux pas recommencer.

– Sage décision.

On s'est croisés, deux fois, sans rien dire, le temps qu'il me fallait pour trouver le courage.

J'ai dit :

– Par contre, il y a un truc que je veux bien recommencer.

– Quoi ?

– J'ose pas te le dire.

– Non. J'ai pas compris ce que t'as dit, avant.

– Je disais que... non, rien.

– Rien ?

– Rien.

Deux fois, sans rien dire.

– T'es sûre ? Qu'est-ce que tu as dit ?

J'ai secoué la tête.

– J'ai rien dit.

– Bon. Alors j'ai quelque chose à te dire, moi.

- Vas-y.
- C'est pas facile. J'ai la tête qui tourne.
- Moi aussi.

Deux nouvelles fois, sans rien dire. Lui aussi devait chercher un peu de courage dans le ciel jaune.

- Je t'ai dit que j'étais spécial ?
- Oui.
- Bon. Voilà, je suis spécial.
- C'est quoi, ton superpouvoir ?
- J'aime les garçons.
- Quoi ?
- J'aime...
- ...
- ... les garçons.
- ...

Deux allers-retours, à vide, sans rien dire, juste le ciel jaune et un trou dans mon ventre.

- Tu vois, je suis spécial.
- J'ai pris une profonde inspiration.
- Je vois.
 - Mais ce n'est pas une maladie.
 - Je sais.
 - Pourtant, plein de gens le croient.
 - Je sais.
 - Et c'est pas facile tous les jours.
 - Je me doute.
 - Surtout ici. Dans cette ville.

J'aurais voulu lui dire quelque chose de gentil, mais j'en étais incapable.

- Tu es surprise ?
- Oui.
- Tu es déçue ?

J'ai menti.

- Non.
- Tu as le droit, Louise.
- Non.

Deux allers-retours, muets. Et puis j'ai demandé.

– Tu as eu... des amoureux ?

– Oui. Mais pas beaucoup. En cachette.

– Et là ?

– Là quoi ?

– Tu... tu as un amoureux ?

– Je sais pas trop.

– Tu ne sais pas trop ?

– Non.

– ...

– Louise ?

– Oui ?

– Il y a un truc encore plus spécial.

– Quoi ?

– Tu sais que l'amour et le désir, c'est...

– Quoi ? J'ai pas entendu.

– Tu sais que c'est deux choses différentes, l'amour et le désir.

– Oui. Enfin, je ne sais pas.

– Pour moi, c'est comme ça. Et c'est chouette quand c'est réuni.

– ...

– Mais sans amour, pour moi ça marche pas.

– ...

– Louise ?

– Quoi ?

– Tu veux que je dise le truc encore plus spécial ?

– Vas-y. Mais je crois que je vais m'arrêter sinon je vais tomber.

– Louise ?

– Tom ?

– Louise ?

– Tom ?

– Louise !

– Oui ?

Tom a tourné son visage vers moi.

– Le truc encore plus spécial.

– Quoi ?

– C'est que...

- ...
- ... je crois...
- ...
- ... que je t'aime...
- ...
- ... enfin, non...
- ...
- ... je t'aime.
- ...

J'ai oublié de me balancer.

Nous avons ralenti peu à peu.

J'ai dit :

- Tu ne dis pas ça pour...
- Non. Je dis ça parce que c'est vrai.

Nous nous sommes arrêtés.

Et nous nous sommes regardés. Vraiment. Dans les yeux.

- Louise, tu es la première fille que j'aime.
- Je... je ne suis pas vraiment une fille.
- Tu es Louise. Avant d'être une fille, une Obscure, une Féline ou je ne sais pas quoi. Tu es Louise et tu es spéciale. Comme moi.
- Comme toi.
- Les gens normaux m'ennuient.
- Pareil.
- Et puis, qu'est-ce que ça veut dire « normal » ?
- Rien. Absolument rien.
- Bizarre, hein ?
- Très bizarre. Comme toi.
- Comme toi.
- Comme nous.

Nos pieds ont touché terre. Mon ventre était plein de ciel. Ma tête toujours accrochée là-haut, dans les nuages jaunes. Et mon cœur, là, battant comme un tambour, au bord de ma poitrine.

Sans nous lever de nos balançoires, nous nous sommes penchés l'un vers l'autre, en même temps, et nos lèvres se sont trouvées.

C'était doux, si doux.

Ça aurait pu durer mille ans. Mais une voix nous a arrachés à la

douceur.

– Alors comme ça t'aimes les animaux ?

*

Ils étaient trois.

Habillés de blanc.

Deux jeunes, des collégiens peut-être, qui sentaient l'alcool et la bêtise.

Je connaissais le troisième. C'était Fred, le frère de Sara.

Quand je l'ai vu, j'ai été incapable de bouger. Impossible de prononcer le moindre mot. J'avais l'impression de me retrouver deux ans en arrière, lors de cette soirée affreuse chez Sara, le soir de l'accident. Je ne l'avais pas revu depuis. Il n'avait presque pas changé. Le même sourire narquois. La même assurance virile. Tout ce qui un temps m'avait plu chez lui. Tout ce qui me dégoûtait maintenant. Évidemment, lui ne m'avait pas reconnue.

Il s'est avancé vers Tom.

– Eh, tu réponds pas ?

Tom était toujours assis sur la balançoire. Il les regardait d'un air las. Comme s'il avait déjà vécu la scène mille fois.

– Eh, les gars, a dit Fred, vous croyez qu'il est sourd ou quoi ?

Les deux autres ont acquiescé.

– Ouais, Fred, ça se pourrait bien.

Il a fait un pas vers Tom. Il a articulé très lentement.

– Eh, mes potes et moi, on pense que t'aimes les animaux. Est-ce que t'aimes les animaux ?

J'ai serré les poings pour empêcher mes mains et mon corps tout entier de trembler. Il ne m'avait même pas regardée. Comme si je n'étais pas là. Comme si je n'existais pas.

Tom a relevé la tête.

– C'est bon, laissez-nous tranquilles. On a rien demandé à personne.

Fred a ricané.

– Ah ah ! Tu serais pas en train de me donner des ordres par hasard ?

– Je te dis juste qu'on veut être tranquilles.

– Ben voyons. Tu sais où on est, là ? On est dans une aire de jeux. Pour les gamins. Et tu sais quoi ? Eh ben les aires de jeux, c'est interdit aux animaux.

Tom n'a pas répondu.

– Tu trouves ça normal, peut-être, d'amener des animaux dans une aire de jeux pour enfants ? Regarde, plus aucun gamin n'ose venir. Et pourtant c'est marqué là, sur cette plaque : « Interdit aux animaux. » T'es sourd mais t'es peut-être aveugle aussi ?

Fred a poussé l'épaule de Tom.

– Eh, peut-être que t'es pas sourd. Ni aveugle. Peut-être que t'es juste Bi, non ?

Il s'est retourné vers les deux autres.

– Eh, les gars, qu'est-ce que vous en pensez ? Ce gars est Bi ?

Les deux ont acquiescé.

– Ouais. Je crois qu'il l'embrassait quand on est arrivés.

Fred a souri :

– Vous avez raison les gars. Je l'ai vu aussi. Il embrassait son chaton.

Tom s'est levé d'un bond. Lui et Fred se faisaient face. L'air grésillait de colère et de haine.

– Ne parle pas d'elle comme ça, a soufflé Tom.

Fred a renversé la tête en arrière.

– Ah ben voilà, c'est sûr, il est contaminé. Il est Bi.

Les deux garçons ont ricané.

J'ai cru que Tom allait le frapper mais non, il s'est contenté de sourire.

– Et alors. Ça te pose un problème ? Est-ce que moi je viens te dire qui tu dois aimer ? Non. Alors s'il te plaît, laisse-nous tranquilles.

Fred a été décontenancé. Il devait s'attendre à une autre réponse, à un coup, à un cri. Mais non, Tom lui avait simplement dit ce qu'il pensait, très calmement.

Les gens n'aiment pas qu'on leur dise la vérité. Pas quand cette vérité ne va pas dans leur sens.

Le coup est parti si vite que je n'ai vu que le nez de Tom exploser dans une gerbe de sang. Il est tombé à terre. Les deux autres se sont rués sur lui et lui ont donné des coups de pied dans les côtes.

J'ai sauté de la balançoire et j'ai hurlé.

– Laissez-le ! Tout de suite !

Ils se sont tournés vers moi.

– Eh, vous avez entendu les gars, la bête sait parler ! a lancé Fred.

Les deux garçons plus jeunes ont ricané.

Fred s'est approché lentement. Je n'ai pas bougé.

– Même si t'es moche, tu nous fais pas peur. Alors tu devrais tenir ta langue.

Il a lancé un clin d'œil aux deux autres.

– Après tout, c'est qu'une grosse peluche, pas vrai ?

– Une fille déguisée en peluche, ouais ! a répondu l'un d'eux.

Fred a approuvé.

– Exactement. Et tu sais qu'on pourrait s'amuser avec toi, si on voulait. Ça vous dirait, les gars, de jouer à la peluche ?

Fred pensait sans doute que je n'allais pas réagir. Que j'allais me contenter de baisser la tête et de pleurer. Mais une rage folle s'est emparée de moi.

– Tu sais qui je suis, Fred ?

Il a marqué un temps d'arrêt, surpris.

– Non, tu ne te souviens pas de moi, j'ai dit. Pourtant, tu as pris une photo de nous deux, tu ne te rappelles pas ?

– Mais de quoi tu...

– Pour toi, j'étais qu'une fille, n'est-ce pas ?

Il a bafouillé :

– Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

– Louise, la copine de ta sœur. Tu te rappelles ? C'était il y a deux ans, c'était hier.

Et avant qu'il comprenne ce qui se passait, mes griffes traçaient sur son visage des éclairs de sang.

*

Mon père et Patricia sont entrés dans le commissariat.

Patricia a porté une main à sa bouche, horrifiée. C'était la première fois qu'elle me voyait depuis la Mutation et je ne savais pas si elle avait eu cette réaction à cause de mon pelage ou à cause du sang sur

mes mains.

J'étais menottée, assise sur la chaise défoncée où on m'avait posée quelques heures auparavant.

– Lou, est-ce que ça va ? a demandé mon père, affolé.

J'ai à peine hoché la tête.

Il a regardé le sang sur mes mains.

– Tu es blessée ?

– Non, moi je n'ai rien.

Mon père s'est adressé au policier à l'accueil.

– Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi est-ce que ma fille est menottée ?!

– On sait jamais, a répondu l'homme après avoir fini de classer des papiers.

– On sait jamais quoi ?

– On sait jamais.

Le policier a levé vers mon père ma carte d'identification. Comme si ça justifiait le fait de me menotter. Comme si c'était la preuve évidente que je pouvais être un danger.

Papa a commencé à s'énerver.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? Ce n'est qu'une jeune fille, vous ne...

Le policier l'a regardé avec dédain.

– En attendant, elle a agressé quatre jeunes. Ils sont en observation à l'hôpital pour la nuit et ils sont pas beaux à voir. Alors vous allez vous calmer.

– Louise ? a demandé Patricia. Qu'est-ce qui s'est passé ?

J'avais les larmes aux yeux.

– C'est faux, papa. Ils étaient trois. Ils ont insulté Tom. Ils l'ont frappé. On voulait juste être tranquilles. On ne faisait rien de mal.

– Attends, a dit papa. Lou, je ne comprends rien. Qui est Tom ? Qui a frappé qui ?

J'avais du mal à réfléchir. Je ne me souvenais plus vraiment de ce que j'avais fait. Je me rappelais ma colère, ma rage. Et puis tout disparaissait dans un brouillard écarlate. Jusqu'au moment où trois policiers m'entouraient sur l'aire de jeux, arme au poing. Ils me criaient des choses que je comprenais à peine.

- Tu vas te calmer tout de suite !
- Te fatigue pas, elle comprend pas.

Quelqu'un, plus loin, hurlait qu'il fallait tirer, de suite, qu'il fallait me tuer. On entendait les sirènes d'une ambulance qui se rapprochait. Je ne comprenais rien.

J'avais regardé à mes pieds et j'avais vu Tom, à terre, le visage en sang.

J'avais senti sa souffrance.

Je m'étais penchée pour le prendre dans mes bras, pour l'aider.

– Putain, elle va le bouffer, file-lui un coup de taser ! avait hurlé un policier. Tire !

J'avais senti une décharge dans le dos. Comme si un éclair m'avait brisée en deux. Et mes dents qui s'entrechoquaient si fort que j'avais eu peur qu'elles se brisent. Puis le noir total.

Je m'étais réveillée sur cette chaise. Entourée d'hommes en uniforme qui me fixaient avec un air dégoûté. Je les avais regardés, sans savoir où j'étais.

– Tom. Est-ce que Tom va bien ? j'avais demandé.

– Les quatre gars sont à l'hôpital, m'avait répondu l'un d'eux, j'espère que t'es fière de toi.

– Je ne voulais pas, c'est eux qui...

– Regardez-la. Elle va jouer les victimes maintenant. Elles sont toutes pareilles, ça me dégoûte.

– Si c'était que moi, je lui filerais un bon coup de rasoir pour lui rafraîchir les idées.

Les hommes s'étaient mis à rire.

– Savini a bien raison, avait craché l'un d'eux. Elles sont dangereuses. Il faudrait les parquer.

J'avais fermé les yeux.

– Ça va aller, Lou, m'a soufflé mon père. On va éclaircir tout ça et on va rentrer à la maison, d'accord.

Une porte s'est ouverte et nous avons été reçus dans un bureau par un homme au visage sévère.

J'ai raconté tout ce qui s'était passé. Le rendez-vous avec Tom. Fred et les deux autres, habillés de blanc. Les insultes. Le coup de tête. L'homme a pris quelques notes. J'avais l'impression qu'il m'écoutait à

peine.

– Et ensuite ? m’a-t-il demandé. Après le coup de tête, qu’est-ce qui s’est passé ?

J’ai été obligée d’admettre.

– Je... je ne sais plus. J’étais en colère.

– Et ?

– Je ne voulais pas les blesser. Mais ils ont dit qu’ils allaient... qu’ils allaient me faire des choses.

– Des choses ? Quelles choses ?

Mon père a essayé d’intervenir mais l’homme l’a fait taire d’un signe de la main.

– Quelles choses ? a insisté le policier.

Il me regardait comme s’il doutait qu’un garçon normal puisse éprouver de l’attirance pour mon corps.

– Ils ont dit qu’ils allaient... qu’ils allaient jouer avec moi.

– D’accord, ils ont dit ça. Et est-ce que ces garçons t’ont touchée ?

– Non.

– Alors « jouer » avec toi, c’était juste des mots, c’est ça ?

– Non, c’était sérieux.

– Bon, tu as pensé que c’était sérieux.

– Oui.

– Et tu as pensé qu’ils auraient pu te faire du mal ?

J’ai hoché la tête.

– Mais ils ne t’ont rien fait ?

– Non mais...

– Mais ces garçons ne t’ont rien fait, n’est-ce pas ? À part des mots, ils n’ont eu aucun geste agressif envers toi ?

Je suis restée muette. Je revoyais Fred et les deux garçons s’avancer, plaisanter à propos de mon corps et de ce qu’ils pourraient me faire. C’était insupportable et l’homme en face de moi ne me croyait pas. Il pensait que j’étais responsable de tout ça. Parce que j’étais une Féline.

Le policier a soupiré et il s’est tourné vers Patricia.

– Bien, en attendant les conclusions de l’enquête et les plaintes éventuelles des familles des garçons, il serait utile que vous fassiez suivre votre fille. Un centre vient d’ouvrir en ville, ça s’appelle l’Aurore. C’est un lieu où vous trouverez de l’aide. Allez-y.

Patricia a hésité à lui répondre qu'elle n'était pas ma mère puis finalement, elle s'est contentée de hocher la tête et de prendre le prospectus qu'il lui tendait. J'avais vraiment envie de sortir de là et de savoir si Tom allait bien.

L'homme nous a raccompagnés à la porte du commissariat. Les policiers présents m'ont regardé passer comme si j'étais une meurtrière en puissance.

– Allez au centre, a répété l'homme avant de nous laisser partir. Allez-y de suite.

Nous avons à peine fait quelques pas dans la rue quand l'homme nous a rattrapés. Il a tendu quelque chose à mon père.

– Vous oubliez ça.

C'était ma carte d'identification. Elle était maculée de sang.

– Accrochez-la sur son pull. Sinon, vous êtes hors-la-loi.

Mon père l'a remercié mais l'homme ne bougeait pas. Il attendait, les bras croisés sur la poitrine.

Papa a été obligé d'épingler la carte sur ma cape, là, devant le policier au visage sévère, devant Patricia mortifiée, devant tous les passants qui rentraient chez eux dans cette journée froide de novembre et qui nous regardaient avec mépris ou qui baissaient la tête pour ne pas nous voir.

Je l'ai laissé faire, les larmes aux yeux. Et mon père avait les mêmes larmes au coin des siens. Quand ça a été fait, l'homme a hoché la tête.

– J'ai appelé l'Aurore. Ils vous attendent. Maintenant.

*

Le centre se trouvait dans une petite rue.

Juste une pancarte au-dessus d'une vitrine aveugle : « L'Aurore : Centre d'aide. »

Papa et Patricia s'étaient un peu disputés sur le chemin. Patricia disait que ça pouvait être une bonne chose, mon père pensait que ce n'était pas le moment, que j'avais d'abord besoin de me reposer.

Patricia s'était mordu les lèvres :

– Mais tu as entendu ce que ce policier a dit ? Il ne nous laisse pas le choix.

Patricia avait raison. Pour les calmer, j'avais dit :

– C'est bon, ce type veut qu'on y aille, on y va. Sinon vous allez avoir des problèmes. Et puis on va chercher Satie à la garderie et on rentre à la maison.

Mon père avait finalement accepté.

Les policiers avaient dit que les garçons passeraient la nuit en observation. Je ne pensais qu'à Tom, il me tardait d'en finir et d'aller le rejoindre. Comment, je ne savais pas, mais j'allais trouver une solution.

Nous avons poussé la porte du centre et nous avons été accueillis par une musique très douce. Une musique faite pour vous endormir. Dès que j'ai passé la porte, j'ai été assaillie d'odeurs. L'odeur des Félines qu'on avait essayé de masquer sous celle de l'encens. Des bâtonnets brûlaient dans un coin de la pièce.

Il n'y avait pas de comptoir. Juste une bibliothèque qui occupait un pan de mur, une porte sur le mur opposé, des canapés en cercle autour d'une table basse. Sur l'un d'eux était assise une femme blonde qui nous a souri.

– Bienvenue à l'Aurore. Je m'appelle Cathy. Je vous en prie, asseyez-vous.

Cathy ressemblait au mélange d'une psy en formation et d'une commerciale qui aurait voulu nous vendre un nouveau forfait téléphonique.

– Et toi, comment t'appelles-tu ? m'a-t-elle demandé quand nous avons été installés dans les canapés trop durs.

J'ai fait la moue. J'ai eu envie de lui dire que je venais de me battre, que le garçon que j'aimais était à l'hôpital et que, même si elle faisait semblant de ne rien voir, mes mains étaient encore barbouillées de sang.

Patricia et mon père m'ont fait un signe encourageant.

– Je m'appelle Louise, j'ai grommelé.

– Bonjour Louise. Bienvenue à l'Aurore. Ce lieu est pour toutes les filles comme toi.

Je l'ai détestée immédiatement.

Mon père a demandé :

– Pour les filles comme elle, qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Eh bien, a dit Cathy. Pour les filles atteintes de cette maladie.
– Ce n'est pas une maladie, a répondu mon père. Louise est comme ça, c'est tout.

J'ai été heureuse que papa dise ça. Je lui aurais volontiers sauté dans les bras.

– Oui, bien sûr, a admis la femme. Ce que je veux dire, c'est que ce qui arrive à Louise peut être très handicapant. Comme une maladie. Voilà pourquoi l'Aurore tente d'apporter des solutions. Afin d'améliorer le vivre-ensemble. Vous savez, des centres comme celui-ci, il y en a maintenant un peu partout. Nous faisons tout notre possible pour vous aider.

C'était au tour de mon père de faire la moue.

Patricia, elle, ne disait rien. Mais je voyais bien qu'elle m'observait. Mon apparence la déroutait. Sans doute ne s'était-elle pas attendue à ce que la fille de son amoureux soit une Féline.

– Ici, Louise, tu peux te sentir comme chez toi, a repris Cathy avec un ton faussement enjoué. Depuis notre ouverture, nous recevons tous les jours des filles. Ici, tu ne trouveras que de la bienveillance. C'est un espace d'échange et d'écoute. Tu peux venir étudier, faire tes devoirs. Ou même boire un thé, lire des livres, te reposer. Pas de jugements, pas de contraintes.

J'ai jeté un œil aux livres dans la bibliothèque derrière moi. Je ne connaissais rien. Des romances qu'aurait aimées Tom sans doute, et tout un tas d'ouvrages de développement personnel aux titres douteux : « Faire la paix avec son corps », « Comment se faire des amis quand on est différente », « Apprivoiser l'animal en nous », « Trouver la Lumière », « Le chromosome O : la grande manipulation ».

Cathy a montré ma carte d'identification. Elle a un peu grimacé en voyant qu'elle était tachée de sang.

– La seule règle, Louise, c'est que tu dois avoir ta carte et nous enregistrons chacun de tes passages. Évidemment, je te l'ai dit, ici tout le monde est bienveillant. Alors nous comptons sur toi pour respecter ce lieu. Pas de violence, pas d'insultes, pas de propagande.

J'ai répondu par un grognement.

– Et une tenue propre et correcte, a ajouté Cathy avant de se lever. Venez, je vais vous faire visiter nos locaux.

Elle a poussé une porte, dévoilant une pièce meublée comme une salle de classe mais sans fenêtres. Encore plus sinistre que les salles du lycée.

– Voici la salle d'étude.

Deux filles habillées de blanc étaient assises là. Deux Félines penchées au-dessus de manuels et de cahiers. L'une d'elles était Angèle, la première Féline que j'avais vue arriver au lycée le matin de la réouverture.

Quand nous sommes entrés, elles ont levé vers nous des regards curieux.

J'ai fait un signe de la main à Angèle mais elle n'a pas répondu.

– Alors mesdemoiselles, est-ce que vous travaillez bien ? a demandé Cathy d'une voix enjouée.

Elles ont acquiescé en silence.

– Vous êtes heureuses ici, n'est-ce pas ?

Les deux filles ont répondu en chœur :

– Oui, madame.

Et je pouvais sentir toute la solitude et la tristesse qui émanaient d'elles.

– Bien, très bien, s'est réjouie Cathy. Allez, mesdemoiselles, ne vous laissez pas distraire. Continuez votre travail.

Elles se sont replongées dans leurs manuels et Cathy a refermé la porte avec un sourire qui se voulait bienveillant.

Elle s'est penchée vers mon père.

– En partenariat avec le ministère de l'Éducation, nous avons développé un programme d'enseignement à distance. Vous savez que ce n'est pas facile pour elles de suivre un cursus normal. Ici, les filles peuvent étudier librement. Nous avons des professeurs retraités qui viennent les aider. Je suis certaine que Louise serait bien, ici, avec nous.

Mon père a frotté sa calvitie.

– Bon, je crois que nous savons tout, nous allons y aller.

– Attendez, attendez, a dit Cathy.

Elle est allée fouiller dans un tiroir de la bibliothèque et elle en est revenue avec des brochures et un tissu blanc sous emballage plastique.

– Louise, voilà une plaquette concernant l'enseignement à distance.

Et voici une aube.

Elle m'a tendu le sac plastique.

– C'est un vêtement très bien coupé. Je suis certaine qu'il te plaira.
Et en plus, il est en coton bio.

C'était une aube intégrale, faite pour dissimuler le corps et le visage.

J'ai compris que ces vêtements venaient d'ici, de ces centres pour les Félines vers lesquels la police nous avait dirigées. Et que ces centres étaient certainement financés par le gouvernement. Tout ça, les aubes, l'enseignement à distance, ce n'était juste qu'une mascarade supplémentaire pour nous faire disparaître des rues et des lycées.

Quand Cathy m'a tendu le vêtement, j'ai pensé à ce qu'avait dit Tom : « Tu es Louise. Avant d'être une fille, une Obscure, une Féline ou je ne sais pas quoi. Tu es Louise et tu es spéciale. Comme moi. »

Alors j'ai regardé cette femme bien en face et j'ai dit :

– Non, je ne porterai jamais ça.

Cathy m'a souri comme on sourit à un enfant qui fait un caprice.

– Mais voyons, tu...

Je ne l'ai pas laissé finir.

– Je ne suis pas une bête. Je m'appelle Louise. Et je suis comme je suis. Et si ça ne vous va pas, si je vous gêne, si je vous dégoûte, vous n'avez qu'à vous cacher sous ce truc, vous et votre sourire débile !

Son visage s'est décomposé.

Elle s'est tournée vers mon père et Patricia, comme pour chercher de l'aide. Mon père a haussé les épaules.

– Louise a toujours eu du caractère. Je ne crois pas que cet endroit soit pour elle. Ni pour nous, d'ailleurs. Votre musique est vraiment nulle.

*

Nous sommes rentrés en riant, malgré tout ce qui s'était passé. Clouer le bec à cette femme nous avait fait un bien fou. Je ne suis pas certaine que Patricia partageait notre bonne humeur mais peu importe, mon père avait le sourire et ça faisait longtemps que je ne l'avais pas vu ainsi.

À la garderie, Satie m'a sauté dans les bras. L'enseignante m'a

regardée avec un petit air dégoûté que j'ai réussi à ignorer.

Une fois, à la maison, j'ai frotté le sang incrusté sous mes ongles avec une brosse puis les taches sur ma cape. Je me souvenais encore de la rage que j'avais éprouvée quand ils avaient frappé Tom et qu'ensuite ils avaient menacé de jouer avec moi comme avec une peluche. J'avais peut-être dû faire face à la police ensuite mais au moins je m'étais battue. Je ne m'étais pas laissée faire. Et je me suis sentie fière. Oui, fière d'avoir résisté à Fred. Fière de ne pas avoir baissé les yeux, de ne pas avoir ressenti de honte de ce que j'étais. Comme Tom quand il avait dit qu'il était libre d'aimer qui il voulait.

Nous avons mangé rapidement.

Patricia avait un avis mitigé sur le centre de l'Aurore. Elle pensait que ça pouvait être une bonne solution pour les filles. Mon père a tranché d'une voix ferme.

– Non, Louise n'ira pas là-bas.

Après le repas, je suis allée coucher Satie. J'ai mis mon petit frère au lit et je lui ai lu trois histoires. Je n'avais pas fini la troisième histoire que Satie s'était endormi, blotti contre mon pelage. J'ai regardé son visage si délicat et je me suis dit qu'il ne fallait pas oublier les leçons de l'enfance, que c'était la plus grande erreur qu'on pouvait faire.

Vous savez, en grandissant, j'avais exilé l'enfant que j'avais été tout au fond de moi. Pas assez de place dans ma nouvelle vie d'adolescente. Avec l'accident, les dragons, les ogres et les fantômes avaient pris le dessus. Ils hantaient mes jours et mes nuits. Ils torturaient mon corps et mon esprit. Je ne pouvais rien faire pour leur résister. Plus d'espoir. Plus de courage. Plus de lumière. L'enfant tout au fond de moi restait prostré, incapable du moindre geste parce que je l'avais enfermé depuis trop longtemps. Mais la vérité était là, sous les paupières closes de Satie, endormi paisiblement contre moi. Alors je me suis promis de ne plus jamais baisser la tête. Jamais. De me faire confiance, de garder espoir et de me battre, toujours, même si je devais perdre au final.

Je suis tombée sur mon père quand je refermais la porte.

– C'est bon, il dort, j'ai dit.

Papa s'est avancé et il a m'a serrée dans ses bras.

– Je suis fier de toi, Lou, il a murmuré. Et je suis sûr que ta mère le serait aussi.

Je l'ai serré contre moi, ça faisait du bien.

– Il nous faudra être forts. On l'a déjà fait. Mais j'ai peur que les choses ne s'arrangent pas.

– Ne t'en fais pas, papa. On ne va pas se laisser faire par un dragon, pas vrai ?

Il a souri.

– Qu'est-ce que tu racontes, Louise ?

– Une histoire, que je lisais à Satie.

Après un silence, j'ai dit :

– Papa, j'ai un service à te demander. Je voudrais aller à l'hôpital.

– Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Ce sont tes cicatrices ? Tu as mal ?

– Non, ce n'est pas ça. Je vais très bien. Je ne suis jamais allée aussi bien... En fait, je voudrais voir Tom.

Mon père a tenté d'effacer un sourire, sans succès.

– Oh, oui. Tom, le garçon qui a été frappé dans le parc ?

J'ai hoché la tête.

– Bien. Je peux t'amener si tu veux.

– J'aimerais y aller toute seule. À vélo.

– Je ne sais pas, Lou. Avec tout ce qui se passe en ville.

– Je serai prudente, papa.

– Tu te sens de pédaler jusque là-bas ?

– Oui, je t'ai dit, tout va bien.

– Et l'hôpital... ça ne te fait rien ?

Il savait que je m'étais juré de ne plus remettre les pieds dans les couloirs de l'hôpital. Mais à présent, les choses étaient différentes.

– Non, papa. C'est comme les dragons. Ça ne me fait plus peur.

Mon père a hésité quelques secondes. Je voyais bien qu'il était tiraillé entre mes désirs et ses craintes.

– Lou, il a fini par lâcher, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée. Je ne veux pas que tu aies des problèmes. Tu as vu ce qui s'est passé au parc...

Je me suis plantée devant lui.

– Mais papa, c'est toi qui disais que ce pays ressemblait à une dictature ? Alors quoi, on ne fera plus rien parce qu'ils l'ont décidé ?

Plus de parc, plus de lycée, plus rien, c'est ça que tu veux toi aussi ?

Mon père a frotté sa calvitie.

– Lou, voyons, tu sais très bien que...

J'ai attrapé ses mains.

– Papa. Si on s'empêche de vivre, ils auront gagné.

Comme il réfléchissait, j'ai rajouté :

– En plus, vous pourriez être tranquilles, Patricia et toi.

Mon père n'a pu s'empêcher de rougir. On se ressemblait bien tous les deux.

– Lou, tu es pire que ta mère.

– Je sais, papa.

J'ai sorti mon vélo rose du garage. Des années que je ne m'en étais pas servi. Il était bien trop petit pour moi mais je m'en moquais.

Mon père m'a embrassée juste avant que je parte.

– Sois prudente, Lou.

J'ai rabattu la capuche de la cape sur ma tête. Il fallait que je me dépêche. Les visites n'étaient autorisées que jusqu'à vingt et une heures.

*

La ville était figée.

J'ai pédalé aussi vite que je pouvais. Je me sentais bien. Les broches, les cicatrices, les douleurs, tout ça c'était de l'histoire ancienne. Je sentais le sang battre dans mes tempes, mes muscles répondaient parfaitement. C'était agréable malgré le froid.

Dans le centre-ville, j'ai croisé deux voitures de police et, à chaque fois, j'ai bifurqué pour les éviter. Les rues étaient désertes. Seules les lueurs bleutées des écrans de télévision éclaboussaient les façades sombres. Tout le monde était réfugié chez soi, à regarder certainement une émission évoquant la Mutation qui ne cessait de s'étendre, touchant sans distinction pauvres et riches, croyants ou athées. Près du parc, un groupe d'hommes habillés de blanc patrouillait, bâtons à la main. J'ai baissé la tête et pédalé plus vite. Ils m'ont crié des choses que je n'ai pas entendues. Je n'avais aucune envie de m'arrêter pour leur demander des précisions.

Je suis passée devant le stade, vide à cette heure. Derrière le bâtiment, des feux trouaient la nuit. Je me suis arrêtée. Il y avait un véritable campement fait de tentes, de tapis et de bâches. Dans l'air flottait le parfum de plusieurs Félines. Une dizaine peut-être. Trois silhouettes étaient regroupées autour d'un bidon transformé en brasero. Des chats erraient ici et là, leurs yeux comme des lucioles jaunes. Soudain Fatia est sortie de l'obscurité.

– Lou, ça y est ? Ton père t'a mise à la porte ?

– Pas du tout, je passais par là, je voulais savoir si tu allais bien, c'est tout.

Elle a ricané.

– Parfait, on ne peut pas aller mieux. Un vrai palace, elle a dit en montrant les tentes bricolées.

Deux filles se sont approchées.

Je sentais de la méfiance mais aussi de la curiosité.

Fatia m'a présentée.

– Julie, la Rouquine, voici Lou. Lou est une idéaliste. Elle pense encore que les hommes sont nos amis.

La fille rousse m'a saluée.

– Vraiment cool, ta cape ! J'adore !

– Merci.

Puis elle a tendu une affiche à Fatia.

– Est-ce que ça ira comme ça ?

Fatia a contemplé l'affiche puis elle l'a tendue vers moi.

– Qu'est-ce que tu en penses, Lou ?

Sur un fond violet, une fille-chat au pelage noir déployait son sourire carnassier.

En dessous était écrit ce slogan : « Plus jamais des proies ! » Et tout en haut de l'affiche, ces lettres capitales : « Félines ».

Fatia m'a lancé :

– La Rouquine a un sacré coup de crayon, pas vrai ?

J'ai acquiescé. La fille avait l'air ravie.

– Qu'est-ce que vous allez en faire ?

– On prépare un truc. On va redécorer un peu le centre-ville. On trouve que ça manque de couleurs. De couleurs et de poils. Pas vrai les filles ?

Les deux Félines ont éclaté de rire.

Fatia m'a pris l'affiche des mains.

– Si jamais tu t'ennuies, tu peux passer nous filer un coup de main.

– Viens avec nous, ma sœur, m'a lancé la Rouquine, on a besoin de tout le monde. Et les filles avec des capes sont les bienvenues !

– Je ne promets rien, je verrai.

Fatia m'a saluée puis elle est repartie avec les deux filles vers le campement obscur.

Et moi j'étais pressée d'aller retrouver Tom.

L'hôpital est apparu, auréolé d'une lumière un peu terne. Je connaissais bien les lieux. Après l'accident, j'y avais passé de longs mois.

J'ai laissé mon vélo du côté des urgences et je me suis présentée à l'accueil.

L'infirmière de service m'a reçue gentiment et elle m'a indiqué la chambre de Tom. Avant de m'éloigner, elle m'a glissé :

– Faites attention.

– Pardon ?

Elle s'est penchée vers moi.

– J'ai dit : « Faites attention. » Vous savez, vous ne devriez pas sortir toute seule. Ils sont devenus fous. Des jeunes filles comme vous, on en reçoit tous les soirs aux urgences dans un sale état.

J'allais lui demander ce que signifiait exactement « des jeunes filles comme vous », même si je connaissais parfaitement la réponse mais elle ne m'en a pas laissé le temps.

– Vous savez, j'ai une fille qui a la même chose, elle a dit en se mordant la lèvre. La Mutation. Et j'ai vraiment peur pour elle. Vous comprenez, elle est différente mais je suis quand même sa mère et je l'aime. Oh mon Dieu, ils sont devenus fous, complètement fous.

La femme semblait sur le point de pleurer. J'ai bafouillé un vague merci et je me suis éloignée.

Dès que les portes de l'ascenseur se sont ouvertes, j'ai été assaillie par des odeurs écœurantes que je ne connaissais que trop bien. Le désinfectant, la nourriture industrielle, la souffrance, la maladie, tout ça décuplé par mes sens aiguisés. Les souvenirs de l'accident m'ont submergée. La tôle froissée, les gyrophares, les pompiers, l'annonce de

la mort de ma mère, les opérations, les broches, la rééducation. J'ai senti que mes pieds se dérobaient. J'avais peut-être été trop orgueilleuse en disant à mon père que tout se passerait bien. Je me suis appuyée contre le mur et j'ai inspiré profondément pour retrouver mon calme.

– Vous allez bien ? a demandé une voix aiguë derrière moi.

Je me suis retournée. Une grosse femme blonde se tenait là, vêtue d'un jogging rose informe et de baskets démesurées. Elle sentait l'alcool et le tabac froid.

Quand elle a vu mon pelage, ses yeux se sont écarquillés et elle a porté une main à sa bouche.

– Ça va, merci.

J'ai continué mon chemin et je m'approchais de la chambre de Tom quand elle m'a demandé :

– Attends, je veux te parler.

Je me suis arrêtée.

– Est-ce que... est-ce que tu es Louise, l'amie de Tom ?

J'ai acquiescé.

– Il m'a parlé de toi.

– Vous êtes sa mère ?

Elle a hoché la tête, les yeux humides, comme un vieux chien.

– Est-ce qu'il va bien ?

– Les médecins disent qu'il a le nez cassé et des côtes fracturées. Il va rester ici plusieurs jours pour des examens.

– Je suis désolée.

– Ça sert pas à grand-chose.

– Je sais, mais je suis désolée quand même.

Elle a pincé ses lèvres.

– Il m'a parlé de toi, Louise. Mais ça fait drôle de te voir.

Qu'est-ce que je pouvais répondre à ça ? Elle avait trop bu et elle me faisait pitié dans ses vêtements un peu crasseux.

– Tom a toujours été spécial, elle a ajouté, comme pour s'excuser de ce qu'elle venait de dire.

– Je sais.

– Ah. Il t'a raconté, alors ?

– Qu'il aimait les garçons ? Oui, il me l'a dit.

Elle a tiré un mouchoir de sa poche et elle a soufflé dedans.

Je m'attendais à ce qu'elle critique Tom mais ça a été tout le contraire.

– Moi, ça me gêne pas. Il peut bien faire ce qu'il veut. Si ça peut le rendre heureux. Tu sais, il a pas eu la vie facile avec son père. Il supportait pas que Tom soit comme il est, c'est pour ça qu'il est parti, ce bon à rien.

Tom ne m'avait jamais raconté ça.

– Votre mari vous a quittée à cause de Tom ?

Elle a haussé les épaules.

– Oui, je peux pas dire que ça m'a fait plaisir mais ça m'a pas rendue triste non plus. Il arrêtrait pas de taper sur Tom. Il était plus doué pour les coups que pour les mots celui-là. Avec moi, passe encore, mais quand il frappait le petit, ça me détruisait. Et quand il parlait, c'était pas pour faire des compliments. Il disait que Tom se comportait pas assez comme un homme. Le petit avait beau faire de la mécanique, c'était jamais assez. Il osait pas amener des copains à la maison parce que ça finissait toujours mal. Mon mari se moquait d'eux. Les parents des autres gamins, ils les ramenaient plus après. Et les livres, tous les livres que lisait Tom, ça agaçait mon mari. Le petit avait honte. Il lisait en cachette sous son lit. Mon mari, il disait que lire c'était un truc de fille.

Elle s'est tue pour se moucher une nouvelle fois.

– Bon, elle a ajouté, tout ça pour te dire que je m'en fiche que tu sois comme ça. Si vous êtes amis, Tom et toi, c'est bien.

J'ai baissé les yeux. Elle a tapoté mon épaule.

– Allez, petite. C'est bientôt la fin des visites. Tu devrais aller voir Tom maintenant. Moi, je vais aller mettre la main sur les parents de ces trois idiots qui vous ont tapé dessus. Ils sont à l'étage en dessous, il paraît. Ils vont m'entendre.

Je suis restée là, les bras ballants.

Quand elle a été devant l'ascenseur, elle s'est retournée.

– Et, au fait, j'espère que tu leur as fait bien mal aux trois autres. Les gars comme ça, on peut pas les raisonner. C'est même pas des bêtes. Qu'une fille les envoie à l'hôpital, c'est tout ce qu'ils méritent !

La chambre était plongée dans la pénombre. Tom était allongé sur le lit, son visage disparaissait sous des bandages. Il a tourné la tête vers moi quand je suis entrée.

– Louise ?

Il paraissait surpris.

– Ben quoi, tu t’attendais à qui ? À un vampire venant t’offrir la vie éternelle ?

Il a pouffé de rire et son rire s’est vite transformé en gémissements de douleur.

– Ne me fais pas rire, ça fait trop mal !

– Désolée, Tom. Je serai très sérieuse, promis.

– Et arrête de dire que tu es désolée tout le temps, c’est fatigant.

Je me suis assise sur le rebord du lit. J’ai regardé ses yeux bleus et son beau sourire qui apparaissaient entre les bandages. J’étais vraiment désolée pour lui mais je me suis retenue de le dire. J’ai pris sa main dans la mienne.

– J’ai croisé ta mère en arrivant.

– Ah.

– Elle a l’air bien.

– Oui. Elle est bien.

– Elle m’a raconté pour ton père. Pourquoi tu ne m’as jamais raconté comment il te traitait ?

Tom a fermé les yeux.

– Je ne sais pas. J’ai honte. Honte de lui. Honte de moi. Quand je pense à mon père, j’ai l’impression d’avoir à nouveau dix ans.

– Et tu n’aimes pas ça ?

– Non. Quand j’avais dix ans, je ne pouvais pas me défendre. Je devais juste baisser les yeux.

Il a relevé sa blouse d’hôpital sur son bras. Il avait la chair de poule.

– Regarde, quand je parle de lui, je ne peux pas m’empêcher de frissonner.

J’ai caressé son bras. Sa peau était douce et chaude.

– Mais tu n’as plus dix ans, Tom.

– Je sais. Mais à l’intérieur, j’ai toujours dix ans et j’ai toujours peur.

– Il n’y a plus de raison d’avoir peur.

– Tu crois ? Regarde ce qui s’est passé au parc cet après-midi.

– Je t’ai défendu.

Tom a ri puis gémi.

– On avait dit que tu arrêtais de me faire rire !

J’ai protesté.

– Mais je ne rigole pas, moi ! Tu aurais dû voir leurs têtes quand je leur ai sauté dessus !

– Vraiment ?

– Crois-moi, depuis la Mutation, je peux être très agressive.

– Alors j’imagine que je dois te dire merci ?

– Tu peux, j’ai fini au commissariat.

– Vraiment ?

Je me suis allongée à côté de lui, doucement, pour ne pas lui faire mal, et je lui ai raconté tout ce qui s’était passé. L’interrogatoire, l’Aurore, Cathy, le retour à la maison.

Nous sommes restés un moment silencieux, les yeux fixés au plafond défoncé de la chambre, et puis j’ai demandé :

– Tu ne m’avais jamais dit que tu aimais les garçons parce que tu avais honte ?

– Non. J’avais peur que tu ne comprennes pas. Et que tu ne veuilles plus me voir.

– Et pourquoi j’aurais fait ça ?

– Je ne sais pas. Je sentais bien que... que je te plaisais et je ne voulais pas te décevoir.

J’ai ricané :

– Ah ah, Tom, le bourreau des cœurs !

Il a continué, très sérieusement :

– Et puis, je ne sais pas, au fil du temps, je me suis mis à ressentir des choses pour toi. Mais je me disais que je n’avais aucune chance avec une fille comme toi.

Je suis restée sans voix puis j’ai éclaté de rire.

– Une fille comme moi ?! Avec mon corps en miettes, plein de cicatrices et ma cape de vampire ?!

– Oui, avec ton corps, tes broches, tes cicatrices et tous tes complexes.

Je n’ai pas relevé.

– Elle vient d’où, ta cape ? Pourquoi tu la portes tout le temps ?

J'ai mis un temps à répondre.

– Elle était à ma mère.

– Oh.

Après un silence, j'ai demandé :

– Tom, j'ai une question : un jour, au cimetière, tu m'as embrassée...

– Oui ? Et alors ?

– Pourquoi ?

– Pourquoi ?! Mais parce que j'en avais envie !

– Pas par pitié ?

– Non !

Il a rajouté :

– Tu es belle, Louise. Vraiment belle.

Je me suis sentie fondre.

– Mais... mais pourtant tu aimes les garçons.

– Louise, je n'ai jamais décidé d'aimer les garçons. Tu crois que l'amour c'est un interrupteur sur lequel on appuie ? Mon père pensait ça. C'est... c'est stupide !

Je me suis sentie bête alors je n'ai rien dit.

– Moi-même je n'ai pas compris ce qui se passait. Je t'ai embrassée parce que je le voulais. C'est tout. Et j'espère que toi aussi, tu en avais envie.

Il a tourné difficilement la tête vers moi.

– Oui, j'ai dit, tout doucement. J'en avais envie.

– Sur la balançoire aussi ?

– Oui. Et si je ne te dégoûte pas... j'aurais très envie qu'on recommence ici.

Tom n'a pas répondu mais ses yeux bleus parlaient pour lui. Nous voulions la même chose, lui et moi.

Je me suis rapprochée et j'ai posé mes lèvres sur les siennes. C'est moi qui l'ai embrassé et c'était bon, si bon que nos mains se sont perdues sur nos corps et que le souffle m'a manqué. Les mains de Tom se sont glissées sous mon pull et je n'ai pas pu m'empêcher de m'éloigner de lui. Il a eu l'air affolé.

– Lou, je suis désolé. Je ne voulais pas...

J'ai pris une grande inspiration.

– Tom, ce n'est pas toi. J'ai... j'ai des choses à te dire moi aussi.

– À propos de quoi ?

J'hésitais à parler mais Tom a serré ma main et ça m'a donné le courage de rester et de ne pas fuir loin de lui, loin de ce lit et de cet hôpital.

– Tu peux me dire, Louise.

– Tu me promets de m'écouter ? Sans rien dire ?

– Je te promets.

Je me suis tournée vers lui, tout contre son oreille qui disparaissait sous les bandages, et j'ai dit ce que je n'avais jamais dit.

*

C'était il y a deux ans, un soir d'été.

Sara avait décidé de faire une fête pour la fin des cours.

Il y avait Morgane, Fatia et plein de filles et de garçons du lycée. On dansait, on rigolait et on avait tous trop bu. Au cours de la soirée, dans la cuisine, j'ai croisé Fred, le frère de Sara, qui venait de rentrer du bar. Il avait l'air un peu ivre lui aussi.

Fred m'avait toujours plu. Il aimait s'amuser, il était décontracté, rebelle. Il se vantait d'avoir été refusé à l'entretien d'embauche de la papeterie.

– Jamais je travaillerai dans ce truc. Je suis pas un esclave. Je suis pas fait pour bosser en usine, moi, mon truc, c'est la liberté, comme les loups !

Quand on regardait des films d'horreur avec Sara, il venait parfois s'affaler dans le canapé à côté de nous. J'aimais le sentir tout près de moi. Ses muscles, son odeur d'homme, mélange de cuir et de tabac. Fred était toujours sympa avec moi. Il me draguait un peu, en me charriant sur mes vêtements ou sur mon maquillage. Rien de plus mais j'aimais bien ça.

Le soir de la fête, il m'a proposé une bière et on s'est installés dans des chaises longues sur la pelouse miteuse du jardin. On devait entendre les basses de la sono dans tout le quartier.

Quand je lui ai demandé où étaient leurs parents, il m'a dit qu'ils étaient partis pour le week-end chez des amis.

– Toute la maison pour nous, la liberté !

Je trouvais ça super qu'ils leur fassent confiance. Je lui ai dit que mes parents étaient coincés. La vérité, c'est qu'ils étaient en train de se séparer, je le savais. Plus rien ne marchait entre eux. Maman était débordée par son boulot. Ça n'allait pas mieux pour papa. Depuis qu'il avait appris que la papeterie allait fermer, il passait son temps dans les réunions syndicales. Il rentrait tard, elle se levait très tôt. Ils se croisaient la nuit dans leur lit. Leur amour partait en lambeaux. Je trouvais ça presque normal. La moindre discussion avec ma mère tournait en dispute. Elle reprochait à mon père de ne pas s'occuper de Satie et de la maison. Moi, elle me traitait comme une petite fille. Me refusait tout. Trouvait toujours que mes jupes étaient trop courtes, mes hauts trop décolletés. Le travail, la maison, mon père, nous, tout l'épuisait.

C'est ce que j'ai raconté à Fred, avachie dans une chaise longue.

– Un jour, je l'ai entendue dire qu'elle regrettait d'avoir eu des enfants.

Fred a haussé les épaules.

– Ben ouais, c'est ce qui arrive aux femmes de cet âge. C'est pour ça qu'il faut profiter de la vie quand on est jeune. Jeune et belle comme toi.

Il a touché ma joue en disant ça. Et j'ai eu des paillettes dans les yeux et dans le ventre. On a continué à boire, encore et encore. Fred m'a fait passer une cigarette. Je ne fumais pas mais j'ai fait comme si. C'était peut-être un joint ou autre chose parce qu'au bout d'un moment, je me suis sentie mal, vraiment mal. J'ai dit à Fred qu'il fallait que je m'allonge. On est rentrés. Dans le salon, Sara était entre les bras d'un gars du lycée. La musique était si forte que mon estomac faisait des bonds. J'ai cru que j'allais vomir. Fred a dû m'aider pour monter l'escalier. Je ne me souviens pas comment j'ai fait pour arriver jusqu'à la chambre. Quand j'ai ouvert les yeux, j'étais allongée sur le lit, j'avais froid, je grelottais. J'ai senti des mains sur mon ventre. Les mains de Fred. J'ai essayé de protester. Mais il n'arrêtait pas de dire « chut, ça va aller » au creux de mon oreille. J'ai tenté de me débattre. Il a attrapé mes poignets, si fort que j'ai hurlé. Il ne souriait plus. Et j'ai compris que j'étais prise au piège.

Sara n'a jamais rien su de ce qui s'est passé cette nuit-là, dans la chambre de ses parents.

Voilà pourquoi je n'ai pas retenu ma rage dans le parc.

Voilà pourquoi j'aurais pu tuer Fred.

Tom a tenu sa promesse. Il n'a rien dit. Il s'est contenté de caresser ma joue.

– Ensuite... je suis partie. Loin de cette chambre, loin de cette maison et loin de ce quartier. J'ai marché dans la nuit, à travers champs. Peut-être pendant des heures. Mon portable n'arrêtait pas de sonner. Sara, ma mère, mon père. J'ai marché. J'ai dormi. J'ai vomi. Je me sentais sale. Si sale. Avant l'aube, j'ai fini par répondre. C'était ma mère. Elle était furieuse. Elle voulait savoir où j'étais. Je lui ai dit que je ne savais pas vraiment. Je voyais les lumières de la papeterie au-dessus de moi. Une route en contrebas. La route qui descendait vers la vallée. Un petit pont. Rien de plus. Elle m'a répondu « J'arrive. » En attendant, je me suis réfugiée dans mon téléphone portable. C'est là que j'ai découvert une photo postée pendant la soirée. Une photo prise avec mon téléphone. Une photo volée. Fred et moi, allongés sur le lit. J'avais l'air complètement partie. Je riais bêtement. Fred, lui, souriait de toutes ses dents en me caressant le ventre. Et toutes mes amies avaient commenté cette photo avec des cœurs et des smileys aux joues roses. Ça m'a donné envie de vomir, encore. Maintenant, pour tout le monde et quoi que je dise, j'aurais passé une chouette soirée entre les bras de Fred. D'un coup, j'ai fracassé mon téléphone sur une pierre. J'ai frappé, frappé, jusqu'à ce qu'il n'en reste que des miettes. Ma mère est arrivée une demi-heure plus tard. Il faisait encore nuit. J'étais morte de froid. Pitoyable, le visage défait, les vêtements déchiquetés. Elle m'a fait monter dans la voiture. J'aurais voulu qu'elle me réconforte, comme quand j'avais six ans et que j'étais malade. Qu'elle ne me pose aucune question. Qu'elle ait un geste tendre. Mais non, ma mère était hors d'elle. On a commencé à se disputer, là, dans la voiture. Le ton est monté. Elle m'a craché que j'étais une enfant pourrie, trop gâtée. Que si je continuais comme ça personne ne m'aimerait jamais. Je lui ai répondu que je la détestais. Que je ne voulais plus la voir. Des mots comme des pierres. C'est à ce moment que quelque chose a surgi dans les phares. Une

bête. Je ne sais pas si c'était un sanglier, un chien ou un chat. Ma mère a donné un coup de volant trop violent. La voiture a percuté un arbre. Et je me suis réveillée dans cet hôpital.

*

Je me suis tue. J'ai fermé les yeux. C'était la première fois que je racontais ce qui m'était arrivé. Je l'avais fait d'un souffle. Comme on se jette d'une falaise. Tom n'avait rien dit, pas un mot et je me suis blottie contre lui parce que c'était bon d'avoir dit tout ça.

Nous nous sommes embrassés, très tendrement. Et embrassés encore.

Et ce qui paraissait impossible s'est passé sans que j'y pense. Comme si ces gestes, les caresses, les baisers, les inspirations, avaient été inscrits dans mon corps depuis toujours.

J'ai dégrafé ma cape noire. Je l'ai laissée tomber au sol comme une ombre. Un à un, j'ai ôté mes vêtements. J'ai retiré la blouse blanche de Tom.

Je me suis couchée sur lui, délicatement, pour ne pas lui faire mal.

Et nous avons fait l'amour.

Là, dans cette chambre d'hôpital, j'ai fait l'amour pour la première fois de ma vie.

*

Ça n'était pas facile de livrer mon secret à Tom. Ce n'est pas plus évident d'en parler à présent. Même aujourd'hui, ça reste douloureux. Je crois que rien ne peut refermer une cicatrice comme celle-là.

C'est pour ça que j'ai tout fait pour retarder le moment où j'en parlerais.

Si j'ai fait ce que j'ai fait ensuite, c'est parce que j'avais vécu tout ça. Que j'avais été détruite. Que je m'étais reconstruite. Et que j'ai décidé d'être moi. Juste moi.

Mais dans ce monde, être soi, c'est déjà beaucoup.

Être soi est un acte de résistance.

Le premier de tous, peut-être.

C'est à cette période-là que j'ai commencé à traîner avec Fatia, la Rouquine et les autres filles derrière le stade. Dès que je finissais les cours, je filais voir Tom à l'hôpital. Son état ne s'améliorait pas vraiment. Les médecins craignaient une infection aussi ils avaient décidé de le garder un peu plus longtemps.

La première fois où j'étais revenue au stade, j'avais apporté une ramette de papier volée au lycée ainsi qu'un peu de nourriture.

Fatia avait souri, et pour une fois, ce n'était pas de l'ironie. Elle était vraiment sincère.

– Je suis contente que tu sois venue, Lou. Viens, je vais te montrer.

Elle m'avait fait visiter le campement.

Sous la tente principale, formée par des bâches reliées entre elles, une salle commune avait été aménagée. Au milieu, sur une table de contreplaqué, s'entassaient réchauds, gamelles, casseroles, boîtes de conserve et sachets de riz. Dans un coin de la pièce, deux filles jouaient aux échecs. Une radio diffusait un morceau de rap. C'était presque chaleureux.

– Voilà, c'est ici chez nous ! Là, c'est la pièce collective. Et chaque fille a sa tente.

– Vous êtes combien ?

– Une douzaine.

Fatia m'avait expliqué que ces filles vivaient là parce qu'elles avaient été rejetées par leurs familles. Toutes avaient fini par quitter leur maison car elles ne supportaient plus les regards et les jugements de leurs parents. J'avais vraiment de la chance d'avoir papa et Satie.

– Mais aucune des filles ne regrette d'être partie, m'avait dit Fatia. Je te l'ai dit, eux et nous, c'est fini.

Quand j'avais demandé qui était cet « eux », elle avait ri.

– Les humains !

Je lui avais dit qu'elle exagérait. Que nous restions humaines, malgré tout, et que tout le monde n'était pas contre nous.

– Tu as raison, avait répondu Fatia. Ils ne sont pas contre nous. Mais ils ne sont pas avec nous non plus.

– Tu te trompes. Regarde mon père, Satie. Et Tom.

Elle avait haussé les épaules.

– Ah parce que tu crois que Tom va vouloir fonder une famille avec toi, peut-être ?

– Mais qui te parle de ça, Fatia ? ! Ce n'est pas la question ! Tu sais très bien que...

– Ouais. Tu verras, tu verras bien à ce moment-là.

Je n'avais pas insisté.

Elle avait vraiment réussi à construire quelque chose avec toutes ces filles. Une sorte de communauté. Entre elles, les Félines s'appelaient « sœurs » et, petit à petit, j'ai commencé à me sentir bien dans cette nouvelle famille.

C'est pour ça que j'y suis retournée. Sans compter que l'ambiance à la maison n'était pas terrible.

L'usine avait définitivement fermé ses portes, les machines étaient parties à l'étranger et papa, comme les autres, était maintenant au chômage.

Il y avait eu une cérémonie devant la papeterie où tous les anciens employés s'étaient habillés en noir. Une sorte d'enterrement. Papa en avait presque pleuré quand il m'avait raconté. Cette usine, elle représentait beaucoup pour les gens d'ici. C'était en quelque sorte le poumon de notre vallée. Un drôle de poumon, d'accord, il suffisait de voir les fumées jaunes qui s'échappaient continuellement des cheminées, l'odeur, la pollution, tout ça, mais un poumon tout de même. Des générations y avaient travaillé. Et son arrêt signifiait qu'il faudrait partir chercher un boulot ailleurs. Je crois que la fermeture a beaucoup joué dans tout ce qui s'est passé ensuite. Les gens étaient vraiment désespérés, ils avaient une colère en eux, la sensation d'être abandonnés, et nous, les Félines, nous en avons fait les frais.

Au lycée, les choses n'allaient pas mieux. Après l'épisode du parc, Sara faisait tout pour m'éviter et s'il arrivait qu'on se croise, elle me jetait des regards haineux. Fred n'avait pas porté plainte contre moi, les parents des deux autres garçons non plus. Mon père y était pour beaucoup, je pense. Il connaissait tous les gars qui bossaient à la papeterie et il était sûrement allé les voir pour calmer les choses.

L'histoire aurait pu en rester là mais Morgane et sa bande de la Ligue m'avaient désignée comme l'ennemie numéro un. Elle avait

tourné une vidéo où elle m'accusait publiquement de tentative de meurtre.

Un matin, papa et moi, on a découvert une inscription à la peinture rouge sur notre porte d'entrée.

« Ici vit une sale chatte ».

Les voisins, deux petits vieux, ont détourné les yeux quand mon père leur a demandé s'ils savaient qui avait fait ça. Personne n'avait rien vu, rien entendu. Ça l'a mis en rage.

– Je vais appeler la police, c'est inacceptable.

J'ai posé une main sur son épaule.

– Papa, ça ne servira à rien, tu le sais. Je l'effacerai.

Mais il n'a rien voulu entendre.

Il a téléphoné au commissariat. Quand il a dit pourquoi il appelait et qui il était, l'agent au bout du fil lui a répondu :

– Occupez-vous de votre fille, monsieur. Et il n'y aura plus de peinture sur votre porte.

– Mais... mais comment est-ce que vous pouvez...

La conversation a été coupée. Mon père a secoué la tête, impuissant.

– Tu avais raison, Lou. Il va falloir qu'on se débrouille tout seuls.

– Je nettoierai, ne t'en fais pas, papa.

Mon père devait aller pointer à l'agence pour l'emploi. Il portait un costume tout chiffonné qui le boudinait un peu et il avait tenté de camoufler sa calvitie par une raie qui divisait ses cheveux en deux au sommet de son crâne.

– Comment tu me trouves ? a-t-il demandé.

– Parfait si tu cherches un boulot d'assureur dépressif sur le point de sauter d'un pont d'autoroute. Mais sinon, tu devrais mettre autre chose.

Il m'a regardée en faisant la moue.

– D'où vient cette ironie, mademoiselle ?

J'ai haussé les épaules.

– C'est de l'honnêteté, cher monsieur. Une qualité requise pour être journaliste.

– Mouais.

Il est allé se changer et il est redescendu en jean-pull-baskets, les cheveux coiffés n'importe comment. Comme tous les jours.

– C’est mieux ? À quoi je ressemble ?

J’ai souri.

– À mon père. C’est parfait.

Il est parti à l’agence pour l’emploi après que je l’ai embrassé et lui ai souhaité bonne chance.

Il restait un peu de temps avant que j’amène Satie à l’école aussi j’ai pris un seau, du détergent et une brosse et j’ai entrepris d’effacer les insultes sur notre porte.

Je n’ai réussi qu’à étaler la peinture. Au bout d’une demi-heure, la porte était rouge.

Devant l’école de Satie, il y avait des policiers armés. Ils m’ont empêchée de passer le seuil. Pourtant j’avais vu une mère d’élève amener son enfant jusqu’à l’accueil alors j’ai protesté.

– Mais c’est mon petit frère, je vous dis !

Ils n’ont rien voulu savoir.

– Nouvelles mesures de sécurité en raison des risques d’attentat, m’a répondu un agent avec une voix de robot.

Les parents qui passaient autour de nous me dévisageaient avec crainte.

Je les ai interpellés.

– Vous me connaissez, je suis Louise, la grande sœur de Satie !

Mais leurs visages restaient fermés. J’ai alors compris ce qui se passait.

La rumeur était arrivée jusqu’ici : depuis peu, on disait que des Félines volaient des enfants. Les recherches récentes avaient prouvé que nous étions stériles. Il nous était impossible d’avoir des enfants. Quelles sortes de tests avaient-ils réalisés pour le savoir, je ne voulais même pas l’imaginer. Il n’y avait aucune preuve de ces enlèvements mais la rumeur était plus forte que la vérité et des Félines qui s’étaient trop approchées d’enfants avaient été lynchées.

Quand un attroupement a commencé à se former, j’ai compris que ça devenait dangereux. J’ai dû laisser Satie devant la porte. Il ne comprenait pas ce qui se passait.

– Viens, Louije, viens ! disait-il en me tirant par le bras.

– Non, Satie, tu dois y aller tout seul maintenant.

Mon petit frère s’est mis à pleurer.

– Satie, je ne peux pas rentrer dans l'école.
– C'est bon, je m'en occupe, a lâché une assistante maternelle rougeaude. Tu ferais mieux de partir maintenant.

J'allais partir quand elle m'a lancé :

– Et la prochaine fois, cache ton visage !

Je n'ai pas relevé, ça ne servait à rien. J'ai abandonné Satie en pleurs à cette femme et j'ai pris la direction du lycée. Ça m'a fendu le cœur mais je n'ai pas pu faire autrement. Je savais que ce n'était pas facile pour lui. Ses copains se moquaient de lui parce que sa sœur était une Obscure.

Dans le centre-ville, j'ai vu que les injures avaient éclaboussé d'autres portes : « Ici vit une bête », « Ici : chatte », « Ici : bête sauvage ». Les gens ne s'étaient même pas donné la peine de les effacer.

Les Félines que j'ai croisées portaient toutes une aube intégrale. J'étais une des seules à aller sans et, curieusement, j'ai presque eu honte de ne pas me cacher sous ce vêtement blanc. Je me sentais vulnérable, avec mon pelage visible par tout le monde. Puis j'ai pensé à Tom, à ses mains sur mon corps, au sien que j'avais aimé et caressé, et je me suis dit que non, ils n'arriveraient pas à me faire culpabiliser.

Devant le lycée, il y avait la foule habituelle des journalistes locaux et des partisans de la Ligue de la Lumière. Ils brandissaient des pancartes, criaient et vociféraient à chaque fois qu'une Féline en aube blanche s'approchait du portail. Elles n'étaient pas nombreuses, la plupart avaient renoncé à venir au lycée et préféraient aller à l'Aurore.

Des policiers filtraient les entrées et fouillaient toutes les Félines.

Je me suis approchée et une policière m'a fait signe de m'arrêter. Les autres tenaient leurs armes pointées vers moi.

Elle a jeté un œil à la carte d'identification accrochée sur ma cape noire.

– Pourquoi tu ne portes pas l'aube ?

– Parce que je n'en ai pas envie.

– Tu dois porter une aube.

J'ai haussé les épaules.

– Il n'y a pas de loi pour ça.

– La loi, c'est nous ! a crié une femme dans la foule. Il faut qu'on

puisse vous repérer de loin ! Il faut qu'on sache que vous en êtes !

Les caméras se sont braquées sur moi.

– Oui, elle a raison, a approuvé un homme. Et puis on en a assez de vos visages de bêtes sauvages !

– Couvre-toi, sale bête !

J'ai interrogé la policière en face de moi.

– Vous allez les laisser faire ?

– Je te conseille de mettre une aube. Ils en distribuent gratuitement en ville.

Ça m'a mise hors de moi aussi j'ai dit bien fort :

– Je ne porterai pas d'aube !

– Alors dégage ! a crié une voix provenant de la foule. C'était Morgane. Elle paraissait déchaînée.

Elle m'a pointée du doigt.

– Dégage !

La foule s'est mise à scander avec elle.

– Dégage ! Dégage ! Dégage !

Les gens de la Ligue se pressaient tout autour de moi. Les policiers laissaient faire. J'ai eu beau leur demander de l'aide, ils faisaient comme s'ils n'entendaient pas. On m'a poussée, tirée, j'ai reçu un coup de poing dans la tempe. Alors je me suis mise à rugir, découvrant mes crocs, et les gens se sont écartés avec des airs horrifiés.

Il y a eu un grand silence. Tout le monde retenait son souffle.

Les caméras n'avaient rien perdu de ce qui se passait. Ceux de la Ligue filmaient la scène avec leurs téléphones portables. Ils me fixaient tous.

C'est comme ça que j'ai eu l'idée.

Une étincelle soudaine.

Une réponse à la haine et à la peur.

J'ai jeté mon sac par terre.

Puis j'ai enlevé ma cape. Mon t-shirt. Mon pantalon. Mes chaussures. Et finalement mes dessous.

Je me suis mise toute nue.

Entièrement.

Parce que je n'avais rien à cacher.

J'étais comme j'étais.

Avec mon corps, ses imperfections et ses poils, ces poils qui les dégoûtaient tant.

Je me suis déshabillée dans un silence total.

Ne croyez pas que c'était facile, non. Je tremblais. Je sentais que tout pouvait basculer. Il suffisait que l'un d'entre eux se mette à crier et la foule se serait déchaînée. La colère n'était pas éteinte, elle était simplement en sommeil. Ils étaient juste sidérés par mon geste et ils n'osaient pas bouger.

Quand j'ai eu fini, j'ai relevé la tête et j'ai dit :

– Je m'appelle Louise. J'ai seize ans. Mon père travaillait à la papeterie, il vient d'être licencié. Mon petit frère s'appelle Satie, il a quatre ans. Ma mère était auxiliaire de vie, elle est morte dans un accident de voiture il y a deux ans. J'étais dans la voiture avec elle au moment de l'accident, on se disputait. J'étais en colère. En colère et le cœur et le corps en miettes parce que le frère de ma meilleure amie venait de m'agresser...

J'ai pris une grande inspiration puis j'ai dit le mot. Le mot qui était cadennassé en moi depuis trop longtemps.

– ... de me violer.

Ça m'a fait un bien fou de le dire, enfin.

J'ai continué, et dans le silence, je pouvais entendre le sang qui battait dans mes tempes.

– Après l'accident, je n'étais plus rien. Juste des plaies, des broches, des cicatrices et beaucoup de honte et de culpabilité. Alors je me suis réfugiée dans les livres. J'ai beaucoup lu et les livres m'ont aidée à guérir. Petit à petit, je me suis reconstruite. Avec le lycée, les livres et avec l'amour de mon frère et de mon père. Et avec celui d'un garçon, un garçon qui ne me considère ni comme une proie ni comme une bête. Regardez-moi ! Je suis Louise ! Je n'ai rien à cacher. J'ai le droit de vivre. Comme des millions d'autres filles. Nous avons le droit d'étudier, d'aimer, de vivre et d'être libres !

J'ai dit ça d'une traite, sans baisser les yeux ni la tête.

J'ai ramassé mes vêtements, j'ai jeté mon sac sur mon dos et je me suis avancée au milieu d'eux.

Ils se sont écartés pour me laisser passer, sans un mot.

Le vieux Bourdain a ouvert le portail.

J'ai traversé la cour du lycée. Tous les élèves me regardaient.

Trois Félines m'ont rejointe. Elles ont enlevé leurs vêtements, elles aussi. Elles étaient terrifiées, je le sentais, mais il y avait autre chose, et je ne savais pas si c'était de la peur, de la colère ou une joie indicible de ne plus avoir honte.

*

Voilà, vous comprenez maintenant qui j'étais et pourquoi j'ai fait ça.

Je n'avais rien calculé. C'est venu comme ça.

Le proviseur, Bourdain et les surveillants nous sont tombés dessus. Évidemment, les autres Félines et moi, nous avons été renvoyées du lycée.

Je me suis rhabillée et j'ai directement filé au campement derrière le stade. Quand j'ai raconté ce que j'avais fait, les filles ont poussé des rugissements.

Pour Fatia et les autres Félines, c'était un acte héroïque.

À leurs yeux, j'étais devenue une guerrière. J'avais gagné la confiance du groupe.

Ce jour-là, Fatia m'a emmenée sous un autre abri beaucoup plus petit. La Rouquine m'a accueillie à l'entrée.

– Tiens, salut ma sœur !

Fatia lui a raconté l'épisode du lycée. La Rouquine riait à gorge déployée.

– Se foutre à poil, super idée, vraiment, super idée !

Deux filles à genoux sur une bâche travaillaient sur des affiches avec des pinceaux fatigués. Du violet. Du noir. Une silhouette mi-fille, mi-chat.

– Tu te souviens, je t'avais dit qu'on travaillait là-dessus. On est prêtes. Demain soir, on va en coller partout en ville, m'a dit Fatia. On a besoin que les Félines se regroupent. Seules, on n'y arrivera pas. Et surtout pas en allant dans leurs centres de l'Aurore.

C'est vrai que les Félines étaient de moins en moins nombreuses au lycée. La plupart allaient suivre les cours au centre, je les voyais le matin dans la rue, entièrement recouvertes par leur aube immaculée. On aurait dit une procession de fantômes. D'autres ne sortaient plus,

de peur de se retrouver face à des fanatiques de la Ligue. De toute manière, la plupart des commerces nous étaient interdits. Les logos représentant une Féline barrée avaient fleuri sur les portes des magasins. Même sur celle de la boulangerie où j'emmenais Satie acheter son goûter régulièrement. Une cliente offusquée me l'avait fait remarquer avec un ton acide : « Vous n'avez pas vu le panneau ? Ici, c'est interdit aux gens comme vous ! » Rien de tout ça n'était légal mais c'était toléré, comme si nous étions des humaines de seconde classe.

– Mais qu'est-ce que tu veux, exactement ?

Fatia a haussé les épaules.

– Qu'on se regroupe. Une Féline seule est une Féline en danger. On l'était déjà quand on était des filles, maintenant c'est pire. Ces affiches, elles servent à ça, à dire aux autres qu'elles sont pas toutes seules, et c'est aussi un avertissement pour les humains.

– Un avertissement ?

Fatia s'est agenouillée près des deux autres filles. Elle a pris un pinceau et l'a trempé dans un pot. Elle a tracé des lettres sur la feuille.

– Ouais. Tu vois, quand j'écris « résistance », ça veut dire qu'on se laissera pas faire par les humains. Et qu'on rendra coup pour coup. Comme tu as fait dans le parc. Comme tu as fait au lycée.

– Ouais, on se laissera pas faire, a approuvé la Rouquine en riant. Croix de bois, croix de fer, je crache sur le paradis et sur l'enfer !

J'ai pensé à Alexia, à ces filles que j'avais vu se faire lyncher sur des vidéos, aux camps d'internement où on jetait les Félines, aux discours de haine de Savini et de la Ligue, de Morgane, aux policiers qui m'avaient humiliée au commissariat et même si je n'étais pas d'accord sur tout, j'ai su que Fatia avait raison : il fallait qu'on s'entraide.

Alors j'ai rejoint les filles et j'ai pris un pinceau.

*

Le rendez-vous était fixé au lendemain soir dans le parc du centre-ville.

Ça tombait bien, ce soir-là, on était invités à dîner chez Patricia. Elle habitait un petit appartement dans le centre-ville. Quand j'ai dit à

papa que je ne viendrais pas, juste avant de partir, il a été déçu mais il a essayé de ne pas le montrer.

– Si tu veux, j’annule, je dis que Satie est malade et on reste tous les trois ici. Je ferai du pop-corn et on écoutera des disques. Ça te dit, Lou ?

J’ai tenté de le rassurer comme je pouvais.

– Ce n’est pas à cause de Patricia mais j’ai envie de rester seule.

– Tu es certaine ?

– Oui, papa, c’est bon, je t’assure. Vas-y. Patricia sera contente de voir Satie. Et lui, il l’adore.

Mon père a froncé les sourcils. J’en avais fait un peu trop.

– Qu’est-ce que tu mijotes, Lou ? Ton copain Tom est sorti de l’hôpital ? Vous avez prévu une soirée tous les deux ?

J’ai rougi mais grâce à mon pelage, mon père n’a rien vu. Quand il a réalisé ce qu’il venait de dire, il est devenu tout aussi rouge que moi.

– Bon, d’accord, il avait fini par bafouiller, j’y vais avec Satie et tu restes là.

J’ai déposé un baiser sur sa joue.

– Merci papa.

Après leur départ, j’ai lu jusqu’à l’heure du rendez-vous. J’ai presque failli arriver en retard parce que je n’avais pas vu le temps passer.

Dans le parc, il y avait une dizaine de filles habillées de noir, camouflées sous la capuche de leurs sweats.

Fatia n’a pas pu s’empêcher de râler pour la forme.

– Tu es en retard. La prochaine fois, on t’attend pas.

La Rouquine m’a accueillie avec une grande claque dans le dos.

– Je savais que tu viendrais, ma sœur !

Nous avons pris la direction du centre-ville.

Il y avait quelque chose de grisant à marcher côte à côte dans les rues. Je pouvais le sentir dans l’air. C’était presque une joie. Dix Félines, dix filles, dix ombres aux yeux flamboyants. Nos dos étaient droits, nos chaussures claquaient sur l’asphalte, la nuit était à nous. Les quelques passants que nous avons croisés changeaient de trottoir, effrayés, et c’était comme si la peur elle-même changeait de côté. Une des Félines portait le seau de colle. Les autres avaient des pinceaux.

Notre première cible a été le centre de l'Aurore. Nous avons entièrement recouvert les murs de nos affiches. J'ai rigolé en pensant à la tête de Cathy, la responsable, quand elle découvrirait tout ça le lendemain. Nous nous sommes ensuite attaquées aux panneaux publicitaires. Nous avons rhabillé de violet et de noir les femmes à moitié nues qui servaient d'appât pour vendre des parfums, des voitures, ou des cuisines encastrées. Nous avions les mains et les poils pleins de colle mais nos sourires étaient étincelants. Rien ne pouvait nous arrêter. Nous courions sur les trottoirs, en pointant du doigt les prochaines cibles.

- Là, la pub de l'Abribus !
- Et regardez, la vitrine d'un institut de beauté !
- Ouais, vive les poils, à bas l'épilation !
- Fatia, ici, le distributeur automatique !

Nous avons recouvert la ville de noir et de violet cette nuit-là. Notre appel était partout. Le mot résistance comme un cri lancé à toutes celles qui baissaient la tête. Derrière leurs fenêtres, quelques visages hagards nous regardaient passer. On leur montrait les crocs et les gens reculaient dans l'ombre. Derrière les portes closes, des chiens excités par nos odeurs aboyaient comme des cerbères.

C'était terrible et magnifique. Nous nous sentions libres.

Mais les sirènes de la police n'ont pas tardé à déchirer la nuit.

Des gyrophares au bout d'une rue.

- Vite, on dégage, a crié la Rouquine.

Nous nous sommes mises à courir dans la direction opposée, coupant par les ruelles sombres, brisant les ampoules des réverbères pour profiter de l'obscurité. Peu à peu, les hurlements des sirènes se sont éloignés. Nous sommes arrivées aux abords de la zone commerciale, essouffées mais grisées.

Les filles se racontaient leurs exploits en boucle, le sourire aux lèvres.

Elles anticipaient l'effarement des membres de la Ligue quand ils découvriraient les affiches à leur réveil.

Quand l'ambiance est un peu retombée, Fatia a demandé :

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

La Rouquine a réfléchi un instant puis elle a dit :

- Et si on allait danser ?
 - Quoi ?
 - Ouais, ça vous dirait pas d'aller en boîte ?
- Les filles se sont esclaffées.
- Oui, allons en boîte !

*

C'était une folie, certainement très dangereuse, mais ce soir-là nous étions folles, ivres de liberté. Je n'ai même pas pensé à mon père et à Satie qui pouvaient rentrer à tout instant. J'ai approuvé en hurlant comme les autres.

On a traversé des terrains en friche et on est arrivées près de la boîte. C'était samedi et le parking était plein. On entendait la musique assourdissante à l'intérieur. Des groupes de jeunes discutaient et fumaient devant la porte. Un samedi soir comme un autre. Et pourtant, nous étions là, entre les voitures, à les épier comme si nous étions étrangères à ce monde. Cette sensation, toutes les Félines de notre groupe la ressentaient. Nous avions peur de nous montrer. Notre bel élan pour aller danser s'étiolait.

- On y va ? a demandé une des filles d'une voix hésitante.
- On y va, a répondu la Rouquine. On a pas fait tout ça pour rien, pas vrai ? On crache sur le paradis et sur l'enfer ! On y va !

Elle a craché dans la poussière.

J'ai approuvé :

- C'est vrai, elle a raison ! On y va ! À nous la piste de danse !
- Mon enthousiasme a motivé les troupes.
- À nous la piste de danse !

Nous sommes sorties de l'ombre et nous avons fendu la foule. Les jeunes se sont tous écartés pour nous laisser passer, muets et interdits.

Le videur à l'entrée, un grand Noir au crâne rasé, a toisé notre groupe. Fatia l'a fixé dans les yeux tout en posant la main sur la poignée de la porte. La même porte sur laquelle figurait un panneau « interdit aux Obscures ». Le videur n'a pas bougé. Il s'est contenté de regarder Fatia, aussi intensément qu'elle le regardait. Ça a duré quelques secondes. Il a fini par croiser les bras, très lentement, et sa

tête a pivoté vers le parking, comme s'il ne nous avait pas vues. J'ai cru deviner un sourire au coin de sa bouche. Fatia a poussé la porte et nous sommes entrées.

Immédiatement, les basses ont fait bondir mon estomac. L'air sentait l'alcool et la sueur. Une avalanche de souvenirs m'a ensevelie. J'étais parfois venue là avec Sara et Morgane. Mes parents n'en avaient rien su. Je leur racontais qu'on passait une soirée pyjamas entre filles. Quelque chose de très sage avec du pop-corn, des films d'horreur et des comédies romantiques. En vérité, dès que les parents de Sara s'endormaient, on montait se changer dans sa chambre et Fred nous conduisait jusqu'à la boîte. On passait la nuit à danser, à se laisser embrasser par les garçons, à rire pour tout et pour rien. Ça me paraissait tellement loin, c'était comme si j'avais vécu ça dans une autre vie.

– Eh, tu rêvasses ou quoi ? m'a demandé Fatia.

Je me suis ébrouée.

– Viens, on va danser, elle m'a dit en m'entraînant vers la piste.

Les jeunes se sont écartés en nous voyant arriver. Fatia et les autres filles ont retiré leurs sweats à capuche. Moi, j'ai gardé ma cape et nous nous sommes mises à danser, sans un regard pour les gens qui formaient un cercle autour de nous.

Je ne sais pas si vous avez déjà vu une Féline danser mais c'est un spectacle incroyable. C'est peut-être parce que nous ressentons la musique avec plus d'acuité. Ce soir-là, je n'avais pas l'impression de danser, j'avais plutôt la sensation d'être la musique, et c'était pareil pour toutes les autres Félines.

Nos corps tourbillonnaient. Nos hanches ondulaient. Nos crocs étincelaient sous les lumières. Nous étions belles, libres et invincibles.

La musique dérivait maintenant vers un rythme plus lent quand j'ai repéré un visage que je connaissais. Un homme brun, assez mignon, la trentaine au maximum. J'ai mis un moment à me rappeler qui il était et puis j'ai compris. C'était Le Moyne, le jeune type du ministère qui avait supervisé avec Revere les tests dans le gymnase du lycée. Il était au téléphone et il ne nous quittait pas des yeux. C'était assez incongru de le voir là. Je me suis demandé s'il ne nous avait pas suivies depuis le centre-ville. J'ai pensé qu'il appelait les flics. Il nous fallait partir, et

vite.

Je me suis tournée vers Fatia pour le lui dire mais elle n'était plus sur la piste. Elle était au bar et elle semblait avoir des problèmes avec le serveur.

Je me suis élancée vers elle et j'ai presque failli renverser une fille qui passait par là. J'ai relevé la tête : c'était Sara. Elle avait deux verres entre les mains et son menton tremblait.

Nous sommes restées face à face quelques secondes. Il y avait quelque chose d'étrange dans ses yeux. Je n'ai pas tout de suite compris ce que c'était.

– Tiens, ils t'ont laissée entrer ? elle a fini par cracher.

J'ai levé les mains en signe d'apaisement mais elle était vraiment en colère.

– Tu comptes agresser quelqu'un ce soir ? Mon frère, ça ne t'a pas suffi ?

J'ai voulu lui expliquer ce qui s'était passé dans le parc mais elle ne m'a pas laissée parler.

– Va-t'en d'ici, Louise. Je ne veux plus te voir. Personne ne veut de vous.

Sa voix était froide et ses yeux brillaient. Ils brillaient trop. Comme deux éclats de verre au fond d'une rivière. Comme ceux d'un chat.

C'est là que j'ai réalisé.

– Toi aussi ? j'ai soufflé.

Elle a secoué la tête.

– Tais-toi, tu racontes n'importe quoi.

J'ai posé ma main sur son épaule. Elle s'est débattue et un des verres s'est brisé sur le sol.

Au même moment, il y a eu un cri du côté du bar.

La musique a cessé brusquement.

Le serveur tenait sa joue ensanglantée. Fatia montrait les crocs.

– Alors, tu fais moins le malin maintenant, hein ? ! Je t'ai dit que je voulais boire un coup. Tu vas me servir ! Et tout de suite !

Tout le monde retenait son souffle. J'ai entendu des insultes dans la salle :

– Saletés !

– C'est toujours pareil avec elles !

Je me suis approchée de Fatia.

– C'est bon, laisse tomber, on y va.

Elle m'a dévisagée avec hargne.

– Résistance. Tu te souviens ? C'est ce qu'on a écrit sur les affiches.

Ça commence par là. J'ai le droit de boire un verre dans cette boîte pourrie.

J'ai essayé de l'apaiser comme je pouvais. Les choses pouvaient dégénérer à tout moment.

– Fatia, il y a des choses plus importantes que ça. Viens, on y va.

Le serveur, la joue lacérée et la main tremblante, a posé un verre devant elle.

Fatia l'a vidé d'un trait et elle a souri.

Elle s'est tournée vers la salle et elle a demandé :

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez un problème ?

Les jeunes ont baissé la tête.

La Rouquine m'a regardée et elle a haussé les épaules, comme si elle était désolée.

Nous avons alors entendu des sirènes de police à l'extérieur de la boîte.

J'ai crié :

– Les flics, on y va !

Toutes les Félines se sont mises à courir vers la sortie.

Sur le parking, les gyrophares de deux voitures éclaboussaient la nuit. Les policiers enfilaient leurs gilets pare-balles.

Nous avons filé en direction des terrains en friche.

Ils ont tenté de nous poursuivre mais ils n'ont pas pu nous rattraper. L'obscurité n'avait pas de secret pour nous.

Elle était aussi lumineuse que le jour.

*

Évidemment, nos affiches et notre sortie en boîte ont provoqué un petit scandale.

Les journalistes du coin se sont inquiétés de la « radicalisation » des Obscures et les fanatiques de la Ligue ont travaillé pendant des heures pour arracher toutes les affiches.

Mais en fait, ce qui a eu le plus d'impact, c'était ce que j'avais fait au lycée quelques jours auparavant.

– Alors, c'est la révolution ? m'a demandé Tom quand je suis arrivée à l'hôpital.

Il était allongé dans son lit. La peau qui apparaissait entre les bandages était encore violacée. Presque aussi bleue que ses yeux.

Je me suis assise au bord du lit et j'ai embrassé ses lèvres.

– De quoi tu parles ?

– De la télé. On ne voit que toi.

Il a allumé l'écran au mur et il a mis une chaîne d'informations.

C'était une séquence filmée devant le lycée le jour où je m'étais déshabillée. Tout ce que j'avais dit avait été capté par les caméras des journalistes. Ça faisait une drôle d'impression de m'entendre. Comme si c'était moi et quelqu'un d'autre en même temps. Je semblais forte, sûre de moi. Bizarrement, ça ne m'avait pas dérangée de me déshabiller devant tout le monde. Ça avait été bien moins dur que de révéler ce qu'avait été ma vie jusqu'à aujourd'hui.

Le présentateur commentait les images.

– L'exemple de la jeune Louise a poussé un certain nombre d'Obscures à faire de même. Sur les réseaux sociaux et dans plusieurs villes, les Obscures se déshabillent en signe de protestation.

On voyait des Félines se dénuder dans des boutiques de vêtements, à la piscine, devant des centres de l'Aurore ou des mairies, à chaque fois sous les regards médusés des passants et bien vite embarquées par les policiers. Sur plusieurs autres extraits, des militantes Bi brandissaient des pancartes : « Je suis Louise ».

– Tu vois, a dit Tom, tu es célèbre !

– Le gouvernement a mis en garde les Obscures, a ajouté le présentateur. Cela représente un trouble à l'ordre public. Les contrevenantes s'exposent à...

J'ai pris la télécommande et j'ai éteint la télé.

Tom a caressé ma joue.

– Je suis fier de toi, Louise.

Je n'ai rien dit.

– Et je t'aime.

– Moi aussi.

Nous nous sommes embrassés puis je lui ai raconté notre campagne d'affichage sauvage la nuit dernière.

Tom a eu l'air impressionné.

– T'es une vraie révolutionnaire, Lou !

– Oui, bon, ensuite on est allées en boîte.

– La révolution doit bien commencer quelque part !

– Tu aurais dû entendre le savon que m'a passé mon père quand je suis rentrée au milieu de la nuit.

Tom devait sortir le lendemain. Je lui ai promis de le présenter aux Félines derrière le stade.

Nous nous sommes quittés sur un baiser interminable qui a dilué le monde alentour. C'est le toussotement d'une infirmière qui a séparé nos lèvres.

– Les visites sont terminées, a-t-elle dit d'un air renfrogné.

Je suis repartie sur mon vélo rose. Le monde semblait à portée de main. Je m'émerveillais de tout. Le froid mordant de la nuit. Les lumières de la ville. Le craquement des feuilles mortes quand je roulais dessus.

Mon père m'attendait sur le canapé. Il venait de coucher Satie.

Lui aussi avait vu la vidéo tournée devant le lycée. Il m'a serrée dans ses bras.

– Je ne savais pas, Lou. Je suis désolé. Pourquoi tu n'as rien dit ?

Pendant toutes ces années, je n'avais jamais osé parler de ce qui m'était arrivé à la fête de Sara. Ni de la dispute avec maman.

– Parce que j'avais peur. Parce que j'avais honte.

Papa avait les larmes aux yeux. Je voyais qu'il cherchait ses mots et qu'il n'arrivait pas à les trouver. Tout comme je n'avais pas trouvé les miens pour raconter tout ça.

– C'était Fred, le frère de Sara ? a fini par demander mon père.

Je me suis contentée d'acquiescer.

– Demain, j'irai voir ses parents. J'irai leur expliquer ce que...

– Papa, ses parents n'y sont pour rien. Ni eux ni Sara n'étaient au courant.

Mais mon père ne m'écoutait pas. La colère bouillonnait dans ses poings et dans sa voix.

– On ira à la police. À la première heure, je pousserai la porte de ce

foutu commissariat et ils ont intérêt à nous recevoir.

J'ai posé ma main sur la sienne.

– Papa.

– Ne t'en fais pas, Lou. On ira porter plainte et je te jure que...

– Papa !

Il a cligné des yeux, comme s'il découvrait subitement que j'étais là.

– Quoi ?

– Tu sais qu'on ne peut pas aller voir la police. Je suis une Féline.

Tu sais ce qu'ils diront.

Il s'est mordu les lèvres. Il savait que j'avais raison. La police n'avait rien fait pour Tom ou les inscriptions sur notre porte, ils ne feraient rien pour ça non plus.

– Je ne comprends pas... je ne comprends pas comment on peut faire... ça. Quel monstre il faut être pour faire ça. Pour te faire ça à toi, mon bébé.

Il n'a pas pu empêcher les larmes de couler sur ses joues.

On s'est serrés l'un contre l'autre. Il n'y avait rien d'autre à faire. Nos corps l'un contre l'autre, c'était la meilleure façon de dire qu'on se comprenait. Que tout ça avait été un immense gâchis. Que la vie continuait, malgré tout. Que l'amour était là, encore.

Mon père a essuyé ses larmes.

– Ce que tu as fait au lycée, c'était très courageux. Maman aurait été fière de toi.

– Merci, papa.

– Je te jure, elle aurait été vraiment fière de toi. Et moi aussi, je suis fier de ma grande fille.

Mon cœur a fondu.

– Allez viens, m'a lancé mon père en m'entraînant dans la cuisine.

Il a ouvert un bocal de pêches au sirop dans lequel nous avons pioché à coups de petites cuillères. Nous n'avons pas parlé pendant un grand moment. Mais ce n'était pas un silence gêné. C'était juste réconfortant.

– Des journalistes ont appelé pour te parler, a dit mon père, la bouche pleine. Il y a bien eu dix appels depuis que je suis rentré.

– Qu'est-ce que tu leur as dit ?

– Je les ai envoyés promener. Ils travaillaient tous pour des torchons

à scandales. Ils ne s'intéressaient pas vraiment à ton histoire. Ils voulaient juste un scoop. Il y en a un qui m'a même proposé de l'argent pour t'interviewer, tu imagines ? Au bout d'un moment, je n'ai plus répondu. J'ai laissé sonner.

– Et Satie, ça va ?

– Ça va, je crois que ce n'est pas facile à l'école. Ses copains savent que tu es une Féline. Ils se moquent un peu de lui. Lui, il ne comprend pas trop. Tu es sa sœur. Point.

J'ai eu du mal à avaler.

– Tu sais ce que c'est, les gamins ne se font pas de cadeaux. Mais en tout cas, Satie s'est bien amusé aujourd'hui.

– Comment ça ?

– Le téléphone qui sonnait, ça agaçait ton petit frère. Il me demandait à chaque fois qui appelait et pourquoi je ne répondais pas. Je suis monté à l'étage pour me changer et tout d'un coup, la sonnerie s'est arrêtée. Quand je suis redescendu Satie n'était plus dans le salon. Tu sais quoi ? Il était au téléphone ! Il avait décroché et il était en train de raconter sa journée au journaliste ! Il décrivait en long et en large « la zortie à la pijine », qu'il avait « nazé » dans le grand bain avec la « maitreze », tout ça ! J'ai essayé de ne pas rire mais je te jure que c'était difficile. Au bout de deux minutes, le type a fini par raccrocher. Quand ça a sonné de nouveau, Satie m'a demandé s'il pouvait répondre, je l'ai laissé faire en lui conseillant de ne pas oublier de parler des jeux à la récréation.

Nous nous sommes mis à rire, si fort que nous nous sommes presque étranglés avec nos morceaux de pêches.

C'est à ce moment-là qu'il y a eu un grand bruit dans le salon.

Nous nous sommes précipités.

La fenêtre avait volé en éclats.

Un pavé venait d'atterrir sur le tapis. Un bloc noir aux arêtes tranchantes.

Après un moment, nous nous sommes approchés de la fenêtre.

À l'extérieur, des hommes en blanc braquaient des lampes torches sur notre maison. Certains d'entre eux avaient des fusils. Ils montraient la fenêtre en riant et en poussant des cris de bête.

– Eh, le singe, tu dors ?

– Alors il fait chaud dans la tanière ?

– Viens un peu par-là, on a des rasoirs. On va te faire une beauté !

Mon père a serré les poings et il s'est avancé vers la porte. J'ai tenté de le retenir.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Reste là.

– Non, papa, s'il te plaît, n'y va pas !

Il a posé une main sur ma joue.

– C'est bon, Lou. Il n'y a rien à craindre. Monte dans la chambre de Satie.

Il a ouvert la porte et il est sorti, les mains dans les poches.

Je suis restée là, au pied de l'escalier, dissimulée dans l'ombre.

D'où j'étais, je voyais le dos de mon père, les visages haineux de tous ces hommes, l'acier de leurs fusils. Plus loin dans la rue, on entendait des cris et des coups de feu.

– Qu'est-ce que vous voulez ? a demandé mon père, très calmement, comme si aucun pavé ne venait de fracasser la fenêtre de notre salon.

Les hommes se sont regardés.

L'un d'eux a lancé :

– Elle est là ?

– De qui vous parlez ?

– Tu sais très bien de qui on parle, a craché l'homme. Pourquoi elle sort pas ?

– Ma fille est une adolescente. À cette heure-ci, elle dort avec son frère.

Ils ont ricané.

– Ta fille, hein ? Comment tu peux encore l'appeler comme ça ? T'as vu à quoi elle ressemble ?

Je ne voyais que le dos de mon père. Il se tenait bien droit.

– Ce que je vois, ce soir, ce sont des hommes pleins de colère.

– Y'a de quoi, non ?

– Tu sais qu'elles sont dangereuses !

– Ma fille a surtout peur de vous, a dit mon père.

– Elle a bien raison, a approuvé un des hommes en riant.

Les pinceaux des lampes torches fouillaient l'obscurité.

– Vous êtes des hommes et vous vous en prenez à des jeunes filles. Je ne vois pas ce qu'il y a de glorieux à ça. Et encore moins ce qui peut vous amuser.

Celui qui avait ri a pris son fusil et il s'est approché de mon père.

– Tu vois pas comment tout va mal, ici ? La papeterie a fermé, y'a pas de boulot... et maintenant y'a ces choses qui sont partout. On peut pas laisser faire sans rien dire !

Papa a hoché la tête.

– C'est quoi le rapport avec ma fille, dis-moi ?

L'homme s'est tourné vers les autres, comme s'il cherchait de l'aide, une réponse. Mais tout le monde se taisait.

– Moi aussi j'ai perdu mon boulot, a dit mon père. Ma fille n'est pour rien dans tout ce qui arrive. Rentrez chez vous avant de faire des bêtises.

Il y a eu quelques secondes de flottement. Certains semblaient sur le point de partir mais celui qui s'était approché a fait une grimace.

– Allez, assez parlé. Laisse-nous passer.

Papa n'a pas bougé.

L'homme a brandi son arme.

– Laisse-nous passer !

J'étais prête à bondir mais mon père s'est avancé et il a planté sa poitrine devant le canon du fusil.

– Je vous connais, il a dit d'une voix très calme. Je vous connais tous ici.

Il a cité leurs noms, un par un. Et il a ajouté :

– J'ai travaillé avec vous à l'usine. Je sais que vous êtes des types bien. Et je sais que vous êtes en colère. Mais il y a une chose que je ne vous laisserai pas faire. Jamais. C'est faire du mal à ma fille. Vous entendez ? Si vous voulez vous en prendre à elle, il faudra me tuer.

Les hommes baissaient la tête.

– Allez, c'est bon, a lancé l'un d'entre eux. On y va, on continue.

– Ouais, on continue.

Quelqu'un a tapé sur l'épaule de celui qui tenait le fusil.

– Laisse-le, il changera bientôt d'avis.

L'homme a baissé le canon de son arme.

– Ouais, et Savini s'occupera de toi.

Ils ont disparu dans la nuit qui résonnait de cris, de coups de feu et de bris de verre.

Papa est entré dans la maison. Il a refermé la porte. Et j'ai vu sa main qui tremblait sur la poignée.

*

Je sais que ce que j'ai dit devant le lycée a touché beaucoup de

monde, que certaines de mes phrases ont été reprises comme des slogans. Tout ça parce que j'étais la première à oser m'exprimer.

En fait, ce que j'ai réalisé à ce moment-là, c'est que je n'étais pas seule. Mon histoire, c'était celle de millions d'autres filles. Le viol, l'exclusion, la honte, la solitude : elles se sont reconnues dans ce que je disais.

Et c'est ça qui a fait germer l'idée de la Marche des Félines.

Ça s'est organisé en quelques jours sur les réseaux sociaux. Un appel à manifester dans toutes les villes a été lancé pour le samedi suivant. Un peu partout, les Félines se préparaient. L'idée était simple : nous débarrasser de nos vêtements ou des aubes intégrales et nous montrer nues, entièrement nues. C'était une manière de dénoncer la ségrégation et la répression dont nous étions victimes, de nous affirmer. Nous voulions montrer à tout le monde que les Félines étaient là, qu'ils le veuillent ou non, et qu'elles avaient des droits. Autant de droits que les autres.

Les filles derrière le stade étaient enthousiastes.

Quand je suis arrivée, Fatia m'a fourré une affiche entre les mains.

– Regarde !

Sur le papier, on reconnaissait mon profil et ma cape. Au-dessus était écrit « Je suis moi. Je suis Louise. »

– C'est gentil, Fatia. Mais je crois que tu te trompes.

– Mais non, tu es devenue une icône.

– Je ne veux pas être une icône. Nous n'avons pas besoin d'icônes.

Avant qu'elle ne proteste, j'ai filé dans la tente où les filles avaient commencé à peindre des banderoles. J'ai pris un pinceau, je l'ai trempé dans un pot de peinture noire et j'ai recouvert « Louise ». Ne restait que « Je suis ».

J'ai relevé la tête vers elle.

– Je suis, c'est pas mal, mais je crois qu'il y a mieux.

D'un trait, j'ai effacé « Je suis » et j'ai plongé mon pinceau dans la peinture violette.

J'ai écrit : « Nous sommes ! »

Je lui ai tendu l'affiche, dégoulinante de peinture.

– « Nous sommes », ça c'est vraiment nous.

Fatia m'a regardée avec un sourire.

– Ouais, ça sonne bien « Nous sommes ».

Les filles autour ont approuvé.

L'une d'entre elles a dit :

– Oui, nous sommes, c'est mieux. Nous sommes... nous sommes des Félines !

Une autre a ajouté :

– Et nous sommes en colère !

Et puis ça a été un tourbillon de cris et d'idées :

– Nous sommes l'étincelle !

– Nous sommes le feu !

– Nous sommes l'orage !

– Nous sommes amoureuses !

– Nous sommes des princesses !

– Des princesses à poils !

– Nous sommes des sorcières !

– Maléfiques !

– Étranges !

– Puissantes !

– Terrifiantes !

– Extraordinaires !

– Nous sommes complètement dingues !

Nous avons toutes explosé de rire.

Quand le calme est revenu, j'ai dit :

– Nous sommes l'avenir. Et nous sommes déjà là.

Pour préparer la Marche, nous avons peint des banderoles sans relâche. Mon père approuvait ma démarche et comme j'avais été renvoyée du lycée et qu'il était hors de question que je suive les cours de l'Aurore, je passais toutes mes journées derrière le stade. Il y avait une trentaine de Félines qui vivaient là à présent. Certaines étaient de notre ville. D'autres avaient été attirées par les affiches ou par la vidéo du lycée. Elles venaient d'un peu partout, elles étaient toutes différentes, elles parlaient de tout, sans tabou et sans jugement. Lesbiennes, fugueuses, croyantes, véganes, athées, bipolaires, réfugiées... toutes les filles avaient leur place.

Les réfugiées nous avaient raconté comment elles avaient fui leur pays. Ces Félines avaient parcouru des milliers de kilomètres, elles

avaient bravé le désert, la mer, les passeurs. Et arrivées ici, elles avaient encore dû fuir la police. Une horreur. Mais là, avec nous, elles avaient retrouvé un peu d'espoir.

La Mutation, et les bouleversements qu'elle avait entraînés dans nos certitudes, était devenue un trait d'union.

Vous savez, c'était si enthousiasmant de discuter, d'échanger des idées, d'imaginer ce que pourrait être une société où nous aurions notre place. Pourtant, petit à petit, deux tendances opposées se sont exprimées. Certaines filles pensaient que les humains finiraient par nous accepter telles que nous étions. D'autres étaient déterminées à abandonner définitivement tout contact avec les hommes. Les débats étaient particulièrement virulents.

– Sans même parler de nous, regarde ce que les hommes font à notre planète, m'avait lancé la Rouquine. Tout est pollué, les animaux disparaissent, des sœurs se noient en essayant de fuir leur pays, les banques font toujours plus de profits, il n'y a jamais eu autant d'argent et pourtant les usines ferment et des gens dorment dans la rue. Tu te reconnais là-dedans ?

Une partie des Félines avait approuvé :

– C'est vrai, elle a raison !

Ce discours me rappelait celui de papa. J'avais tenté d'argumenter, même si je ne pouvais pas lui donner entièrement tort.

– Non mais il n'y a pas que ça. L'humanité, c'est aussi la science, les arts... la littérature, la peinture !

La Rouquine avait tempéré son discours.

– Ouais, bon d'accord, il y a des choses bien aussi.

Fatia avait surenchéri avec un ton narquois.

– Eh Lou, tu as oublié des trucs. Y a aussi faire la bouffe, la lessive, les mômes, être belle, se taire, tout ça, tout ce qui est réservé aux femmes depuis toujours. Est-ce que ça change quelque chose qu'on ait des poils ou pas ? Est-ce qu'ils ne nous traitaient pas déjà comme ça avant ? Quand on n'avait pas plus de poils qu'eux ? Elle est sympa d'avoir pensé à nous, l'humanité, hein ?

– Mais non, Fatia, tu mélanges tout. Ça n'a rien à voir !

– Ah ouais ? Vas-y, explique.

J'ai pris une grande inspiration avant de me lancer.

– C'est la société, notre société, qui a enfermé les femmes dans ces tâches-là. Parce qu'elle est gouvernée par les hommes, depuis longtemps. Là, je suis bien d'accord avec toi. Mais ce n'est pas l'humanité. L'humanité, c'est nous. Nous tous. Le monde, c'est ce qu'on en fait. Et on est capables de grandes choses.

Fatia avait fini par approuver en faisant la moue.

– Pour une fois, tu as raison. Maintenant qu'on est plus fortes qu'eux, on va leur montrer qui on est !

La Marche des Félines était censée être pacifique mais je craignais des débordements. Je savais bien que Savini se servirait du moindre prétexte pour durcir son discours contre nous et que le gouvernement ne pourrait que lui emboîter le pas.

– Il faut que nous restions pacifiques. On peut être radicales sans être violentes ! Nous allons nous battre avec nos armes, pas avec les leurs !

Un grand brouhaha avait clos toute discussion.

L'arrivée de Tom dans notre groupe avait aussi posé quelques problèmes.

Nous étions à peine descendus de sa mobylette que Fatia m'avait bondi dessus.

– Qu'est-ce qu'il fait là ? On ne veut pas d'homme avec nous !

Je l'avais entraînée plus loin et j'avais essayé de la convaincre.

– Oui, Tom est un garçon mais il nous soutient.

– Ouais, tu dis ça parce que tu es amoureuse de lui.

– Et alors ? « Nous sommes », tu te rappelles, Fatia ?

– Très bien. « Nous sommes », c'est pour les Félines.

– Être Féline, c'est quoi pour toi ? Juste avoir un chromosome O et des poils, c'est ça ? Tom est avec nous, c'est tout ce qui compte.

Fatia avait secoué la tête.

– C'est un homme avant tout. Il nous trahira, Lou. Il te trahira.

– Fatia ! On ne peut pas se diviser maintenant. Si nous sommes des sœurs, pourquoi est-ce qu'on n'aurait pas des frères ?

Elle avait haussé les épaules.

– Comme tu veux, Lou. Mais tu te trompes.

Les choses étaient plus détendues avec les autres filles. Tom avait apporté des bombes de peinture de son atelier comme une offrande,

un signe de paix et il était particulièrement doué pour tracer des lettres nettes et impeccables sur les banderoles. La Rouquine l'avait immédiatement adopté.

– Dis donc, t'as un sacré coup de pinceau, mon frère ! avait-elle déclaré en lui tapant dans le dos.

En plus des banderoles, nous avons peint des pancartes à l'effigie d'Alexia. Nous avons reproduit un portrait d'elle qui avait été publié dans la presse, et au-dessus, nous avons inscrit sa date de naissance et celle de sa mort.

Dans la semaine, Savini a annoncé qu'il tiendrait un grand rassemblement national de la Ligue le jour même de la Marche des Félines. Une manœuvre grossière pour tenter d'éclipser notre mouvement.

Nous étions déterminées à réunir plus de monde que lui et à faire beaucoup plus de bruit.

*

Nous nous sommes retrouvées dans le parc au petit matin.

Nous étions une cinquantaine. Je ne connaissais pas toutes les Félines présentes. En discutant avec elles, j'ai compris que c'était la première fois qu'elles sortaient de chez elles depuis leur Mutation. Quand elles avaient vu les appels à manifester sur les réseaux sociaux, elles avaient décidé de nous rejoindre.

Sara n'était pas là. Pourtant, j'en étais certaine, elle aussi était en train de se transformer.

Une trentaine d'hommes et de femmes sont venus se mêler à notre groupe, pour la plupart des membres des familles des Félines. Il y avait aussi des amis, des garçons et des filles qui acceptaient à visage découvert d'assumer leur amitié, au risque d'être traités de Bi.

Quand mon père et Satie sont arrivés, je leur ai présenté Tom. Ils se sont serré la main.

– Heureux de te rencontrer, a dit mon père.

Je n'ai rien compris de ce qu'a bafouillé Tom. Il était si rouge que son visage s'est mis à ressembler à une pomme.

Satie, qui depuis le début le regardait avec un air méfiant, a explosé

de rire.

Ça a immédiatement détendu les choses.

J'étais vraiment fière que mon père soit venu. Je savais que Patricia et lui, ce n'était plus vraiment ça. Papa m'avait avoué à demi-mot qu'ils s'étaient disputés à propos de moi. Patricia pensait que les Félines devaient suivre les cours dans les centres de l'Aurore plutôt qu'au lycée. Papa lui avait répondu que je n'étais pas une Féline mais que j'étais sa fille et que j'avais droit à la même éducation que toutes les autres adolescentes de ce pays. « Jamais ta mère n'aurait osé dire quelque chose comme ça » m'avait raconté mon père.

La veille, je m'étais rendue au cimetière. J'avais déposé quelques fleurs coupées sur la tombe de maman. Le crissement du gravier sous mes pas ne m'avait pas semblé aussi triste qu'avant. J'avais passé de longues minutes, les yeux fermés, face à la stèle. Je pensais à maman. Aux bons moments que nous avions partagés. À ses paroles, quand elle me disait : « Lou, j'aimerais que tu fasses tes propres choix. Pas ceux qu'on te dicte. » Je crois que je comprenais, à présent, ce qu'elle voulait dire. Les trilles d'un rouge-gorge perché dans les frondaisons d'un cyprès m'avaient tirée de mes pensées. J'avais souri à l'oiseau et j'avais quitté le cimetière d'un pas léger. C'est aussi pour ma mère que j'allais mener ce combat.

Soudain, les conversations se sont éteintes, en même temps que les réverbères. Le jour se levait. Il y avait un grand silence. Une poignée de journalistes se tenaient à l'entrée du parc. Leurs caméras étaient braquées sur nous. Pas un mot n'avait été prononcé mais nous savions toutes que c'était le moment.

Malgré le froid de décembre, une à une, nous avons commencé à nous dénuder.

J'ai enlevé ma cape et je l'ai tendue à mon père. Cette cape, qui avait appartenu à maman et qui avait longtemps été comme une carapace pour moi, je n'avais plus à me cacher dessous.

Vestes, pulls, chaussures, jeans, sous-vêtements, nous avons tout enlevé. Tout, même les cartes d'identification que nous étions obligées de porter en permanence. Nous nous sommes montrées telles que nous étions. C'était impressionnant de voir tous ces corps, tous ces pelages. Dans l'air vif du matin, je sentais l'odeur de tous ces corps. Une

cinquantaine de parfums différents.

Je sais que pour vous nous sommes toutes identiques. Un visage, des membres, des poils, c'est tout ce que vous voyez. Pour la plupart des gens, nous sommes pareilles à des animaux, interchangeables, indéfinies.

Et pourtant, ce matin-là, nos différences sautaient au visage. Nous étions aussi différentes qu'avant, en fait. Sauf qu'avant nous n'assumions pas nos corps.

On nous dictait comment être. On nous répétait sans cesse « Sois belle et tais-toi. » On nous voulait fines, glabres et douces. On décidait quelle devait être la taille de nos jambes, la forme de nos seins. Et là, dans le parc, alors que les filles se déshabillaient sans honte, j'ai réalisé que ces poils sur nos corps nous avaient affranchies de tous les codes, de toutes les modes. Nous étions rousses, blondes, brunes. Nous étions enrobées, maigres, petites ou grandes. Oui, nous étions tout ça mais nous étions enfin nous-mêmes. Différentes et fières de l'être.

Nous avons déplié nos banderoles où le « Nous sommes » écrit en violet et en lettres capitales, suivi par tout un tas d'adjectifs que chacune avait choisis, et nous avons pris la direction du centre-ville.

Je marchais, le dos bien droit, et je serrais la main de Tom avec fierté.

Des filles enlaçaient leurs parents, leurs amis, et avançaient côte à côte. Plus loin dans le cortège, deux Félines s'embrassaient. D'autres brandissaient le portrait d'Alexia. Les caméras capturaient toutes ces images et c'était vraiment beau à voir.

Nous avons commencé à lancer nos slogans.

- Nous sommes !
- Plus de mensonge, plus de honte !
- Nous sommes l'avenir.
- Et nous sommes déjà là !

Scandés d'une voix d'abord mal assurée, la foule s'est peu à peu emparée des mots que nous avons préparés et bientôt les slogans ont réveillé la ville assoupie.

- Nous sommes l'avenir, hurlait une partie des manifestants.
- Et nous sommes déjà là ! répondait la seconde moitié.

Autour de nous, le dispositif policier était impressionnant. Les

agents en tenue antiémeute verrouillaient toutes les rues. Certains tenaient des chiens en laisse. Ils avaient ôté leurs muselières et les chiens aboyaient rageusement à notre passage.

Les membres de la Ligue étaient venus en masse. Habillés de blanc, on les a repérés de loin, de l'autre côté des cordons de police. Évidemment, ils étaient déchaînés. Il y a eu des cris et des insultes. Les mêmes que d'habitude, pas besoin de vous les répéter, on ne peut pas dire que Savini et ceux de la Ligue ont beaucoup d'imagination. Les Félines sont restées calmes. Il y a bien eu quelques feulements mais la consigne que nous nous étions fixée était claire : ne pas répondre aux provocations, ne pas leur donner un prétexte pour que la manifestation finisse en bain de sang. Notre nudité, notre calme, notre énergie et notre détermination étaient nos meilleures armes.

Nous avons continué à défiler, pacifiquement. Les gens nous regardaient passer, partagés entre sidération et indignation. Une ou deux personnes nous ont rejoints et elles ont été applaudies mais la majorité nous insultait. Je sentais la tension monter.

Quand le cortège est passé devant le centre de l'Aurore, les Félines se sont mises à huer. Certaines ont renversé des poubelles devant la porte. D'autres ont collé des affiches sur les murs. Une aube intégrale a été tirée d'un sac et j'ai vu Fatia y mettre le feu.

Les slogans se durcissaient alors que l'aube flambait :

- Nous sommes l'avenir.
- Plus de mensonges, plus de honte !
- À bas Savini !
- À bas la Ligue !
- Félines, résistance !

J'avoue que moi aussi j'étais galvanisée par cette scène. Le gouvernement, sous la pression de Savini, nous humiliait depuis des semaines. C'était bon de voir cette prison de tissu partir en fumée et sentir l'air gronder de toute cette colère !

Pourtant, quand j'ai entendu des coups contre la porte et des slogans comme « À bas les humains ! » « À bas les hommes ! » « Mort à Savini ! », j'ai su que ça risquait de mal tourner. Un rien pouvait compromettre notre marche. Je suis allée voir Fatia et les Félines les plus radicales pour tenter de les calmer.

– Arrêtez, les flics sont au bout de la rue, ils vont nous charger.
Fatia a ricané.
– Et alors ? J'ai pas peur d'eux.
– Ne leur donnez pas un prétexte, les filles. Savini et les autres n'attendent que ça.

– Elle a raison, a dit mon père qui venait de me rejoindre. Essayez de rester calmes.

Deux filles ont repoussé mon père.

– Dégage, l'humain ! On a pas besoin de toi !

Mon père a reculé. À ses côtés, Satie s'est mis à pleurer.

J'ai feulé.

– Ne les touchez pas, c'est ma famille !

– Et alors, qu'est-ce qu'on en a à faire ? m'a lancé une fille.

– Ta famille, c'est nous ! a dit l'autre.

L'aube finissait de brûler à nos pieds. Il ne restait qu'un tas de tissu rougeoyant.

Des filles continuaient à vouloir enfoncer la porte du centre.

J'ai pris Fatia par les épaules.

– On a pas besoin de ça, tu le sais. Nous pouvons revendiquer sans violence !

Mais elle ne voulait rien entendre.

– Lou, tu ne sais rien de la vie de ces filles. Elles ont vécu des choses terribles. Elles veulent la vengeance !

– Et moi, Fatia ? Moi aussi j'ai vécu des choses affreuses, tu le sais très bien. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Elle a été obligée d'acquiescer.

– Je sais aussi ce qui t'est arrivé avec ta famille. Mais ce n'est pas en défonçant une porte et en mettant le feu à ce local stupide qu'on réparera le passé. Ça ne marche pas comme ça. Et encore moins si on se divise !

Après un temps, Fatia a esquissé un sourire.

– D'accord, Lou, d'accord. On va faire comme si tu avais raison.

– Radicales, mais sans violence.

– Ouais. Radicales.

Nous sommes allées voir les filles les plus excitées et nous les avons convaincues de se calmer et de continuer la marche.

– Qu'est-ce qu'elles ont ? m'a demandé Tom. Elles veulent que ça dégénère ?

– Il faut les comprendre. Elles sont en colère.

– On est tous en colère, Lou. Mais si elles continuent comme ça...

– Je sais bien.

Mon père nous a rejoints. Satie sanglotait encore, je l'ai pris entre mes bras.

– Il vaut mieux rentrer, a dit mon père. C'est trop difficile pour ton petit frère.

J'ai secoué la tête. Je savais que ce « difficile » voulait dire « dangereux ».

– Rentrez, vous. Moi je reste.

– Lou, ce n'est pas raisonnable.

– Ça va, je ne suis pas toute seule. Et tu sais pourquoi je dois être ici et maintenant.

– Louije, viens à la maison, m'a supplié Satie.

– Je ne peux pas mais ne t'en fais pas, je reviendrai.

Mon père a frotté son crâne dégarni.

– Tu es têtue comme ta mère.

– Je sais, j'ai répondu.

Je lui ai promis que je ferai attention, que je partirai si jamais les choses tournaient mal.

J'ai dû promettre au moins trois fois.

Lui aussi était têtue. Aussi têtue que moi.

Mon père m'a embrassée sur la joue.

– Sois prudente, Lou.

Tom et moi avons continué la marche. Nous avons traversé le centre-ville. Les vitrines de plusieurs magasins ont été taguées. J'ai vu la Rouquine et une paire d'autres filles s'en donner à cœur joie avec leurs bombes de peinture. Leurs tags étaient inspirés : « Nos poils sont désordres ! », « Félines : ça tombe pile-poils », « La police, c'est rasoir », « Attention : poils à gratter ! », « Vos règles, ça nous fiche de mauvais poils », « La toison est d'or », « Un poil ça va, un million, bonjour les dégâts... », « Épilez-vous, nous on s'poile », « Épile épile et psychodrame ! ». La Rouquine avait du talent, une vraie poète de la rue !

Nous avons passé le pont qui coupait la ville en deux.

Autour de l'église, les membres de la Ligue formaient un cordon, comme si nous avions pu par notre seule présence souiller le bâtiment. Leurs slogans couvraient presque les nôtres : « Nous sommes la Lumière ! » « Nous sommes du côté de Dieu ! » « Et Dieu est à nos côtés ! » Morgane était parmi eux. Le crucifix étincelait à son cou. Elle paraissait plus déterminée que jamais. Non loin, j'ai également aperçu le père d'Alexia. Il a blêmi en voyant le portrait de sa fille que tenaient des manifestantes.

Nous aurions pu les ignorer et continuer notre marche. Mais les Félines voulaient en découdre. Nos deux groupes se sont fait face. Slogans contre slogans. Salves d'insultes. Les forces de police étaient moins nombreuses à cet endroit. Nous n'avancions plus, les esprits s'échauffaient.

Tom a posé une main sur mon épaule.

– Regarde, ils sont en train de nous encercler.

Je me suis retournée. Effectivement, toutes les rues étaient verrouillées par des agents en tenue antiémeute. Masques à gaz, visières baissées, matraques brandies, chiens écumants, ils étaient prêts à fondre sur nous. C'était un piège grossier dans lequel nous étions tombées. Il n'y avait plus d'échappatoire. Nous étions enfermées sur cette place.

Soudain un cri a éclaté du côté de l'église.

Entre les épaules des filles, j'ai vu Morgane qui titubait. Elle tenait son ventre à deux mains. Et sur sa tunique blanche s'étalait une auréole de sang. Comme si elle venait d'être poignardée. Je n'ai pas compris ce qui s'est passé. Est-ce qu'une Féline venait de la frapper ? Mais non, ça n'avait aucun sens.

En voyant Morgane blessée, les membres de la Ligue se sont mis à hurler de colère. Il y a eu un mouvement de foule et les deux groupes sont arrivés au corps à corps.

Ça a été le signal.

La police a donné l'assaut depuis les rues adjacentes. De l'autre côté, c'était les membres de la Ligue équipés de bâtons. Les grenades lacrymogènes et les coups se sont mis à pleuvoir. Le chaos. Même si nous étions puissantes, nous avons été vite submergées. Des filles

tombaient tout autour de moi. Les tenues blanches de la Ligue se sont couvertes de sang.

J'ai essayé de protéger Tom autant que possible mais je suffoquais à cause des gaz.

J'ai hurlé :

– Vers l'église ! Cours vers l'église !

Mais Tom ne voulait pas me laisser.

Nous avons été séparés par une nouvelle charge. L'air était saturé de gaz, je ne voyais plus rien. J'ai feulé, griffé et mordu, sans trop savoir qui était en face de moi. J'ai fendu le ventre d'un chien qui tentait de mordre mon mollet. Et puis les matraques se sont abattues sur mon corps. Je suis tombée à terre, roulée en boule, et j'ai attendu que le déluge prenne fin. Il n'y avait rien d'autre à faire. Juste espérer ne pas mourir.

*

Ils nous ont fait mettre en ligne. À genoux. Les mains derrière la tête.

Ils nous encerclaient, le canon de leurs armes pointé sur nous.

Ça ressemblait à un peloton d'exécution et l'espace d'un instant, j'ai vraiment cru qu'ils allaient nous abattre, là, sur la place de l'église, comme des animaux.

Les membres de la Ligue avaient été exfiltrés. Nos banderoles et nos pancartes gisaient sur le pavé, souillées de sang et de boue.

Plusieurs d'entre nous étaient blessées. Certaines vomissaient encore à cause des gaz. Deux agents étaient venus emporter Morgane. Je ne savais pas si elle était encore vivante.

J'ai cherché Tom mais il n'était pas là. Il avait certainement réussi à s'enfuir. Fatia non plus n'était pas parmi les filles à genoux.

Revere et Le Moyne passaient entre les Félines et les quelques humains présents.

Nous sommes restées ainsi, à genoux, les mains croisées derrière la tête, pendant de longues heures. Les policiers riaient et nous lançaient régulièrement des insultes.

– Alors on fait moins les sauvages, hein ?

– Regarde comme elles sont sages les peluches !

– Les chattes, c'est pas si dur à dresser.

Au bout d'une heure supplémentaire, Revere a fini par prendre la parole.

– Vous le savez, le port de la carte d'identification est obligatoire. En faisant le choix de ne pas la porter aujourd'hui, vous vous êtes placées hors la loi.

Une par une, ils nous ont conduites dans un fourgon où nous avons décliné nos identités. Ils ont appelé mon père mais je n'ai pas pu lui parler.

Ils nous ont parquées derrière le fourgon sous la surveillance de cinq agents et de leurs chiens. La Rouquine était là. Du sang maculait son menton.

Je lui ai demandé si elle allait bien.

– Super, elle a répondu en reniflant.

– Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

– Toi, tu vas rentrer chez toi.

– Pas toi ?

Elle a haussé les épaules.

– Je n'ai pas de chez moi. Je n'ai plus de famille.

– Comment tu vas faire ?

– Je ne sais pas. Ils vont sûrement nous enfermer quelque part.

– Mais ils n'ont pas le droit !

Elle a ricané.

– Qu'est-ce que tu crois ? Ils font ce qu'ils veulent.

Un des policiers m'a agrippée par l'épaule.

– Louise, c'est toi ? Tu sors de là !

J'ai serré la main de la Rouquine.

– Courage ! On se retrouvera, c'est juré. Croix de bois, croix de fer...

– ... je crache sur le paradis et sur l'enfer.

Elle a dit ça en hochant la tête piteusement. Ma gorge s'est serrée.

De l'autre côté du fourgon, Tom, papa et Satie m'attendaient.

*

Arrivée à la maison, je me suis rhabillée et nous avons dîné

ensemble tous les quatre.

Nous avons discuté de la façon dont la police nous avait tendu un piège, de ce qu'allaient devenir les filles qui n'avaient plus de toit, plus de famille. Je ne pouvais m'empêcher de penser à Morgane. Est-ce qu'elle était encore en vie ? Je revoyais encore le sang, si rouge, sur sa tunique blanche. Je détestais Morgane, autant qu'elle me détestait. Mais ça m'avait horrifié de voir qu'elle était blessée. Elle était si pâle. Je savais qu'aucune des filles n'aurait fait un truc pareil. Agresser quelqu'un de la Ligue, c'était le meilleur moyen pour que ça dégénère.

– Notre Marche, a été un échec, j'ai soufflé.

Mon père a posé la main sur mon épaule.

– Non, Lou. Vous n'avez pas baissé la tête. Et c'est déjà ça.

Papa en était persuadé, les différentes Marches des Félines, incidents ou non, ne pouvaient que faire prendre conscience aux gens que les Félines étaient là, qu'elles étaient des individus comme les autres, avec les mêmes droits.

Après le repas, Tom et moi nous sommes allés coucher Satie. Tom a lu deux histoires à mon petit frère ravi. Quand il a été endormi, j'ai montré ma chambre à Tom.

C'était très étrange d'être là avec lui. Je pense qu'il ressentait la même chose. Nous étions partagés entre la gêne et l'envie de nous jeter sur le lit. J'avais tellement besoin de douceur après la journée que nous avions passée. Nous nous sommes serrés l'un contre l'autre et nous nous sommes embrassés. La sonnerie du téléphone de la salle à manger nous a empêchés d'aller plus loin.

– Mon père est en bas, on devrait peut-être redescendre ?

Quand nous sommes arrivés dans la cuisine, mon père était blême.

– C'était Patricia. Il y a eu un attentat contre Savini.

*

Nous nous sommes assis tous les trois dans le canapé, face à l'écran d'ordinateur de mon père.

– Ça s'est passé il y a vingt minutes. La vidéo tourne en boucle depuis.

Oscar Savini se tenait sur une scène en extérieur. Des projecteurs

braqués sur lui donnaient l'impression que son sourire et son costume blanc étaient faits de lumière pure. Il saluait de façon à la fois martiale et amicale. Il saluait les siens, ceux de la Ligue. Quand la caméra s'est éloignée, on a vu une foule gigantesque de personnes habillées en blanc, toutes et tous au bord de l'hystérie, ravis d'accueillir leur héros, leur sauveur, cet homme si blanc, si pur, si beau, Oscar Savini.

Un bandeau rouge « Flash Spécial !!!! » clignotait sous l'image.

Mon père a monté le son.

– Vous le savez, il ne se passe pas un jour sans une agression, proclamait Savini avec emphase. À cause d'elles, à cause du laxisme dont les politiques font preuve, je vous le dis, notre pays s'ensauvage !

Un cri de révolte a secoué la foule.

– Si nous ne faisons rien, notre pays deviendra une jungle ! La plupart d'entre elles sont déscolarisées, elles traînent dehors toute la journée, toute la nuit. Elles rackettent et menacent nos enfants et leurs parents laissent faire. Aujourd'hui, elles ont défilé nues dans les rues de nos villes. Entièrement nues ! Quel bel exemple, n'est-ce pas ? Elles sont si nombreuses que nos propres filles n'osent plus sortir dans la rue. La peur, oui, la peur est partout ! Je vous le demande, est-ce normal que nos filles aient peur ?

– Non ! a hurlé la foule.

– Et que dire de nos fils ? Je vous le dis, un jour ou l'autre ça arrivera : une d'entre elles s'en prendra à un de nos garçons. Nos garçons ! Alors ce sera le début de la fin. Même si les chercheurs prétendent qu'elles ne peuvent pas se reproduire à cause du chromosome O, qui sait ce que nous réserve l'avenir ? Qui voudrait d'un enfant pareil ? ! Qui ? !

– Personne !

– Je vous entends, mes amis ! Dieu vous entend ! C'est pourquoi, nous, la Ligue de la Lumière, nous demandons au gouvernement de prendre ses responsabilités. Il y a des solutions. Elles existent. Dans d'autres pays, moins développés que le nôtre, ils n'ont pas attendu que la maladie s'étende ! Ils ont fait ce qu'il fallait faire pour éviter la contamination ! Mais ici, au nom des droits de l'homme, le gouvernement ferme les yeux ! On a installé quelques camps humanitaires aux frontières mais ça ne répond pas à l'urgence. Au

nom des droits de l'homme, on sacrifie la famille, le premier pilier de notre nation !

La foule a grondé. Savini jubilait.

– C'est pourquoi je demande aujourd'hui, c'est pourquoi nous demandons, toutes et tous, la démission du Premier ministre, de la ministre de la Santé, du ministre de l'Intérieur, et la mise en place de mesures d'urgence ! Ces marches qui se déroulent en ce moment même sont une insulte, une provocation ! Nous ne pouvons plus faire semblant d'ignorer la vérité, et, vous le savez, la vérité est du côté de Dieu. La vérité est de notre côté !

À ce moment-là, une fille habillée de blanc est montée sur la scène. Elle était jeune, belle et radieuse. Elle applaudissait Savini, comme l'ensemble de la foule. J'ai cru un instant que c'était sa fille qui venait le rejoindre. Mais quand il s'est tourné vers elle, j'ai vu qu'il y avait un problème. Savini a haussé les sourcils, surpris. Il a fait un signe en direction de ses nombreux gardes du corps qui entouraient l'estrade. Les hommes ont semblé aussi surpris que lui.

Tout est allé très vite. La fille a dégrafé ses vêtements blancs. Ils sont tombés en paquet à ses pieds. Son corps était recouvert d'un pelage brun, seul son visage et ses mains avaient été soigneusement épilés.

Elle a rugi :

– Aujourd'hui, la peur change de camp ! Félines ! Résistance !

J'ai vu la flamme d'un briquet bondir entre ses doigts et sa fourrure s'est enflammée d'un coup. Elle s'est transformée en torche, en brasier. Son pelage devait être recouvert d'essence. La chaleur était si intense qu'elle a fait reculer les gardes du corps. Sans plus attendre, la fille s'est jetée sur Savini. Elle l'a enveloppé de ses bras, comme pour l'accueillir contre elle. Il s'est débattu mais la fille, invisible sous les flammes, le tenait fermement. Des agents de sécurité ont tenté de les séparer.

Des cris ont éclaté dans la foule et la caméra a fait un plan large. D'autres Félines étaient là. Elles s'étaient dénudées et brandissaient un poing en l'air. Des gens se sont mis à les frapper, d'autres hurlaient. Des coups de feu ont claqué. De nombreux coups de feu. C'était un chaos indescriptible. Tout le monde a tenté de fuir, des hommes et des

femmes sont tombés puis ils ont été piétinés sans discernement.

Sur la scène, les gardes du corps avaient traîné Savini dans un coin. Ils avaient étouffé le feu sous des couvertures. La fille, elle, était ramassée au centre, roulée en boule, en un bûcher qui n'avait plus rien d'humain.

La scène a été interrompue par un présentateur au visage crispé.

– Voilà les terribles images de ce qui s'est passé ce soir. À vingt et une heures trente très précisément, lors du rassemblement national de la Ligue de la Lumière. Comme nous vous le disions il y a quelques minutes, Oscar Savini a heureusement survécu à ses blessures, c'est confirmé. Je vous rappelle que le bilan provisoire de cet attentat tragique est de dix-sept victimes. À la suite de cet attentat, les diverses « Marches des Félines », pourtant interdites, ont dégénéré. Des émeutes ont éclaté dans plusieurs villes du pays, opposant Félines et casseurs à la population et aux forces de l'ordre.

Derrière le présentateur, on a vu des rues ravagées par les flammes. Des groupes de Félines menaient des assauts contre des policiers casqués et armés. À leurs côtés, des personnes habillées de noir et cagoulées lançaient des cocktails Molotov, brisaient les vitrines des banques et des boutiques de mode. Blindés, canons à eau, lacrymogènes, balles en caoutchouc, coups de matraques, grenades : la répression était sanglante. Sur d'autres images, des foules entières s'en prenaient à des Félines. De vraies scènes de lynchage dans les rues banales des lotissements.

– On déplore déjà plusieurs victimes, humaines et Obscures. Et...

Quelqu'un a déposé une feuille sur le bureau du présentateur. Il s'est penché au-dessus et il a relevé la tête avec un air grave.

– Toute dernière minute, mesdames et messieurs. Nous apprenons à l'instant que l'état d'urgence vient d'être décrété par le gouvernement. Tout attroupement d'Obscures sur l'espace public est interdit. Les groupes militant pour l'inclusion des Obscures et ceux proches de la mouvance anarchiste sont dissous. Les forces de l'ordre pourront faire usage de la force, y compris usage d'armes à feu en cas d'extrême nécessité.

Un bandeau rouge est apparu sous l'écran : « Obscures : vers la guerre civile ? »

– Maintenant, nous allons poursuivre le débat sur la radicalisation des Obscures avec notre spécialiste. Je sais qu’elles aiment se faire appeler « Félines » mais aujourd’hui, le terme « Obscures » paraît beaucoup plus juste tant elles semblent déconnectées de notre société. Est-ce véritablement un phénomène d’ensauvagement comme l’a dit...

Mon père a coupé le son et il a relevé la tête vers moi.

*

L’identité de la fille qui s’est immolée sur la scène a été révélée dans la nuit.

J’ai appris qu’elle s’appelait Camille et qu’elle était la fille d’un écrivain.

J’ai appris que c’était votre fille.

Je suis désolée d’avoir décrit tout ce qui s’est passé ce soir-là lors du rassemblement de la Ligue. Mais c’est important que les lecteurs comprennent la façon dont ça s’est déroulé.

Pour beaucoup, ce que Camille a fait a provoqué tout ce qui s’est passé ensuite.

Dans un sens, c’est vrai.

Savini n’attendait qu’un prétexte.

Et il s’est servi de votre fille.

Je ne jette pas la pierre à Camille.

Elle et les autres Félines qui ont participé à cette action voulaient faire changer la peur de camp. Vous voyez, je pense qu’elles n’avaient pas réalisé que la peur était déjà partout dans notre société. Dans les rapports humains, dans la publicité, dans le travail, au collège, au lycée, dans la rue. Entre les hommes et les femmes, entre ceux qui n’ont pas la même religion, la même couleur de peau. Partout. Comme une maladie qui attendait les conditions favorables pour exploser. Avec toute la violence qui va avec.

Je sais que vous partagez la même analyse. J’ai lu l’article que vous avez écrit. Celui où vous parlez de Camille, de ses rêves, de son idéalisme, de son engagement. De son mal-être et de sa profonde colère aussi. Vous avez clairement mis en cause Savini, la Ligue et les dérives autoritaires du gouvernement. Les camps d’internement pour

les réfugiées, le fichage, les aubes intégrales, les insultes, les agressions impunies : sans toutes ces humiliations et ces injustices, Camille ne se serait pas sacrifiée de cette manière. On vous a accusé de défendre le terrorisme, on vous a traîné dans la boue, vos livres ont été mis au pilon et vous avez arrêté d'écrire après ça. Je suis d'accord avec vous, dans notre groupe, des Félines auraient pu faire comme Camille. Fatia la première. Heureusement, elle était entourée d'autres filles, comme la Rouquine ou comme moi, qui pensaient qu'il y avait encore de l'espoir.

Je ne dis pas que je n'avais pas de haine. Je détestais Savini, la Ligue et le gouvernement. Toutes ces filles mises à genoux, les mains sur la nuque, braquées par la police, tout ça alors que nous voulions juste manifester pacifiquement c'était insupportable. Mais j'étais persuadée que la violence ne pouvait qu'envenimer les choses parce qu'une réaction violente, c'était justement ce qu'ils attendaient. Ils voulaient cette violence, vous comprenez ? Ils voulaient un prétexte pour nous écraser parce qu'ils savaient qu'ils seraient, de toute façon, plus forts que nous. Ils avaient la loi et les armes, nous n'avions que notre détermination. Même si la Mutation nous avait rendues plus fortes, toute confrontation physique était vouée à l'échec.

Je sais que des Félines ne seront pas d'accord avec moi. Je ne dis pas que je détiens la vérité. Je ne dis pas que j'ai raison.

Cette question de la violence, je me la suis longtemps posée après le viol dont j'ai été victime. Est-ce que j'avais tout fait pour résister à Fred ? La photo qu'il a prise de nous deux sur le lit m'a longtemps fait douter. Même Sara, qui avait vu cette image, pensait que nous étions sortis ensemble le temps de cette soirée. Que j'avais voulu vraiment sortir avec son frère. Pas qu'il m'avait forcée.

Vous savez, c'est ce qu'on demande souvent aux victimes de viol : est-ce que vous avez résisté ? Vraiment résisté ? Et c'est insupportable d'entendre ça. Fred a profité du fait que j'étais jeune, frêle et ivre. Il a attendu que je sois la plus vulnérable possible pour s'en prendre à moi. Il n'y a qu'un seul coupable et c'est lui. On ne se fait pas violer. On est violée. Le viol, c'est l'autre qui le fait. C'est l'autre qui impose sa violence. Une violence extrême et aveugle qui fait de vous un objet que l'autre veut soumettre et détruire.

Savini n'avait qu'un but : s'emparer du pouvoir. Derrière son beau sourire se cachait une violence terrible. Avec ses discours et ses mensonges sur les Félines, il a alimenté la peur des gens, il les a soumis, il leur a fait accepter le pire. Il ne lui manquait plus qu'un prétexte pour nous écraser et arriver à ses fins. Ce prétexte, ça a été le désespoir de votre fille et l'effroi que son acte a provoqué.

Alors c'est aussi pour elle, pour Camille, que je veux raconter mon histoire.

Parce que, comme Alexia, son souvenir vit encore et peu important les choix qu'elle a faits.

Pour moi, elle n'est pas que votre fille, elle est comme une sœur.

Ce que j'ai vécu ensuite, elle aussi aurait pu le vivre.

Le soir où elle est morte, l'état d'urgence a été déclaré.

Les premières rafles ont eu lieu deux jours plus tard.

*

J'étais avec Satie chez monsieur Blanchet, une des rares boutiques de la ville qui n'était pas interdite aux Félines.

Je me tenais devant les rayonnages des livres défraîchis, Satie s'amusait un peu plus loin à plonger sa main dans un bocal rempli de billes multicolores. Monsieur Blanchet laissait faire, même s'il ne pouvait s'empêcher de lancer à Satie des regards assassins. Une cliente avait quitté le magasin quand j'étais entrée. Je l'avais entendue lancer à monsieur Blanchet : « Vous devriez interdire votre magasin à celles-là. Elles sentent trop fort. » Elle l'avait dit à voix haute, pour que je l'entende.

Sur le comptoir, Charbon avait feulé méchamment en hérissant le dos. Monsieur Blanchet avait fait comme s'il n'avait rien entendu.

La femme avait claqué la porte, furieuse.

– Puisque c'est comme ça, j'irai ailleurs maintenant.

J'ouvrai *L'Attrape-cœurs* quand j'ai entendu du vacarme dans la rue. Monsieur Blanchet a relevé la tête derrière son comptoir. Je me suis approchée de la vitrine.

Une douzaine d'agents de police, arme à l'épaule, remontaient la rue. Ils étaient suivis par une voiture blindée. Sur le toit du véhicule,

un haut-parleur crachait ces mots : « Attention. Sur ordre du gouvernement, toutes les Obscures doivent spontanément se présenter aux forces de l'ordre. Les citoyens sont invités à signaler la présence d'Obscures. La dissimulation d'une Obscure entraînera des sanctions pénales. Toute tentative d'obstruction sera sujette à... »

Soudain, il y a eu des cris lointains. Une Obscure recouverte d'une aube blanche est passée devant la vitrine. Des passants la montraient du doigt. L'un d'entre eux s'est mis à crier :

– Là, il y en a une !

Une femme a tenté d'attraper la fille mais elle n'a réussi qu'à déchirer son aube intégrale, dévoilant la fourrure qui couvrait sa tête et ses épaules. Un homme l'a stoppée plus loin en lui faisant un croc-en-jambe. La fille s'est redressée et j'ai été stupéfaite de découvrir que c'était Sara.

Son pelage était sombre, très noir, et son corps aussi ferme et vif qu'avant. Je l'ai reconnue immédiatement, sans même sentir son odeur.

Elle a vite été entourée par les passants. Elle feulait, donnait des coups de griffes mais la foule se faisait de plus en plus compacte et menaçante. J'ai été tentée d'aller l'aider mais j'ai senti la main de Satie se glisser dans la mienne. Mon petit frère m'a demandé ce qui se passait, les sourcils froncés.

– Ce n'est rien, ne t'en fais pas, j'ai soufflé, en le tirant derrière un mannequin.

Charbon faisait des va-et-vient nerveux à nos pieds.

Les policiers sont passés en trombe devant la vitrine, ils ont éventré la foule et les coups ont commencé à pleuvoir sur Sara. Une violence terrible. Quand il n'est resté d'elle qu'un corps ensanglanté, ils l'ont jetée dans la voiture, sous les hurras et les crachats des passants.

Une femme s'est alors tournée vers la vitrine. Elle a montré le magasin du doigt. Je l'ai reconnue, c'est celle qui avait fait une remarque à monsieur Blanchet. Les policiers ont claqué la portière de la voiture et se sont avancés vers nous.

– Par ici, a dit une voix derrière mon épaule.

C'était monsieur Blanchet.

– Allez, petite, dépêche-toi.

Il me faisait signe de passer derrière la caisse.

J'ai eu un doute. Est-ce qu'il voulait vraiment m'éviter d'être prise par la police ? Ou est-ce qu'il comptait m'enfermer et me livrer ?

J'ai inspiré profondément. Je n'ai senti que la mauvaise humeur habituelle de monsieur Blanchet. Charbon s'est faufilé entre nos pieds, il est venu se poster devant la porte de la réserve.

J'hésitais encore alors monsieur Blanchet a dit :

– C'est une femelle.

– Quoi ?

– Charbon, c'est pas un mâle. C'est une chatte.

Les policiers se rapprochaient. J'ai tiré Satie par le bras et je l'ai entraîné derrière la caisse.

Monsieur Blanchet m'a adressé un sourire en forme de grimace.

J'ai à peine eu le temps de lui souffler un « merci » que la porte se refermait sur nous et celle du magasin s'ouvrait.

J'étais avec Satie, dans l'obscurité totale de la réserve.

Les yeux verts de Charbon flottaient dans le noir.

– J'ai peur, Louije, m'a dit Satie.

Je me suis agenouillée près de lui.

– Je suis là, ne t'en fais pas.

Mais mon petit frère avait les larmes aux yeux. En tremblant il m'a dit :

– Louije, j'ai volé des billes.

Et il a sorti de sa poche une dizaine de billes colorées.

– Le monsieur il est pas content à cause de moi ?

J'ai tenté de le rassurer.

– Non Satie, range ça, ne fais pas de bruit.

De l'autre côté de la porte, j'ai entendu les policiers investir le magasin.

– Où elle est ? a demandé une voix.

– Hein ? a répondu celle de monsieur Blanchet.

– L'Obscure. On nous a signalé une Obscure dans votre boutique.

– Obscure ? C'est quoi, petit ? Une nouvelle marque de lessive ?

Il y a eu un grand fracas, comme si des rayonnages s'effondraient. Charbon s'est mis à gronder. Monsieur Blanchet a crié.

– Mais qu'est-ce que vous...

- Ne fais pas le malin avec nous.
- Mais je vous dis, je n’ai pas vu d’Obscure ici.
- On va regarder ça. Les gars, fouillez-moi tout ça !

Monsieur Blanchet a demandé :

- Qu’est-ce qui se passe ?
- Tu n’es pas au courant ? Savini vient d’être nommé ministre de l’Intérieur. Toutes les Obscures doivent être rassemblées pour éviter une propagation de la maladie.

– Ah. Bon, bon, c’est une bonne chose, je suppose.

Les policiers continuaient à fouiller le magasin. Je pouvais les entendre arpenter les allées.

- Et qu’est-ce qui va leur arriver ? a interrogé monsieur Blanchet.
- On les parque dans la papeterie. Ce qui se passera ensuite, c’est Savini qui décidera.

– Bon. Très bien.

Une voix lointaine a dit :

- Rien par là.
- Et par là non plus, a répondu une autre.
- Je vous l’avais dit. Il n’y a personne.

J’ai cru qu’on était sauvés quand j’ai entendu le policier demander :

– Et cette porte, là ?

J’ai frémi. Satie tremblait tout contre moi.

- Oh, cette porte, hein ? C’est ma réserve, rien de plus.
- Laisse-nous y jeter un œil.
- Bah, vous savez, il n’y a que des vieilleries là-dedans.
- Pousse-toi, on va bien voir.

J’ai cherché une sortie de secours. Des étagères sur tous les murs, de la marchandise entreposée dessus. Rien d’autre. J’ai entendu le miaulement de Charbon, là-bas, tout au fond de la salle, et j’ai distingué un rai de lumière.

J’ai soufflé à Satie :

– Là, une porte, viens !

On traversait la réserve sans bruit quand les billes sont tombées de la poche de mon petit frère. Ce n’était rien qu’une dizaine de billes mais j’ai eu l’impression que c’était pire que le vacarme d’une avalanche.

– Eh, les gars, il y a quelqu'un là-dedans ! Ouvrez la porte.

J'ai pris Satie dans mes bras et je me suis mise à courir.

J'ai traversé la réserve en quelques bonds.

La porte était verrouillée mais par chance la clé était dans la serrure. La clarté du jour m'a aveuglée quand j'ai ouvert. Charbon s'est frotté à mes jambes. Il m'a fixé quelques secondes de ses yeux verts. Comme pour un au revoir.

– Là, elle est là ! a crié quelqu'un dans mon dos.

Je ne me suis pas retournée et je me suis élancée dans la ruelle derrière le magasin.

Les hommes se sont mis à courir derrière moi.

Quelques secondes après, j'ai entendu des cris et des corps qui chutaient lourdement.

– Merde, putain mais c'est quoi ?!

– Des billes, c'est des putains de billes !

Charbon a poussé un long miaulement qui ressemblait à un ricanement.

*

Je me suis cachée avec Satie jusqu'à la tombée de la nuit.

Je ne savais pas quoi faire ni où aller.

La ville était quadrillée par des patrouilles de police.

J'entendais leurs sirènes hurler et le message que les voitures diffusaient en boucle : « Sur ordre du gouvernement, toutes les Obscures doivent spontanément se présenter aux forces de l'ordre. Les citoyens sont invités à signaler la présence d'Obscures. »

Satie et moi, nous avons trouvé refuge derrière le café qui domine la vallée. Personne ne viendrait nous chercher là, dans cette ruelle obscure où s'entassaient les poubelles.

Il n'y avait que le cuisinier qui venait régulièrement fumer des cigarettes et les jetait dans notre direction sans savoir que nous étions là.

D'où j'étais je pouvais voir la papeterie et ses éclairages. Les voitures de police allaient et venaient, déposaient des Félines devant le portail. Des gardiens armés les faisaient mettre en ligne et les

conduisaient dans l'enceinte. Tout autour, il y avait un attroupement. Des fanatiques de la Ligue. Des journalistes. Quelques badauds. Peut-être le père, la mère ou le frère d'une des Félines. Ça me semblait impossible que les familles de ces filles les aient livrées volontairement.

Cachée dans les buissons, j'entendais le brouhaha de la ville. Mis à part les sirènes et les messages de la police, tout semblait normal. Les gens allaient et venaient dans les magasins. Quelqu'un riait à la terrasse du café. Rien n'avait changé, rien n'avait changé pour eux. Ça paraissait incroyable. Sara avait été battue et jetée dans une voiture, comme une bête. Devant tout le monde, et personne n'avait réagi. Absolument personne !

J'avais l'impression d'être dans un mauvais rêve.

Satie sentait bien que quelque chose n'allait pas. J'ai tenté de le rassurer comme je pouvais. Je lui ai raconté des histoires dont je me souvenais. Des histoires de chevaliers et de dragons. Bien vite, il s'est endormi entre mes bras. J'ai regretté de ne pas avoir de téléphone portable, mon père devait être mort d'inquiétude.

À la nuit tombée, j'ai réveillé mon petit frère.

– On va y aller, Satie.

Il a frotté ses yeux.

– On va à la *maïjon* ?

J'ai hoché la tête.

– Il va falloir faire très attention, d'accord ?

– Attention à quoi, Louije ?

– C'est comme un cache-cache. Il ne faut pas qu'on se fasse voir.

Satie a souri. L'idée lui plaisait.

J'ai rabattu la capuche de la cape sur mon visage et nous avons filé en empruntant des petites rues. Nous avons croisé quelques personnes qui ne nous ont pas remarqués. Une grande sœur et son petit frère qui rentraient chez eux un vendredi soir, main dans la main. Tout était normal. Presque trop normal.

J'avais entendu les messages que diffusaient les haut-parleurs de la police : « La dissimulation d'une Obscure entraînera des sanctions pénales. » Ils avaient nos identités et nos adresses, ils devaient m'attendre et, effectivement, quand je suis arrivée dans notre rue, j'ai

vu deux voitures de police garées non loin de la maison. J'aurais peut-être pu ruser mais je ne voulais surtout pas que Satie soit mêlé à tout ça ou que papa soit arrêté.

C'est pour ça que j'ai décidé d'aller chez Patricia. Parce que personne ne pourrait faire le lien. Bien sûr, je n'avais aucune garantie qu'elle accepte de nous cacher. Je connaissais ses positions sur les Félines, elles se rapprochaient dangereusement de celles de la Ligue. Les fenêtres de son appartement étaient éclairées, quelques rares passants sur le trottoir. J'ai sonné à l'interphone.

– Oui ?

– Patricia, c'est Louise.

Il y a eu un silence.

– Lou ?

– Oui, c'est moi.

– Mais... mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu sais que ton père est fou d'inquiétude ?! Il m'a appelée et...

Je ne l'ai pas laissée finir sa phrase.

– Patricia, je ne sais pas où aller. Satie est avec moi.

Nouveau silence. Je pensais vraiment qu'elle allait nous laisser dehors mais elle a fini par lâcher :

– Ne bouge pas. J'arrive.

J'ai pris Satie dans mes bras et nous nous sommes blottis sous le porche.

La porte s'est ouverte quelques minutes après.

Patricia avait l'air apeurée. Elle nous a fait entrer dans l'immeuble après avoir jeté un coup d'œil dans la rue.

– Merci.

Elle ne m'a pas répondu et elle a nous a fait signe de la suivre.

– Montez, vite. C'est au troisième.

J'ai pris les escaliers à sa suite, Satie entre mes bras.

Nous arrivions sur le palier du premier étage quand la porte d'un appartement s'est ouverte. Un homme assez jeune en est sorti, une poubelle à la main.

Patricia était plus haut mais moi je suis tombée nez à nez avec lui. Ses yeux se sont arrondis de surprise. J'ai tiré sur la capuche de la cape mais c'était inutile, il avait très bien vu le pelage qui couvrait

mon visage, mes crocs et mes yeux pailletés d'or.

Plus haut dans l'escalier, Patricia s'est mordu les lèvres.

L'homme a secoué la tête.

– Qu'est-ce que vous faites là ? il a demandé d'une voix sèche.

Je ne savais pas quoi dire. Patricia est intervenue.

– C'est bon, elle est avec moi. Elle ne fait que passer, ne vous en faites pas.

L'homme a fait la moue puis il a regardé la poubelle qu'il tenait à la main, comme s'il avait oublié pourquoi il était sorti de son appartement. En hochant la tête, il a déposé le sac dans la cage d'escalier puis il a fait demi-tour et il est rentré chez lui. Avant qu'il ne ferme la porte, j'ai vu qu'il tirait un téléphone portable de sa poche.

Patricia est descendue jusque sur le palier. Elle avait l'air terrifiée.

– Lou. Il va appeler la police.

– Je sais.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

Il n'y avait pas d'autre possibilité, il fallait que je parte.

– Est-ce que vous pouvez vous occuper de Satie ?

– Bien sûr, Louise.

Mon petit frère a fait la moue quand il a entendu ça.

– Non, pas Paticha !

J'ai respiré l'odeur de Satie entre mes bras.

– Écoute, Satie, tu vas aller avec Patricia, d'accord ? Elle te ramènera à la maison.

– Pas toi, Louije ?

– Non, j'ai quelque chose à faire. Mais je veux que tu dises à papa que je l'aime. Que je reviendrai bientôt. D'accord ?

Il ne comprenait pas pourquoi je le laissais avec Patricia. Il s'est agrippé à moi.

– Non, je reste avec toi Louije !

– Allez, maintenant, il faut y aller, j'ai dit.

J'ai eu un mal fou à me séparer de lui, à me séparer de son corps, de son odeur.

J'ai serré les dents pour contenir mes larmes.

Je l'ai déposé sur le sol.

Patricia lui a pris la main et elle s'est penchée vers moi.

– Je suis désolée, Louise.
– Ne vous en faites pas. Embrassez mon père de ma part. Dites-lui que je vais bien... et... merci.

Patricia a hoché la tête.

J'ai descendu deux marches avant de me retourner.

– Je t'aime, Satie. Ne l'oublie pas !

J'ai dévalé les escaliers et je suis sortie de l'immeuble.

Je n'avais qu'une vague idée de ce que j'allais faire.

Je ne pouvais pas rentrer chez moi. Je n'avais aucune amie qui pouvait me cacher. Il était hors de question que j'aille chez Tom, ça ne pourrait que lui attirer des ennuis. J'étais seule, vraiment seule.

J'errais dans la ville. J'évitais les passants et les néons crus.

On avait déjà installé les décorations de Noël. Les étoiles et les immenses cristaux de givre clignotaient au-dessus de ma tête. Ça paraissait si incongru. Je me suis souvenue du temps d'avant, quand papa, maman, Satie et moi, on sortait en ville pour admirer les guirlandes et les sapins illuminés. C'était comme une fête. Comme si ces ampoules avaient le pouvoir d'enchanter les rues grises, de faire oublier pour un temps que mes parents ne s'aimaient plus vraiment, que je n'étais presque plus une enfant. Nous nous promenions tous les quatre, et, vu de l'extérieur, nous ressemblions à une famille heureuse. Et nous l'étions peut-être pour quelques heures. J'oubliais de faire la gueule à ma mère, mes parents se donnaient la main, la bouche de bébé de mon petit frère s'arrondissait devant les pères Noël pendus aux balcons. Mais aujourd'hui, tout cela me semblait loin et les décorations ne parvenaient pas à dissiper tout ce que j'avais vécu. Je pensais à Sara, que j'avais vue tomber sous les coups de matraque des policiers. À toutes les Félines qu'on devait parquer dans l'enceinte de l'usine. À celles qui se terraient encore, dans une cave, un grenier ou aux abords de la ville.

La veille, j'étais allée jusqu'au stade mais le campement des Félines avait été rasé. Je n'avais aucune idée d'où elles pouvaient être. Sans trop d'espoir, j'ai pris la direction de la zone commerciale. Je me suis dit que je pouvais peut-être rejoindre la cabane de Tom dans les bois.

J'ai dépassé le parc, plongé dans l'obscurité, quand deux hommes habillés de blanc m'ont coupé la route.

Je me suis préparée à courir. À courir ou à me battre. Mais les deux n'ont pas bougé. Ils me regardaient, les bras croisés.

J'ai senti bien trop tard l'odeur de l'homme qui arrivait derrière moi.

Le coup m'a atteint en plein dans la tempe gauche.

Je suis tombée à terre, sonnée.

*

Quand j'ai rouvert les yeux, j'ai vu les bancs, la balançoire, les arbres. J'étais dans le parc.

Ils étaient une dizaine autour de moi, habillés de blanc. Ils n'étaient même pas masqués. J'ai reconnu un policier croisé au commissariat. Et puis j'ai vu Fred, le visage barré par les cicatrices de mes griffes. Les hommes ne disaient rien, ils se contentaient de me fixer.

J'ai essayé de bouger et j'ai réalisé que j'étais ligotée.

Un bâillon m'empêchait de hurler. Et je peux vous jurer que j'avais envie de hurler.

Deux d'entre eux sont venus me soulever. J'ai tenté de me débattre mais c'était impossible.

Je me suis demandé ce qu'ils allaient faire. S'ils avaient voulu me livrer à la police, ils l'auraient déjà fait. Non, j'ai senti qu'ils avaient autre chose en tête.

Ils m'ont traînée jusqu'au pied d'un grand hêtre.

Le policier s'est approché de moi tandis que les deux autres me soutenaient. Fred l'a rejoint. Les griffures lui labouraient la bouche, le nez, la joue droite. Un sourire a tracé une nouvelle balafre sur son visage.

Le policier a fourré les mains dans ses poches et sans me regarder, il a dit :

– Tu sais, j'avais un chien de chasse. Un jeune border collie un peu fou. Je l'adorais, vraiment. Il était pas facile, comme tous les jeunes chiens. Mais je me disais que je pouvais le dresser. Que j'y arriverais. Je m'y connais. Des chiens, j'en ai dressés des tas. J'y passais des heures. Assis, debout, couché, tout ça. Mais il voulait rien entendre. Alors j'ai été obligé de passer à la manière forte. C'était pas de gaieté

de cœur mais fallait en passer par là pour me faire respecter. Alors j'y suis allé franchement. Le piquet, la chaîne, les coups, tout ça. Mais il était têtue. Il voulait jamais faire ce que je disais. Et puis un jour, tu vois, il a pété les plombs. Il m'a sauté dessus et il a essayé de me mordre. Bon sang, ses mâchoires sont passées tout près de mon visage. J'ai bien failli y laisser une joue. Alors j'ai fait ce qu'il fallait. J'ai pris mon fusil et j'y ai mis une balle. Je l'aimais bien ce chien, mais c'est comme ça. Il voulait pas se laisser dresser. C'était un chien fou. Un chien dangereux. C'était la seule chose à faire.

Il a posé un doigt sur ma poitrine.

– Et toi, t'es pareille que ce chien. T'es dangereuse. Suffit de voir ce que t'as fait à ce gamin.

Fred, à côté de lui, a acquiescé.

J'aurais voulu me défendre, lui dire qu'il se trompait, lui raconter ce que Fred m'avait fait mais avec le bâillon, impossible de parler.

– Tu voudrais causer, hein ? a dit l'homme. Mais tu m'auras pas avec tes beaux discours. Parce que je les connais, les bêtes comme toi.

Quelqu'un a jeté une corde par-dessus une branche du hêtre.

– Alors on va pas essayer de te dresser. On va pas t'amener avec les autres à la papeterie. On va faire ce qu'il faut faire.

Au bout de la corde, il y avait un nœud coulant.

Sans rien dire, ils ont passé ce nœud coulant autour de mon cou.

J'ai secoué la tête, affolée.

Mais il n'y avait rien à faire.

Ils ont formé un cercle autour de moi.

Certains filmaient la scène avec leur téléphone.

Fred a allumé le sien. Il l'a braqué dans ma direction et la lumière de la torche m'a aveuglée.

Il y a eu un grand silence.

Puis le policier a hoché la tête.

Quelqu'un a saisi la corde.

J'ai cru que tout était fini. J'ai fermé les yeux sur des larmes de rage.

Voilà.

Voilà où nous en étions.

Voilà où l'humanité en était.

J'allais mourir.

C'est là que les chats sont arrivés.

Des dizaines. Leurs yeux filaient comme des lucioles dans l'obscurité. On pouvait les entendre feuler dans les arbres.

Les hommes ont suspendu leurs gestes.

– Qu'est-ce qui se passe ? a grommelé le flic.

Alors j'ai senti l'odeur. Je les ai senties avant de les voir.

Une dizaine de Félines, aussi silencieuses que la nuit.

Elles avaient encerclé le parc.

Une voix s'est élevée, claire et distincte :

– Lâchez cette corde.

Les hommes, surpris, se sont tournés dans tous les sens.

Les filles sont entrées dans la lumière, entourées par les chats.

J'ai reconnu Fatia.

Elles étaient nues, entièrement nues.

Certaines avaient simplement des sacs sur le dos.

– Lâchez-la. Tout de suite, a dit une autre fille.

Les hommes ont hésité un instant. Ils devaient évaluer leurs chances. Ils savaient parfaitement qu'ils perdraient s'il fallait se battre. Ceux qui me ceinturaient m'ont lâchée et ils se sont tous mis à courir.

Je suis tombée à genoux.

En quelques secondes, les hommes avaient disparu dans la nuit.

Tous sauf Fred.

Fatia le tenait fermement par le cou. Elle souriait de tous ses crocs, lui était terrifié. Le téléphone dans sa main éclairait la scène d'une lumière bleuâtre.

Les Félines se sont approchées. Elles ont tranché mes liens et ont ôté le bâillon de ma bouche.

J'ai réussi à articuler un vague merci. Je ne pouvais rien faire de plus.

– Est-ce que ça va ? m'a demandé Fatia.

J'ai hoché la tête.

Une fille m'a aidée à me relever et Fatia a poussé Fred vers moi.

J'ai massé mes poignets endoloris. Les filles me fixaient de leurs yeux jaunes.

Deux chats sont venus se frotter contre mes jambes.

– Regarde ce que j’ai trouvé, a dit Fatia. Il me semble que vous avez quelques comptes à régler, non ?

Fred était blême. Les cicatrices sur son visage le rendaient encore plus pitoyable. Lui, le tombeur, ressemblait à présent à un monstre de foire. Sa peur se répandait dans l’air comme un parfum grisant.

Fatia a ricané :

– Qu’est-ce que ça fait, dis-moi, de ne plus être le chasseur mais la proie ?

En disant ça, elle lui a arraché le téléphone des mains. Elle l’a regardé un instant puis elle a braqué l’objectif sur Fred.

– Tout est enregistré. Tu as quelque chose à dire pour ta défense ?

Aveuglé par la lumière, Fred s’est mis à bredouiller :

– Je... je suis... désolé.

– Tu entends ça, Lou ? Il est désolé.

Fred a acquiescé. Moi, je ne bougeais pas.

– Il dit qu’il est désolé. Mais moi, ça me paraît pas évident.

Fatia s’est tournée vers les autres.

– Qu’est-ce que vous en pensez, les filles ?

Les Félines ont secoué la tête.

– Non, pas évident du tout.

Elle a entraîné Fred vers le grand hêtre et deux filles lui ont passé la corde autour du cou.

– Je vais te dire ce que je pense, a soufflé Fatia à son oreille. Moi, je pense que si tu étais vraiment désolé de ce que t’as fait à Louise, à notre sœur, tu ne serais déjà plus de ce monde. Parce que ce monde, il n’est plus à toi et à tes potes chasseurs, c’est ça que t’as pas compris. Vous, les hommes, vous êtes comme les dinosaures. Vous êtes une espèce en voie de disparition. Tout ce que vous nous avez fait subir pendant des centaines d’années, c’est fini. À présent, le monde nous appartient.

Fred ne disait rien, il se contentait de baisser la tête. Je crois qu’il sanglotait. Les chats tournaient autour de lui comme des tigres autour d’une chèvre.

Fatia a braqué l’objectif du téléphone vers elle et elle a répété cette phrase en souriant.

– À présent, le monde nous appartient.

Ses yeux brillaient comme deux éclats d'étoile. Elle ressemblait vraiment à une créature mythologique, sauvage et sans âge et ses mots sonnaient comme une prophétie.

Au même moment, deux filles ont tiré sur la corde, le nœud coulant s'est refermé autour du cou de Fred. Dans un hoquet, il a été emporté vers le ciel.

Il est resté pendu quelques secondes, dans un silence total. Il n'y avait que le battement fou de ses deux jambes et ses yeux qui roulaient dans son visage écarlate.

J'aurais dû ressentir une sorte de plaisir à le voir pendu.

Mais c'était juste affreux.

Si affreux que je n'ai pas réfléchi.

J'ai bondi et d'un seul coup j'ai arraché la corde des mains des filles.

Fred est tombé à mes pieds comme un paquet de linge sale. Il s'est mis à tousser en se tenant la gorge.

Je me suis tournée vers Fatia. Je m'attendais à ce qu'elle proteste ou qu'elle me saute dessus mais elle n'a pas bougé.

Elle se contentait de filmer avec un air narquois.

– Toujours la même, hein ?

– À quoi ça sert, Fatia ? j'ai demandé. À quoi ça sert de le tuer ?

Fatia a haussé les épaules.

– C'est toi qui vois, Lou. C'est toi qui as été violée.

J'ai frémi. J'ai regardé Fred au sol.

– Je veux pas de vengeance, Fatia. Je veux la justice.

Fatia a secoué la tête.

– Où est-ce que tu vois de la justice dans ce monde ? Ils ont essayé de te pendre, Louise ! Nous sommes en guerre. En guerre. Et il faudra que tu choisisses ton camp.

Elle a jeté le téléphone de Fred à mes pieds.

Les filles autour ne bougeaient pas. Leurs yeux flamboyaient. Il y avait dans l'air une odeur d'essence que je n'avais pas encore remarquée.

J'ai regardé Fred couché par terre. Son regard de proie, son visage dans lequel mes griffes avaient gravé à tout jamais trois sillons profonds. Il savait très bien que je pouvais faire de lui ce que je voulais. Mais si je le tuais, alors je deviendrais un monstre, un vrai

monstre, bien pire que lui.

J'ai fait deux pas et j'ai ramassé le téléphone. J'ai stoppé la vidéo et, en quelques clics, je l'ai partagée avec tous les contacts de Fred sous le titre « Ni oublié ni pardon ». Comme il l'avait fait avec la photo volée le soir de l'accident. Sauf que ce soir, tout était réel. À présent, tout le monde saurait qui il était et ce qu'il avait fait.

Quand j'ai eu fini, j'ai laissé tomber le portable et je me suis tournée vers Fred.

– Lève-toi et pars.

Il a ramassé son téléphone et il s'est redressé en évitant de me regarder.

J'ai ajouté :

– Si tu lèves encore la main sur une fille, je te tue.

Il a hoché la tête et il est parti en titubant sous le regard des Félines.

Fatia s'est avancée vers moi. Elle n'était pas hostile. Elle ne comprenait tout simplement pas pourquoi je réagissais comme ça. Si elle avait été à ma place, elle aurait pendu Fred sans hésiter.

– Louise, tu ne changeras jamais, pas vrai ?

– J'ai changé. Et maintenant, je sais ce que je veux et ce que je ne veux pas.

Elle a hoché la tête.

– Tu ne t'es jamais dit qu'on était devenues comme ça à cause d'eux ? À cause des hommes ?

Je n'ai pas répondu.

– Moi, a poursuivi Fatia, je pense que la Mutation, c'est la réaction à tout ce qu'ils nous ont fait subir. Depuis toujours.

Des sirènes se sont mises à hurler au loin.

– Fatia, faut se barrer, a lancé une des filles.

– Où est-ce que vous allez ? j'ai demandé.

– On sait pas trop. La police a détruit notre campement. On a entendu les annonces de Savini à la radio alors on est venues en ville pour essayer de sauver autant de filles qu'on pouvait.

– Il en reste beaucoup ?

– Non, je crois pas. Elles sont quasiment toutes là-bas, à l'usine. Et toi, tu vas où ?

– Le père de Tom avait une cabane de chasse, dans la montagne. Il

n'y a personne là-bas.

Je lui ai expliqué où ça se trouvait et je lui ai proposé de venir avec moi.

Elle a haussé les épaules.

– Moi tu sais, le retour à la terre, c'est pas du tout mon truc. Et puis on a encore quelque chose à faire ici.

– Un truc avec de l'essence ? C'est ça que vous avez dans les sacs ?

Elle a souri.

– Ouais. On va faire cramer l'Aurore.

– C'est suicidaire.

– On verra bien.

– Tu crois que ça peut changer quelque chose ?

Fatia n'a pas répondu à ma question.

Les gyrophares se sont rapprochés.

Nous nous sommes séparées au milieu du parc.

– Bon courage, Fatia.

Elle m'a répondu par un sourire carnassier.

– Adieu, Lou. Adieu.

*

Je suis arrivée à la cabane au milieu de la nuit. J'étais épuisée.

La porte battait dans le vent.

Un animal sauvage avait dû s'aventurer à l'intérieur parce que la table était renversée et des déjections formaient un petit tas dans un coin de la pièce.

Je n'ai même pas allumé de feu, je n'en avais pas la force.

Je me suis allongée sur le banc, enroulée dans ma cape, et j'ai sombré dans un sommeil agité.

J'ai rêvé de créatures absurdes qui dansaient autour d'un brasier. Dans le feu, il y avait des hommes. Des hommes qui brûlaient. Sans fin.

C'est le bourdonnement d'un moteur qui m'a réveillée.

J'ai regardé par la fenêtre.

Quelqu'un approchait.

Un seul phare, jaune comme une lune, un bruit de vieux moulin à

café, pas de doute possible, c'était la mobylette de Tom, celle que son père n'avait jamais fini de bricoler.

Je suis sortie de la cabane. La mobylette a freiné si brutalement que Tom a failli tomber.

Il a enlevé son casque.

– Louise ! Je t'ai cherchée partout !

Je n'ai rien dit, je me suis contentée de lui sauter dessus et de l'embrasser.

J'étais si heureuse de le retrouver. Après tout ce qui s'était passé, c'était comme émerger de l'eau, retrouver un souffle d'air. Je me suis laissée aller entre ses bras et j'ai pleuré.

Je lui ai raconté ce qui était arrivé à Sara, l'aide de monsieur Blanchet, les miaulements de Charbon qui m'avaient aidée à trouver la sortie de la réserve, Patricia et Satie, et enfin la tentative de lynchage dans le parc.

– Ils sont devenus complètement fous, a confirmé Tom. J'ai regardé les infos, c'est pareil dans toutes les villes. Savini fait arrêter toutes les Félines. Je suis allé chez toi mais impossible de s'approcher, il y avait une voiture de flics devant. Alors je t'ai cherchée en ville. Comme je ne te trouvais pas, je me suis dit que tu étais peut-être ici.

Nous nous sommes embrassés longuement puis nous sommes rentrés dans la cabane.

Nous avons allumé un feu dans le vieux poêle.

– Tu es en sécurité maintenant. Je t'apporterai de quoi boire et manger. Et des couvertures.

Le feu crépitait et nous réchauffait.

Tom m'a prêté son téléphone portable et j'ai pu appeler mon père.

Il a décroché à la première sonnerie, comme s'il avait la main sur le combiné depuis de longues heures.

– Lou, est-ce que tu vas bien ?

– Ça va, papa, ne t'en fais pas.

Je lui ai dit que j'étais en sécurité, que tout allait bien pour moi, même si évidemment c'était loin d'être le cas.

– Et Satie ?

– Ça va, il dort. Il m'a raconté ce qui vous est arrivé. Patricia est désolée... Elle voulait vraiment t'aider.

Il y a eu un silence. J'ai demandé :

– Qu'est-ce qu'ils vont faire des filles ? Pourquoi est-ce qu'ils les ont amenées à la papeterie ?

– Je ne sais pas. Savini parle de mesures de protection, de santé publique. Des conneries. Tout ça va mal finir, très mal finir.

– Mais on ne peut rien faire ?

– Ceux qui protègent ou qui aident les Félines risquent la prison. Maintenant que la Ligue est au pouvoir, ils font ce qu'ils veulent. C'est l'état d'urgence, Lou.

– Tu sais, je pense que je pourrais revenir à la maison en faisant...

– Lou, a dit mon père, tu ne dois pas revenir en ville. Absolument pas. Sinon, ils t'attraperont et ils t'enfermeront.

– Mais... qu'est-ce que je vais faire ?

– Est-ce que Tom est avec toi ?

– Oui.

– Bien. Reste cachée là où tu es. Tom me dira comment te rejoindre. Je viendrai dès que je pourrai. Mais là... ils sont devant chez nous. Ils me surveillent. Je vais réfléchir à un moyen, d'accord ?

Je n'ai rien dit.

– Lou, je t'aime.

– Moi aussi papa. Je t'aime. Embrasse Satie pour moi.

J'ai raccroché.

J'ai senti un grand vide.

Tom m'a serrée dans ses bras et nous nous sommes blottis devant le feu.

J'ai murmuré :

– Fatia m'a dit que c'était comme une guerre. Entre eux et nous.

– Eux et nous ? Elle se trompe, tout le monde n'est pas avec Savini.

– Et toutes les Félines n'ont pas envie d'une guerre.

Je lui ai avoué que Fred faisait partie des hommes qui m'avaient attaquée dans le parc et comment Fatia avait passé la corde autour de son cou.

– Tout ce qui m'est arrivé, c'est à cause de lui. Mais ça n'aurait pas fait revenir maman, ça n'aurait pas effacé tout ça. Ça n'aurait rien changé. Rien du tout.

Tom est resté silencieux.

J'ai ensuite raconté ce que m'avait dit Fatia. Que la Mutation était une sorte de réponse à la violence des hommes. Comme si des dieux, quelque part, nous avaient transformées parce que c'était l'heure d'une revanche.

– Elle a peut-être raison, je ne sais pas. Mais je lui ai répondu que si les Félines étaient des sœurs, on avait aussi des frères.

Tom a approuvé.

– C'est vrai, beaucoup de garçons se sentent proches des Félines. Tous ceux qui n'arrivent pas à trouver leur place dans ce monde. Et puis... qui sait si la Mutation ne va pas s'étendre ?

– Comment ça ?

– Réfléchis, ce n'est peut-être que le début ? Le début de la grande Mutation ! On pourrait tous se retrouver à poils. Garçons et filles. Ou plutôt ni garçons ni filles. Félines, tout court. Et on changerait ce monde.

Ça m'a fait rire, je n'imaginais pas monsieur Blanchet en Féline. Pas du tout.

Mais j'étais tout à fait d'accord pour changer le monde. En faire un truc beau, brillant et neuf.

– Tu sais, a continué Tom, ce truc de mettre les gens dans des cases, les hommes sont comme ci, les femmes sont comme ça, c'est justement ce qui nous pourrit la vie. Mon père avait ce genre d'idées. Un homme, ça doit être fort, courageux, dur. Une femme, ça doit être belle, douce et s'occuper des gamins. Mais tout ça, c'est n'importe quoi. C'est une manière de nous enfermer, les femmes comme les hommes, dans des cases. De toutes petites cases.

– On ne peut pas vivre dans une case.

– Moi, je pourrais même pas y rentrer, a dit Tom en posant une main sur son ventre.

– Tu as raison, nous on est faits pour les ronds !

Puis, redevenant sérieux, Tom a ajouté :

– Je suis d'accord avec Fatia, les femmes sont les premières victimes de la violence des hommes. Je peux aussi te dire que certains garçons souffrent s'ils ne rentrent pas dans les bonnes cases. J'en sais quelque chose. Moi, je me suis toujours plus senti fille que garçon.

– Tu es un garçon-fille qui aime les garçons, les filles et les Félines.

– Je t’aime, toi !
– Et je t’aime aussi. Parce que tu es super bizarre.
– Pas plus bizarre que toi ! Tu sais, avec les Félines, avec toi, j’ai appris ça : on peut être ce qu’on veut. On a le droit d’être comme on veut.

J’ai embrassé Tom dans le cou.

– Ça ferait un très bon slogan, tu sais ?
– Je sais. Ça marcherait si on avait un truc à vendre.
– Mais on a rien à vendre.

J’ai tendu mes mains vers le feu.

– On a que de l’amour. On a rien à vendre.

*

J’ai vécu dans la cabane pendant deux semaines.

Je me levais tôt le matin.

L’air était vif et froid, le lac étincelait.

J’avais nettoyé la cabane de fond en comble. Les affiches de femmes dénudées m’avaient servi à allumer le poêle à bois. Ne restaient aux murs que les bois de cerfs. Je m’étais aménagé un lit de fougères fraîches et Tom m’avait aidée à constituer une petite bibliothèque. Je passais mes journées à lire et à me promener sur les sentiers autour de la cabane.

Les odeurs des bois m’enivraient. Je n’avais jamais été très proche de la nature. Quelques balades en forêt à l’automne avec mes parents, rien de plus. Je préférais l’animation de la Grand-rue, les néons des magasins, les arbres domestiqués du parc. Deux ans auparavant, j’aurais été terrifiée de passer une seule nuit dans cette cabane isolée. Mais là, je me sentais bien. À ma place. Je m’émerveillais de tout. : du parfum des sous-bois, du bruissement des feuilles, de la pâleur de la lune dans la nuit glaciale, des éclats de soleil éparpillés à la surface du lac, des poissons longs et noirs qui glissaient entre ombre et lumière. Je guettais au matin l’apparition des renards qui avaient un terrier non loin. Ils s’approchaient parfois de la cabane, intrigués par l’odeur de l’étrange créature qui s’était installée là. Je devais leur sembler extrêmement bizarre. Un soir, j’ai vu un grand cerf venir boire au bord

du lac. Je l'avais senti avant de le voir. Il m'avait certainement sentie, lui aussi, mais il ne m'avait pas perçue comme un danger. Il m'avait laissé l'admirer en toute quiétude.

À présent que je ressentais les choses, que je les ressentais vraiment, il me semblait que la forêt était vivante, vraiment vivante, et que je faisais partie de ce monde. La Mutation, à l'inverse de tout ce que racontaient Savini et les siens, ce n'était ni une malédiction ni une maladie, bien au contraire. Ce n'était pas non plus une revanche comme le pensait Fatia. Le chromosome O, c'était peut-être tout simplement l'évolution. L'occasion unique de sortir des cadres. L'homme avait toujours voulu contrôler la nature, contrôler les corps. La Mutation nous amenait justement à considérer autrement nos corps, nos apparences, notre lien aux autres et à ce monde.

Tom m'apportait de quoi manger ainsi que des nouvelles de la ville. Les Félines étaient enfermées à la papeterie, surveillées par des gardiens armés. Tom s'était rendu devant les grilles. Les filles étaient maigres et dépenaillées, seulement vêtues de tuniques blanches sur lesquelles étaient inscrits des numéros. Il avait apporté du chocolat et des couvertures mais les gardiens l'avaient chassé. Les dons n'étaient pas autorisés. Ça ressemblait plus à un camp de concentration qu'à une zone de quarantaine. Depuis quelques jours, des camions faisaient des va-et-vient. Revere et Le Moyne supervisaient les opérations. Des hommes avaient déchargé des machines. Tom n'avait aucune idée de ce que c'était mais de toute évidence, quelque chose se préparait là-bas.

Un peu partout dans le pays, c'était la même chose : des camps d'internement pour les Félines étaient installés dans des friches industrielles. Le gouvernement martelait que c'était des « camps humanitaires » destinés à regrouper les filles en attendant un traitement. Encore et toujours la même façon de se servir des mots. Je savais très bien que ce n'était pas une maladie et qu'il n'y avait aucun antidote à la Mutation.

Depuis l'instauration de l'état d'urgence, les Bi ou les sympathisants avaient été emprisonnés par centaines et les agressions contre les Félines se multipliaient. Certaines avaient été tondues en public. D'autres assassinées. La police fermait plus ou moins les yeux sur ces

meurtres. Savini avait été nommé au ministère de l'Intérieur, toute une série de lois venaient d'être votées. Celle qui entendait déchoir les Félines de leur statut d'humaines faisait encore débat. C'était le dernier rempart contre la barbarie. Si cette loi passait, nous serions désormais assimilées à des animaux.

Tom était allé voir mon père qui m'avait acheté un téléphone portable. C'était la seule manière de communiquer car la police surveillait en permanence la maison.

J'appelais tous les soirs. Satie me demandait à chaque fois quand est-ce que je revenais.

Mon père était désespéré par la situation. J'essayais de le rassurer comme je pouvais. Je lui racontais combien les forêts étaient belles, les renards, le cerf, le lac. Je lui ai dit que je me souvenais de nos promenades dans les bois. Que c'était de bons souvenirs, et j'ai entendu dans le silence qui a suivi son sourire mélancolique.

Tom et moi, nous avons beaucoup discuté durant ces deux semaines. Finalement, depuis la Mutation, nous avons été pris dans un tourbillon et nous n'avions jamais eu l'occasion d'évoquer l'avenir. Notre avenir.

On s'est pris à rêver de plus tard. De ce qu'on ferait ou pas. À notre façon. Un peu étrange.

Allongée avec lui près du lac, j'ai commencé la liste :

- Voyager.
 - New York, comme dans *L'Attrape-cœurs*.
 - Et plus loin encore. On fera le tour du monde.
 - À mobylette ?
 - À pied. Ou alors dans une roulotte. Avec des chevaux.
 - Écrire de la poésie. Sur le bitume.
 - Un poème de trois millions de kilomètres de long.
 - Sur les routes, sur leurs usines.
 - Sur les panneaux de pub, sur les murs gris, sur les immeubles moches.
 - Partout. Repeindre la gueule du monde.
- J'ai approuvé.
- Oui ! Lui tailler un sourire.
 - Avec des mots comme des couteaux.

- Lui mordre la nuque.
- Lui arracher les crocs.
- Lui faire rendre gorge.
- Le rendre dingue.
- Le caresser jusqu'à ce qu'il en chiale !
- Ouais. Et faire un film, a continué Tom. Un film sur nos vies.
- Avec une vieille caméra et de la pellicule. On prendra celle de mon père.

- Tu seras la Belle. Et je serai la Bête.
- On sera des hors-la-loi. Des fous. Des vagabonds !
- Plus de poches, plus de sacs, on se baladera à poil.
- On n'aura rien d'autre à faire que s'aimer.

Tom m'a embrassée dans le cou :

- Lire des nuits entières. Dormir toute la journée.
- Faire l'amour à midi.
- Et à minuit aussi.
- Faire des orgies de pêches au sirop.
- Te manger les lèvres.
- Vivre à l'envers.
- Bosser ?

– Non. Pas bosser. Mais faire des trucs.

– Mais pas trop.

J'ai pensé à mon projet de devenir journaliste alors j'ai ajouté :

– Faire des trucs parce que ça veut dire quelque chose. Et sans avoir l'impression de travailler.

– Vivre, quoi.

– Ne jamais accepter ce que l'on ne veut pas.

Une chose était très claire entre nous. On resterait ensemble tant que l'amour serait là. Jamais on ne ferait comme les adultes. Rester ensemble par habitude, par lassitude ou par peur. Ça nous semblait une évidence.

On se l'est promis, là, sur les berges du lac.

J'ai dit :

– Si un jour, ton cœur ne bat plus quand tu me vois, cours. Pars. Fuis. Ne te retourne pas. Ou je pourrais te tuer.

– Si jamais tu ne sens plus rien dans ton ventre quand je te touche,

balance-moi dans ce lac. Donne-moi à bouffer aux poissons. Fais-moi disparaître, oublie-moi.

J'ai demandé :

– C'est promis ?

– C'est promis.

– Croix de bois, croix de fer, je crache sur le paradis et sur l'enfer.

– Quoi ?

J'ai embrassé Tom.

– Un truc que disait la Rouquine.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Que les dieux et les diables, c'est nous. Que notre vie, c'est ici et maintenant. Pas demain ni ailleurs.

Tom a approuvé :

– Croix de bois, croix de fer, je crache sur le paradis et sur l'enfer.

Je me suis relevée d'un bond.

– Viens, on va se baigner !

– Se baigner ?

Je me suis tournée vers le lac.

– Ben oui, je suis une sirène. Tu ne savais pas ?

Tom s'est relevé et il a écarté les bras.

– Mais... et tes poils ?

J'ai haussé les épaules.

– Ben quoi, ça sèche. Comme tes fringues.

Et d'un seul coup j'ai sauté et je l'ai entraîné dans le lac.

L'eau glaciale nous a coupé le souffle.

J'ai collé ma bouche à celle de Tom pour le réchauffer.

– Tu savais que les sirènes charmaient les hommes... avant de les dévorer !

– Tu es dingue.

– On est vivants !

Un matin, j'ai réactivé mes réseaux sociaux. J'avais tout fermé après l'accident. La photo de mon profil m'a catapultée deux ans en arrière. Un visage d'enfant, des cheveux blonds, et une pose qui singeait celles des starlettes de la télé-réalité. En revoyant cette image, j'ai compris combien ma vie avait changé.

J'ai pris un selfie au bord du lac, une photo qui ne cachait rien de

mon nouveau corps et j'ai commencé à écrire. Des petites choses que j'avais sur le cœur mais qui pesaient lourd. Ma vie au quotidien dans la forêt où je me terrais. Mon amour pour Tom. J'ai reçu des insultes, des invitations à me rendre tout de suite à la police, mais aussi des messages de soutien. Mais ce qui comptait, c'était de parler. De sortir, encore, de ce silence dans lequel on nous avait enfermées. Au bout de quelques heures, mes comptes ont été fermés. La censure était à l'œuvre. J'en ai ouvert d'autres. #JesuisLouise, #JesuisLouise2, #JesuisLouise3 se sont succédé.

Quelques comptes de Félines, assez rares, se sont abonnés aux miens. D'autres ont vu le jour. Une sorte de chaîne s'est mise en place. Nous ne pouvions plus sortir dans les rues mais celles qui se cachaient envahissaient peu à peu les réseaux sociaux. Nous racontions toutes notre quotidien dans la clandestinité, nos peurs, nos rêves, nos espoirs. Des choses très humaines. Simplement humaines. Loin des images que la Ligue, le gouvernement et sa communication officielle pouvaient donner de nous. J'ai posté plusieurs clichés de Tom et moi, enlacés, et ces photos ont entraîné des avalanches de commentaires.

Au bout de quelque temps, on en a parlé dans plusieurs médias. Même si le gouvernement censurait les comptes des Félines, il ne pouvait pas tous les museler. Des extraits de nos publications ont été mis en ligne et commentés par des experts. Certains se demandaient si Savini avait fait le bon choix en enfermant les Félines. Était-on vraiment certain que la Mutation était une maladie ? Qu'elle nous rendait dangereuses ? L'offensive du gouvernement ne s'est pas fait attendre. Les experts compatissants ont rejoint les Bi en prison. Nos comptes ont été fermés mais toujours ils ressurgissaient.

Un jour, Tom est arrivé à la cabane. Il paraissait bouleversé.

Quand je lui ai demandé ce qui se passait, il a sorti un journal de son blouson et l'a posé devant moi.

Le grand titre était « Assaut contre les terroristes. »

Une photo en dessous montrait des corps allongés sur une dalle de béton.

– C'est le groupe de Fatia. Il y a deux jours, elles ont tenté d'entrer dans l'usine. Elles ont découpé les grillages avec des pinces. Je pense qu'elle voulait délivrer les Félines du camp. Mais elles ont été repérées

par un gardien. Il y a eu une fusillade... La police les a traquées et ils ont fini par les découvrir hier, cachées dans un entrepôt désaffecté de la zone industrielle. Ils n'ont pas tenté de négocier, ils ont directement donné l'assaut. La plupart des filles ont été exécutées.

J'avais beau scruter cette photo, je ne reconnaissais aucun des visages.

– Et Fatia ? Est-ce que... est-ce qu'elle a été tuée ?

– Je ne sais pas. Dans l'article, ils disent que deux ou trois Félines pourraient être en fuite.

J'ai pris le temps de lire ce qui était écrit dans le journal.

C'était un ramassis de clichés et de stupidités.

On aurait dit que l'article avait été écrit par un membre de la Ligue. Les filles étaient décrites comme des terroristes, des bêtes sauvages assoiffées de sang. Rien sur qui elles étaient vraiment ni sur leur vie. Il était précisé que leurs cadavres seraient incinérés et inhumés dans une fosse commune.

Je crois que c'est à ce moment-là que je me suis dit que notre voix devrait avoir plus de place. Les journaux, les réseaux sociaux ne permettaient pas de raconter l'histoire d'une vie.

C'est là que j'ai pensé à vous pour la première fois.

Vous, l'écrivain.

Je ne connaissais pas spécialement vos livres mais je connaissais votre nom.

Je l'avais entendu le soir de l'attentat. Vous étiez le père de Camille, cette fille qui s'était immolée par le feu lors du grand rassemblement de Savini.

Je ne savais rien de vous ni de vos opinions. Votre fille avait pu commettre ce sacrifice parce que vous l'aviez rejetée.

Ne soyez pas vexé. Je ne vous connaissais pas. Alors, oui, c'était une possibilité.

J'ai fait quelques recherches et j'ai trouvé l'article que vous aviez publié après la mort de Camille. Dans ce texte vous accusiez Savini et le gouvernement de s'être servis du désespoir des Félines pour conquérir le pouvoir. Vous décriviez Camille comme une fille un peu rêveuse, idéaliste et profondément blessée par ce qu'elle subissait depuis la Mutation. Bien loin de la fanatique décrite par les médias. Ce

texte a été vivement critiqué, on vous a accusé de soutenir le terrorisme. Ensuite, vous n'avez plus rien écrit, ou du moins plus rien publié. C'était comme si vous aviez disparu, vous aussi.

J'ai réussi à trouver votre adresse mail. J'ai hésité longtemps puis j'ai pris le risque de vous contacter et de vous envoyer une invitation.

Je pensais que si vous acceptiez d'écrire l'histoire d'une Féline, moi, une autre, peu importe, les gens pourraient comprendre qui nous étions.

Malheureusement... les choses ne se sont pas déroulées comme je le pensais.

*

Tom et moi nous venions de faire l'amour. Nous somnolions, enlacés sous une couverture. Le feu crépitait dans le poêle, au-dehors l'air était blanc de cristaux de givre. C'était si bon. J'avais l'impression de me retrouver quelques semaines auparavant, quand le monde n'avait pas encore sombré dans le chaos et dans la folie. Tom s'apprêtait à attraper un livre pour me faire la lecture quand mon pelage a frémi. Un signal. Une alerte.

– Qu'est-ce qui se passe ? m'a demandé Tom.

– Il y a quelqu'un, dehors, avec des chiens.

Il a froncé les sourcils.

– Tu es sûre ? Je n'ai rien entendu.

– Pas besoin d'entendre. Je les ai sentis. Ils sont encore loin mais ils arrivent.

– Ce ne sont peut-être que des chasseurs ?

– Peut-être. De toute manière, il ne faut pas qu'ils me voient.

Nous nous sommes rhabillés aussi rapidement que possible et nous sommes sortis dans l'air froid. Je n'avais pas pris ma cape, elle risquait de me ralentir. Du givre tapissait les fougères. Tout semblait calme. Puis soudain des aboiements ont claqué dans les bois. Suivis par des cris :

– Par ici !

Ce n'était pas des chasseurs. Ils me cherchaient, moi.

– Comment ils ont pu nous trouver ?! a juré Tom.

J'ai alors pensé au téléphone. J'imagine qu'ils avaient fini par tracer mes publications sur le Net et remonter jusqu'à moi.

– Je crois que c'est de ma faute. Tu devrais partir maintenant.

Il a secoué la tête.

– Pas question ! Je reste avec toi !

Je suis rentrée dans la cabane et j'ai fourré quelques affaires dans un sac.

Tom m'a suivie.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je vais aller me cacher dans la forêt. C'est ma seule chance. Toi tu repars.

Il a posé ses mains sur mes épaules.

– Non, Lou. Je ne te laisse pas toute seule...

J'ai caressé sa joue.

– Je peux me débrouiller toute seule là-dehors. Faire des choses que tu n'arriveras jamais à faire. Je suis désolée, mais c'est vrai.

– Lou, je viens avec toi, il a répété.

J'entendais maintenant distinctement des voix. Il fallait partir alors j'ai abdiqué.

– Bon. Allons par là.

Nous nous sommes enfoncés dans les bois derrière la cabane. Je connaissais le terrain. On pouvait s'en sortir.

J'ai pris une sente qui montait vers les crêtes et nous nous sommes arrêtés sur un promontoire rocheux à l'aplomb du lac. De là, on dominait la cabane. Après quelques minutes, une dizaine d'hommes sont sortis de la forêt en contrebas et sont entrés dans la clairière. Il y avait des policiers en tenue d'intervention et d'autres hommes en treillis. Des chasseurs du coin, certainement. Ils portaient tous un fusil à l'épaule et trois d'entre eux tenaient des bergers allemands en laisse.

– On pourrait rester cachés là, a suggéré Tom.

J'ai secoué la tête.

– Non, ça ne marchera pas.

Sans les chiens, ça aurait pu passer. Dans tout un tas de films ou de romans, les héros se débarrassent d'une meute de chiens en répandant du poivre sur leurs traces, en retirant leurs chaussures ou en traversant un cours d'eau. Depuis la Mutation, je savais que ça ne

servait à rien. Une odeur n'appartient qu'à vous. Et l'odeur des Félines est bien particulière. Comme un phare dans la nuit pour l'odorat d'un chien. D'ailleurs, ça n'a pas tardé. Un des bergers allemands a marqué l'arrêt et s'est mis à aboyer en direction des bois. Il avait repéré notre piste.

J'ai soufflé à Tom :

– Allez, vite, il faut continuer !

La seule possibilité pour leur échapper était de les distancer et de les épuiser. Après une heure de traque, les chiens se fatigueraient et ils abandonneraient. J'en étais capable. Restait à savoir si Tom pouvait endurer une marche forcée dans la montagne.

Nous sommes montés vers les sommets. La pente était raide, encombrée de bosquets touffus et d'arbres morts. Je n'ai même pas pris soin de zigzaguer pour brouiller notre piste. Il valait mieux prendre le plus d'avance possible.

J'entendais les chiens derrière nous. Ils avaient suivi ma trace jusqu'au promontoire. Nous avons continué notre ascension. Les bois étaient sombres et denses. Les branches mortes craquaient sous nos semelles. Des oiseaux effarouchés battaient des ailes et poussaient des cris déments à notre passage.

Tom peinait. Il trébuchait, haletait, se débattait avec des ronciers. Plusieurs fois, je lui ai tendu la main pour l'aider.

– Désolé, Lou.

– C'est bon, on va y arriver.

Au bout de quinze minutes de course, nous avons fini par déboucher sur un petit plateau dénudé où le granit affleurait. Il y avait là une baraque de pierre au toit de tôle, certainement un ancien abri de berger. À l'ouest, un corral en ruine et une vaste étendue de pâturage où l'herbe scintillait de givre. À l'est, une vieille piste d'accès disparaissait sous la végétation. Plus haut, une autre barrière de sapins, noire et compacte, et loin au-dessus, la roche, juste la roche et les sommets enneigés.

Tom, plié en deux, a repris son souffle.

J'ai senti l'odeur des chiens dans l'air. Ils ne tarderaient pas à arriver.

– Tom, tu vas partir par-là, j'ai dit en montrant le corral. Je vais

continuer vers les sommets.

– Pas question. Je reste avec toi.

Je me suis approchée de lui.

– On n’y arrivera pas comme ça.

C’était une évidence. Tom était trop lent, trop maladroit. J’étais dix fois plus rapide que lui. Je me suis souvenue que quelques mois auparavant, je m’aidais encore de la rampe pour monter les escaliers de la maison. À présent, rien ne pouvait m’arrêter. J’étais à peine essoufflée après notre course.

– Les chiens me suivront mais ils n’arriveront pas à m’attraper. Je suis plus rapide qu’eux. On se retrouve au lac ce soir.

Tom a fait la moue mais je ne lui ai pas laissé le temps de protester.

– Je t’aime.

J’ai collé un baiser sur sa bouche et je suis partie en direction des sapins au-dessus.

Je ne voulais pas le laisser mais c’était la seule façon de distancer nos poursuivants.

J’atteignais l’orée du bois quand j’ai senti les chiens, tout proches.

Je me suis retournée.

Cent mètres plus bas, sur le plateau, deux chiens ont jailli d’un fourré. J’ai juré entre mes dents. Tom était plus loin, au niveau du corral. Il s’est retourné, lui aussi.

Les deux chiens hésitaient, ils reniflaient nos traces, essayant de déterminer la direction que nous avions prise. L’un d’eux a relevé la gueule vers l’endroit où je me trouvais. Le vent était en ma faveur, il avait du mal à repérer mon odeur mais je savais que ce n’était qu’une question de temps.

Tom s’est alors mis à crier et à faire de grands gestes. Il voulait les attirer, me permettre de fuir.

J’ai serré les poings.

Les chiens ont dressé la tête et sans réfléchir, ils ont foncé vers lui.

Tom s’est mis à courir vers les pâturages mais il était trop lent. Il allait se faire tailler en pièces.

J’ai dévalé la pente, la rage au ventre, quand j’ai entendu Tom hurler. Il venait de tomber à terre. Un des chiens s’acharnait sur son mollet gauche. L’autre se précipitait vers sa gorge.

J'ai feulé et je me suis jetée sur celui-là.

Mes griffes ont labouré sa gueule.

Le berger allemand a roulé sur le côté dans un éclair de sang.

L'autre a lâché Tom et il a bondi sur moi.

Je l'ai évité et j'ai abattu mon coude sur son crâne. Il a poussé un gémissement et il est tombé au sol, sonné.

Le premier chien est revenu à l'attaque, la gueule ensanglantée. Il me faisait face en grondant. Ses babines fendues laissaient entrevoir des crocs jaunâtres.

– Lou, attention, a soufflé Tom.

Le troisième berger allemand, celui qui nous avait pistés à travers la forêt, venait de surgir des bois et il avait rejoint l'autre.

Les deux chiens tournaient maintenant autour de nous. Leurs oreilles étaient rabattues. Ils n'avaient jamais eu affaire à une créature comme moi. Malgré les années de dressage, de soumission à leurs maîtres, ils hésitaient entre attaquer et battre en retraite.

J'ai respiré profondément. J'ai chassé la peur et la rage. Je me suis faite plus calme qu'un ruisseau de montagne, que la course des nuages, que le givre qui recouvrait les pâturages.

Je me suis dressée de toute ma hauteur, j'ai baissé mes bras et j'ai tourné mes paumes vers le ciel. Un signe de paix.

Le premier chien a cessé de grogner, il a incliné la tête, surpris.

Puis, après quelques secondes, il a passé sa langue sur son museau blessé et il s'est assis. Le second a humé le parfum de mon corps et il s'est gratté l'oreille gauche.

Je me suis agenouillée, très lentement, et j'ai tendu les bras vers eux.

Ils se sont précipités sur moi, à la recherche de mes caresses.

J'ai enfoui mon nez dans leur pelage.

– Là, c'est fini, c'est fini.

Les chiens remuaient la queue, rassurés.

C'est à ce moment-là qu'une voix a claqué sur le plateau.

– Alors ça y est. On a fini par t'avoir, sale bête.

J'ai relevé la tête.

Les policiers et les chasseurs me tenaient en joue.

L'un d'eux a fait reculer les chiens à coups de pied.

Tom, la jambe en sang, secouait la tête pendant qu'on lui passait les menottes. Les chasseurs se sont moqués de lui :

– Avec un fils pareil, on comprend pourquoi ton père a foutu le camp !

– Tant mieux, leur a lancé Tom en grimaçant un sourire.

Un des hommes lui a décoché un coup de poing qui l'a jeté à terre.

J'ai hurlé :

– Tom !

Mais je n'ai rien pu faire de plus, les policiers me menaçaient de leur arme et je voyais qu'ils n'attendaient qu'un prétexte pour appuyer sur la gâchette.

Tom gisait au sol, le nez en sang.

J'ai repensé à ce que m'avait dit Fatia : « Tom te trahira » et elle avait tort. Tom ne m'a pas trahie. Si j'ai été prise, c'est seulement parce que j'ai voulu le sauver. Comme il m'avait un jour sauvée de moi-même.

*

J'étais redescendue de la montagne sous la garde des policiers, deux hommes portaient Tom. Son nez et sa jambe étaient en sang. Nous avons été jetés dans deux voitures différentes. Un des policiers avait promis à Tom des années de prison. Et moi, on m'avait juré de me dresser.

Ce que je vais vous dire maintenant va vous sembler incroyable.

Et je sais que c'est difficile à croire.

Vous aussi vous avez vu les images de ces camps, les « centres de l'Aurore », comme on les appelle. Généralement installés dans des friches industrielles. Avec des filles bien sages, bien nourries, à qui on propose des cours de morale, de civisme, ainsi qu'un tas d'activités en attendant de trouver l'antidote à la « maladie ». Des reportages formatés.

Savini avait habilement manœuvré. Partout dans le pays, des dizaines d'anciennes usines avaient été transformées en camps. Les Félines avaient été enfermées loin des regards, derrière les grillages et les murs où des ouvriers avaient autrefois travaillé. C'était, disait-il,

une façon de rendre hommage à nos anciens. Pour lui, les « Obscures » étaient sauvages et incultes. Il était nécessaire qu'elles apprennent que notre pays avait des valeurs qu'il fallait respecter. Et la meilleure façon était de les immerger dans ce glorieux passé, au plus proche de l'histoire.

La vérité, c'était qu'il n'y avait pas assez de prisons pour nous enfermer toutes et que c'était une façon habile de faire oublier le chômage et les usines qui fermaient.

Savini, comme tous les grands dictateurs, était aussi un homme d'affaires.

*

Je me suis assise sur le lit 113 et j'ai regardé autour de moi.

Des murs nus et gris, des fenêtres brisées, une centaine de lits, des couvertures rêches, et partout l'odeur écœurante de la pâte à papier. Des filles allaient et venaient dans la salle. Elles avaient toutes l'air épuisé. Dans le lointain, on entendait le ronflement sourd d'un moteur, je me suis demandé ce que ça pouvait être.

Le camp occupait toute une partie de l'ancienne usine. À l'entrée, téléphone, vêtements, on m'avait confisqué tous mes biens. J'avais subi une nouvelle série de tests puis on m'avait donné une tunique blanche. Le numéro d'identification était imprimé sur ma poitrine et dans mon dos. 113. Aucune mention de mon prénom ni de mon nom. Pour eux, je n'étais plus Louise, j'étais juste un numéro. J'étais 113.

À la gardienne de l'entrée, j'avais demandé si je pouvais téléphoner à mon père. Elle avait ricané et m'avait répondu : « On verra si t'es sage, ma petite. » On m'avait conduite jusqu'au dortoir qui avait été installé dans un hangar. Le long du grillage étaient postés des gardiens, fusil entre les mains.

J'ai pensé à Tom. En ce moment même, il devait être dans une cellule.

Je me sentais seule, perdue. J'aurais tout donné pour être avec lui.

Une sirène a retenti et les Félines sont toutes sorties dans la cour.

Une retardataire qui passait près de mon lit m'a jeté :

– 113, dépêche-toi, sinon tu seras privée de repas.

Je l'ai suivie jusqu'à l'extérieur.

Là, nous avons croisé une cinquantaine de Félines qui sortaient d'un bâtiment, l'air exténué.

– Qu'est-ce qui se passe ? j'ai demandé à une fille.

– T'es nouvelle ou quoi ?

– Oui. Je viens d'arriver.

– Tu vas voir. Bienvenue au paradis Savini, 113.

Nous sommes entrées en deux longues files dans l'autre bâtiment. C'était une pièce immense et grise, encombrée de machines et de tissus. Je n'ai pas compris tout de suite. Les Félines s'asseyaient une à une derrière les machines. D'où j'étais, je ne voyais que le dos de leur tunique blanche où était imprimé leur numéro. Des rangées et des rangées de chiffres.

Au fond de la salle, sur une estrade, se tenait une femme habillée de blanc, entourée de deux militaires. Je l'ai reconnue. C'était Cathy, la femme qui nous avait fait visiter l'Aurore la première fois

– Mesdemoiselles, a dit Cathy d'une voix à la fois forte et suave, comme chaque jour, je vous rappelle que vous êtes ici dans le but de préserver la population de la propagation de la maladie dont vous êtes toutes porteuses. C'est une mesure de protection, autant pour vous que pour vos proches et tous nos concitoyens. En ce moment même, des chercheurs travaillent jour et nuit sur l'antidote qui permettra votre retour dans la société. Bien sûr, cette prise en charge a un coût. Votre logement, votre nourriture, le personnel d'encadrement, tout cela n'est pas gratuit. Mesdemoiselles, vous devez, vous aussi, participer à cet effort collectif. Vous êtes jeunes, rapides, en pleine forme. En travaillant aujourd'hui, gardez bien en tête que vous participez au grand élan national ! Je vous souhaite une belle journée !

Sitôt le discours achevé, le ronflement des moteurs et le cliquetis infernal des aiguilles ont explosé dans la salle. Derrière leurs machines à coudre, les Félines travaillaient, sans relâche. Cathy a quitté la pièce, l'air satisfait.

J'étais abasourdie.

Voilà donc à quoi ressemblait le camp imaginé par Savini. Il n'était pas question de soins, ni de quarantaine. C'était tout simplement... un camp de travail.

Après deux semaines passées dans la montagne, le bruit était une vraie torture. Il était hors de question que je travaille pour eux. Comme j'étais la seule debout, un gardien m'a vite repérée et s'est avancé vers moi, matraque à la main.

– Qu'est-ce que tu fais, 113 ? Assieds-toi !

Il m'a indiqué une machine libre.

J'ai secoué la tête.

– Eh 113, a lancé quelqu'un dans mon dos. Perds pas de temps, mets-toi au boulot.

Je me suis retournée, c'était la Rouquine. J'ai eu envie de me jeter dans ses bras mais elle a secoué la tête.

Elle a fait signe au gardien.

– C'est bon, je m'occupe d'elle. Elle est nouvelle !

Le gardien a fait la moue.

– Elle a intérêt à apprendre vite.

La Rouquine m'a entraînée vers la machine. Dans son dos, elle portait le numéro 86.

– Assieds-toi, tu sais coudre ?

J'ai haussé les épaules.

– Heu... pas vraiment.

– Va falloir apprendre, ma sœur, sinon tu seras privée de bouffe. Je vais te montrer.

Je me suis assise face à la machine. La Rouquine a attrapé une bande de tissu blanc. Elle m'a montré comment ça fonctionnait.

– Tu es là depuis longtemps ? j'ai demandé.

– Après la Marche des Félines, ils m'ont amenée ici avec les filles qui n'avaient pas de parents ou de papiers. Ils nous ont accusées d'avoir attaqué cette fille de la Ligue.

Elle parlait de Morgane, bien sûr.

– Et Fatia ? Tu as des nouvelles ? J'ai lu un article dans un journal.

Elle a grimacé.

– Ouais, elle a essayé de rentrer dans l'usine, un soir. Ça a tiré de partout. Mais j'en sais pas plus.

Le gardien s'est approché de nous, l'air soupçonneux.

– 86, qu'est-ce que tu fabriques ?

La Rouquine m'a donné un coup d'épaule.

– 113, concentre-toi, tu fais des plis !

Après quelques minutes, la Rouquine m’a soufflé :

– Fatia et les autres n’arriveront à rien. Mais on va gagner quand même.

– Comment ça ?

– Tu ne devines pas ce qu’on est en train de faire ?

J’ai baissé les yeux sur ma machine. Non, à part être les esclaves de Savini, je ne voyais vraiment pas.

Le gardien a mis un terme à notre conversation.

– Allez, elle se débrouille bien maintenant. 86, tu retournes à ton poste !

La Rouquine m’a tapé sur l’épaule.

– À tout à l’heure, 113 !

J’ai travaillé tout le reste de la journée.

C’était éreintant et abrutissant.

J’étais tellement saoulée par le bruit que j’étais incapable de penser à quoi que ce soit d’autre. Ni à papa et Satie, ni à Tom.

Quand je suis sortie de l’atelier, il faisait nuit. J’ai suivi la troupe des filles jusqu’à un réfectoire à moitié plongé dans l’obscurité. Il y flottait une odeur de chou et de lard rance. Des gardiens nous ont fait mettre en rang et nous avons fait la queue, par ordre croissant. Un cuisinier appelait les numéros et les filles recevaient un bol et un morceau de pain.

Mon numéro arrivait presque à la fin. La soupe était aussi claire que de l’eau de vaisselle et le pain rassis depuis longtemps.

Je me suis laissée tomber sur un banc, épuisée. Quelques filles chuchotaient mais la plupart étaient trop exténuées et elles se contentaient d’avaloir leur soupe, la tête dans leur bol.

La Rouquine est venue s’asseoir à côté de moi.

– Alors ma sœur, dur hein ?

– C’est comme ça tous les jours ?

– Ben ouais, ça ne s’arrête jamais. Sauf le dimanche.

La Rouquine m’a expliqué le fonctionnement du camp. On devait travailler dès l’aube jusqu’à la fin de l’après-midi. Dix gardes armés surveillaient en permanence l’atelier. Une vingtaine s’occupait des parties communes : cour, dortoir, douches et réfectoire. Ils étaient tous

armés de matraques, de fusils et de taser. Il n'y avait pas grand-chose à faire pour occuper le temps « libre », mis à part dormir ou traîner dans la cour. Livres, téléphone, musique, dessin et jeux étaient interdits. De même, il était défendu de communiquer avec les personnes qui venaient parfois derrière les grillages pour tenter d'avoir des nouvelles des filles. Les journées se divisaient donc entre travail et ennui, entrecoupées par les files d'attente au réfectoire ou aux sanitaires. Deux repas par jour. Une douche tous les deux jours. Le dimanche était le jour de parloir pour les Félines qui avaient de la famille et qui s'étaient bien comportées. C'était à l'appréciation de Cathy, la directrice du camp.

– Et personne ne dit rien ? Tu trouves ça normal de travailler comme ça ?

La Rouquine a fourré un bout de pain dans sa bouche.

– Tu savais pas qu'on faisait travailler les détenus dans les prisons ? Ben ouais, ça a toujours existé, la double peine. Le bagne, les maisons de correction. On t'enferme et en plus tu bosses pour que dalle. De la main-d'œuvre pas chère, ça fait des produits pas chers. Tout le monde s'y retrouve.

– Mais... et nous ?!

– Tu crois qu'on nous demande notre avis ? Tu ne veux pas obéir, tu pars en cellule. Tu ne veux pas manger, tu pars en cellule. Tu parles trop, tu pars en cellule. Tu travailles trop lentement, tu pars en cellule. Et je te parle même pas des coups. Cathy te fera pas de cadeaux si tu sors du rang.

Tout ça était absurde.

– Mais d'où est-ce qu'ils sortent ces machines ?

– J'en sais rien. Ils ont dû récupérer ça dans une usine qui a fermé. Mange, ça va être froid, et c'est encore plus mauvais quand c'est froid.

J'ai avalé ma soupe et mâchonné mon pain sans conviction. Mes mains tremblaient encore au rythme de l'aiguille de la machine à coudre. Je n'avais qu'une envie, aller me coucher et oublier cette maudite usine.

Sitôt le repas avalé, nous sommes parties vers le dortoir glacial.

Des lampes au sodium éclairaient la cour. Devant les hauts grillages, les gardes surveillaient notre troupe, arme au poing.

Je me suis penchée vers la Rouquine.
– Il n'y a jamais eu d'évasion ?
– Rêve pas, ma sœur. Pas possible de sortir de là. Même Fatia et les autres filles n'ont rien pu faire.

Nous sommes entrées dans le dortoir.
– Et Sara ? Je l'ai vue se faire arrêter. Est-ce qu'elle est là ?
Elle ne connaissait pas Sara. Je la lui ai décrite.
– Non, pas de fille comme ça ici... et c'est tant mieux pour elle.
Nous nous sommes séparées à contrecœur.
J'ai hésité à dire «bonne nuit», ça semblait incongru dans cet endroit si peu hospitalier.

La Rouquine s'est tournée vers moi.
– Bonne nuit, ma soeur, a-t-elle dit comme si elle lisait dans mes pensées.
J'ai eu envie de la prendre dans mes bras.
– Bonne nuit toi aussi.
J'ai rejoint le lit qui portait mon numéro.

*

J'ai passé deux mois là-bas.
J'en fais encore des cauchemars.
Le cliquetis des aiguilles. Les ampoules au bout des doigts. Les muscles du dos tétanisés. Les prêches de Cathy. Les cris des gardiens. Le grincement des clés dans les serrures. Le hurlement des sirènes. Les gémissements dans la nuit. Les torches des gardes qui faisaient leurs rondes. Le raclement des semelles sur le béton froid. L'eau glacée des douches. Les toilettes puantes. La toux des filles qui avaient pris froid. L'odeur écœurante du chou. Les bagarres. Les grillages auxquels se pendaient parfois des gamins de la ville pour tenter de nous apercevoir. Le même discours, toujours, sur l'effort que nous devions faire. Comme si ce travail abrutissant devait nous purifier et nous rendre notre humanité, à nous, les bêtes, les sauvageonnes, les impies, les Obscures. J'en fais encore des cauchemars, après tout ce temps. Pour toujours, je resterai un peu le matricule 113. C'est comme s'ils avaient marqué mon esprit au fer rouge avec ce numéro. Je n'étais

plus Louise. J'étais 113, un numéro parmi d'autres au milieu de ce camp. 113 comme un symbole de la faim, du froid, des privations et de l'humiliation.

Il paraissait impossible de s'échapper de là.

Un haut mur surmonté de barbelés et de caméras encerclait presque tout le site. Ailleurs, c'était des grillages de près de quatre mètres de hauteur. Quasiment infranchissables. Fatia avait essayé de passer par là. Ça avait été un échec.

Le poste de sécurité et les logements des gardes se trouvaient à proximité du grand portail de l'entrée. Impossible de s'en approcher sans se retrouver nez à nez avec une vingtaine d'hommes armés. Idem à l'arrière de l'usine, où il y avait un portail pour les livraisons mais on ne trouvait là que des hangars abandonnés dont l'accès était condamné.

Sur la gauche du portail, il y avait les bâtiments administratifs. Cathy logeait à l'étage, dans les anciens locaux de la direction. Elle ne quittait jamais l'usine. Au rez-de-chaussée, on trouvait plusieurs bureaux, des sanitaires et, tout au bout d'un couloir, l'accueil où avait été aménagé le parloir. Il y avait là une porte qui donnait sur l'extérieur, réservée aux rares visiteurs. Elle était verrouillée par un système électronique. Seuls les gardes et Cathy possédaient la carte magnétique permettant de l'ouvrir.

Un peu plus loin dans la cour, le dortoir, les sanitaires et le réfectoire se suivaient en enfilade. Au fond, le bâtiment gigantesque de l'atelier, surmonté par une énorme cheminée. Les portes de tous ces lieux étaient cadénassées après nos entrées et nos sorties. Les gardiens ne se séparaient jamais des lourds trousseaux de clés qui battaient contre leur cuisse.

Il n'y avait aucune échappatoire.

Mis à part le suicide.

Mais les gardiens étaient vigilants. Les gamelles et les couverts du réfectoire étaient en plastique. Les ceintures et les lacets confisqués à notre arrivée.

Nous étions prises au piège.

De toute manière, nous étions trop épuisées pour tenter quoi que ce soit. Certaines affirmaient que la nourriture était droguée. Pour qu'on

reste calmes. Pour nous ôter toute envie de rébellion. C'est vrai que nous étions si nombreuses que nous aurions pu tailler en pièces tous les gardes, malgré leurs armes. Oui, la nourriture était certainement droguée mais nous avions si faim que nous n'avions pas le choix.

Quand on ne travaillait pas à l'atelier, on trompait l'ennui et la fatigue dans la cour nue et balayée par le vent d'hiver. Certaines filles jouaient au morpion ou aux dames dans la poussière du sol. D'autres se contentaient de fixer la ville, de l'autre côté des grillages immenses.

Parfois, on entendait le claquement sec d'un coup de feu. Des chats traînaient souvent aux abords du camp. Les gardiens s'amusaient à faire un carton sur ces pauvres bêtes. Ça les faisait beaucoup rire. Ils commentaient leurs exploits sur leurs talkies-walkies.

Il arrivait pourtant qu'un chat pénètre dans l'enceinte. Les murs, les grillages et les balles ne les arrêtaient pas. Quand on en découvrait un dans la cour, la nouvelle se répandait vite. On se réunissait autour de l'animal, en prenant garde à le dissimuler aux yeux des gardiens. Les filles voulaient toutes le caresser, comme si c'était la chose la plus douce au monde. L'animal disparaissait sous toutes ces mains tendues. Il se laissait faire en fermant les yeux de plaisir. Les filles, elles, gardaient leurs yeux grands ouverts. Elles ne voulaient pas en perdre une miette. Elles murmuraient de petites choses entre leurs lèvres : « Mon beau. Mon tout doux. Mon mignon. Mon bébé. » Jusqu'à ce que le hurlement de la sirène vienne déchirer d'un coup sec toute cette douceur. À contrecœur, il fallait alors laisser partir le chat. L'animal s'éloignait à l'autre bout de la cour, franchissait le grillage, nous laissant là, les mains vides, encore un peu tièdes de toutes ces caresses. En se mordant les lèvres, on priait toutes pour qu'il revienne bientôt et qu'on soit la première à le trouver. La première à pouvoir enfouir ses mains dans la fourrure si douce. La première à mettre en route le petit moteur du ronronnement du chat.

Je me souviens aussi de la première fois où j'ai revu mon père et Satie.

C'était un dimanche. Le dimanche était le jour des visites. Peu d'entre nous étaient attendues au parloir. J'imagine que la plupart des Félines n'avaient plus de contacts avec leurs familles. Certaines venaient d'ailleurs, de très loin parfois. Transférées chez nous car les

centres de leur région étaient pleins et pour elles les visites étaient rares.

Un garde m'a emmenée jusqu'aux bâtiments administratifs. Nous avons passé plusieurs portes qu'il a ouvertes avec son trousseau. Le parloir avait été installé au bout d'un couloir, dans ce qui avait longtemps fait office d'accueil. C'était une pièce claire et bien aménagée. De la musique douce, des canapés, une bibliothèque, des boissons chaudes à volonté, des sanitaires propres. Quand on venait des hangars, c'était un autre monde. Un vrai petit paradis, bien loin de la prison de l'usine.

Quand je suis entrée dans le parloir, Cathy était là. Elle m'a souri avec un air pincé. On me l'avait dit, elle était présente lors des visites, toujours prête à vanter aux familles les progrès que leurs filles réalisaient à l'Aurore. En réalité, elle nous surveillait. Nous avions comme consigne de nous taire sur les conditions de vie dans l'usine. Et c'était même pire que ça : à force de prêches, de sermons, de brimades et d'épuisement, des filles avaient fini par intégrer le fait qu'elles méritaient ce traitement. Que la société faisait cela pour leur bien. Certaines Félines en étaient persuadées : les poils qui recouvraient leur corps, leurs humeurs tranchantes et la misère de leur situation étaient une sorte de châtiment divin. Cathy et les gardiens citaient souvent ces filles en exemple. Elles avaient droit à un bol de soupe plus garni, ce qui attisait la haine de toutes les autres.

Je me suis assise sur une chaise et j'ai attendu mon père et Satie. Je fixais la porte métallique au fond de la pièce et je n'arrivais pas à croire que la liberté était là. Juste là. De l'autre côté de cette plaque de métal. Le gardien a sorti la carte magnétique qu'il portait autour du cou, il l'a posée sur un lecteur électronique et la porte a émis un soupir. Comme si elle était soulagée de s'ouvrir enfin.

Quand mon père et Satie sont entrés dans le parloir, le gardien s'est éclipsé discrètement et Cathy les a accueillis avec un grand sourire.

– Bienvenue à l'Aurore !

Je n'ai pas pu rester sur ma chaise et je me suis précipitée pour les enlacer.

Nous nous sommes serrés longuement tous les trois, et les rires de joie se sont mêlés aux larmes. J'ai trouvé que mon père avait vieilli.

Son crâne m'a semblé plus dégarni. Il a regardé la pièce en clignant des yeux, comme s'il ne reconnaissait plus ce lieu où il avait si longtemps travaillé.

Satie m'a couverte de baisers. Il avait bien grandi et il parlait plus correctement à présent.

– Il va chez un orthophoniste, m'a précisé papa comme on s'asseyait sur un canapé.

– L'orthophoniste, il s'appelle Charles ! a tenu à préciser Satie.

J'ai ébouriffé ses cheveux.

Mon père m'a détaillée, de la tête aux pieds. Pour l'occasion, je ne portais pas l'uniforme avec le numéro 113 mais une simple tunique d'un blanc immaculé et très douce.

– Lou, qu'est-ce que tu as maigri !

J'ai haussé les épaules.

– Bah, ça ne me fait pas de mal.

Cathy, assise plus loin dans un fauteuil, épiait notre conversation. Je savais que si je disais la vérité à mon père, ce serait pire ensuite.

- Est-ce que tu as assez à manger ?
- Oui, ça va.
- Où est-ce que vous dormez ?
- Dans un des hangars. Ils l'ont transformé en dortoir.
- Est-ce que tu es bien traitée ici ?
- On s'entraide, papa.

Mon père n'était pas dupe. Il s'est penché vers moi.

– Lou, on va faire ce qu'il faut pour que tu sortes. Toi et toutes les autres filles. J'ai rejoint un collectif de parents et on a embauché des avocats. Ça n'a pas été facile d'en trouver mais ceux qui ont accepté sont motivés. On a bon espoir. Il faut que tu tiennes le coup.

Satie a déniché un puzzle dans une caisse de jouets destinés aux familles et il a insisté pour qu'on y joue tous les trois.

Pendant que Satie comparait les bouts de carton, j'ai demandé à mon père des nouvelles de Tom.

– Sa mère est venue me voir. Elle n'a pas la langue dans sa poche. Tom a été inculpé pour t'avoir aidée. Le procès aura lieu la semaine prochaine. Il risque jusqu'à cinq ans de prison. Savini a profité de l'état d'urgence pour alourdir les peines de ceux qui aident les Félines.

J'ai serré les poings.

Satie a protesté.

– Faut pas casser le pulze !

Dans ma paume, il y avait un bout de carton tout froissé.

– Désolée, Satie.

– Sa mère ne compte pas se laisser faire, a ajouté mon père. Elle est dans notre collectif. Elle m'a dit de te transmettre le bonjour de Tom et de te donner ça.

Il a sorti de sa veste un roman. *L'Attrape-cœurs*.

Je l'ai pris en tremblant. À la première page, il était écrit : « Pour toi, Lou, avec tout mon amour. RDV là-haut. Très bientôt. »

C'était l'exemplaire qui nous servait de boîte postale chez monsieur Blanchet. Notre livre.

Et ces quelques mots, c'était la promesse de retrouvailles.

– Tom a dit que c'était très important. Et, au fait, la librairie-

droguerie-bazar a fermé.

– Qu'est devenu monsieur Blanchet ?

– Je ne sais pas. Il était vieux. Il a dû prendre sa retraite.

Ça m'a fait une drôle d'impression. C'était comme si une part de ma vie venait de s'évaporer.

– Je t'ai aussi apporté ça, j'ai pensé que ça te ferait plaisir.

Mon père m'a tendu une photo qui nous représentait, tous les quatre : papa, maman, Satie et moi. Nous étions au bord de la mer. Je me rappelle que papa avait demandé à un touriste asiatique de nous prendre en photo avec son vieil appareil. Je faisais la tête parce que j'aurais préféré passer les vacances avec Sara. Pour m'arracher un sourire, maman m'avait mis Satie entre les bras. Mon petit frère ne cessait de gigoter. J'avais essayé de le calmer en le faisant bondir en l'air et il avait fini par me vomir dessus. Le touriste avait appuyé sur le déclencheur juste après. Du coup, sur l'image, je fais une drôle de grimace tandis que maman et papa sont hilares.

Malgré tout ça, j'aurais tout donné pour retourner à cet endroit-là, à ce moment-là, et j'aurais été la plus heureuse des filles. Même avec le vomi de mon petit frère.

Satie s'est désintéressé du puzzle. Il promenait un doigt curieux sur la photo tout en mâchouillant distraitemment une des pièces du jeu.

Mon père a pris mes mains dans les siennes.

– On va y arriver, Lou. Je te promets.

J'ai dû faire un effort pour retenir mes larmes.

Cathy est intervenue peu après.

– Le temps de visite est écoulé, a-t-elle lancé d'une voix navrée. Mais ne vous inquiétez pas, vous vous verrez la semaine prochaine... si Louise se comporte correctement.

Mon père a lâché mes mains tout doucement.

J'ai glissé la photo entre les pages du roman.

Cathy s'est penchée vers Satie.

– En attendant, comme ta grande sœur, il faudra être bien sage, n'est-ce pas ?

Mon petit frère lui a tiré la langue mais elle ne l'a pas vu car elle raccompagnait déjà mon père vers la sortie.

– D'ici-là, nous allons prier pour que les chercheurs trouvent un

antidote à la maladie de Louise.

– Je vous l’ai déjà dit, ce n’est pas une maladie, lui a lancé papa.

Cathy a penché la tête en souriant, comme si elle avait affaire à un enfant borné.

– Peu importe. Il nous appartient de tout faire pour ramener Louise dans le droit chemin.

Elle les a raccompagnés jusqu’à la porte qu’elle a ouverte avec sa carte magnétique.

Avant qu’elle ne se referme mon père m’a fait au revoir de la main. J’aurais tellement aimé les suivre. Vivre un dimanche normal, comme avant. Un dimanche où tout le monde somnole un peu après le repas. Une balade tranquille dans la forêt. Les devoirs à faire pour le lendemain. Mais c’était impossible. Le soupir de la porte qui se refermait m’a tirée de mes rêves.

Cathy s’est tournée vers moi.

Elle ne souriait plus.

Elle a désigné le livre entre mes mains.

– 113, donne.

J’ai secoué la tête.

Cathy a répété très lentement :

– 113, donne-moi ça.

Je ne voulais pas céder. C’était le livre de Tom. C’était notre livre. Entre ses pages, il y avait la photo où maman souriait. Il était hors de question que je les donne à Cathy.

– Donne. Tout de suite.

En guise de réponse, j’ai ouvert le roman et je me suis mise à lire.

Doucement, d’abord, puis à haute voix puis en voyant le visage de Cathy qui se décomposait, j’ai lu à tue-tête. J’ai fait claquer les mots dans le parloir en arpentant la salle, de long en large. Des mots qui parlaient d’amour et de liberté.

J’étais déchaînée. Rien ne pouvait m’arrêter. Même pas les coups de sifflet de Cathy qui s’époumonait comme s’il y avait un incendie, même pas les gardiens qui ont dû s’y mettre à trois pour me ceinturer, même pas les matraques qui se sont abattues sur mon corps, mon visage, mes lèvres. Les mots étaient en moi. Pour les arrêter, il aurait fallu me coudre la bouche.

La cellule.

Un container de six mètres de long sur trois mètres de haut et trois de large.

Je le sais, j'ai eu le temps de le parcourir. En long et en large.

Parois et sol métalliques. Système de ventilation. Seau en plastique. Dans un coin, une trappe assez large pour glisser une écuelle d'eau. Rien d'autre.

Des containers comme ça, il y en avait des dizaines à l'arrière de l'usine.

Ils y jetaient les filles qui osaient désobéir après leur avoir enlevé leurs vêtements et vérifié qu'elles ne possédaient rien qui leur aurait permis de se suicider.

Mon livre et la photo ont été confisqués. Ils m'ont enfermée pendant trois jours. Quatre peut-être. Dans l'obscurité, on perd vite la notion du temps. On peut aussi perdre la raison.

Moi, je me suis accrochée aux mots. À ceux que Tom avait griffonnés sur la première page de *L'Attrape-cœurs*. À ceux du roman lui-même. À ceux de tous les livres que j'avais lus alors que j'étais à l'hôpital. À tous les passages que la voix de Tom m'avait offerts. Toutes ces lignes que j'avais aimées. En boucle, je me récitais ces phrases. Je faisais naître des paysages, des personnages, des dialogues.

Je n'étais plus là, enfermée comme une bête dans une cage de métal. J'étais ailleurs. J'étais libre. Je tanguais sur les trottoirs de New York. J'errais dans la nuit. Je marchais sous le soleil. Je sentais le vent sur mon visage.

Et la voix de Tom murmurait à mon oreille : « On fera un film. Un film sur nos vies. Avec une vieille caméra et de la pellicule. Tu seras la Belle. Et je serai la Bête. On sera des hors-la-loi. Des fous. Des vagabonds ! Plus de poches, plus de sacs, on se baladera à poil. On n'aura rien d'autre à faire que s'aimer. Lire des nuits entières. Dormir toute la journée. Faire l'amour à midi. Et à minuit aussi. »

Sa voix était aussi claire que ce jour près du lac où nous avions refait le monde ensemble.

Ils pouvaient tout me prendre. Le roman de Tom, la photo où

maman souriait. Mais pas ça. Pas les mots.

C'est là que j'ai commencé à imaginer ce que je pourrais vous dire, comment je pourrais vous raconter mon histoire. Je ne savais pas si vous aviez reçu mon mail mais je me suis mise à ordonner tout ça dans ma tête.

À trouver les mots. Les bons mots. Mes mots.

Au bout de trois jours, la porte s'est ouverte. Cathy pensait me retrouver brisée.

Je suis sortie debout.

*

Les filles m'ont tapé dans le dos en me souriant.

Toutes étaient passées au moins une fois par la cellule. Quelques jours dans le noir suffisaient à calmer les plus énervées.

– T'as tenu le coup ? m'a demandé la Rouquine.

– Ça va, je n'étais pas toute seule.

Elle a froncé les sourcils.

– Comment ça ?

– J'avais mes histoires.

La Rouquine a eu un sourire dubitatif.

Je lui ai raconté comment j'avais peuplé l'obscurité et la solitude des personnages et des paysages que j'avais découverts dans les livres. Elle m'a écoutée attentivement, puis elle m'a dit :

– Tu sais que t'es étrange, ma sœur ?

– Je sais.

– Tu me raconteras des histoires, ce soir ?

– Pourquoi pas.

Dans le dortoir, il y avait maintenant beaucoup de monde. Les lits étaient tous occupés. Des Félines qui venaient d'arriver devaient s'installer à même le sol. Et c'était pareil à la cantine. La queue et la litanie des numéros s'allongeaient, comme à l'infini. Quand j'avais été enfermée au camp, dix jours auparavant, je faisais partie des dernières. À présent, la file s'étirait derrière moi et la soupe se faisait toujours plus claire, les morceaux de pain toujours plus petits.

– Qu'est-ce qui se passe ? j'ai demandé à la Rouquine qui était

devant moi.

– Tu n’as pas encore compris ?

– Compris quoi ?

– Tu sais qu’on passe nos journées à coudre ?

Je ne voyais pas du tout où elle voulait en venir.

– Oui. Et alors ?

La Rouquine a levé les yeux au ciel.

– Lou. On coud des tuniques. Des tuniques blanches.

J’ai alors compris ce qu’elle voulait dire.

– Attends. Tu veux dire que ces tuniques sont pour...

– Oui, pour des Félines ! Ça prend plus de temps pour certaines mais on va toutes se transformer, ça c’est sûr ! Croix de bois, croix de fer...

– ... je crache sur le paradis et sur l’enfer.

J’ai repensé à ce qu’elle m’avait dit quand j’étais arrivée à l’atelier : « Fatia et les autres n’arriveront à rien. Mais on va gagner quand même. »

C’était une évidence. Si toutes les filles devenaient des Félines, Savini ne pourrait jamais toutes nous enfermer. Quelque chose allait changer très bientôt.

Mais en attendant, nous restions prisonnières des murs de l’usine et des machines.

Le quotidien harassant a repris.

Réveil, atelier, cantine, douche, sommeil.

Réveil, atelier, cantine, douche, sommeil.

Réveil, atelier, cantine, douche, sommeil.

Tous les jours pareil.

Le soir est devenu notre petit moment de bonheur.

Nous nous réunissions autour d’un lit et chaque fille racontait une histoire.

À voix basse, bien sûr, car toute conversation était interdite après l’extinction des feux.

Au début, nous n’étions que quatre ou cinq, avec la Rouquine. Puis d’autres filles sont venues nous rejoindre. Presque timidement, nous avons échangé nos vrais prénoms et j’ai pris la parole.

D’abord, j’ai raconté des récits mythologiques que j’avais lus dans le livre que m’avait offert maman. Cassandre, Méduse, Callisto. Mais

l'histoire de toutes ces filles tourmentées par les dieux nous renvoyait trop à notre situation alors j'ai choisi des histoires que j'avais racontées à Satie. Ces fameuses histoires d'ogres et de dragons. Pour faire rire les filles, tous les monstres qui apparaissaient dans mes récits s'appelaient Cathy ou Savini. En pouffant, elles applaudissaient silencieusement quand les monstres finissaient par être terrassés ou ridiculisés.

D'autres Félines se sont lancées dans des contes qu'elles avaient conservés de leur enfance. Et puis, au fil des soirs, nos récits ont pris la couleur des souvenirs. Cela faisait des semaines que les Félines étaient privées de parole. Comme si la cacophonie des moteurs des machines avait réussi à effacer tout le reste. Nous nous sommes mises à raconter nos propres vies. Nos parents, nos sœurs, nos frères, nos amours, nos joies, nos peines, nos fêlures, tous les bouleversements qu'avait entraînés la Mutation.

C'est là, le soir, dans le secret de la nuit, au creux de ces paroles partagées, que nous nous sommes vraiment senties sœurs. Unies par un lien invisible mais puissant.

Parler de tout ça aurait pu nous rendre tristes ou déprimées mais en fait, ça a été le contraire. Mettre des mots sur ce qui nous avait blessées nous a donné de la force. La parole est devenue un espace de liberté pour chacune d'entre nous et nous rigolions souvent en évoquant les histoires intimes des unes et des autres. La Rouquine était la reine pour raconter des blagues crues qui nous faisaient hurler de rire. À plusieurs reprises, nous avons piqué des fous rires que nous avons essayé de contenir dans les replis d'un oreiller afin de ne pas alerter les gardiens.

Le jour de Noël a été particulièrement animé. Pour l'occasion, Cathy nous avait dispensées de travail et, chose exceptionnelle, les familles avaient été autorisées à faire passer des colis de nourriture. Les gardiens nous les avaient remis après les avoir fouillés. De papa, j'avais reçu un bocal de pêches au sirop et une tablette de chocolat noir. Comme les autres filles, j'avais pensé avec nostalgie aux Noëls de mon enfance. Je regrettais de ne pas pouvoir le fêter avec Satie et papa. Mais nous avons remonté le moral de tout le monde en décrétant que nous allions faire la fête tout de même. On a décidé de

mettre en commun tout ce que nous avons à manger. Des filles n'ont peut-être pas joué le jeu et ont gardé des choses mais je crois que la plupart ont partagé de bon cœur.

Nous avons obtenu l'autorisation d'aménager une seule grande table dans le réfectoire et nous avons empilé dessus la nourriture que nous avons reçue. Il y avait des gâteaux, des oranges, des chocolats. Tout un tas de sucreries dont nous avons été privées depuis longtemps et en voir autant d'un seul coup suffisait à nous faire saliver.

Quand la nuit est tombée, nous nous sommes réunies dans la cantine, nous étions plus d'une centaine. Les gardiens ne nous quittaient pas des yeux mais on s'en moquait. L'important était d'être là, toutes ensemble. Les filles étaient si excitées qu'elles n'arrêtaient pas de parler et on se serait crues dans une vraie soirée. Il ne manquait qu'une sono et on se serait toutes mises à danser.

L'entrée de Cathy dans le réfectoire a soufflé toutes les conversations. Elle a été accueillie par un silence glacial. Elle nous a annoncé qu'une veillée religieuse avait lieu dans l'atelier.

– Vous êtes toutes invitées, bien entendu.

Personne n'a répondu alors elle a ajouté :

– Celles qui viendront seront dispensées de travail demain matin.

Les filles se sont regardées mais aucune ne s'est avancée.

Cathy a serré les lèvres.

– Bien. Je vous souhaite tout de même un joyeux Noël, mesdemoiselles, a-t-elle dit avant de sortir en claquant la porte.

Sitôt partie, les filles ont éclaté de rire et le brouhaha a repris.

Dix minutes plus tard, la Rouquine a fait taire tout le monde. Il y a eu quelques secondes de silence puis les Félines se sont mises à scander « Un discours, un discours ! »

Elle a attendu que ça se calme et puis après s'être éclairci la gorge, elle s'est lancée dans une imitation très réussie de Cathy.

– Mesdemoiselles. Comme chaque jour, je vous rappelle que vous êtes ici dans le but de préserver la population de la propagation de la maladie dont vous êtes toutes porteuses. Bien sûr, cette prise en charge a un coût. Vous devez, vous aussi, participer à cet effort collectif.

Quelques filles ont hué. Les gardiens autour ne savaient pas

comment réagir.

La Rouquine a fait taire les filles avec quelques coups sur la table. Elle a pris un air très sérieux.

– Mesdemoiselles, vous êtes avant tout jeunes, dynamiques, belles et sexy... C'est pourquoi je vous souhaite un joyeux Noël... et bon appétit !

Ça a été le signal et nous nous sommes toutes ruées sur le buffet.

Il n'y avait pas assez pour nous toutes et en moins d'un quart d'heure tout a été dévoré mais je me souviens encore du plaisir de mordre dans une tranche de pêche au sirop ou de laisser fondre un carré de chocolat sur sa langue. Il n'y avait pas besoin de parler pour savoir ce que nous ressentions toutes. Le plaisir nous donnait des airs extatiques, les yeux mi-clos, et le sourire aux lèvres. C'était comme si des morceaux de ciel nous glissaient dans le ventre.

Plus tard, une fille s'est mise à chanter. Une chanson qui avait été à la mode quelques mois avant la Mutation. Certaines ont commencé à danser, je les ai rejointes au milieu de la pièce. Bientôt, on a poussé les tables et les chaises et le réfectoire s'est transformé en vraie piste de danse. Les filles enchaînaient les chansons, même les plus ringardes, ça n'avait pas d'importance. Tout ce qu'on voulait, c'était faire la fête. On reprenait les refrains à tue-tête, on inventait des chorégraphies ridicules, on se bousculait en criant. J'ai ri si fort que j'en ai eu mal au ventre.

Plus tard, une fille a chanté une vieille mélodie en anglais. Une chanson qui parlait d'arbres et de fruits étranges. Quelque chose de mélancolique qui donnait envie de poser sa tête sur une épaule chaude et douce. Je me suis arrêtée de danser. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à papa, Satie et surtout à Tom. Tom qui devait passer Noël dans sa cellule, en prison. Est-ce que lui aussi pensait à moi ? Combien de filles, de garçons étaient en ce moment même emprisonnés parce qu'on avait décidé qu'ils étaient différents ?

La Rouquine m'a tirée de mes pensées.

– Eh, ma sœur, fais pas cette tête, c'est la fête ce soir !

Je lui ai souri.

– Oui, c'est vrai, tu as raison.

Et puis sans réfléchir, je l'ai enlacée. J'ai glissé ma tête contre son

épaule. Elle avait la taille parfaite pour ça. Elle s'est laissée faire en riant. J'ai collé un baiser sur sa joue.

– Allez, viens, on y va !

Quand la chanson mélancolique a été finie, la fille a été applaudie puis la Rouquine a entonné l'air d'une vieille comédie musicale. Nous nous sommes mises à danser toutes les deux et nos pas et nos gestes étaient presque synchronisés, comme si nous étions des sœurs jumelles. C'était loin d'être parfait mais on y a mis tout notre cœur. Les filles nous ont regardées un moment puis elles nous ont rejointes sur la piste.

La soirée a continué jusqu'à minuit. Jusqu'au moment où les gardiens nous ont ordonné de rentrer au dortoir. Nous voulions encore rester mais ils ont sorti les matraques. La fête était finie. Mais son souvenir nous a longtemps réchauffées à la manière d'un rayon de soleil échappé des nuages et qui vous caresse la joue un jour particulièrement gris.

*

La semaine après Noël, il s'est passé quelque chose d'étrange.

Depuis une poignée de jours, j'avais la sensation désagréable d'être épiée.

Ce n'était presque rien. Un picotement sur la nuque.

Je ne cessais de me retourner, dans le dortoir, au réfectoire, sous la douche, mais je ne remarquais rien de différent, rien de particulier. Il n'y avait que la foule des tuniques blanches, la litanie des numéros, les pelages et les odeurs mêlées, nous devions être plus de cent cinquante à présent.

Rien de spécial non plus du côté des gardiens ou de Cathy.

Il y avait bien quelques badauds qui nous épiaient parfois de l'autre côté du grillage mais ça ne venait pas de l'extérieur, j'en avais la certitude. Non, j'avais l'impression que quelqu'un me suivait, de loin, en faisant tout pour ne pas être vu.

Je n'en ai pas parlé à la Rouquine. Il n'y avait rien d'assez précis pour que je me fasse du souci. Les jours ont passé, cette sensation ne m'a pas quittée mais j'ai mis ça sur le compte de la fatigue extrême

que je ressentais.

Un soir, dans le dortoir, j'ai raconté aux filles l'histoire d'Arachné.

– Arachné était une humaine comme toutes les autres mais elle avait un grand talent dans l'art du tissage. Ses créations étaient si merveilleuses que sa réputation fit le tour du pays et attira même l'attention de la déesse Athéna. Sous l'apparence d'une vieille femme, celle-ci rendit un jour visite à Arachné. Effectivement, les tissages de la jeune fille étaient exceptionnels, si beaux que la déesse en fut jalouse... et décida de la défier dans un concours de tapisserie.

– Une *battle* d'aiguilles ! a commenté une des filles.

– Exactement ! Alors, même s'il n'y avait pas encore de réseaux sociaux, tout le monde ne parlait que de ça. Et le jour du concours, toute la ville vint voir le spectacle. Qui allait remporter la bataille ?

– La déesse, forcément, a soufflé une fille. C'est toujours les dieux qui gagnent.

– Chut, a dit une autre, laisse-la raconter !

J'ai continué :

– Ce jour-là, Athéna tissa une magnifique toile avec des fils d'or. Arachné, quant à elle, se surpassa. Sa toile représentait Zeus et les différentes formes animales que le roi des dieux avait pris pour séduire les mortelles. La toile était fabuleuse, si impressionnante que la foule ignore celle d'Athéna. Furieuse d'avoir perdu et que la jeune fille ait révélé à tous les infidélités de Zeus, la déesse mit en pièces la toile d'Arachné. Humiliée, la jeune fille s'enferma dans sa chambre et décida de se pendre. Prise de remords, Athéna la sauva au dernier moment et la transforma en araignée, la condamnant dans le même temps à tisser indéfiniment.

Les filles avaient écouté la fin dans un grand silence.

L'histoire d'Arachné était particulièrement affreuse mais je l'aimais beaucoup. Depuis que je l'avais lue, je n'avais plus jamais été effrayée par une seule araignée, bien au contraire Je trouvais ridicule d'en avoir peur alors qu'elles ne faisaient que tisser patiemment dans les recoins obscurs de nos maisons. Et pourtant, elles subissaient régulièrement la fureur des hommes qui les chassaient et détruisaient leurs toiles. Nous étions aussi cruels avec elles que les dieux l'avaient été avec Arachné.

Je venais de finir l'histoire quand une voix s'est fait entendre dans l'obscurité.

Une voix qui m'a fait frémir.

Une voix que je connaissais bien.

Celle de Morgane.

Je ne l'avais pas revue depuis la Marche des Félines où elle avait été blessée au ventre. Elle était vivante et elle était ici, avec nous !

J'ai cherché son visage parmi les Félines rassemblées autour du lit. Elle se tenait dans un coin. Elle ne portait plus de lunettes, son pelage était châtain. Elle avait fini par se transformer. Et c'était certainement elle qui m'épiait depuis des jours, sans oser venir me parler. Elle portait le numéro 182.

– L'histoire d'Arachné, elle me rappelle l'histoire d'une fille qui était dans ma classe, a dit Morgane d'une voix frêle.

Malgré moi, j'ai serré les poings.

Les filles se sont tournées vers elle.

– Elle s'appelait Alexia. C'était une fille étrange. Son père était très dur avec elle. Au lycée, personne ne l'aimait. C'était un peu le souffredouleur, le vilain petit canard. Tout le monde se moquait d'elle. Pourtant, elle était vraiment intelligente, et très sensible.

Morgane a marqué une pause et elle a levé la tête vers moi.

– Je sais qu'elle était comme ça parce que je la connaissais bien. Quand on était petites, on allait au catéchisme ensemble. J'ai fini par arrêter mais on a continué à se voir. J'allais chez elle de temps en temps, le samedi. Alexia était douée pour plein de choses. Le piano, le dessin, la couture. Des choses délicates. Aussi délicates qu'elle. Elle avait des doigts très fins, très blancs. Elle ressemblait un peu à ces vieilles poupées, vous savez, celles qu'on voit dans les brocantes. Des poupées avec des robes en dentelle, avec des têtes en porcelaine et des yeux tristes.

Les filles ont acquiescé. Moi aussi je voyais de quoi elle voulait parler et la description d'Alexia correspondait parfaitement à ça.

– Le piano, la peinture, la couture, tout ça, c'était pour Alexia une façon de s'échapper. Sa chambre, c'était une vraie maison de poupée. Tout devait être bien rangé et silencieux. Sa mère ne voulait pas qu'elle grandisse. Les seins, les poils, les règles, tout ça, elle ne voulait

pas en entendre parler. C'est peut-être pour ça qu'Alexia, même si elle avait notre âge, ressemblait à une enfant malade, enfermée à l'intérieur d'elle-même. Mais quand elle se mettait derrière un piano ou quand elle prenait une aiguille ou un crayon, elle s'éclairait. Elle devenait vraiment qui elle était. Et moi, j'aimais ça. J'aimais qui elle était vraiment. Je l'admirais, en quelque sorte.

Morgane est restée silencieuse quelques secondes. Je me suis souvenue de toutes les fois où elle avait ricané au passage d'Alexia et des insultes qu'elle lui lançait. Il me semblait impossible qu'elles aient pu être si proches.

– Et pourtant, a continué Morgane, je faisais semblant de ne pas la connaître. J'avais honte qu'on puisse penser que j'étais son amie. Je sais pas pourquoi. Peut-être parce que j'avais peur qu'on ne m'aime pas, moi non plus. Alors je faisais comme les autres.

En disant ça, elle m'a adressé un sourire un peu triste. Mes poings se sont subitement détendus.

Morgane a poursuivi :

– J'aurais dû prendre sa défense... Dire à tout le monde qu'Alexia était géniale, qu'elle jouait du piano comme personne, que ses broderies étaient d'une élégance folle. Mais non, je me taisais. Comme si les choses délicates n'avaient pas d'importance pour moi. Je sais, c'est stupide. Alexia, elle m'a jamais fait de reproches. Elle était si seule qu'elle acceptait tout ça. Mais quand j'allais chez elle, et qu'on était dans sa chambre, j'aurais tout donné pour pouvoir être contre elle.

Morgane a baissé la tête. Nous avons toutes attendu la suite. On pouvait entendre la respiration régulière des Félines qui dormaient tout autour de nous.

– Il y a quelques mois, en septembre, on était dans sa chambre et elle venait de finir un morceau de piano. Un morceau qui m'avait fait bondir le cœur. Et, je sais pas, quand elle a arrêté de jouer, mon cœur a continué à bondir. Comme si les notes étaient encore là, à l'intérieur de moi, de mon cœur, de mon corps, de mes doigts. Et quand j'ai regardé Alexia, j'ai vu que ça lui faisait la même chose qu'à moi. La musique, elle pétillait en nous et sans qu'on réfléchisse, ça s'est fait comme ça... on s'est embrassées. On s'est embrassées, là, au-dessus du

piano. C'était bizarre. Bizarre mais très délicat. Comme elle, en fait. Et c'était surtout très bon. Alors on a pas réfléchi plus. Et on a continué à s'embrasser. Encore et encore. C'est pour ça qu'on a pas entendu la porte de la chambre s'ouvrir et sa mère entrer.

– Merde, a juré une des filles.

Les autres lui ont soufflé de se taire.

– Je suis partie de chez elle en courant, en l'abandonnant. Avant que je claque la porte, sa mère hurlait : « Tu as péché ! Tu as péché ! », et je sais pas si elle s'adressait à moi ou à Alexia. J'aurais pas dû mais j'étais morte de honte. À cause de sa mère, bien sûr, mais aussi à cause de l'envie que j'avais eue de l'embrasser. Pendant des années, on m'avait répété que c'était mal. Que l'amour, tout ça, ça pouvait exister qu'entre un homme et une femme. Que tout le reste était un péché. Petit à petit, je me suis persuadée que c'était elle qui avait causé tout ça. Oui, c'était Alexia qui m'avait entraînée. Alors, la semaine suivante, quand elle est revenue au lycée et qu'elle a essayé de me parler, je lui ai dit... je lui ai dit des choses affreuses. Je lui ai dit que je la détestais, que je voulais plus la voir. Jamais. Qu'elle allait brûler en enfer et que c'était une bonne chose. On s'est plus reparlé après ça. C'était juste avant sa Mutation.

L'air s'est brusquement chargé d'électricité. Quelques filles ont secoué la tête.

– La première fois qu'on l'a vue avec ses poils c'était à la piscine. Toute la classe s'est moquée d'elle. Moi, j'ai fait semblant de rire aussi. Mais quand j'ai vu ce qui lui est arrivé, j'ai eu peur. J'étais persuadée qu'elle était devenue comme ça parce qu'on s'était embrassées. Ce jour-là, j'ai profité que le prof soit occupé pour la prendre en photo. Oui, j'ai pris Alexia en photo et j'ai mis cette photo sur les réseaux sociaux.

Je suis intervenue sans même réfléchir.

– Morgane, c'était toi ?! Je croyais que c'était le prof. Pourquoi ? Pourquoi tu as fait ça ?!

– J'avais peur d'être comme elle. Mettre sa photo en ligne, c'était comme... c'était comme me sauver, moi. Je pouvais pas savoir qu'Alexia se suiciderait.

Il y a eu un grand silence dans le dortoir.

– C'est pour ça que j'ai rejoint la Ligue ensuite, a poursuivi Morgane avec une voix étranglée. C'est pour ça que j'ai fait tout ça.

Les filles autour se sont tendues.

J'ai senti la colère envahir l'air. J'ai pensé qu'elle était folle de leur révéler ça mais Morgane ne s'est pas démontée. Elle a continué à parler, d'une voix très douce.

– Vous connaissez le slogan de Savini : « la vérité est du côté de Dieu. » Je pensais qu'il avait raison. La vérité, c'est que j'avais peur. Peur que ça m'arrive à moi aussi. La Mutation.

Plusieurs filles ont secoué la tête, dégoûtées.

– Je sais que vous me détestez maintenant. Et je peux pas vous en vouloir. Mais aujourd'hui, je suis avec vous.

On attendait que Morgane ajoute autre chose mais elle se contentait de murmurer ça : « Aujourd'hui, je suis avec vous. »

Je pouvais sentir l'hostilité des Félines. Elles détestaient Morgane et je ne pouvais leur donner tort. Certaines filles ont commencé à se lever pour regagner leur couchage. D'autres se sont tournées vers moi, comme si elles cherchaient une réponse. Est-ce qu'on pouvait vraiment faire confiance à cette fille qui avait fait partie de la Ligue ?

Morgane a alors tiré quelque chose de sous sa tunique.

– Je vous demande pas de m'aimer mais je suis avec vous.

Et elle a brandi devant elle une sorte de couteau artisanal. Une lame de métal, terne et tordue, mais extrêmement effilée.

– C'est quoi ça ? a demandé une des filles.

– Un couteau.

– Je sais bien. Comment t'es arrivée à trouver ça ?

C'était assez incroyable car les gardiens faisaient bien attention à ce qu'on ne puisse rien récupérer qui puisse servir d'arme.

– Je l'ai fabriquée avec le crucifix que je portais quand je suis arrivée ici.

– Quoi ?!

– J'avais un crucifix. Quand j'ai passé l'entretien avec Cathy, je lui ai dit que j'étais très croyante. J'ai dû le lui prouver en récitant tout un chapitre des Évangiles. Elle m'a autorisée à le garder.

La lame entre ses mains ressemblait à une arme primitive mais terriblement tranchante.

– Tu veux qu'on fasse quoi avec ton couteau ? a craché la Rouquine.
Qu'on se suicide ?

Morgane a secoué la tête.

– Mais non, voyons. Une lame comme ça, c'est très efficace pour couper plein de choses.

Son visage s'est éclairé...

– On va être Athéna et Arachné, en même temps. On va saboter les machines. On va saboter leurs saletés de machines !

*

C'est ainsi que nous avons commencé nos opérations de sabotage.

Cathy était si stupide qu'elle ne devina jamais avant longtemps d'où provenaient toutes ces pannes.

Il suffisait d'entailler profondément les bobines de fil, de briser les aiguilles ou de glisser la lame contre la courroie, elle finissait par lâcher et la machine s'arrêtait. Pour ne pas éveiller les soupçons, on se répartissait les tours et chaque fille attendait le sien avec impatience. C'était comme une récréation. On prenait plaisir à appeler les gardiens de l'atelier et à voir la tête de Cathy quand elle découvrait que le fil de la bobine était inutilisable ou que la machine devait partir en réparation.

Certains actes de sabotage étaient beaucoup plus subtils.

On pouvait coudre des pans de tissus ensemble mais on ne laissait pas assez d'espace pour passer les bras ou la tête. Jamais personne ne pourrait porter ce vêtement. D'autres réalisaient des coutures très lâches. Au moindre geste, la tunique tomberait en morceaux. Les gardiens de l'atelier contrôlaient à l'œil et il faut croire qu'ils ne voyaient pas grand-chose.

L'une d'entre nous avait aussi récupéré une paire de feutres dans la salle du parloir et on inscrivait des messages à l'intérieur des tuniques destinées aux Félines : « Révolte-toi ! », « La révolution est en marche ! », « Félines, unissez-vous ! », « Résistance ! ».

C'était comme des bouteilles à la mer lancées à travers le pays. Une manière de dire à nos sœurs qu'elles n'étaient pas seules.

Bien sûr, des filles ont été punies, frappées et envoyées en cellule

d'isolement. Mais l'espoir était là, partout, même dans l'obscurité du container.

Morgane, grâce à son idée, était remontée dans l'estime des filles du camp. Certaines la considéraient comme une vraie rebelle, malgré son air toujours un peu égaré. Elle avait rassemblé autour d'elle un petit groupe de croyantes et elles se retrouvaient tous les soirs dans un angle du dortoir. Je les avais entendues adresser leurs prières à la Déesse plutôt qu'à Dieu. Dans un sens, c'était logique. Si Dieu nous avait faites à son image, alors c'était forcément une femme. Je crois qu'elles priaient autant pour le sort des Félines que pour l'anéantissement de la Ligue et de Savini.

Un jour, Morgane était venue me trouver pour me demander des nouvelles de Sara. Je lui avais dit que je n'en avais aucune depuis que je l'avais vue se faire embarquer par la police devant la boutique de monsieur Blanchet. Personne ne savait ce qu'elle était devenue. Elle n'était jamais arrivée jusqu'à l'usine...

Morgane et moi, nous avons également évoqué tous ces moments passés dans la Grand-rue, Sara, elle et moi.

– On te prenait vraiment pour notre serviteur, j'avais fini par avouer.

– Tu crois que je ne le voyais pas ? En fait, vous pensiez que j'étais stupide. J'avais juste envie d'être votre amie.

J'avais serré sa main.

– Je sais, Mo.

Je lui avais demandé ce qui s'était passé lors de la Marche des Félines.

– Tu as été blessée, je l'ai vu. Mais tu n'en as pas parlé aux filles l'autre jour.

Elle avait relevé la tête vers moi.

– C'est le père d'Alexia.

– Quoi ?!

– Ce type, il ne faisait pas partie de la Ligue. Il n'était pas venu à la contre-manifestation pour les Félines. Il était venu pour moi.

Je me souvenais de l'avoir vu dans la foule, non loin de Morgane. Il n'était pas habillé de blanc. Il portait son costume sombre, comme d'habitude.

– Tu veux dire que c’est lui qui...

Morgane avait acquiescé.

– Oui, c’est lui qui m’a poignardée près de l’église. Il pensait que j’étais responsable de la mort d’Alexia. Le péché, tout ça. Que tout était de ma faute. Il me harcelait depuis des semaines. Le jour de la Marche, quand il a vu les pancartes avec le portrait de sa fille, il est devenu fou. Ou alors il avait déjà prévu de me poignarder, je sais pas.

– Oh, Mo, pourquoi tu n’as pas raconté ça aux filles ?

Elle avait haussé les épaules.

– Je veux pas de pitié, Lou. Jamais.

J’avais caressé la joue de Morgane.

– J’ai passé quelques jours à l’hôpital, c’était presque rien. J’ai eu le temps de réfléchir. J’ai réalisé que les choses allaient trop loin avec les Obscures. Enfin, avec les Félines, je veux dire. Bien trop loin. Quand je suis sortie, la Mutation a commencé. Et là, j’ai compris que je m’étais plantée. Complètement.

C’était vrai mais je n’arrivais pas à lui en vouloir. Alexia, Fatia, Sara, Morgane, moi et toutes les autres, on avait toutes fait comme on pouvait.

– Je suis désolée pour Alexia. Jamais je n’aurais imaginé que...

– Qu’on s’était embrassées ?

J’ai secoué la tête.

– Non, c’est pas ça. Je ne pensais pas que vous aviez été aussi proches.

– J’ai été nulle, Lou. J’aurais dû assumer tout ça, mais j’ai eu peur. On peut pas revenir en arrière. J’espère juste qu’Alexia est au paradis et qu’elle peut jouer du piano tant qu’elle veut.

J’ai pensé à cette phrase que répétait tout le temps la Rouquine, à propos du paradis et de l’enfer. Mais bien évidemment je n’ai rien dit.

– En tout cas, a conclu Morgane, maintenant j’ai des griffes et des crocs et le père d’Alexia, il a pas intérêt à recroiser mon chemin.

Malgré la joie que m’apportaient les sabotages et le soutien des filles, plus le temps passait et plus je me sentais faible. J’étais épuisée, j’avais de fréquentes migraines. Depuis que j’étais entrée ici, je devais avoir perdu une dizaine de kilos. Des douleurs me cisailaient sans cesse le ventre, la poitrine et le dos mais je ne me plaignais pas devant

les filles car je savais que c'était dur pour tout le monde.

Pourtant, je n'ai pas pu tromper la Rouquine. Un jour en faisant la queue à la cantine, elle m'a serré l'épaule.

– Il faut que tu tiennes le coup, ma sœur.

– Ne t'en fais pas, ça va aller.

La Rouquine s'est faite étonnamment douce. Elle a caressé ma joue.

– Ne mens pas. Je vois très bien que ça va pas.

J'ai été forcée de reconnaître que j'avais mal partout et que j'étais exténuée.

– Est-ce qu'il y a une infirmerie ?

– Laisse tomber l'infirmerie, Louise. À part te mettre en cellule d'isolement, ils ne feront rien pour toi. On va aller voir une fille qui fait des miracles.

Ce jour-là, je me sentais fiévreuse et la simple idée d'avaler une seule cuillerée de soupe me donnait la nausée. J'ai offert mon bol à la fille à côté de moi.

À la sortie de la cantine, la Rouquine m'attendait.

– T'as rien mangé, pas vrai ?

Je n'ai pas pu lui mentir.

– Viens, on va aller voir Blanche.

J'avais déjà vu cette fille. On ne pouvait pas la rater, son pelage était blanc, entièrement blanc. C'est de là qu'elle tirait son surnom. Elle avait commencé des études de médecine avant sa Mutation. Elle ne demandait rien en échange de ses conseils et de ses services mais les Félines lui offraient toujours un petit quelque chose pour la remercier.

J'ai dit à la Rouquine que je n'avais rien à lui donner.

– T'en fais pas. Si Blanche peut faire quelque chose pour toi, elle le fera.

Elle m'a guidée jusqu'à un coin de la cour.

Le temps était clair. Le ciel étincelant. J'ai fermé les yeux de plaisir sous la caresse du soleil. Il ne nous restait qu'une demi-heure de pause et j'aurais aimé que ça dure une éternité. Ça me rappelait les après-midi avec Tom à la cabane, toutes ces heures passées à lire tranquillement au soleil.

On a marché jusqu'aux sanitaires.

Un garde nous a dévisagées quand on est entrées.

Dans le bâtiment, l'odeur était affreuse. Tout avait été installé à la va-vite et rien n'était aux normes.

Blanche était assise sur un lavabo, entourée de quatre filles à qui elle donnait des conseils à voix basse. Une des Félines ne cessait de tousser. On aurait dit que sa gorge avait été frottée au papier de verre.

J'ai attendu mon tour. La Rouquine m'a tapoté l'épaule.

– Ça va aller, ma sœur.

Avant de partir, les filles ont glissé de petites choses dans la main de Blanche.

Elle a relevé les yeux vers moi et elle m'a fait signe d'avancer.

La Rouquine est allée m'attendre à l'extérieur.

– Comment tu t'appelles ? a demandé Blanche.

– Louise.

Elle m'a souri. Elle avait des yeux incroyablement bleus.

– C'est toi, la Louise de la vidéo devant le lycée ?

J'ai hoché timidement la tête. Ça me paraissait si loin.

– J'ai vu tout ça. C'était avant ma Mutation. Tu as été très courageuse.

Elle a posé ce qu'elle tenait dans la main sur la faïence du lavabo.

Ce n'était que des pierres. Trois cailloux ronds et gris. Les filles l'avaient donc payée avec ça ?

Elle a surpris mon regard.

– Les pierres, c'est pour le symbole, a-t-elle dit. La guérison, ça passe aussi par là. Par la croyance et la confiance.

Elle m'a fait signe de me rapprocher.

– Qu'est-ce qui t'arrive, ma sœur ?

– Je me sens mal. Très mal.

Blanche m'a posé quelques questions, elle a promené ses mains sur mon corps avant de relever la tête vers moi.

Ses yeux bleus ont accroché un rayon de soleil qui tombait à travers le toit du hangar.

Elle paraissait à la fois surprise et inquiète.

– Louise, tu es incroyable.

Je n'ai pas su quoi répondre.

Elle a répété ce mot :

- Incroyable.
 - Quoi... qu'est-ce que j'ai ?
- Elle a hoché la tête et elle a dit :
- Louise, je peux me tromper mais...
 - Quoi ?
 - Tu es enceinte.

*

Je ne peux pas vous dire exactement ce que j'ai ressenti en apprenant ça.

J'étais sidérée.

Tellement sidérée que je n'ai pas compris tout de suite.

– Mais, comment...

Blanche m'a caressé la joue.

– Est-ce que ça ira ?

Je me suis contentée de hocher la tête.

Je ne savais plus quoi dire, quoi penser.

À ma connaissance, ce n'était jamais arrivé à une Féline. Tout le monde disait que c'était impossible. Il y avait eu des dizaines d'articles là-dessus. Les chercheurs avaient établi que la mutation du chromosome X était une aberration. Le chromosome O faisait que les Félines étaient devenues une espèce à part entière, et que par conséquent il ne pourrait jamais y avoir de « croisement ». C'était même devenu un argument de Savini pour démontrer combien nous n'étions pas des créatures de Dieu. « Grâce à Dieu, proclamait-il dans ses discours, les Obscures sont stériles. Jamais elles ne pourront se reproduire avec nos fils ! N'est-ce pas la preuve qu'elles ne font pas partie du plan divin ? »

Quand Tom et moi nous faisons l'amour à la cabane, nous utilisons des préservatifs qu'il avait apportés. Par précaution. Mais la première fois, la toute première fois à l'hôpital, nous n'avions rien calculé. Et ça avait suffi.

Je n'ai rien dit pendant de longues secondes.

Je savais que Blanche disait vrai. Je le sentais, tout au fond de moi : la vie était là.

La vie était là et je ne savais pas quoi en faire. Je ne savais même pas à quoi elle pourrait ressembler. Je ne savais même pas si j'en voulais.

La sirène s'est mise à hurler et je me suis dirigée vers l'atelier.

*

Le soir même, je n'ai pas eu le courage de rejoindre les filles autour du lit où se racontaient les histoires. Je suis restée allongée sur mon matelas, à me débattre avec les questions et les doutes qui se bouscullaient dans ma tête. J'entendais les murmures des filles, le cliquetis de la pluie sur le toit en tôle, et j'aurais tout donné pour que Tom soit là, à côté de moi et qu'il me raconte des anecdotes idiotes sur les films d'horreur qu'il adorait.

Une main s'est posée sur mon épaule. J'ai ouvert les yeux. C'était la Rouquine.

– Ça va, ma sœur ?

– Fatiguée mais ça va.

– Alors, qu'est-ce qu'elle t'a dit, Blanche ?

– Pas grand-chose. Selon elle, c'est sûrement une grippe. Rien de grave.

La Rouquine a grimacé.

– Tu mens mal, ma sœur.

J'ai soupiré.

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

– Et moi, je vois très bien.

Elle a posé une main sur mon ventre.

– Parce que j'ai déjà vécu la même chose.

– Je ne vois pas de quoi tu parles, j'ai répété.

Comme si elle ne m'avait pas entendue, la Rouquine s'est allongée à côté de moi. Je l'ai laissée faire. Elle a blotti sa tête contre la mienne. Elle est restée silencieuse, très longtemps, si bien que j'ai cru qu'elle s'était endormie. Puis j'ai finalement entendu son murmure, tout proche de mon oreille.

– Je sais même pas comment il s'appelait. Je sais juste qu'il était très beau. C'était dans une soirée chez des amis. Je m'ennuyais sur un

bout de canapé. Lui à l'autre bout. On s'est regardés et on s'est plu tout de suite. Le truc instinctif. Des fois, les choses sont aussi simples que ça. On peut dire tout ce qu'on veut, on reste des animaux. J'avais très envie de lui et il avait très envie de moi. Pas besoin de parler, de faire semblant, ça se voyait. Le truc qui te soulève le ventre. Comme les montagnes russes. Lui et moi, on avait qu'à se regarder et on savait déjà qu'on était dans le même wagon. Alors on s'est levés en même temps et on est sortis dans le jardin. On a fait l'amour, allongés dans l'herbe. On a pas réfléchi. À rien. Ouais, on aurait pu se poser la question des capotes. Se demander si l'un de nous deux en avait. Mais la vérité, c'est qu'on a pensé à rien de tout ça, ni lui ni moi. Voilà, parfois personne n'est coupable de rien. Ou tout le monde l'est de tout. On a fait l'amour comme si c'était la seule chose à faire. Et c'était très bien. On s'est rhabillés, on s'est dit au revoir. Et c'est tout.

La Rouquine a marqué une pause.

– J'avais quinze ans. C'était ma première fois.

Dans un coin obscur du dortoir, une Féline s'est mise à tousser.

– Un mois plus tard, j'ai su que j'étais enceinte. Je savais pas comment faire. La seule chose que je savais, c'est que j'en voulais pas. Mes parents, je me voyais pas leur dire un truc comme ça. Mon père encore moins, il était complètement largué. Pour lui, j'avais toujours huit ans. J'avais l'impression que ma vie venait de se fracasser contre un mur. Moi, je voulais être peintre, pas faire un môme. J'ai failli devenir folle. Dans mon collège, il n'y avait plus d'infirmière depuis longtemps. Pas de centre de planning familial dans ma ville non plus. Alors je me suis pointée chez le médecin de la famille. Il me connaissait depuis que j'étais petite. C'était un vieux très sympa. J'avais vraiment confiance en lui. Il m'a reçue dans son bureau et je me suis jetée à l'eau, je lui ai dit que j'étais enceinte. Au début, il m'a pas crue. Il devait penser à une plaisanterie. Un fantasme d'ado. Et puis il a vu que j'étais sérieuse quand je lui ai dit que je me suiciderais s'il ne m'aidait pas. Et c'était vrai, j'étais prête à tout. J'avais qu'une seule peur, c'est qu'il refuse. Mais non, il a fait tout ce qu'il fallait. Il m'a même pas fait la morale, rien de tout ça, il m'a juste conseillée sur les prochaines fois. Va pas croire que c'était facile mais j'ai tenu le coup parce que je savais que ma vie pourrait continuer, que je

pourrais aller au lycée, faire des études d'art, tout ça.

La Rouquine s'est tue. Je n'ai rien dit. Il y avait juste sa respiration très calme, son souffle chaud près de mon oreille.

– Bon, un mois après, mes parents ont divorcé. J'ai suivi ma mère. Ma vie s'est éparpillée, je suis jamais allée en école d'art, j'ai tracé la route de squat en squat, je me suis mise à faire des graffitis, des fresques. Finalement, j'ai un peu fait ce que je voulais. Tu vois, on peut faire des plans sur la comète mais bon, la vie, c'est pas comme une carte où y a les chemins tracés. Le nord, le sud, le point A, le point B, tu sais pas où tu passeras pour y arriver. Des fois, j'y pense à ce docteur qui m'a aidée. Je me dis que les choses seraient très différentes s'il avait appelé mes parents, ou s'il avait essayé de me convaincre de le garder. Mais non, il m'a laissée décider, toute seule. Et ça, ça n'a pas de prix.

J'ai secoué la tête, en tentant de garder mon calme, mais c'était impossible. J'ai senti les larmes monter jusqu'à mes yeux et la Rouquine m'a enlacée.

– Qu'est-ce que je vais faire ? j'ai demandé.

– C'est à toi de décider, a murmuré la Rouquine.

– Je ne sais même pas à quoi pourrait ressembler cet enfant. Je croyais... je croyais que c'était impossible.

– Moi aussi. Mais c'est la preuve que non.

– Si je reste ici, Cathy ou les gardiens, ils vont forcément s'en rendre compte.

Il y a eu un silence enveloppé par le tambourin de la pluie au-dessus de nous.

– Blanche sait peut-être comment le faire passer.

– Je... je ne sais pas.

– Tu veux le garder ?

Je ne savais pas non plus. Tout me paraissait impossible.

– Qu'est-ce que je dois faire ?

– Il n'y a que toi qui peux savoir, a murmuré la Rouquine. Ne laisse personne d'autre décider pour toi. Jamais. Et dans tous les cas, je serai à tes côtés, croix de bois, croix de fer.

La nouvelle a fini par se répandre dans l'usine.

J'ai d'abord cru que Blanche avait parlé. Mais quand j'ai posé la question à la Rouquine, elle a ricané en pointant un doigt sur son nez en trompette.

– Pas besoin de mots, ma sœur. Il suffit de sentir.

Et elle avait raison. J'ai réalisé que mon odeur avait changé. C'était comme si je portais un parfum. Quelque chose de suave, à la fois lourd et sauvage, complètement enivrant. Un peu comme l'odeur de ces fleurs blanches et veloutées que maman adorait et qui trônaient parfois sur la table du salon.

Les filles me couvaient du regard. Elles me cédaient leur place dans la file du réfectoire. Elles me frôlaient de la main à l'atelier. On me refusait les tours de sabotage. « Tu ne dois pas prendre de risque », m'avait glissé une fille. Je lui avais arraché le feutre des mains. « C'est à moi de décider. À moi ! »

Quelques jours plus tard, un des gardiens de l'atelier a découvert la lame du crucifix sur une des filles. Il devait être plus futé que les autres parce qu'il a compris que ça servait à taillader les bobines et à saboter les machines. J'imagine que la fille a subi un interrogatoire musclé et qu'elle a fini par avouer. Au matin, les gardiens nous ont ordonné de toutes nous lever et ils ont fouillé intégralement le dortoir. Ils ont mis la main sur des feutres, des livres, des médailles, des bijoux, des mots griffonnés sur des bouts de papier. Toutes les petites choses que les filles avaient réussi à faire entrer dans l'usine sans se faire remarquer lors des visites au parloir. Tout a été confisqué et les filles envoyées en cellule.

Ensuite, Cathy nous a réunies dans l'atelier, toutes les filles du camp, et ça faisait une foule immense qui se pressait entre les machines. Elle est montée sur l'estrade, vêtue d'une toge blanche qui contrastait avec son visage écarlate.

– Mesdemoiselles, a-t-elle dit d'une voix tremblante de colère, mesdemoiselles, vous m'avez déçue. Pire que ça, vous m'avez trompée. Vous avez trompé la confiance que nous avons placée en vous. Vous le savez, nous travaillons tous ensemble, jour après jour, pour vous faire retrouver le droit chemin, le chemin du bien, le chemin de la lumière.

Cathy a joint les mains devant sa poitrine comme si elle priait.

– Vous pouvez me croire, tous les efforts du gouvernement et du ministre Savini sont tournés vers cette lumière. En ce moment même, des chercheurs étudient pour trouver un remède à votre maladie. Parce que nous sommes bien conscients que cette maladie est une véritable souffrance pour vous et vos familles. Nous ne perdons pas espoir de vous accueillir à nouveau parmi les hommes. Non, nous ne perdrons jamais espoir !

Elle a pointé un doigt accusateur vers nous.

– Mais je vous l'ai dit, et je vous le répète tous les jours, vous devez vous aussi participer à cet élan. Vous aussi vous devez faire un effort. Sans quoi, tout cela sera vain et vous resterez pour toujours enfermées dans ces enveloppes dégradantes que sont devenus vos corps ! Vous devez combattre la paresse et la bêtise et la bestialité qui sont venues souiller votre esprit. Vous devez vous battre contre ces penchants naturels qui sont ceux des animaux ! Et le travail sert à cela. Le travail est un rempart contre l'animalité !

Les gardiens se tenaient tout autour de la salle de l'atelier, les armes à la main. On les sentait extrêmement nerveux.

Cathy a fait quelques pas sur l'estrade. Ses yeux brillaient, on aurait dit qu'elle allait se mettre à pleurer.

– Vous savez, je suis triste. Vraiment triste. Parce que nous vivons ensemble ici depuis des semaines maintenant, et j'avais l'impression que nous étions devenues, nous, nous toutes, une grande et belle famille. Oui, je vous le dis en toute sincérité, j'ai appris à vous connaître, à vous aimer malgré vos défauts, comme une mère peut aimer sa fille diminuée. J'étais heureuse de vous voir progresser sur ce chemin de lumière qui fera de vous, un jour, des femmes normales. Oui, j'ai eu cette faiblesse de croire que vous pouviez me considérer un peu comme votre mère.

Elle s'est arrêtée, a secoué la tête, puis sa voix s'est mise à tonner.

– Voilà pourquoi c'est d'autant plus difficile de savoir que tous nos efforts au quotidien ont été sabotés par un petit nombre d'entre vous. Tant de grands efforts ruinés par une poignée de créatures stupides et égoïstes ! Je prends cela comme une trahison. Et vous devriez, vous toutes, considérer ces actes comme une trahison de la part de celles

qui se prétendent être vos sœurs !

Les yeux de Cathy flamboyaient à présent.

– Que celles qui ont saboté des machines s'avancent !

Un grand silence s'est fait dans la salle, uniquement troublé par les sanglots étouffés de certaines filles. D'autres murmuraient des « pardon », les yeux clos et les mains jointes en signe de contrition. Mais la plupart se contentaient de garder la tête baissée comme on le fait quand un orage se déchaîne au-dessus de vous.

Cathy, les gardiens, tout le monde attendait.

C'est alors qu'une fille s'est avancée vers l'estrade. Le numéro 182. C'était Morgane.

Elle n'a rien dit, elle s'est contentée de marcher silencieusement entre les machines, la tête bien droite.

Un gardien a fait un pas vers elle.

À ce moment-là, une autre fille s'est avancée à son tour.

Et puis une autre.

Et encore une autre. Et encore une autre.

Et moi aussi, je me suis avancée vers l'estrade. Et nous nous sommes toutes mises en marche, sans rien dire.

C'était un véritable mouvement de foule silencieux. Cathy et les gardiens regardaient la scène, incrédules. Toutes ces filles aux pelages tous différents qui avançaient vers eux, sans baisser la tête, sans un mot. Nous étions toutes unies. Je pouvais le sentir dans tous les parfums qui se dégageaient de nous. Toutes différentes mais toutes semblables, un peu comme ce que nous avons ressenti lors de la Marche des Félines. Nous étions un bloc que rien ne pourrait jamais fracasser. Aucun sermon, aucune matraque, aucune tunique, aucune machine. Même les plus dociles, même les plus timorées, celles qui pleuraient ou imploraient le pardon il y a quelques minutes à peine se sont jointes à nous.

Sur l'estrade, Cathy a secoué la tête, impuissante.

Nous avons été renvoyées dans le dortoir. Ce jour-là, les machines sont restées silencieuses. L'atelier n'a pas fonctionné.

C'était une petite victoire.

Une petite victoire un peu dérisoire, certainement.

Mais une victoire tout de même.

Fatia me l'avait dit : « C'est une guerre. » Elle avait raison. Là où elle se trompait, c'est que ce n'était pas une guerre contre le reste de l'humanité, c'était une guerre contre nous-mêmes. Contre le désespoir, contre la culpabilité, contre la honte. Contre tout ce qu'on essayait de nous inculquer depuis toujours.

*

Rations diminuées, horaires de travail étendus, parloirs supprimés, les conséquences de notre rébellion ne se sont pas fait attendre.

Nous étions particulièrement inquiètes pour Morgane.

Au lendemain de notre action, comme tous les matins, les filles avaient été réunies dans la cour, sous la surveillance des gardiens. Le ciel était blanc. Il avait plu pendant la nuit et le sol étincelait de givre. De petits nuages de vapeur s'échappaient de la bouche des Félines qui se tenaient debout dans le froid. Une voiture noire suivie d'un véhicule de police avait franchi le grand portail d'entrée de l'usine. Revere et Le Moyne en étaient sortis. Cathy les avait accueillis avec raideur.

Les deux hommes, de toute évidence, n'étaient pas là pour une visite de courtoisie. Sans doute avaient-ils été informés que la situation avait dégénéré et ils venaient pour remettre de l'ordre dans la gestion du camp. Ils avaient scruté la foule immobile et muette des Félines puis Cathy leur avait désigné Morgane du doigt.

– C'est elle. Le numéro 182.

Revere et Le Moyne s'étaient approchés de Morgane. Elle n'avait pas baissé la tête. Elle regardait les deux hommes tout aussi fixement qu'ils la regardaient.

– C'est elle qui a organisé tout ça, avait insisté Cathy.

Cathy faisait ce qu'il fallait pour sauver sa peau. C'était évident, il lui fallait une meneuse, une coupable à dénoncer, et comme Morgane s'était avancée la première dans l'atelier, c'est elle qui avait été choisie.

J'ai eu envie d'intervenir. De crier quelque chose. Mais les filles autour de moi, comme si elles avaient compris ma colère, m'ont regardée et elles ont secoué la tête.

– On peut rien faire, ma sœur, laisse tomber, m’a soufflé l’une d’elles.

Elles avaient raison. Les gardiens armés se tenaient tout autour de nous et, de toute manière, Morgane n’avait pas protesté quand Le Moyne avait demandé :

– C’est vrai ?

Elle avait acquiescé, avec une esquisse de sourire.

Ils lui avaient ensuite passé les menottes et ils l’avaient fait monter dans la voiture de police. Je me souviens encore du regard de Morgane à travers la vitre arrière. Elle ne nous regardait pas. Elle fixait un point, loin devant elle, très paisiblement, comme si elle n’était pas entravée, comme si elle était libre et que rien ne pourrait jamais effacer cette liberté.

Après le départ des deux agents, Cathy s’était plantée devant nous et nous avait foudroyées du regard. Un regard qui disait : « N’essayez pas de faire les plus malines avec moi. Sinon, je vous promets le pire. »

La sirène avait retenti et nous nous étions dirigées vers l’atelier.

Sur le chemin, j’avais rejoint la Rouquine.

– Qu’est-ce que tu crois qu’ils vont faire de Morgane ? je lui avais demandé. Ils vont la mettre en prison ?

– On met pas les Félines en prison, ma sœur.

– Alors quoi ?

La Rouquine avait secoué la tête.

– Il paraît qu’il existe des endroits pires que le nôtre. Des endroits dont tu ne ressors jamais.

La routine du camp a repris.

L’ambiance était délétère. Dans le dortoir, de nombreux lits étaient vides. Ceux des filles qui avaient été envoyées en cellule. Les Félines qui dormaient par terre en avaient profité pour se les approprier. Seul celui de Morgane restait vide. Quelqu’un avait déposé sur son oreiller sept petits cailloux en forme de croix et personne n’avait osé les déranger. C’était peu mais je suis certaine que pour Morgane, ça aurait signifié beaucoup. Je n’étais pas croyante mais si Dieu – ou la Déesse – était quelque part, c’était là, sur ces couvertures mitées, avec le souvenir de Morgane, et non pas avec Savini et ceux de la Ligue.

Toute la nuit, des gardiens patrouillaient dans les allées avec leurs

torches et leurs talkies-walkies, si bien que nous avons dû cesser nos soirées histoires. À l'entrée et à la sortie de l'atelier, nous étions fouillées et les vêtements que nous avions cousus étaient méticuleusement inspectés.

J'étais toujours aussi faible et malgré le peu de nourriture qu'on nous donnait, j'ai été surprise de constater que mon ventre s'arrondissait déjà.

On ne connaissait pas grand-chose au métabolisme des Félines, mis à part la mutation de ce gène sur le chromosome X. C'est à peu près tout ce que j'en savais. Est-ce que la grossesse était plus rapide ? À quoi ressemblerait l'enfant d'une Féline et d'un homme ? Cela ne semblait pas inquiéter les filles du camp qui étaient aux petits soins pour moi. Je voyais bien ce que ça représentait pour elles. Elles se raccrochaient à ça. À l'idée qu'un jour, elles pourraient avoir un enfant si elles le souhaitent. Certaines étaient jalouses, je pense. Et je n'osais pas dire que je n'étais pas certaine de vouloir cet enfant. Pourtant, c'est bien cette vie qui grandissait dans le secret de mon corps qui m'a donné la force de tenir. Parce que ça me rappelait tous les bons moments que j'avais partagés avec Tom. Parce que, ça signifiait la possibilité d'un futur, ou, plus simplement, d'un lendemain.

Je sais que ça peut paraître ridicule, que les femmes ne sont pas forcément des mères. Mais je me suis raccrochée à ça. À la vie. À la moindre parcelle de vie. Parce que tout ce qui nous entourait était la négation même de la vie. Pas de douceur. Pas de caresses. Pas de chaleur. Pas d'histoires. Pas de rires. Et ce qui palpitait en moi était comme une revanche sur le monde du camp. Une insurrection intime.

Évidemment, il fallait ruser avec Cathy et les gardiens. Je savais très bien que si j'étais découverte, ils me traiteraient comme un cobaye. Ils l'avaient déjà fait avec Fatia. Elle m'avait raconté ce qui lui était arrivé après sa transformation. Revere et Le Moyne l'avaient enfermée dans une chambre d'hôpital et elle avait subi des choses dont elle n'avait même pas voulu parler. Si quelqu'un se rendait compte que j'étais enceinte, ils me jetteraient dans une cage pour m'étudier, m'analyser, me disséquer, moi et le fœtus. Il fallait que je dissimule ma grossesse à tout prix même si je n'avais aucune idée de comment

les choses allaient évoluer. Je pensais souvent à Satie, Tom et papa. Nous n'avions plus aucun contact avec l'extérieur depuis la suspension des parloirs. Un soir, il m'a semblé apercevoir mon père derrière les grillages mais je n'ai pas pu m'approcher. J'espérais que le collectif dont il m'avait parlé parviendrait à nous faire libérer mais je ne me faisais pas d'illusions. S'évader était impossible. Il ne me restait plus qu'à me cacher, à cacher mon état, le plus longtemps possible.

Je prenais soin de ne plus me déshabiller quand quelqu'un risquait de me surprendre. Je bandais mon ventre et mes seins d'un corset de tissu dérobé par la Rouquine à l'atelier. Je finissais tous mes repas, même quand ils étaient immondes. J'étais déterminée à survivre. À survivre et à avoir cet enfant.

J'ai cru que c'était possible. J'y ai vraiment cru.

Un soir, alors que je venais de m'endormir, j'ai senti une main se poser sur ma bouche.

J'ai ouvert les yeux.

Un gardien me faisait signe de me taire.

De son autre main, il tenait une arme braquée sur moi.

*

J'étais si faible que je n'ai pas cherché à me battre.

Je me suis levée péniblement. Tout autour, les filles dormaient.

L'homme a planté le canon de son arme sur mes reins.

– Avance, 113.

Nous avons quitté le dortoir. Le garde a fermé la porte à clé derrière nous.

L'air glacial de la nuit m'a coupé le souffle. À l'extérieur, tout était calme, immobile. Je me suis demandé s'il n'allait pas m'exécuter, là, dans la cour.

Le talkie-walkie du garde a crachoté.

Il a juste dit :

– C'est bon, je l'ai.

Puis l'homme m'a poussée.

– Par-là, avance.

Je me suis arrêtée, je ne voulais pas avancer, je ne voulais pas

mourir, je ne voulais pas finir comme ça, comme une bête qu'on exécute dans la nuit.

J'ai secoué la tête.

– Non. Non, s'il vous plaît.

L'homme m'a poussée à nouveau et j'ai trébuché. J'ai entendu le cliquetis de l'arme.

– Avance, je te dis.

J'ai secoué la tête une nouvelle fois.

– Non.

Le métal froid du pistolet s'est planté dans ma nuque.

– Avance, je ne le répéterai pas.

Je n'avais pas le choix. Je me suis remise à marcher, les larmes aux yeux.

Nous nous sommes dirigés vers les bâtiments administratifs. Près du portail, le poste de sécurité était faiblement éclairé.

Comment avaient-ils découvert mon secret ? Une Féline avait parlé ? Blanche ? La Rouquine ? Non, c'était impossible. Aucune des Félines ne m'aurait trahie.

Et pourtant, j'étais là, dans la nuit, avec ce pistolet braqué sur ma nuque, en route pour je ne sais où. Cathy, Revere ou Le Moyne m'attendaient certainement au bout du chemin. Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer la pièce froide d'un laboratoire, les lumières chirurgicales, tout un tas d'objets brillants et aiguisés. Ils allaient me disséquer. Comme un animal. Comme une bête de foire.

La colère m'a envahie.

Je me suis retournée brusquement et j'ai frappé le bras qui tenait l'arme. De toutes mes forces. L'homme a poussé un cri, l'arme a volé dans la nuit.

J'ai bondi et j'ai attrapé son cou.

Le gardien a basculé. Il est tombé au sol et je suis tombée sur lui.

J'ai feulé, découvrant mes crocs.

Il se débattait mais j'étais plus forte. Beaucoup plus forte.

J'étais prête à le tuer.

J'étais ivre, ivre de rage.

Le visage de l'homme était blême. Il secouait la tête, paniqué.

– Non... non... ce n'est pas...

Je serrais sa gorge. Je le sentais étouffer sous mes doigts.

– Ce n'est pas ce que tu crois, il a réussi à articuler.

J'ai rapproché mon visage du sien.

Sa peur m'électrisait.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Ce... ce n'est pas... on m'a demandé de t'amener au parloir, c'est tout.

– Qui ? Cathy ?

L'homme a secoué la tête.

– Non. Non, je te jure. Ne... ne me tue pas, je t'en prie.

– Pourquoi ? Donne-moi une seule bonne raison ?

Il ne savait pas quoi répondre.

– Je... je suis...

Il n'a rien dit d'autre que « je suis ».

J'aurais pu le tuer. Il aurait suffi que je serre un peu plus fort.

Mais je ne l'ai pas fait. Peut-être parce que ce « je suis » m'a fait penser au « nous sommes » que nous avons inscrit sur la banderole le jour de la Marches des Félines. Ou peut-être parce que, comme l'avait dit Fatia, je ne changerais jamais.

J'ai desserré mon étreinte. L'homme s'est mis à tousser.

– Ne fais plus jamais ça, j'ai craché. Ne menace plus jamais aucune d'entre nous, t'as compris ?

Il a hoché la tête, affolé.

Je me suis relevée, j'ai ramassé le pistolet et j'ai attendu qu'il se redresse lui aussi.

– Avance, j'ai dit en braquant l'arme sur lui.

Comme un animal effrayé, il s'est mis à tituber devant moi et nous sommes arrivés devant les bâtiments administratifs.

Il a ouvert et nous avons suivi le couloir jusqu'au bout.

Il a désigné la porte vitrée du parloir.

– C'est là. Quelqu'un... quelqu'un t'attend.

Je l'ai dévisagé.

– Si jamais il m'arrive quelque chose, tu es mort.

Il a dégluti difficilement puis il a hoché la tête.

J'ai ouvert la porte.

La pièce était plongée dans l'obscurité.

J'ai repéré la silhouette de quelqu'un, assis sur une chaise.
J'ai pensé que ce devait être Cathy mais ce n'était pas son odeur.
Non, un parfum capiteux flottait dans l'air.
La personne m'a fait signe de venir m'asseoir.
Je sentais le poids du pistolet dans ma main. J'étais prête.
Je me suis avancée et j'ai vu que ce n'était pas la directrice du camp.
Il m'a fallu quelques secondes pour réaliser.
J'ai balbutié :
– Sara ?
Elle a hoché la tête.
– Oui, Lou, c'est moi.

*

Ce n'était pas un rêve. C'était bien Sara, assise là dans le parloir.
Elle portait des vêtements normaux. Un tailleur noir qui moulait parfaitement ses formes. Et son visage, son cou, ses mains étaient parfaitement glabres. Aucun poil. Aucun pelage.

Son odeur animale était masquée par un parfum sucré qui évoquait la vanille et le tabac.

Seuls ses yeux jaunes qui étincelaient dans la nuit trahissaient sa véritable nature.

Je me suis jetée à son cou et nous nous sommes étreintes longuement.

– Lou, a-t-elle soufflé à mon oreille, Lou, nous n'avons pas beaucoup de temps, assieds-toi.

Je me suis séparée d'elle à contrecœur et je me suis installée en face.

Je l'ai regardée. Elle était magnifique, très belle, mais quelque chose semblait usé dans son regard.

– Comment tu as fait pour entrer ici ? j'ai demandé en posant le pistolet sur la table. Et où est-ce que tu étais tout ce temps ? Et pourquoi tu n'as plus ton pelage ?

J'avais tant de questions à lui poser que les mots se bousculaient dans ma bouche.

Sara a pris mes mains.

– Lou. On a très peu de temps. Laisse-moi parler.

J'ai acquiescé en ravalant mes questions.

Elle a pris une profonde inspiration.

– La première chose que je veux te dire, c'est que je suis désolée. Pour tout ce que Fred t'a fait. J'ai vu la vidéo du parc, « Ni oubli ni pardon ». Fred est un salaud. Il est pas près d'approcher une fille dans cette ville maintenant que tout le monde est au courant. Mais je te jure, Lou, je ne savais pas, je ne savais vraiment pas.

J'ai serré ses mains.

– Je veux aussi m'excuser pour ce que je t'ai dit. Tu te souviens, quand on était dans les toilettes du lycée avec Morgane, la façon dont je t'ai parlé.

– Sara, c'est du passé tout ça, ne...

Elle m'a coupée.

– Laisse-moi finir, s'il te plaît. Cette fois-là, si j'ai réagi comme ça, c'est parce que moi aussi je commençais à me transformer. Et je n'avais qu'une seule peur, c'est que ça se sache et que Morgane le dise à tout le monde et que tout le monde se détourne de moi. Alors voilà, c'était plus facile de m'en prendre à toi. C'était une manière de prouver à Morgane que j'étais du bon côté de la barrière. J'ai été stupide, Lou, et je m'en excuse.

J'ai laissé ses excuses se dissoudre dans le silence. Je ne lui en voulais pas, ça paraissait si lointain à présent.

Derrière la porte vitrée du parloir, un second gardien est venu rejoindre le premier homme. Je pouvais sentir leur nervosité, même à travers la cloison. Sara l'a senti elle aussi alors elle a continué.

– Et puis il y avait une autre raison. Avant que tout ça m'arrive, je voyais quelqu'un. Un homme plus âgé que moi. Je ne vous en ai jamais parlé parce qu'il ne voulait absolument pas que ça se sache. Un adulte et une lycéenne, il risquait gros si ça s'ébruitait. J'étais amoureuse de lui, Lou. Vraiment amoureuse. C'était la première fois. Quand la Mutation est arrivée, j'ai paniqué. J'avais peur qu'il me rejette. Je ne l'aurais pas supporté. Alors j'ai tout fait pour cacher les changements. Mais tu sais que ce n'est pas facile. Que c'est impossible.

En disant ça, elle a touché sa joue. Les poils commençaient à

repousser sous l'épiderme, c'était visible malgré le maquillage.

– J'ai donné le change quelque temps. Et puis comme toi, comme toutes les autres, j'ai dû accepter les choses et j'ai fini par ne plus voir cet homme, de peur qu'il découvre que moi aussi j'étais une Féline. Peu de temps après, j'ai été arrêtée.

– Je sais, je t'ai vue devant la boutique de monsieur Blanchet. Elle a acquiescé.

– J'ai été une des premières à être enfermée ici, Lou.

– Comment est-ce que tu as fait pour sortir ?

Sara a levé les yeux au ciel.

– Cet homme, celui que j'aime, c'est Alexandre.

– Alexandre ?

– Alexandre Le Moyne.

J'en ai eu le souffle coupé.

– Le Moyne ? Le mec du ministère ?!

Elle a hoché la tête.

– Je sais ce que tu penses, Lou. Et désolée si je suis un peu brutale mais je m'en fiche. C'est un mec bien. Je l'aime. Point.

– Mais...

Sara a serré mes mains sur la table.

– Quand Alexandre a su que j'avais été enfermée ici, il est venu me faire libérer. Il m'a acceptée comme je suis. Il m'a trouvé un appartement, dans une ville, loin d'ici. Il sait qu'il prend un risque. Un très gros risque. Mais il m'aime. Et si je suis là aujourd'hui, c'est grâce à lui. C'est Alexandre qui a arrangé tout ça, parce que je le lui ai demandé. Il n'est pas comme son collègue, Revere. Il n'est pas contre les Félines, je te le jure.

J'ai retiré mes mains. J'avais l'impression d'une trahison ou d'une mauvaise blague. Je ne comprenais pas pourquoi elle était venue me raconter ses histoires de cœur en pleine nuit.

– Sara, qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je suis là parce qu'Alexandre a parlé à Morgane.

Je me suis mordu la lèvre.

– Et Morgane lui a dit. Pour toi. Pour toi et le bébé.

Sara avait dit ça dans un souffle, en jetant un regard furtif aux silhouettes sombres des gardiens qui se tenaient derrière la porte

vitrée.

– Lou, Revere n'est pas au courant. Alexandre a fait promettre à Morgane de ne le dire à personne, à aucun humain. À part Alexandre, personne ne sait. Et il ne t'a pas dénoncée. Il ne t'a pas dénoncée parce qu'il n'est pas d'accord avec ce que font Savini et la Ligue de la Lumière. Alexandre sait que les Félines sont l'avenir, Lou.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu es la preuve que tout va changer, a soufflé Sara. Tu es la preuve !

Les mains de Sara sont revenues chercher les miennes. Je les lui ai abandonnées parce que je ne savais plus quoi penser.

– Morgane, où est-ce qu'elle est ?

Sara a secoué la tête.

– Elle a été transférée dans un autre camp. Un camp beaucoup plus dur. Je n'ai rien pu faire.

J'ai relevé la tête et j'ai demandé :

– Pourquoi tu es ici ?

Elle a lâché mes mains et elle s'est penchée pour prendre quelque chose dans son sac.

Elle a posé un livre sur la table.

L'Attrape-cœurs.

Je l'ai ouvert et j'ai vu la dédicace de Tom sur la page de garde. Et la photo de mes parents glissée entre les pages. Je ne comprenais pas. Comment est-ce qu'elle avait pu récupérer ça ? Cathy gardait les objets confisqués dans le bureau attendant au parloir. Elle s'en servait comme moyen de pression sur les filles. « Si vous n'êtes pas sages, vos petits trésors finiront à la poubelle, alors réfléchissez avant de désobéir. » Ce n'était que des petites choses, des souvenirs d'enfance la plupart du temps, mais quand on n'a plus rien, effectivement, ces petites choses étaient de véritables trésors.

J'ai serré le livre contre ma poitrine.

– Qu'est-ce que ça veut dire, Sara ?

– Je suis venue pour te libérer, Lou. Alexandre a tout arrangé. Les gardiens, là, ils sont dans le coup. Ça fait des jours qu'on prépare ça. Une fille a accepté de porter ton numéro. Les caméras de surveillance ont été désactivées. Une voiture nous attend dehors. Tu viens avec

moi. L'appartement est assez grand pour deux. Tu verras, tout ira bien.

– Moi ? Mais... les autres ? Les Félines du camp ?

Sara a levé les yeux au ciel.

– Je sais, Lou. Je sais que c'est injuste. Pour l'instant, on peut te sauver, toi...

J'ai secoué la tête.

– Alors quoi, tu fais tout ça uniquement parce que je suis enceinte ? Les autres ne valent rien ?

– Arrête, c'est pas la question. Toi, tu es en danger, justement parce que tu es enceinte.

– Tu fais ça pour te donner bonne conscience, alors ?

Elle a ricané.

– Peut-être, Lou. Mais je peux te dire que j'ai pas arrêté de demander de vos nouvelles à Alexandre. À chaque fois qu'il venait me voir, je voulais savoir comment vous alliez, toi, Morgane, Fatia et toutes les autres. Mais on s'en fout de ma conscience, Lou. Ce qui compte, c'est que tu sortes de là. Parce que tu es mon amie.

J'ai fermé les yeux.

– Je ne peux pas les laisser.

Sara a pressé mes mains. Si fort que j'en ai eu mal.

– Lou, la fille qui a tout arrangé pour trafiquer les numéros des uniformes, elle a pris de grands risques pour toi. Tu ne peux pas faire marche arrière.

– C'est la Rouquine ?

– Aucune idée. Alexandre ne m'a pas donné les détails.

Je me suis alors souvenue de ce que m'avait demandé la Rouquine le matin même. C'était dans la cour, sur le chemin de l'atelier. D'un coup, elle s'était arrêtée et elle m'avait prise dans ses bras. Sans plus d'explications. Un peu surprise je l'avais serrée moi aussi. Son odeur était un mélange d'inquiétude, de fatigue et de joie. Après quelques secondes, elle s'était écartée et m'avait regardée bien en face.

– Lou, c'est quoi ton rêve dans la vie ?

J'avais souri.

– Quoi ?

– T'as pas un rêve ?

Je m'étais esclaffée.

– Si ! Que Cathy se réveille un matin couverte de poils ! Des pieds à la tête.

– Sérieusement. C'est quoi ton rêve ? Ton plus grand rêve ?

Voyant qu'elle ne plaisantait pas, j'avais réfléchi.

– J'aimerais qu'on soit libres, bien sûr. Et puis... et puis je crois que j'aimerais être journaliste.

La Rouquine avait hoché la tête.

– Ouais, journaliste, ça c'est chouette.

– Et toi ? j'avais demandé. C'est quoi ton rêve ?

– Mon rêve ? Ça serait de pouvoir dessiner. Ça fait si longtemps.

Un gardien nous avait repérées et nous avait fait signe d'avancer.

– 86 et 113, on se dépêche !

La Rouquine avait posé ses mains sur mes épaules.

– Promets-moi que tu feras tout pour atteindre tes rêves.

J'avais souri.

– D'accord. À une condition : que tu fasses pareil.

La Rouquine m'avait tapé dans la main.

– Croix de bois, croix de fer...

– ... je crache sur le paradis et sur l'enfer !

Maintenant, cette drôle de scène prenait tout son sens. La Rouquine savait que j'allais sortir d'ici. Elle savait et ne m'avait rien dit.

– Ton amie et les filles du camp comprennent tout ça, a repris Sara. Si tu restes là, les gardiens finiront par s'apercevoir que tu es enceinte. Revere sera au courant. Et tu sais ce qu'ils feront, n'est-ce pas ?

Oui, je le savais. Mais ça me semblait si dur d'abandonner la Rouquine et les autres Félines.

Sara s'est penchée vers moi.

– Je sais ce que tu ressens. Si Alexandre en avait le pouvoir, il ouvrirait les portes de ce camp. Mais ce n'est pas possible. Un jour, bientôt, oui. Parce que les choses ne pourront pas durer comme ça très longtemps. Toutes les filles se transforment, peu à peu, partout. Rien ne pourra arrêter ça. Malgré tout ce que racontent la Ligue et le gouvernement, il n'y a pas de vaccin, pas d'antidote à la Mutation. Savini le sait. Nous sommes ce que nous sommes et nous le resterons. C'est inscrit au plus profond de nos gènes.

– Le chromosome O...

– Oui ! Les gens commencent à comprendre. Les choses bougent. Il n’y en a plus pour longtemps. Leur monde, leur vieux monde, est en train de s’écrouler. Savini va être renversé. Les Bi, ou peu importe comment on les appelle, vont être relâchés. Ton copain, Tom, est en prison, je le sais, mais il sortira. Les camps de l’Aurore vont fermer. Les Félines seront libres. Mais en attendant, si tu restes là, tu es en danger, Lou. En grand danger. Et tu le sais.

J’ai baissé la tête. Je ne savais pas quoi dire.

– Lou. Tu es enceinte, d’accord. Je sais pas si tu veux de cet enfant. C’est pas mon problème, c’est toi qui choisiras. Mais si tu veux vivre, toi, il faut que tu partes.

J’ai dû admettre qu’elle avait raison. C’était profondément injuste. Mais c’était vrai.

J’ai fini par hocher la tête.

– D’accord Sara.

Elle a souri.

– Dépêchons-nous avant la relève des gardiens.

Elle m’a tendu des vêtements qu’elle avait apportés. Jean et sweat noirs.

– Attends. Je veux d’abord quelque chose.

Je savais que c’était ridicule d’exiger quoi que ce soit alors qu’elle était venue pour me libérer mais c’était important pour moi. Pour moi et pour la Rouquine.

J’ai posé la photo de ma mère sur le tas de vêtements. Je me suis levée et je suis allée prendre un feutre sur une des étagères de l’accueil. J’ai griffonné quelques mots sur la page de garde de *L’Attrape-cœurs*.

– Qu’est-ce que tu fais ?

– Je veux que la Rouquine récupère ce livre.

Sara a levé les yeux au ciel.

– Bon sang, Lou, tu es dingue.

J’ai pris son visage entre mes mains.

– Sara, c’est grâce à elle que j’ai tenu le coup. Lui faire passer ce livre, c’est pas grand-chose mais si ça l’aide à tenir, alors... Tu ne sais pas comment c’est de vivre ici. Tu n’en as pas la moindre idée.

Sara a fini par abdiquer.

– Je vais voir ce que je peux faire.

Elle s'est levée et elle a ouvert la porte vitrée qui donnait sur le couloir.

Je l'ai entendue parlementer avec les deux gardiens. J'en ai profité pour me changer. Elle est revenue avec eux quelques minutes après.

– C'est bon, donne-leur le livre.

J'ai tendu *L'Attrape-cœurs* au garde avec qui je m'étais battu.

– Mon amie porte le numéro 86. Vous allez lui amener ce livre.

L'homme m'a dévisagée durement. Les marques de mes griffes zébraient encore son cou.

Je n'avais aucune confiance en lui mais je n'avais pas d'autre solution. Je lui ai tendu le roman, en essayant de ne pas trembler. Il l'a pris avec un air mauvais.

– 86, n'oubliez pas.

Il a fait demi-tour vers le couloir.

Le second garde a tiré la carte magnétique suspendue à son cou.

– Maintenant, dépêchez-vous !

Nous sommes allés jusqu'à la lourde porte de métal. Il a posé sa carte sur le lecteur électronique. La porte s'est ouverte avec un soupir. Nous nous sommes glissées dans l'interstice et le gardien a refermé derrière nous.

Voilà, j'étais dehors.

Ça paraissait si simple.

J'ai rempli mes poumons.

C'était comme si l'air avait une odeur et une texture différentes.

Sara a allumé une cigarette et elle s'est dirigée vers une voiture noire où nous attendait un chauffeur.

– Tu m'en donnes une ? j'ai demandé.

– Tu fumes maintenant ?

J'ai haussé les épaules.

– Ce n'est pas ce que font les mecs quand ils sortent de prison ?

Elle m'a tendu le paquet et un petit briquet. J'ai allumé ma cigarette et j'ai envoyé un trait de fumée vers le ciel.

Sara a ouvert la porte de la voiture.

– Monte derrière.

Je me suis arrêtée.

– Je ne pars pas avec toi, Sara.
Elle s'est retournée, étonnée.
– Quoi ?
– Je ne viens pas avec toi.
– Mais... mais où est-ce que tu vas aller ?
– Je préfère rester dans le coin.
– Mais, Lou, qu'est-ce que tu fais ?! J'ai pris tous ces risques pour toi et tu...

Je l'ai coupée.
– Tu m'as dit de choisir, je choisis. Mais ne t'en fais pas, j'ai ma petite idée. Je veux juste une chose : que tu passes chez mon père. Et que tu lui dises que je vais bien et que je les aime, Satie et lui.
– Louise, tu sais ce qu'ils te feront si...
– Je sais.
– T'es complètement dingue.
– Je sais, j'ai répété.
Elle a hésité quelques secondes avant d'acquiescer.
– Dingue et bornée.
Je me suis contentée de lui sourire.
J'ai déposé un baiser sur sa joue.
– Adieu, Sara.
Elle m'a regardée m'éloigner dans la nuit.
– À bientôt, Lou !
– Adieu et merci.

*

J'ai écrasé ma cigarette quand la voiture de Sara est partie vers la ville.

Le goût était atroce. Je m'étais retenue pour ne pas tousser jusqu'à ce qu'elle s'en aille.

J'ai attendu une poignée de secondes.

Des chats sauvages rôdaient aux alentours.

Je sentais leur odeur, mélange de terre et de cuir.

J'ai regardé le portail, les grillages, les caméras, les barbelés.

J'ai regardé le ciel, le croissant de lune recourbé comme une lame et

toutes les étoiles qui brillaient là-haut.

J'ai pensé qu'il devait y en avoir une qui veillait sur moi.

Et j'ai fait un vœu pour les Félines du camp.

Ce que j'avais fait était extrêmement risqué.

Dans le parloir, j'avais joué le jeu pour que ni Sara ni les gardiens ne se doutent de rien.

J'ai sorti la carte magnétique de ma poche.

Je l'avais subtilisée au garde quand on s'était battus. Je n'avais pas de plan en tête sur le moment mais petit à petit les choses s'étaient agencées d'elles-mêmes. Comme si les étoiles s'étaient subitement alignées. Voler la carte. Envoyer le gardien apporter le livre à la Rouquine pour détourner son attention. Dérober le briquet de Sara. Revenir dans l'usine après son départ. Et puis... et puis je ne savais pas trop. J'allais devoir improviser.

C'était une vraie folie mais je ne pouvais pas faire autrement : mes sœurs étaient enfermées là-dedans et j'étais déterminée à tout tenter pour les délivrer.

J'ai posé la carte sur le lecteur de la porte métallique. Elle s'est ouverte en soupirant.

Avant de remettre *L'Attrape-cœurs* au gardien, j'avais eu le temps de griffonner quelques mots sur la page de garde. Un avertissement pour la Rouquine : « Ce soir, on met le feu au paradis et à l'enfer ». J'espérais que le garde l'aurait réveillée pour lui donner le livre et qu'elle aurait eu le temps de voir mon message... je croisais aussi les doigts pour que l'homme ne l'ait pas découvert avant elle.

Je me suis faufilée dans le parloir.

La pièce était plongée dans l'obscurité. Tout était silencieux.

Le sang battait dans mes tempes. Je n'avais pas peur. Je me sentais affûtée, parfaitement maîtresse de mes gestes. Sans doute l'adrénaline qui venait chasser les effets de la fatigue.

Je suis sortie dans le couloir.

J'ai senti l'odeur d'un homme, tout près : le second garde était toujours dans le bâtiment. Il était juste là, dans les sanitaires. Je suis rentrée dans les toilettes des hommes en retenant mon souffle. J'ai vu le gardien qui me tournait le dos. Il était en train d'uriner, sans se douter de rien.

Je me suis approchée de lui quand son talkie-walkie s'est mis à grésiller.

– Gus ? Gus, t'es là ?

Je me suis figée.

C'était la voix du garde à qui j'avais remis le livre pour la Rouquine, celui à qui j'avais volé la carte.

– Merde, a juré Gus en essayant de répondre sans se mouiller les pieds. Ouais, Carl. Je suis là.

– Alors, elle s'est pointée ?

– Non. Rien. Mais je te dis, elle s'est barrée, elle reviendra pas. Impossible.

– Elle a piqué ma carte, Gus !

– Je sais, t'aurais pu t'en rendre compte avant qu'elle sorte. T'es vraiment pas futé !

– C'est bon, n'en rajoute pas, a craché Carl. Je me suis occupé des gars de la relève. Je leur ai dit qu'on avait entendu des bruits suspects dans la partie désaffectée. On sera tranquilles pour lui régler son compte quand elle reviendra.

– Elle reviendra pas, Carl ! À l'heure qu'il est, ta chatte, elle doit être loin !

– Non, j'ai un mauvais pressentiment. Cette histoire de livre, c'est une embrouille. Il y avait un truc écrit dedans. Sur le paradis et l'enfer.

Gus a fini d'uriner. Il s'est essuyé la main sur le pantalon.

– Écoute, faut pas être parano.

– C'est pas ta carte qu'elle a piquée, Carl ! C'est la mienne ! Si quelqu'un apprend qu'on a magouillé des trucs avec Le Moyne, on est morts.

La voix de Gus s'est faite tranchante.

– Si elle revient, ça sera dans une semaine ou deux. Avec du renfort. Et là, mon gars, on sera vraiment dans la merde. À ce moment-là, faudra pas compter sur moi pour te couvrir.

L'homme a tiré la chasse.

– C'est quoi ce bruit ? a demandé celui qui s'appelait Carl.

– D'après toi ? Je suis aux chiottes.

– Quoi ?!

– Je pouvais quand même pas pisser dans le parloir !
– Merde, Gus ! Je t'ai dit de rester planté en face de la porte ! T'es con ou quoi ?

– Eh, me parle pas comme ça. C'est toi qui as merdé dans cette histoire ! Tu sais quoi ? Tu vas me filer la moitié de ton pognon et on verra ensuite.

– Espèce d'idiot, si ça se trouve, elle est déjà là, derrière toi !

Gus s'est mis à rire.

– Ouais, ben je lui ferai une caresse quand je la verrai.

– Je suis du côté des dortoirs, j'arrive.

Gus a coupé la conversation.

– Ouais, ouais, c'est ça, abruti.

Puis, comme s'il avait un doute, il a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule.

Ses yeux se sont arrondis en me voyant.

Il n'a pas eu le temps de faire un seul geste. La paume de mes deux mains a claqué sur ses tempes. Il a juste émis un hoquet et il s'est écroulé sur le carrelage blanc. J'ai essayé de ne pas regarder son sexe pâle et flasque qui pendait à travers sa braguette et j'ai arraché le trousseau de clés à sa ceinture.

Il fallait faire vite maintenant.

Je me suis précipitée dans le couloir. La porte donnant sur la cour n'était pas verrouillée.

La nuit était silencieuse. Le bâtiment des gardes était faiblement éclairé. Je n'avais aucun moyen de savoir si les caméras avaient été remises en route. Tout au fond de la cour, une patrouille a disparu derrière le hangar de l'atelier. Je suis restée tapie dans l'ombre, attentive au moindre mouvement. Carl avait dit qu'il arrivait mais pour l'instant, il était invisible. Je n'allais pas perdre mon temps à l'attendre.

Je me suis élancée. J'ai sprinté le long du réfectoire et du bâtiment des douches. Aucune alarme n'a retenti, j'en ai déduit que les caméras étaient toujours éteintes. Je me suis arrêtée à l'angle du dortoir.

Quelque part, j'ai entendu le feulement sauvage d'un chat. Je me suis figée.

Un matou au pelage sombre est apparu entre les hangars. Il a

marqué une pause, a levé le museau et il a dû sentir mon odeur. Ses yeux ont étincelé comme deux bouts de verre sous la lune.

Je l'ai reconnu immédiatement. Charbon.

– Charbon, qu'est-ce que tu fais là ?

La chatte de monsieur Blanchet a trottiné vers moi et elle s'est frottée affectueusement contre mes jambes. J'ai voulu y voir un bon signe. Je lui ai donné une caresse et j'ai continué ma route.

Je suis arrivée à l'atelier. J'ai cherché sur le trousseau la clé de la porte. À l'intérieur, tout était figé, les monceaux de tissus ressemblaient à d'énormes animaux assoupis. Il flottait encore toutes nos odeurs mêlées. Odeurs de peur, de fatigue, de lassitude. Charbon qui m'avait suivie les sentait elle aussi, son museau frétillait et sa queue battait furieusement, comme s'il y avait là quelque chose qu'elle n'aimait pas du tout.

J'ai fait un tas de vêtements et de fils au pied de la machine sur laquelle j'avais travaillé pendant des semaines.

Soudain, j'ai entendu la patrouille passer devant le bâtiment et j'ai retenu mon souffle. Les hommes traînaient les pieds dans la poussière de la cour. Ils se sont arrêtés devant la porte de l'atelier. L'un d'entre eux a bâillé. J'ai senti l'odeur âcre d'une cigarette.

Les gardes discutaient à propos d'un match de foot. Ils n'étaient pas d'accord. Le temps était compté. Si le gardien que j'avais assommé dans les toilettes revenait à lui, tout serait perdu. Quelques minutes se sont écoulées. Charbon me regardait de ses yeux verts. Elle s'impatiait elle aussi. Enfin, les hommes ont écrasé leur cigarette et ils se sont éloignés.

J'ai tiré le briquet de ma poche et j'ai fait jaillir la flamme.

Le feu a pris rapidement dans les tissus, dégageant une épaisse fumée noire.

Les tuniques blanches en tissu synthétique de mauvaise qualité flambaient comme de la paille. Elles grésillaient et projetaient des flammèches légères et incandescentes dans tout l'atelier. Le feu s'est propagé très vite entre les machines, bien plus vite que je ne l'imaginais.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Je suis sortie du bâtiment talonnée par Charbon.

Près du portail, la patrouille entraînait dans le logement des gardiens.

Il me fallait à présent rassembler les filles. J'ai couru vers le dortoir. Je comptais sur l'incendie et la surprise pour faire diversion.

Je n'avais rien calculé, j'avais simplement improvisé tout ça. Ma bonne étoile brillait toujours.

Et j'espérais que ça allait continuer sinon j'allais mourir ici.

C'est à ce moment-là que j'ai entendu des pas du côté du réfectoire.

Un garde a surgi de la nuit, arme au poing.

C'était Carl. Son front était couvert de sueur. Ses cheveux châtain collés en paquets.

Sa bouche s'est arrondie quand il m'a vue.

– Putain, tu m'as fait courir, toi. Je savais. Je savais que tu reviendrais !

Le pelage de Charbon s'est hérissé.

J'ai haussé les épaules avec un demi-sourire.

– Je suis revenue pour vous prévenir.

– Quoi ? De quoi tu causes ?

– Vous prévenir. Pour l'incendie.

Je lui ai montré les flammes qui dansaient dans l'atelier. On entendait maintenant les craquements et les crépitements des machines qui brûlaient.

Mais plutôt que de se ruer vers l'atelier, l'homme a levé son arme vers moi.

– Allez, à genoux ! Maintenant !

– Je serais vous, je me dépêcherais d'aller éteindre ça.

Il m'a menacée de son pistolet et il a répété d'une voix froide :

– J'ai dit : « Maintenant ».

J'ai tenté de l'intimider.

– Vous n'allez pas tirer. Sinon tout le monde saura ce que vous avez fait. Vos arrangements avec votre petit copain Gus et Le Moyne.

– J'en ai rien à foutre, ma mignonne. Je vais dire que tu as essayé de voler ma carte et que j'ai été obligé de m'occuper de toi.

J'ai juré entre mes dents. Cette fois-ci, je ne pouvais rien faire. Ma bonne étoile semblait s'être subitement éteinte.

L'homme a fait deux pas vers moi, un sourire tranchant sur les lèvres.

Il se moquait complètement de l'incendie. Tout ce qu'il voulait, c'était que je lui obéisse.

– Tu veux jouer ? Tu vas voir, je vais te dresser, moi. T'as raté ta chance, t'aurais dû partir tant que tu pouvais.

À mes pieds, Charbon s'est mise à gronder.

Carl a ricané et il lui a décoché un coup de pied.

J'ai entendu les côtes de la chatte craquer. Elle a roulé dans la poussière de la cour en gémissant de rage et de douleur.

J'ai presque bondi sur l'homme mais il a pointé le canon de son arme sur ma poitrine.

– Toi, je t'ai dit de t'allonger. Et tu vas faire ce que j'ai dit.

Derrière lui, je pouvais voir les flammes dévorer l'atelier. Bientôt l'alerte serait donnée et il serait trop tard pour s'enfuir.

J'ai alors entendu un sifflement étrange. Des miaulements. Et des lucioles se sont mises à danser tout autour de nous. Des lucioles jaunes, vertes, orangées. Des yeux de chats. Des dizaines de chats nous entouraient. Ils tournoyaient autour de nous comme des comètes. Charbon les avait rejoints. Je pouvais très nettement sentir leur colère. Un poing de rage froide.

L'homme s'est tourné dans tous les sens.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Il y a eu une seconde de silence.

Pas plus.

Comme si la nuit était suspendue. Et la lame de la lune, là-haut dans le ciel, étincelait comme une griffe.

J'ai profité de cette seconde.

J'ai bondi sur le garde et j'ai balancé mon genou dans son entrejambe.

Sa bouche s'est ouverte sur un cri de douleur muet et il s'est laissé tomber au sol, en boule.

Il ne bougeait plus.

J'ai cru qu'il était inconscient. Quand je me suis penchée sur lui, j'ai vu ses yeux grands ouverts, pleins de haine.

Il a tenté de se redresser mais j'ai posé mon pied sur sa poitrine. Je me sentais forte, invincible.

– Tu te souviens de ce que je t'ai dit ? « Ne menace plus jamais

aucune d'entre nous. » Tu aurais dû m'écouter...

– Va... va... au diable, a-t-il réussi à articuler.

Soudain, sa main gauche a ramené le pistolet dans ma direction.

Je n'ai pas réfléchi, j'ai balancé mes griffes. Son visage s'est fendu en deux. Jusqu'à l'os.

Il a basculé sur le sol dans une gerbe de sang.

J'ai craché dans la poussière.

– Voilà pour le paradis et pour l'enfer.

Je me suis éloignée vers le dortoir.

Derrière moi, j'ai entendu les chats qui feulaient.

L'homme n'a certainement même pas eu la force de crier quand les animaux ont déchiré sa gorge.

Au moment où j'atteignais la porte du dortoir, j'ai vu que la lumière s'allumait dans le bâtiment des gardiens. Une dizaine d'hommes en sont sortis. Ils se sont mis à hurler en montrant les flammes qui s'échappaient maintenant du toit de l'atelier.

Une alarme s'est mise à rugir dans toute l'usine et les projecteurs ont subitement écrasé la cour et les bâtiments de leur lumière crue.

J'ai trouvé la clé du dortoir. Quand la porte s'est ouverte, j'ai vu une centaine de filles dans l'obscurité.

La Rouquine s'est jetée dans mes bras.

– Lou ! Qu'est-ce que tu fous là ?! Tu devais t'enfuir !

– On n'a pas beaucoup de temps. Il faut partir.

Je me suis tournée vers les Félines et j'ai crié :

– La porte est ouverte. Allons-y !

Nous nous sommes ruées hors du dortoir. Des filles ont poussé des hourras en voyant le bâtiment en feu. Les gardiens qui couraient vers l'atelier ne savaient pas s'ils devaient revenir vers nous pour nous arrêter ou stopper l'incendie. Un groupe d'hommes a fait demi-tour, arme au poing et les premiers coups de feu ont éclaté.

Des corps se sont effondrés tout autour de moi. Une fille est tombée à mes pieds, la poitrine déchirée. Quand je me suis penchée sur elle, j'ai vu un pelage immaculé barbouillé de sang. Blanche. J'ai posé mes mains sur son cou. Elle était morte. J'ai poussé un cri et, comme en écho, les Félines ont hurlé de colère. Elles se sont précitées vers les hommes et les combats ont commencé au corps à corps.

Je me suis jetée dans la bataille moi aussi. J'ai frappé, sans relâche, sans regret. Pour survivre. J'étais couverte de sang, et je ne savais si c'était le mien ou celui des hommes.

Les gardiens qui tombaient entre les griffes des filles ont été mis en pièces. Il y avait des hurlements, des coups de feu, des plaintes et des feulements. La nuit était rouge. L'air sentait le feu et le sang.

C'était le chaos.

Nous avons pris le dessus sur les gardiens qui ont fini par refluer au fond de la cour. La toiture de l'atelier a commencé à s'écrouler, faisant vaciller la cheminée. L'incendie se propageait maintenant au réfectoire. C'est là que j'ai entendu des sirènes de police dans le lointain. Des renforts arrivaient. Je me suis retournée, cherchant la Rouquine.

Je l'ai aperçue au milieu de la cour, aux prises avec un garde. Elle venait de recevoir un coup de taser et se tordait de douleur.

J'ai fendu la foule et j'ai frappé l'homme au poignet. Son arme a roulé dans la poussière. Je lui ai décoché un coup de poing qui l'a sonné.

J'ai aidé la Rouquine à se relever.

– On y va !

J'ai entraîné la Rouquine et les Félines autour de moi vers les bâtiments administratifs.

Près de la porte qui menait au parloir, deux gardiens nous ont vues arriver et ils ont brandi leurs pistolets. Nous devons être une cinquantaine. La plupart des filles étaient nues. Nues et complètement déchaînées. Les gardes ont laissé tomber leurs armes et ont levé les mains.

– Mesdemoiselles, qu'est-ce qu'il se passe ? Où est-ce que vous allez ? ! a crié une voix stridente derrière nous.

Nous nous sommes retournées.

Cathy était là, en chemise de nuit, les cheveux ébouriffés et la marque de l'oreiller encore incrustée dans sa joue.

– Mesdemoiselles. Rentrez au dortoir ! Rentrez tout de suite, c'est un ordre !

L'une d'entre nous a commencé à ricaner. Je ne sais plus qui précisément. Peut-être la Rouquine. Peut-être moi. C'était assez dingue

de rire dans un moment pareil, au milieu de l'incendie. Mais ça l'était tout autant que Cathy essayant de nous donner des ordres avec ses cheveux en bataille et ses yeux bouffis de sommeil.

Nous avons ri comme seules des adolescentes peuvent rire.

Un rire à chasser la peur. Un rire à faire exploser les étoiles. Un rire à bouffer la lune.

Et quand nous avons eu fini de rire, nous avons regardé Cathy, son visage défait, sa chemise de nuit usée. Et nous nous sommes regardées, nous. Si sauvages, et si libres, enfin. La haine était telle que nous aurions pu la tuer, oui. Mais la liberté était là, au bout de ce couloir, juste de l'autre côté de la porte. Et nous avons préféré la liberté à la haine.

– Mesdemoiselles, c'est un ordre ! a insisté Cathy.

Elle n'a pas fait deux pas qu'une horde de chats s'est mise entre elle et nous.

Elle a tenté de les écarter mais les animaux se sont mis à gronder. Un premier coup de patte a déchiré le bas de sa chemise de nuit. Cathy a sursauté.

Comprenant qu'elle ne pourrait jamais passer, elle a reculé doucement, essayant d'amadouer les félins d'une voix tremblante.

– Là, tout doux. Tout doux.

Mais les chats aspiraient à tout sauf à la douceur.

Ils l'entouraient à présent, le dos hérissé, et ils poussaient des plaintes lugubres.

– Par pitié, retenez-les, retenez-les.

Autour de Cathy, les chats se pouléchaient les babines, impitoyables comme des sphinx contemplant l'apocalypse.

Nous n'avons rien fait pour l'aider.

Nous avons poussé la porte du bâtiment, laissant Cathy face à la meute. Avant de partir, je me suis retournée, une dernière fois. L'usine n'était plus qu'un gigantesque brasier. Du haut de la cheminée, des langues de feu léchaient le ciel. La sirène s'époumonait. Ça et là des Félines hurlaient et dansaient devant les flammes, les hommes qui avaient survécu erraient, le visage barbouillé de suie, complètement hagards.

Nous nous sommes engouffrées dans le couloir et nous avons

traversé le parloir. J'ai déverrouillé la porte avec la carte magnétique. Elle s'est ouverte en soupirant. Nous l'avons franchie sans nous retourner.

Nous avons coupé droit au milieu des champs en friche et des fossés, nous laissant caresser les mollets par les herbes folles, nous enivrant des parfums des bêtes qui étaient passées là avant nous. La lune veillait à présent sur nos pas, nous savions que nous étions libres. Au fil du chemin, certaines filles sont parties vers la ville. D'autres ont disparu dans la nuit. Chacune d'entre nous a choisi son chemin.

*

Les gens qui liront ce que vous écrivez ne vont pas aimer ça, je le sais. La plupart des lecteurs veulent des histoires qui se finissent bien, avec de beaux personnages courageux qui sauvent toujours le monde et un happy end sur fond de coucher de soleil. Ils lisent comme on mange un carré de chocolat. Un truc sans conséquence. Un petit plaisir. L'assurance que le monde est bien fait, malgré tout, quand ils referment leur livre. Moi, je repense sans cesse aux histoires que je lisais à Satie. Ces récits d'ogres et de dragons. Oui, ces histoires disent qu'on peut vaincre. Oui, les histoires peuvent nous donner du courage, nous inspirer, nous aider à trouver d'autres chemins. Oui, ça finit souvent bien pour les héroïnes. Mais finalement, il manque quelque chose d'essentiel là-dedans : jamais on ne parle de celles et de ceux qui sont tombés pour cette victoire. Morgane, Alexia, Blanche, votre fille Camille et tant d'autres Félines anonymes.

Ce soir-là, de nombreuses filles sont mortes. On ne saura peut-être jamais leurs prénoms, qui elles étaient, quels étaient leurs rêves, mais je pense souvent à elles.

Ce ne sont pas des personnages secondaires. Pas du tout. Sans elles, rien n'aurait été possible. Et c'est justement pour elles que je vous raconte tout ça et que je vais vous raconter la suite : c'est pour qu'on ne les oublie pas. Si, un jour, nous gagnons notre place dans la société, si les Félines deviennent les égales des hommes, ce sera grâce à elles. Ce sera d'abord grâce à elles.

Ce n'est pas mon histoire que vous écrivez.

Non, c'est la nôtre.

La nôtre.

*

Je suis arrivée au lac avec le jour qui se levait. Nous avions marché toute la nuit mais j'étais si heureuse d'être libre et d'être là que je ne sentais plus la fatigue. La surface du lac était recouverte d'une pellicule de glace très fine. Je pouvais distinguer la forme noire des poissons qui filaient en dessous. Sur la branche d'un hêtre, un rouge-gorge au poitrail ensoleillé a lancé quelques trilles. J'ai inspiré profondément le parfum des bois et du matin frais. C'était bon, si bon.

La cabane était toujours debout, dans son cocon de chèvrefeuille. Une fumée blanche et épaisse s'échappait de la cheminée.

Je n'ai pas vraiment été surprise. Je me doutais qu'elles seraient là.

Sur le chemin qui menait jusqu'ici, j'avais repéré des fils tendus et lestés de boîtes de conserve, des alarmes rudimentaires. La Rouquine et les autres filles m'attendaient un peu plus bas sur le chemin. Je voulais être certaine qu'il n'y avait pas de danger.

Il ne leur a fallu que quelques minutes pour sentir mon odeur.

La porte s'est ouverte et elles sont sorties.

Trois Félines.

Deux filles que j'avais croisées au campement derrière le stade, suivies de Fatia.

Je m'attendais à les trouver amaigries mais non, elles paraissaient en bonne santé.

Fatia portait un bandeau sur l'œil droit. Elle a planté ses poings sur ses hanches.

– De retour, hein ?

J'ai hoché la tête.

Elle a donné un coup de menton vers mon ventre.

– Je vois que tu n'es pas toute seule.

Forcément, je ne pouvais pas dissimuler mon odeur. Elles avaient immédiatement compris.

– Moi aussi ça me fait plaisir de te voir, Fatia.

Je me suis avancée et elle a tapoté mon épaule.

– Reste pas dehors, tu vas prendre froid.
– J’ai aussi des amies qui sont là. Elles attendent dans les bois. Je voulais d’abord voir si tout allait bien.

- Des amies ?
- Des sœurs de l’usine.

Fatia a secoué la tête.

- L’usine ? Attends, ne me dis pas que...
- On s’est enfuies de là-bas et il ne reste plus rien !

Les deux Félines ont explosé de joie. Fatia souriait. Elle n’en revenait pas.

J’ai poussé un grand cri pour avertir les filles que la voie était libre et, le temps qu’elles arrivent, j’ai raconté comment on s’était échappées du camp.

- J’aurais jamais cru ça...
- T’aurais jamais cru ça de moi, pas vrai ?

Je savais bien que pour elle j’étais trop pacifiste, pas assez guerrière.

Fatia a haussé les épaules.

- Non, c’est pas ce que je...
- C’est bon, laisse tomber.

Les filles sont arrivées dans la clairière et la Rouquine a serré Fatia entre ses bras.

Elle était si émue que j’ai cru un instant qu’elle allait pleurer.

Nous sommes toutes entrées dans la cabane.

Avant que je n’entre à mon tour, Fatia a soufflé à mon oreille :

- Je suis heureuse que tu sois en vie, Louise.

J’ai immédiatement vu ma cape, ma vieille cape noire suspendue à un clou.

J’ai enfoui mon nez dedans. Tout ce que j’avais vécu avant le camp me paraissait si lointain.

La cabane était chaude et accueillante, les filles l’avaient aménagée avec soin.

Elles avaient à manger, des ustensiles de cuisine, des couvertures, des livres, une radio. Tout ce qu’il fallait pour survivre.

- C’est pas mal chez vous !
- Ton père, m’a expliqué Fatia.

La mère de Tom avait révélé à papa l’existence de cette cabane. Lors

d'une de ses visites en prison, Tom avait dit à sa mère que nous nous retrouvions souvent ici et que le jour où nous serions libres, ce serait notre point de rendez-vous. La mère de Tom avait raconté ça à mon père et papa, par curiosité, était venu jusqu'ici. Fatia et les deux autres avaient failli le tuer, pensant que c'était un chasseur quand il s'était pris les pieds dans un de leurs pièges. Mon père s'était expliqué. Depuis, il venait une fois par semaine apporter des provisions.

– C'est un mec bien, ton père, a soufflé Fatia.

Je ne pouvais qu'être d'accord. Il me tardait tant de le revoir, lui et Satie.

Je me suis assise sur un banc. Avec la chaleur du feu, j'ai commencé à me détendre et la fatigue m'a subitement écrasé les épaules.

Fatia et les autres Félines se sont assises autour de moi. Leurs yeux brillaient. L'odeur de mon corps, de la vie dans mon corps, les troublait. Seule la Rouquine paraissait détendue.

– Comment c'est possible ? a demandé Fatia en désignant mon ventre. Ils ont dit qu'avec le chromosome O, on ne pouvait pas...

– Je ne sais pas, j'ai avoué. Je crois que les choses changent.

Je leur ai raconté le camp, Morgane, les sabotages, Cathy, Le Moyne, Revere, la Rouquine qui avait participé à mon évasion en échangeant les tuniques, l'intervention de Sara et tout ce qu'elle m'avait dit dans le parloir.

– Sara est persuadée que Savini ne pourra pas tenir longtemps. Que les Félines seront bientôt libres.

– Ouais, c'est ça, a craché Fatia. En attendant, elle se la coule douce chez Le Moyne.

– Sans elle, on serait toujours enfermées là-bas, a dit la Rouquine.

J'ai approuvé. Oui, Sara avait pris des risques et je l'avais trahie parce que j'étais retournée dans l'usine. Est-ce que quelqu'un saurait un jour la vérité ? La plupart des gardiens étaient morts. Est-ce que Sara pourrait être inquiétée pour ça ? Je n'en savais rien. Tout s'était enchaîné si vite.

Fatia ne voulait pas en démordre.

– Sara n'a rien fait. C'est Louise qui a fauché la carte du gardien. C'est elle qui a sauvé les filles. C'est grâce à elle que l'usine a cramé !

Les Félines autour ont grondé de colère.

– Et nous, ma sœur, on a rien fait peut-être ?!

– Ouais, il y a plein de filles qui sont mortes cette nuit. On leur doit le respect !

– Eh Fatia, a lancé une Féline, pendant ce temps, t'étais où, hein ?

– Ici, bien tranquille, au coin du feu ! a ricané une autre qui était blessée au bras.

L'air s'est subitement chargé d'électricité. Fatia a montré les crocs.

– Ah ouais, c'est ce que tu crois ? Tu veux que je te montre comment je suis tranquille ?!

Les filles se sont fait face. Elles semblaient prêtes à se déchiqueter. Cette tension, ça m'a mise hors de moi.

– C'est bon, arrêtez ! j'ai crié. On vient d'échapper à la mort, ça ne vous suffit pas ?! Qu'est-ce que vous voulez, qu'on se batte entre nous ?! Vous êtes dingues ou quoi ?

Il y a eu un grand silence tendu. Les filles ne se lâchaient pas des yeux.

– On s'en est sorties parce qu'on était ensemble ! Et Fatia a toujours été là !

J'ai posé ma main sur son bras. Je l'ai sentie tressaillir.

– C'est elle qui a monté le campement derrière le stade. C'est elle qui m'a sauvé la vie un soir dans le parc. Sans Fatia, sans son courage, je ne serais pas là.

Elle a haussé les épaules comme si ça ne comptait pas. Il y avait encore beaucoup de colère en elle. Mais aussi une immense lassitude. Je savais qu'elle s'était battue. Elle y avait même laissé un œil.

– Et n'oubliez pas qu'elle s'est attaquée à l'Aurore, j'ai ajouté. Elle a pris de grand risques.

– Ouais, c'est vrai ça, a confirmé la Rouquine. C'était drôlement gonflé.

Les Félines les plus énervées ont été obligées d'approuver. Oui, ce qu'avait fait Fatia était héroïque. Complètement fou.

– Un échec, s'est désolée Fatia. On commençait à peine à découper le grillage quand les gardiens nous sont tombés dessus. On a dû fuir et se cacher.

Elle a baissé la tête. À ce moment, tout le monde a compris d'où venait la rage de Fatia.

Elle nous a raconté comment elles avaient été débusquées par la police dans un entrepôt désaffecté à la sortie de la ville. Les flics n'avaient pas fait de détails. Leur but était clair : aucune Féline ne devait s'en sortir vivante.

– Ça a été une boucherie, a soufflé Fatia. Moi, j'ai juste pris un éclat de balle qui m'a emporté l'œil. Mais les autres filles...

Sa voix s'est cassée.

– Les autres ont pas eu autant de chance que moi.

J'ai caressé son bras.

– C'est bientôt la fin de la guerre, Fatia. Tout simplement parce que plus personne ne veut se battre.

Elle a ricané en remettant son bandeau en place.

– J'espère que t'as raison. Mais ça ne me rendra pas ce que j'ai perdu.

Les filles ont approuvé en silence. Rien ne pourrait jamais nous rendre ce qu'on nous avait volé durant tous ces mois.

Puis, une des Félines, une petite au pelage marron qui s'appelait Julie, s'est approchée de moi.

Elle m'a demandé :

– Est-ce que... est-ce que je peux toucher ?

Je l'ai laissée mettre la main sur mon ventre et j'ai fermé les yeux.

– Il est de Tom ? a demandé Fatia.

J'ai hoché la tête.

– Tu vas faire quoi ?

– Le garder, je crois.

– Tu crois ?

J'ai ouvert les yeux et j'ai regardé la Rouquine. Elle m'a souri, comme pour m'encourager à dire ce que je n'arrivais pas à dire.

– Je vais le garder. C'est mon choix.

*

Nous nous sommes installées là, toutes ensemble.

La cabane était bien trop petite pour notre groupe mais ça ne nous dérangeait pas. J'avais épinglé la photo de famille au-dessus de la porte d'entrée. Nous étions heureuses de nous retrouver là, ensemble,

blotties sur la même couche, pareilles à des animaux.

Nos journées étaient paisibles. Nous lisions, nous cuisinions et nous écoutions des émissions sur la petite radio offerte par mon père. Nous faisons également de longues marches. Au contact de la nature, les filles se sont peu à peu épanouies. Nous avons vite retrouvé nos forces. Nous étions toujours à l'affût de traces éventuelles de chasseurs. Malgré nos sens développés et les pièges qu'on avait tendus, il nous fallait tout de même rester prudentes.

Après notre évasion, nous nous attendions à des battues de la police pour nous retrouver. Des hommes étaient déjà venus ici me chercher. Ils pouvaient revenir à tout moment. Mais nous n'avons vu personne.

À la radio, un journaliste avait évoqué l'incendie de l'usine. « De nombreuses Obscures ont péri dans cet incendie d'origine accidentelle » avait dit l'homme. « Des jeunes filles sont mortes » avait rectifié sa collègue sur un ton tranchant. Le journaliste avait bafouillé : « Heu, oui... des jeunes filles... mais il ne faut pas oublier qu'il y a des victimes dans le personnel d'encadrement. Malgré tout, le gouvernement assure que la situation est sous contrôle... »

Dans une autre émission, nous avons appris que six Félines évadées d'un camp du nord avaient été découvertes par les membres de la Ligue. Elles avaient été tondues et lynchées sans autre forme de procès. Cette nouvelle nous avait plongées dans la consternation et Fatia s'était remise à maudire les humains. Moi, je voulais y voir les derniers moments de Savini et de la Ligue. Les auteurs de ces meurtres avaient été arrêtés et seraient bientôt jugés. Il y a quelques semaines encore, personne n'aurait réagi. Les choses changeaient. Doucement. Mais elles changeaient.

Au fil des émissions, des politiques et des journalistes n'hésitaient plus à critiquer la gestion du gouvernement. La Mutation s'étendait partout dans le monde, on sentait que la Ligue cédait du terrain malgré une répression féroce. Nous allions gagner, tout simplement parce que les Félines seraient bientôt trop nombreuses pour être contrôlées.

Dans de nombreux pays, les Félines avaient provoqué la chute des gouvernants. Elles avaient pris le pouvoir. Les hommes ne pouvaient rien contre ça. La Mutation avait donné à toutes les jeunes filles une

conscience, une force et une détermination que rien ne pouvait arrêter.

Bien sûr, Savini restait aussi dangereux qu'un animal blessé. Si on nous trouvait, je savais que nous subirions le même sort que ces six filles. Il fallait rester cachées.

Au cours d'une de nos marches, un chat noir est sorti des sous-bois. Je l'ai immédiatement reconnu.

– Charbon !

La chatte est venue se frotter affectueusement à mes jambes. Je l'ai caressée longuement. Elle était toute maigre et épuisée. Elle avait dû marcher des jours et des jours pour nous retrouver.

Je l'ai ramenée à la cabane et les filles l'ont accueillie avec enthousiasme. Toutes la voulaient près d'elles la nuit, on se disputait pour lui donner quelque chose à manger. Charbon est un peu devenue la reine de notre petite communauté : elle traitait chacune d'entre nous de la même manière, avec un détachement un peu princier, mais en offrant à toutes la mélodie enjôleuse de son ronronnement.

Mon père est venu quelques jours plus tard. Il ne savait pas que j'étais là, évidemment.

Quand il m'a vue, il a laissé tomber toutes les provisions dont il était chargé et il s'est précipité vers moi. Nous nous sommes enlacés très longtemps et quand il s'est finalement reculé, mon ventre rond l'a laissé bouche bée. Je crois qu'il était si heureux de me savoir libre et en bonne santé qu'il a balayé toutes ses craintes et toutes les questions qu'il pouvait avoir sur mon ventre. De toute manière, je n'étais pas en mesure de lui donner des réponses.

Papa m'a raconté son quotidien pendant tout le temps où j'avais été enfermée au camp. Il m'a avoué qu'il avait rompu avec Patricia et qu'il n'avait pas retrouvé de boulot.

– Disons que je passe beaucoup de temps dans ce collectif de parents pour la défense des Félines et des sympathisants. La mère de Tom s'implique aussi beaucoup.

Tom était toujours derrière les barreaux, il avait été condamné à cinq ans de prison, mais le collectif avait engagé un recours.

– Pour l'instant, les choses n'avancent pas beaucoup. Mais on y croit. On se bat. L'incendie de l'usine a fait beaucoup de bruit. Le

gouvernement a essayé d'étouffer l'affaire. Un simple accident. Tout est sous contrôle. Pas d'évasions.

– Un mensonge de plus.

– Oui, je m'en doutais. Le soir où Sara est passée m'annoncer que tu allais bien, j'ai deviné qu'il s'était passé quelque chose. Ils ont fait quelques descentes en ville mais ils n'ont même pas essayé de vous traquer. Par peur d'avouer que vous aviez gagné la partie. Mais tout le monde savait. Il y a eu des révoltes dans d'autres villes. Le gouvernement est dépassé. Les médias critiquent ouvertement la politique de Savini sur la gestion des camps. Des vidéos ont circulé sur ce qui s'y passait vraiment. L'opinion est en train de basculer.

Après un silence, papa a frotté sa calvitie et il m'a demandé :

– Je croyais que les filles qui avaient la Mutation...

– Ne pouvaient pas avoir d'enfant. Je sais.

J'ai porté les mains à mon ventre.

– Mais visiblement, ce n'est pas le cas.

– Cet enfant, il est de Tom ?

J'ai secoué la tête.

– Non. Il est de nous.

Mon père, pour une fois, m'a regardée bien en face.

– Tu as changé, Louise.

Ça ne sonnait pas comme un reproche. C'était une constatation. Il y avait, je crois, dans les yeux de mon père une certaine fierté. Mais ça n'avait rien à voir avec le fait que je sois enceinte, non. Mon père me considérait à présent comme une adulte. Et c'est vrai que je me sentais plus forte. La sensation d'être étrangère au monde qui m'avait habitée durant des années avait complètement disparu. Je n'étais plus la fille bizarre ou le monstre que je pensais être après l'accident. Même si je vivais cachée dans une cabane au fond des bois, je me sentais à ma place et je savais exactement ce que je voulais. J'allais avoir cet enfant et, une fois que le gouvernement de Savini serait renversé, je deviendrais journaliste. Ce n'était pas un rêve. C'était ce que j'allais faire, parce que j'en avais fait la promesse à la Rouquine et parce que je l'avais décidé.

Mon père est revenu le lendemain avec Satie. Mon petit frère avait grandi. Il s'est blotti contre moi avec un sourire radieux.

– Louise, je suis content de te voir !

J'ai enfoui mon visage dans son cou. Il sentait si bon, j'en avais presque des larmes aux yeux.

– Moi aussi Satie, tu m'as tellement manqué.

Il parlait correctement à présent. Il avait l'air d'un petit homme.

Nous avons partagé un repas au bord du lac.

Le ciel était clair. Fatia était heureuse. Elle semblait apprécier mon père, « même si c'était un humain, même si c'était un homme. » Je crois qu'elle avait envie de reprendre contact avec sa famille mais elle n'était pas encore prête.

Satie et trois Félines ont joué dans la clairière à chat perché. C'était drôle de les voir se courir après. Que les filles soient couvertes de poils ne posait pas de problème à mon petit frère. Il voyait bien qu'il y avait une différence mais pour lui, c'était parfaitement normal.

Avant qu'on se sépare, j'ai confié à mon père une lettre pour Tom. Une lettre où je lui annonçais que j'étais enceinte et que j'avais l'intention de garder l'enfant.

Je ne savais pas quelle serait sa réaction.

Un matin, nous sommes toutes montées jusqu'à l'abri de berger près duquel je m'étais battue contre les chiens quelques mois auparavant. Le bâtiment était en ruine mais nous nous sommes dit que ce pourrait être une bonne idée de le retaper. Il était plus vaste que la cabane, les murs étaient en pierre, nous serions mieux protégées du froid et de la pluie. Il était aussi possible de bloquer les chemins d'accès avec des troncs d'arbres renversés, ce qui ralentirait d'éventuels visiteurs, nous laisserait le temps de les sentir arriver et de nous enfuir dans la montagne au-dessus. Stratégiquement, c'était un meilleur endroit que la cabane.

Après avoir retapé la ruine pendant des journées entières, nous nous y sommes installées au milieu du mois de janvier. Charbon avait rechigné à nous suivre mais après avoir découvert une couverture qui lui était réservée près de l'âtre, elle avait immédiatement adopté sa nouvelle demeure. La Rouquine avait peint une fresque sur tout un pan de mur. On y voyait des Félines et tout autour s'étaient les slogans que nous avions peints sur la banderole le jour de la Marche des Félines : « Nous sommes en colère ! », « Nous sommes

l'étincelle ! », « Nous sommes le feu ! », « Nous sommes amoureuses ! »
« Vivantes ! » « Terrifiantes ! » « Extraordinaires ! », « Nous sommes complètement dingues ! »

Nous avons fait une fête pour célébrer notre installation.

Il y avait des bougies sur la table, des guirlandes de houx et de pin accrochées aux murs. Une soupe d'orties, de champignons et de noisettes bouillonnait au-dessus du feu. Dans l'après-midi, nous avons fait cuire du pain et l'air était tellement chargé de son parfum tiède et moelleux qu'on avait envie de mordre dedans.

Une poignée de filles avaient invité pour l'occasion leurs parents ou des amis à qui on pouvait faire confiance. On avait longuement débattu de tout ça, c'était prendre un risque, bien sûr, mais c'était important pour elles. Fatia ne s'y était pas opposée. Mon père avait été chargé de contacter les proches en toute discrétion. Les retrouvailles après tout ce temps ont été émouvantes, pleines de rires et de larmes.

Papa et Satie sont arrivés avant la nuit, accompagnés par la mère de Tom. Elle portait le même jogging rose informe qu'elle avait le soir où je l'avais croisée à l'hôpital. Elle m'a serrée affectueusement dans ses bras, en m'étouffant à moitié.

– On va faire sortir Tom de cette fichue prison, m'a-t-elle dit à l'oreille. À la dynamite s'il le faut. Mais j'te jure qu'il va sortir de là, mon petit Tom.

Elle a ensuite regardé mon ventre rond.

– Bon, je suppose que je vais être grand-mère. Ou quelque chose comme ça ?

J'ai hoché la tête.

– Mon petit Tom a bien grandi, elle a dit en écrasant une larme. Faudra que je m'y fasse. Mais ça restera toujours mon petit Tom.

Mon père avait apporté des pêches au sirop. Quand j'ai ouvert le bocal, le parfum des fruits m'a rappelé ce repas de Noël au camp. Comment nous avons transformé toute notre misère en une véritable fête. Nous avons évoqué ce moment avec les filles. La façon dont la Rouquine avait imité Cathy, les chansons, les danses et le goût merveilleux de toutes ces sucreries dont on s'était régalingées. Nous avons bien ri, même si chacune d'entre nous portait en elle une cicatrice encore douloureuse. Il ne se passait pas un jour sans que je

pense à Blanche et à toutes les Félines qui étaient mortes la nuit de l'évasion. À Sara que j'imaginai cloîtrée dans un appartement anonyme au milieu d'une grande ville, pareille à une princesse de conte de fées. À Morgane qui avait cherché un moyen d'exister, qui nous avait aimées, qui nous avait détestées, avant de nous rejoindre et de se sacrifier pour nous. Où était-elle à présent ?

J'ai réalisé que nous n'étions plus et ne serions plus jamais les mêmes. Et pas simplement à cause de la Mutation et du pelage qui recouvrait nos corps, non. Mais aussi à cause de tout ce que nous avions vécu. Aux adultes que nous étions devenues. Des adultes blessées auxquelles il appartenait de faire des choix. Et au futur, qui était le nôtre.

La mère de Tom m'avait apporté une lettre. Je l'ai ouverte, les mains tremblantes. Tom me disait combien il était heureux que je sois vivante et d'avoir de mes nouvelles. Il évoquait très peu sa vie en prison, mis à part qu'il s'occupait de la bibliothèque et qu'il avait monté un groupe de lecture. Je savais bien qu'il ne racontait pas tout pour ne pas m'inquiéter. Puis venaient ces lignes à propos de ma grossesse :

« Heureusement que j'étais couché sur mon lit quand j'ai lu que tu étais enceinte. Sinon, j'aurais pu sauter jusqu'au plafond ou me répandre sur le béton. Ou les deux à la fois. Ça aurait été un super spectacle pour les cafards avec qui je partage ma cellule. Ces petites bêtes adorables manquent cruellement d'animation. Tout ça pour te dire que je suis heureux et j'ai peur en même temps. (J'imagine que pour toi c'est pareil ?) Je ne me sens pas du tout prêt pour ça. (J'imagine que pour toi c'est pareil ?) Je ne sais même pas si j'en ai envie. (Et pour toi ce n'est peut-être pas pareil ?) Je ne sais même pas à quoi pourrait ressembler un enfant de toi (toi, qui es super belle, forte et intelligente) et de moi (même si j'ai perdu quelques grammes ici, je suis toujours aussi « enveloppé » et étrange). Mais tu le sais, j'aime l'aventure et si tu veux la vivre avec moi, je suis avec toi. Avec tout mon amour. Tom. »

Quand j'ai relevé la tête, j'ai vu qu'ils me regardaient tous à la dérobée, guettant ma réaction.

– Quoi ? j'ai demandé, en ne pouvant m'empêcher de sourire.

Ce sourire a suffi à les rassurer.

C'était le printemps et je semais des pois dans le potager que nous avions aménagé dans l'ancien corral. Charbon sommeillait au soleil dans un coin du jardin. Mon père avait apporté des graines de la ville et nous avions déjà fait pousser des salades, des carottes, des choux qui amélioraient notre quotidien.

L'hiver s'était écoulé tranquillement.

Il est arrivé que des promeneurs ou des chasseurs s'aventurent jusque sur le plateau. Nous les avons égarés avant qu'ils ne parviennent à la cabane. Les chiens étaient nos meilleurs alliés, je ne sais pas vraiment pourquoi mais à chaque fois ils nous avaient protégées en lançant leurs maîtres sur des pistes imaginaires. Il n'est pas impossible que Fatia ait fait disparaître un ou deux chasseurs. Elle gardait en elle cette rage, terrible mais un peu émoussée, comme un vieux couteau qu'on n'a pas aiguisé depuis longtemps.

Ce matin-là, je venais d'enfouir une graine dans la terre quand j'ai senti les premières contractions.

J'ai porté une main terreuse à mon ventre.

Charbon a relevé la tête.

La Rouquine et deux autres Félines qui désherbaient un coin du potager ont immédiatement compris. Elles se sont précipitées vers moi. Elles m'ont aidée à me relever et je me suis appuyée contre les planches du vieux corral. Je me sentais fiévreuse et l'instant d'après, j'étais glacée.

Fatia, qui avait senti ce qui m'arrivait, est accourue depuis l'abri de berger.

Elle a posé une main sur mon épaule.

– On est avec toi, Lou.

J'ai tenté de lui sourire mais je n'ai réussi qu'à grimacer.

J'avais peur, bien sûr, mais la présence des filles autour de moi m'a rassurée.

Quand j'ai senti l'enfant arriver, comme si une planète se déplaçait dans mon corps, comme si je n'étais rien d'autre qu'un ciel lourd de pluie prêt à se déchirer, je me suis mise à rugir et mon cri était comme le tonnerre qui foudroie la terre un soir d'orage et le ciel subitement

s'est ouvert. C'est là que j'ai donné naissance à un premier enfant, là, au milieu des sillons, sur la terre noire de notre potager et cet enfant était pareil à une graine chaude, vive et palpitante. J'ai inspiré son odeur et tous les parfums des montagnes et des bois, et celui plus ancien encore des hommes et des bêtes qui un jour avaient vécu là et une nouvelle planète a roulé dans l'obscurité de mon ventre.

Dans un souffle, j'ai dit aux filles :

– Un autre, il y a un autre enfant.

Et le ciel et mon corps se sont ouverts une seconde fois pour planter dans la terre brune une nouvelle vie.

Deux. Deux planètes jumelles.

Ce jour-là, il y a trois mois, j'ai donné naissance à deux enfants.

Un garçon et une fille.

*

Vous êtes arrivé ce matin par le vieux sentier.

C'est mon père qui vous a indiqué le chemin.

Suite à mon message, vous aviez répondu que vous acceptiez de me rencontrer. Mais ma messagerie était désactivée depuis longtemps et je n'ai jamais eu votre réponse. Je sais que vous avez mené votre enquête pour me retrouver. Mon père m'a dit qu'un jour vous étiez venu frapper à sa porte et vous lui aviez demandé s'il était bien le père de Louise. Il s'est méfié, il m'en a parlé et puis je me suis souvenue de vous.

Fatia était opposée à ce que vous veniez ici.

– C'est un homme, Lou. Il ne comprendra rien.

Bon, c'est vrai, vous êtes un homme, et un homme âgé, je me suis demandé si vous seriez capable de comprendre une fille de dix-sept ans. Est-ce qu'un homme peut vraiment comprendre une femme ?

J'ai finalement réussi à la persuader qu'il fallait qu'on sorte du silence, que ce n'était que comme ça qu'on arriverait à faire tomber Savini et la Ligue.

Durant tout l'hiver, j'ai eu le temps de prendre des notes, de mettre en forme ce que j'allais vous dire et comment j'allais vous le dire. Vous m'avez écoutée jusqu'au bout, sans rien dire, même quand j'ai

parlé de votre fille, et je vous en remercie. J'aurais pu écrire ce livre toute seule mais je sais que personne ne se risquerait à publier les écrits d'une Féline. Vous, vous êtes un homme. Vous connaissez des éditeurs. Peut-être que l'un d'eux sera assez fou ou courageux pour publier votre texte. Peut-être qu'il se retrouvera un jour dans les librairies, puis entre les mains d'une lectrice ou d'un lecteur qui réalisera que nous ne sommes pas si différentes. C'est à ça que servent les livres. À ouvrir les yeux des hommes, et, avec un peu de chance, leur cœur.

Ici, nous vivons dans l'ombre des montagnes. Ici, c'est notre territoire. Bien sûr, ça ne veut pas dire grand-chose. Nous savons très bien que Savini est encore au gouvernement, que les camps ne sont pas fermés, et que les membres de la Ligue n'hésiteraient pas à nous lyncher s'ils nous trouvaient.

Vous-même, vous pourriez finir en prison ou vous seriez exécuté sans aucune forme de procès s'ils vous découvraient avec nous.

Le soir tombera bientôt. Il va falloir que vous partiez à présent.

Mais avant cela, je voudrais vous présenter mes enfants. Parce que même si mon discours ne changera pas la face du monde, comme je vous l'ai dit en commençant, eux, mes enfants, la changeront certainement.

Oui, vous comprenez maintenant, c'est pour eux que j'ai accepté de vous rencontrer.

Ils sont juste à côté, avec les filles.

Je leur raconte souvent des histoires de monstres et de dragons. Je sais qu'ils comprennent déjà que le monde est sauvage et dur mais que les monstres peuvent être vaincus. Tous les monstres. Même ceux qui se cachent derrière les traits charmeurs et les manières élégantes d'un être humain.

Vous vous demandez à quoi ils ressemblent, n'est-ce pas ?

Est-ce qu'ils sont comme des humains ou comme des Félines ?

Est-ce qu'ils ont eux aussi le chromosome O ?

Pour moi, ce sont mes enfants. Tout simplement.

Mais quand vous les verrez, vous comprendrez que le monde ne sera plus jamais le même.

Le futur leur appartient.

Venez.

Venez voir à quoi ressemblera le monde demain.

*

Note de l'auteur

Ainsi prend fin la retranscription du récit de Louise R.

Sachant que j'allais divulguer au travers de ce texte de nombreuses informations, je pense que le petit groupe dont elle faisait partie avait prévu de trouver refuge dans un autre endroit.

En ce moment même, comme Louise, Fatia, Sara, Morgane et la Rouquine, de jeunes filles vivent, survivent, se battent, rêvent, et aiment. Peu importe qu'on les nomme Félines ou Obscures. Certaines sont réfugiées dans des caves, des greniers, des entrepôts désaffectés, des appartements au cœur des villes, des cabanes perdues dans la montagne. D'autres, la plupart, sont internées dans des camps dont on dit qu'ils répondent à une urgence sanitaire mais qui ne sont en fait que des camps de travail, comme il en existait au siècle dernier.

Mais un jour, c'est certain, toutes ces filles seront libres, entièrement libres parce que la force qui les anime ne pourra jamais être contenue.

Bien sûr, nombre d'entre elles auront perdu la vie, comme ma fille Camille. Elles auront été victimes de l'ignorance, de la superstition et de la peur.

On ne sait toujours pas ce qui a entraîné la Mutation. Certains prétendent que c'est une malédiction, d'autres une maladie, même si cette hypothèse a été démentie à plusieurs reprises par des chercheurs. Louise y voyait une évolution qui rapprocherait l'humain du milieu dans lequel il vit. Fatia pensait que « les hommes étaient pareils aux dinosaures, une espèce en voie de disparition », pour elle la Mutation était une revanche sur les hommes, après des milliers d'années de domination. À ce jour, le mystère du chromosome O reste entier, nous en apprendrons certainement plus dans les années à venir. Par contre, je suis convaincu que « l'ancien monde » qu'elles dénonçaient l'une et l'autre a effectivement vécu.

Pourquoi ?

Tout simplement parce qu'elles sont jeunes et que nous, nous

gouvernements vieillissants, notre économie, notre façon de penser, nous appartenons déjà au passé.

Et c'est plus qu'un avis personnel.

Voilà un fait indéniable : la Mutation concerne toutes les adolescentes de la planète. Par conséquent, elle nous concerne toutes et tous puisque ces adolescentes sont les femmes de demain.

Je vous invite tout simplement à relire le début de l'entretien. Louise m'avait dit : « Si je suis capable de mourir, vous devez accepter que je puisse aimer, n'est-ce pas ? »

Oui, qu'on le croie ou non, ces filles sont comme toutes les adolescentes, depuis la nuit des temps. Elles ont des rêves, des peurs, des croyances, des avis, des révoltes, des combats, des moments de folie. Et elles sont aussi capables d'amour.

Elles peuvent aimer d'autres Félines, des humaines, des humains.

Elles auront des envies d'enfant ou pas, la question n'est pas là, elles feront leurs choix.

Mais les enfants qui naîtront de ces amours seront différents.

Car j'ai vu, de mes propres yeux, les enfants de Louise et de Tom.

Je ne commenterai bien évidemment pas ma rencontre avec ces deux enfants.

Mais tout ce que je peux vous dire, c'est que le monde s'en trouvera changé.

Et comme l'a dit Louise, le monde de demain déjà leur appartient.

Remerciements

À celles dont les mots, les mélodies ou les images ont nourri ma réflexion et mon imaginaire.

Aux Sorcières, aux Félines de tout poil, aux ados de Mantes-la-Jolie et d'ailleurs, à toutes celles et tous ceux qui luttent.

À Olivier, mon éditeur, et à toute l'équipe du Rouergue.

À Madeline pour les petits mots glissés dans ma boîte mail.

À Chloë pour sa lecture attentive et bienveillante.

À Laure, pour ses conseils, ses corrections, sa patience et son soutien.

À Louise, Fanlou et Raffaella.

Aux femmes de ma famille.

Ouvrage réalisé par Cédric Cailhol Infographiste pour les [Éditions du Rouergue](#)
ISBN : 978-2-8126-1830-7

TABLE DES MATIÈRES

Présentation

FÉLINES

Avertissement de l’auteur

Note de l’auteur

Remerciements